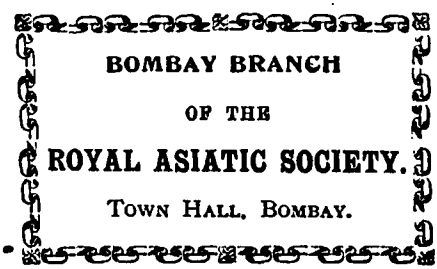
00101609




Digitized with financial assistance from
Hermès India
a project facilitated by the Rotary Club of Bombay
on 10 August, 2018

# CONTES INÉDITS

DES

# MILLE ET UNE NUITS.

# CONTES INÉDITS

DES

# MILLE ET UNE NUITS,

EXTRAITS DE L'ORIGINAL ARABE

PAR M. J. DE HAMMER,

Chevalier de plusieurs Ordres, Conseiller actuel aulique, premier Interprète de S. M. l'empereur d'Autriche pour les Langues Orientales, etc., etc.,

Traduits en Français

PAR M. G.-S. TRÉBUTIEN,

Membre de la Société Asiatique de Paris.

101609

TOME SECOND.

00-h-14

PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMPRIM.-LIBR.-MEME. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,

Libr. de la Soc. Roy. Asiat. de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent;

RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

M DCCC XXVIII.

00101609

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

# CONTES INÉDITS

DES

# MILLE ET UNE NUITS.

DCXCVIII^e—DCCXIX^e NUIT.

## HISTOIRE

DES RUSES DE DELILEH ET DE SA FILLE ZEINEB.

Au tems du khalife Haroun-al-Raschid, il y avait à Bagdad deux habiles voleurs, dont l'un s'appelait Ahmed-ed-Deouf, et l'autre Hassan Schouman. Le khalife, qui voulait tirer parti de tous les genres de talens, les employa tous deux dans la police; il leur donna à chacun un traitement de mille pièces d'or, et mit à leur disposition une garde de quarante hommes. Le premier était chargé de veiller à la sûreté de la ville du côté de la terre, et l'autre du côté de l'eau. L'émir Khaled, wali ou lieutenant de police, parcourut la ville avec ces deux nouveaux chefs pour annoncer qu'ils étaient officiers publics, et devaient, à

l'avenir, être considérés comme tels par les habitans de Bagdad. Il y avait alors une vieille femme, appelée Delileh la Voleuse, qui demeurait à Bagdad avec sa fille Zeïneb la Fourbe. Celle-ci ayant entendu la proclamation du khalife, dit à Delileh : « Voilà ce qui s'appelle avoir du bonheur, ma mère ! Ce coquin d'Ahmed-ed-Deouf, qui a été chassé d'Égypte et s'est réfugié à Bagdad comme un joueur de mauvaise foi, et ce misérable Hassan Schouman, vont désormais marcher l'un à la droite et l'autre à la gauche du khalife. Ils ont le droit de paraître à la cour, et reçoivent en outre un traitement de mille ducats par an, tandis que nous, qui assurément les valons bien sous le rapport du talent, nous restons dans notre misère, sans que personne fasse attention à nous. » Ces paroles firent une profonde impression sur Delileh et sur son mari, qui avait été autrefois au service du kadi. Ils avaient encore une autre fille que Zeïneb, qui était mariée, et dont le fils s'appelait Ahmed-al-Lakit.

Delileh était une véritable sorcière en fait de fourberies et de larcins. Le serpent n'est pas plus rusé qu'elle ne l'était, et le diable lui-même eût pu aller à son école. Son père avait été directeur autrefois de la poste aux colombes. Cette place lui avait valu non-

seulement des appointemens considérables, mais encore une très-grande considération de la part du khalife; ce qui augmenta d'autant plus le dépit qu'éprouvaient Delileh et sa fille de l'élévation des deux voleurs à un emploi si avantageux. « Eh bien, ma mère, dit Zeïneb à Delileh, s'il n'est besoin que d'adresse pour obtenir de bons appointemens, nous en aurons aussi assurément; il ne faut que nous intriguer un peu pour que tout Bagdad parle de nous. —Tu as raison, ma fille, reprit Delileh; mais il est difficile de faire quelque tour qui surpasse ceux d'Amed-ed-Deouf et de Schouman, ces deux maîtres voleurs. Cependant il faut voir : essayons une fois ! » En disant cela, elle s'habilla en vieille femme, prit un vêtement de laine avec une large ceinture de la même étoffe, et l'aiguière d'un bassin à laver. Elle plaça dans le cou du vase trois pièces d'or qui étaient attachées avec un fil au couvercle. Ensuite elle se munit d'un énorme chapelet et d'une sorte de taille, où elle fit des marques jaunes, rouges et vertes. Delileh parcourut la ville dans ce costume, récitant des prières à haute voix, et cherchant quelques dupes pour s'amuser à leurs dépens. Elle arriva enfin dans une large et belle rue, où elle aperçut une grande porte surmontée d'une corniche en marbre; la porte était de

*

bois de *sandal*, et garnie de forts anneaux de bronze. C'était le palais de l'un des premiers officiers de la cour du khalife, l'émir Hassan, surnommé Malmaniéré, car avec lui les coups précédaient ordinairement les paroles. Il était marié avec une femme jeune et charmante dont il n'avait point eu d'enfans. Un jour, l'émir Hassan, à son retour du bain, s'étant regardé dans un miroir, aperçut pour la première fois des poils gris entremêlés dans sa barbe. Cette découverte lui fit faire une foule de réflexions; et, lorsque le même jour il alla au divan, et vit les émirs accompagnés d'un ou de deux enfans, il fut vivement affligé de n'en pas avoir. De retour chez lui, il accabla de reproches sa femme. « Toutes les preuves, lui dit-il, que je te donne de mon amour sont inutiles; on n'en voit point paraître plus de traces que d'un morceau de bois. — Dieu est témoin, répondit-elle, que ce n'est point ma faute, mais bien plutôt la tienne à toi qui es un mulet impuissant (1). Regarde

(1) La loi rigoureuse que je me suis imposée, de ne point me écarter du texte, a pu seule m'engager à conserver cette expression grossière, qui donne une idée peu favorable de la décence des dames arabes, auxquelles il paraît qu'on peut appliquer ce que Scott Waring dit des femmes persanes dans le passage suivant: « Les Persanes, aussi bien que les femmes de l'Inde, sont dépour-

seulement ton menton grisonnant ; ce n'est point, certes, d'un heureux augure lorsqu'on veut avoir des enfans.—Nous verrons, dit l'émir Hassan : prépare-toi à recevoir mes embrassemens lorsque je serai de retour. —Je le veux bien, répondit-elle ; je vais m'orner de ma parure la plus brillante. » Alors ils se retirèrent fâchés l'un et l'autre d'en être venus à des discours offensans.

Delileh, qui, dans la rue, avait entendu les dernières paroles de leur entretien, dit en elle-même : « Ce serait un excellent coup à faire si je pouvais m'emparer des habits de noces dont elle va se parer pour recevoir son mari. » Aussitôt elle s'avança sous les fenêtres, et se mit à réciter des prières à haute voix. « Voici, dit la jeune épouse de l'émir, une sainte femme environnée des faveurs du ciel, et dont les prières peuvent m'être fort utiles. Allez, continua-t-elle en s'adressant à ses esclaves, baiser les

» vues de toute délicatesse ; leur langage est souvent d'une grossièreté repoussante ; elles n'hésitent jamais à s'exprimer devant les » hommes avec la même licence qu'elles pourraient le faire entre » elles ; leurs reproches, leurs injures sont dégoûtans, de la plus » sale ordure : l'imagination ne peut concevoir, le langage ne peut » exprimer des images plus indécentes, plus grossières, plus infâmes. »

mains au vieux scheïkh, notre portier, et priez-le, en mon nom, de faire entrer ici cette sainte femme. » Les esclaves remplirent l'ordre de leur maîtresse, et le portier s'avança vers Delileh qu'il prenait aussi pour une sainte femme. Il voulut lui baiser les mains; mais elle s'y refusa avec opiniâtreté. Le portier, qui, depuis trois mois, n'avait rien reçu de son salaire, pria Delileh de lui verser sur les mains quelques gouttes de son eau sainte, pour lui porter bonheur en ce monde et en l'autre. Delileh déboucha son vase, et versa avec l'eau les trois pièces d'or qu'elle avait mises dans ce vase. Le portier prit les trois pièces d'or pour les rendre à Delileh. « Dieu me garde de les reprendre! lui dit-elle; je n'attache aucun prix aux richesses et aux vanités de ce monde. Le ciel vous a destiné cet argent; recevez-le à compte sur ce que vous doit votre maître. — Voilà, dit le portier, ce qui s'appelle une sainte et digne femme »; et il s'empressa de la faire entrer dans la maison. La femme de l'émir ordonna qu'on servît à manger à Delileh; mais celle-ci déclara solennellement qu'elle observait un jeûne continuel et ne mangeait que trois fois par an. « Je ne suis venue ici, dit-elle à la femme de l'émir, que dans l'intention d'apprendre la cause de votre affliction, et d'y porter remède si le ciel

veut m'en accorder la grâce. » La jeune dame raconta à la vieille tout ce qui s'était passé entre elle et son mari, ce que Delileh connaissait déjà, puisqu'elle avait tout entendu dans la rue.

« Ma fille, lui dit Delileh, je ne puis vous donner d'autre conseil que celui d'aller consulter mon oncle Abou-Hamlat, le Père-des-Fardeaux ; c'est un saint homme, qui a été ainsi nommé, parce que chacun le charge de ses chagrins. Il est le seul qui puisse vous être utile dans la circonstance où vous vous trouvez. — Ce moyen, reprit la femme de l'émir, m'avance vraiment très-peu ; je ne sors jamais, et d'ailleurs j'ignore où trouver votre oncle le saint homme. — Venez avec moi, répondit Delileh, je vais vous conduire sur-le-champ chez lui, afin que vous ne receviez pas inutilement cette fois les caresses de votre époux. »

La femme de l'émir Hassan se revêtit de ses plus beaux habits, et descendit avec la vieille. « Où allez-vous, madame? lui demanda le portier. — Je vais, répondit-elle, voir avec cette sainte femme le Père-des-Fardeaux. — Que Dieu bénisse et conduise ses démarches ! dit le portier ; elle connaît les besoins des bonnes ames et les satisfait : elle m'a donné trois pièces d'or. — Ma fille, dit Delileh à la femme de

l'émir, lorsqu'elles furent dans la rue, marchez à quelque distance derrière moi, car une foule de gens vont venir m'importuner par leurs prières. » La vieille marchait donc devant la femme de l'émir qui la suivit de la sorte jusqu'au bazar. Comme elles passaient devant la boutique d'un jeune marchand, appelé Adi Hassan, Delileh dit à la jeune dame : « Arrêtez-vous, ma fille, je vais vous rejoindre dans un instant. » Elle retourna sur ses pas, et fut trouver le jeune marchand qui était tout ravi de la beauté de la dame qu'il venait de voir passer, et restait les yeux attachés sur elle. « La paix soit avec vous, Adi Hassan! lui dit Delileh ; vous voyez ma fille qui sort aujourd'hui pour la première fois. Son père lui a laissé en mourant une fortune assez considérable ; elle n'a besoin que d'un mari sage et rangé. J'ai jeté les yeux sur vous, et vous ai choisi pour mon gendre. Vous ne pouvez, mon fils, trouver un meilleur parti. Ma fille vous apportera les trois C que doit avoir une femme : son *cerveau*, sa *cassette* et son *corps* n'ont rien à redire, et sont à l'abri de tout reproche. — Je vous crois facilement, ma mère, répondit le jeune homme, quant à ce qui concerne les deux premiers C; mais quant au troisième, je désire m'en assurer par mes propres yeux. — Vous n'avez qu'à me suivre,

lui dit-elle, je vous la ferai voir nue comme la main. Mais suivez-nous de loin, de manière seulement à ne pas nous perdre de vue. »

Le jeune homme se leva, prit mille ducats dans sa poche, pour lui servir au besoin, et suivit de loin la vieille qui continua de marcher comme auparavant. Elle s'approcha ensuite de la boutique d'un teinturier, et, s'étant retournée, fit signe à la jeune dame de s'arrêter, car elle voulait rester quelques instans où elle se trouvait. La vieille entra dans la boutique où était un pauvre vieillard, qui, outre son état de teinturier, vendait des figues et des tartes aux fruits. « La paix avec vous, teinturier Mohammed! lui dit-elle; voyez-vous là-bas cette jeune personne, et, un peu plus loin, ce jeune homme? ce sont les enfans qu'il a plu à Dieu de m'accorder. Ma maison est très-vieille et menace ruine; des architectes m'ont conseillé de la faire réparer avant qu'elle ne s'écroule. Mes enfans sont forcés de l'abandonner pendant qu'on fera ces réparations, et je suis venue vous prier de me louer une chambre pour eux. — Oh! voici qui se trouve bien, pensa en lui-même le teinturier, et me vient comme l'écume sur le café. J'ai bien, dit-il ensuite à haute voix, plusieurs appartemens; mais je ne puis m'en défaire, car il m'arrive de tems en tems des caravanes

chargées d'indigo. — Eh bien, reprit la vieille, je ne vous demande cette chambre que pour un ou deux mois, jusqu'à ce que ma maison soit réparée. Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi sous le rapport de la générosité, car j'ai les sentimens d'une véritable Arabe. — Prenez ces trois clefs, dit le vieillard; la plus grande ouvre la porte qui donne sur la rue : celle qui est courbée, la porte du vestibule ; la plus petite appartient à la chambre du haut. » Delileh prit les trois clefs, se rendit à la maison du teinturier, et, ouvrant la porte, elle fit entrer la femme de l'émir. Alors elle lui dit : « Ma fille, voici la maison de mon oncle, le saint scheïkh Père-des-Fardeaux. Je vais lui annoncer votre arrivée ; en attendant, montez toujours en haut. » La jeune dame monta effectivement ; et lorsque le jeune marchand fut entré, Delileh lui dit : « Attendez sous le vestibule, jusqu'à ce que je vous fasse voir ma fille. » Elle se rendit ensuite auprès de la femme de l'émir, qui était très-impatiente de voir le scheïkh. « Il vient à l'instant, lui dit la vieille ; mais je dois vous prévenir qu'il sera accompagné de son fils, à qui une piété trop exaltée a dérangé un peu le cerveau. Il va à moitié nu, et ne peut souffrir que les autres soient vêtus différemment. Lorsqu'une dame parée comme vous l'êtes mainte-

nant s'offre à ses regards, il se précipite sur elle, lui arrache ses boucles d'oreille, son collier et tous ses bijoux. Si vous voulez suivre mon avis, et vous vous en trouverez bien, ôtez toute votre parure et donnez-la moi, j'en aurai soin. » La jeune dame, aussi simple que belle, y consentit sans difficulté. Elle ôta tous ses habits jusqu'au vêtement de dessous, et les donna à la vieille qui en fit un paquet. Elle retourna ensuite auprès du jeune homme qui brûlait du désir de voir nue sa fiancée, ainsi que le lui avait promis sa future belle-mère. Delileh s'avança vers lui en se frappant la poitrine. « Apprenez, lui dit-elle, ce que c'est que d'avoir des voisins jaloux ! A peine ont-ils su que j'allais marier ma fille, qu'ils lui ont persuadé que son fiancé est couvert de gale et de lèpre. J'ai fait inutilement tous mes efforts pour lui ôter cette idée de la tête ; je ne suis parvenue à la rassurer qu'en lui promettant de vous faire voir nu à elle, ainsi que je me suis engagée de vous la montrer dans le même état.—Eh bien ! dit le jeune homme, elle n'a qu'à venir et me regarder pour se désabuser. » En même tems il ôta sa pelisse, sa ceinture où étaient les mille pièces d'or, et ne garda que son pantalon et sa chemise. Delileh fit un paquet de tous ces objets, comme elle avait fait des habits de la jeune dame, et sortit de la mai-

son après avoir eu soin d'en fermer la porte. Chemin faisant, elle mit en lieu sûr les paquets qu'elle avait emportés, et retourna chez le teinturier. « J'espère, lui dit celui-ci, que vous êtes satisfaite de la maison. — Oui, répondit-elle; j'y ai même déjà conduit mes enfans avec leurs meubles et leurs habits; mais ils n'ont rien pour manger à midi. Prenez cette pièce d'or, et obligez-moi d'aller acheter de la viande et du pain pour leur dîner. Pendant ce tems-là je vais rester ici et prendre garde à votre boutique.— Volontiers, répondit le teinturier », et il sortit pour aller au marché. Un conducteur d'ânes vint précisément à passer au même instant. Delileh l'appela : « Connaissez-vous, lui dit-elle, cette boutique et mon fils le teinturier à qui elle appartient ? — Parfaitement, répondit-il. — Eh bien, reprit la vieille, le pauvre jeune homme a eu le malheur de faire mal ses affaires, et je voudrais au moins soustraire une partie de ses marchandises à ses avides créanciers. Venez et chargez sur votre âne tout ce qui reste ici. » Le porteur obéit, et Delileh prit le chemin de la maison avec l'âne et sa charge, après avoir dit au porteur d'attendre dans la boutique jusqu'à ce que son fils fût de retour.

« Voilà un beau début, dit Delileh à sa fille Zeï-

heb ; du premier coup de filet j'ai pris quatre nigauds, la femme de l'émir, le jeune marchand, le teinturier et le conducteur d'ânes. — Vous avez admirablement réussi, répondit sa fille ; mais si vous continuez de la sorte, vous en viendrez au point de ne plus oser vous montrer dans Bagdad. »

Sur ces entrefaites, le teinturier revint du marché avec la viande et le pain qu'il avait achetés. Il trouva dans sa boutique le maître de l'âne occupé, ainsi que le lui avait ordonné Delilch en partant, à enlever les bancs et tout ce qui était attaché avec des clous ; car pour ce qui est des étoffes, il n'en restait plus une seule pièce. « Que fais-tu là, conducteur d'ânes ? lui demanda-t-il. — Grâce à Dieu, lui répondit celui-ci, votre mère et moi nous avons sauvé des mains de vos créanciers tout ce qui était ici dedans. — Que viens-tu me conter-là ? reprit le teinturier ; ma mère est morte depuis long-tems, et je ne dois rien à personne. — Ah ! je sais tout, répondit l'autre. Vous ne voudriez plus me faire un mystère de votre banqueroute. Mais, au reste, ramenez-moi mon âne de chez votre mère. » Le teinturier entra en fureur, et se mit à étriller le maître de l'âne, en le questionnant sur la vieille. Le pauvre conducteur ne perdait pas son tems à lui faire de mauvaises réponses,

et ne cessait de demander son âne. La foule se rassembla bientôt autour d'eux ; et, lorsqu'on les eut enfin séparés, chacun raconta son affaire, afin de prouver que la raison était de son côté. « Mais connaissez-vous la vieille ? demanda-t-on au teinturier. — Je dois bien la connaître, répondit-il, sa fille et son fils demeurent chez moi depuis ce matin. — Eh bien, dirent les assistans, vous pourrez facilement retrouver l'âne et les marchandises. »

Pendant que le teinturier et le maître de l'âne se disputaient de la sorte, la femme de l'émir et le jeune marchand étaient dans la plus vive attente : la première, de voir le fils du saint scheïkh Père-des-Fardeaux ; l'autre, de connaître sa future épouse. Enfin le jeune marchand n'y pouvant tenir plus long-tems, monta dans la chambre où il trouva la jeune dame. « Bonjour, ma fiancée, lui dit-il, où est la dot dont votre mère m'a parlé ? — Ma mère est morte depuis long-tems, répondit-elle ; mais la vôtre m'a promis que le saint homme Père-des-Fardeaux allait bientôt paraître. — Quoi ! reprit Adi Hassan, la vieille femme qui m'a emporté mes habits n'est point votre mère ? Je suis bien étonné ! — Je ne le suis pas moins que vous, reprit-elle, si elle n'est pas la vôtre. — Allons, point de défaites, s'il vous plaît, dit le jeune marchand,

et rendez-moi mes habits et mes mille pièces d'or.— Oh ! reprit la femme de l'émir, vous me tiendrez compte de votre conduite ; car il est évident que vous êtes d'intelligence avec la vieille. »

Pendant cette altercation, arrivèrent le teinturier et le maître de l'âne qui les trouvèrent en chemise. « Où est votre mère ? demandèrent les deux nouveaux venus. — Nous n'en avons point », répondirent-ils à la fois, et ils racontèrent chacun leur aventure. « Ah ! ma boutique ! ah ! mon âne ! ah ! mes mille pièces d'or ! ah ! mes diamans ! s'écrièrent le maître de l'âne, le teinturier, le jeune marchand et la femme de l'émir. Nous sommes tous joués. » Le jeune marchand et la dame prièrent le teinturier de leur prêter quelques vêtemens, afin de pouvoir sortir. La femme de l'émir s'en retourna chez elle. Le jeune marchand, le teinturier et le maître de l'âne se rendirent chez le lieutenant de police pour porter plainte de cette friponnerie. « Allez, leur dit le lieutenant de police, allez, et avant toutes choses découvrez-moi la vieille ; j'aurai soin alors que tout ce qu'elle vous a pris vous soit rendu. »

Laissons-les suivre les traces de Delileh, et voyons ce que celle-ci faisait pendant ce tems-là. « Nous devons, dit-elle à sa fille Zeïneb, jouer quelque tour

d'un nouveau genre. — Ne vous exposez point trop, ma mère, lui répondit Zeïneb. — Oh ! reprit Delileh, je défie toute la police de mettre la main sur moi. » Prenant ensuite un autre habillement, elle se déguisa de manière qu'elle ressemblait parfaitement à une femme esclave au service d'une riche maison, et se mit à parcourir la ville pour découvrir de nouvelles dupes. Comme elle passait devant un superbe palais, situé dans une très-belle rue, elle aperçut une esclave qui portait dans ses bras un enfant habillé d'une étoffe d'or, avec une coiffure ornée de perles, une chaîne autour du cou, et qui tenait à sa main des bijoux précieux. Ce palais était celui du syndic des marchands à qui appartenait l'enfant que portait l'esclave. Outre cet enfant, le syndic des marchands avait encore une fille dont il célébrait les fiançailles précisément ce jour-là même. Des troupes de musiciens et de danseuses remplissaient la maison ; et la mère, tout occupée du mariage de sa fille, avait confié le jeune enfant à l'esclave qui se promenait avec lui dans la rue. Delileh demanda à cette esclave le nom du père de l'enfant, et s'informa de la cause de cette joie générale ; elle dressa aussitôt son plan pour enlever l'enfant. « Allez, ma fille, dit-elle à l'esclave en lui mettant une pièce d'or dans la main, allez trouver votre

maîtresse, offrez-lui les vœux de son ancienne esclave Ommal-Khaïr, et dites-lui que, si elle voulait le permettre, je viendrais à la noce avec mes enfans. —Très-volontiers, répondit l'esclave, mais l'enfant m'embarrasse ; car s'il voit sa mère, il va se mettre à pleurer pour qu'elle le prenne dans ses bras, et ses cris vont troubler tout-à-coup l'assemblée. — Oh ! si ce n'est que cela, reprit Delileh, donnez-moi l'enfant ; je vais le tenir jusqu'à ce que vous soyez de retour. » L'esclave entra dans la maison, et Delileh s'enfuit avec l'enfant. En passant devant la boutique d'un Juif, qui était un très-riche joaillier, elle résolut à l'instant de lui jouer aussi un tour ; elle entra dans la maison du Juif. Celui-ci, reconnaissant l'enfant du syndic des marchands dans ses bras, s'empressa de venir à sa rencontre pour faire sa cour au syndic dont il désirait se concilier la faveur. « Que désirez-vous, madame ? demanda-t-il à Delileh. — Vous savez, lui répondit-elle, que mon maître, le syndic des marchands, célèbre aujourd'hui les fiançailles de sa fille. Il m'envoie chercher ici plusieurs bijoux dont il veut lui faire présent. Ainsi donnez-moi une paire de bracelets d'or, une paire de *khalkhal* (1), un collier de

(1) Le *khalkhal* est un ornement d'argent ou d'or, dont les femmes asiatiques se ceignent le bas de la jambe au-dessus de la che-

perles, des pendans d'oreille et quelques anneaux, pour qu'il puisse faire son choix.» Le Juif s'empressa de lui donner tout ce qu'elle demandait, et dont le prix s'élevait pour le moins à mille pièces d'or. « Je vais porter tout cela à mon maître, dit Delileh, afin qu'il choisisse ce qui lui plaira, et je vous laisse l'enfant jusqu'à mon retour. » Elle s'en revint chez elle, et raconta ce nouvel exploit à sa fille.

Pendant ces entrefaites, l'esclave avait été porter à sa maîtresse la demande de la fausse Ommal-Khaïr. « Je ne la connais point, répondit la dame ; mais qu'as-tu fait de mon fils ? — Je l'ai laissé entre ses mains, répondit l'esclave. — Malheureuse, s'écria sa maîtresse, retourne vite, et qu'elle te le rende ! » Mais l'esclave, ne retrouvant ni l'enfant ni la vieille, se mit à s'arracher les cheveux et à pousser de grands cris. L'alarme se répandit bientôt dans le quartier ; on envoya des gens dans toutes les directions : le syndic des marchands parcourut lui-même la ville, et

ville. Les Bayadères surtout en portent de magnifiques, et le bruit de ces ornemens se mêlant dans leur danse à celui de leurs pas, produit un effet qui n'est pas sans agrément. — Voyez l'admirable traduction de *Medjnoun et Leïla*, par M. de Chézy, à qui j'emprunte cette note : « Aux pas précipités de leurs pieds délicats, le bruit » de leurs khalkhals imitait le son argentin de la cymbale reten- » tissante. »

retrouva enfin son fils dans la boutique du joaillier. « Ah ! voici mon fils, s'écria-t-il plein de joie. — Oui, répondit le Juif, Dieu vous protège ! mais je n'avais pas besoin d'un semblable gage. — Que voulez-vous dire ? demanda le syndic des marchands. » Le Juif lui parla de pierreries, de bijoux, et le syndic ne comprenait pas un mot à tout ce discours. La chose s'éclaircit enfin, et le Juif, se voyant dupe d'une fourberie, s'abandonna au désespoir. Le jeune marchand, le teinturier et le maître de l'âne vinrent à passer précisément dans le même moment. Ils s'informèrent de la cause des cris du Juif, et pensèrent aussitôt que ce devait être un nouveau tour de la même vieille qui les avait si perfidement trompés eux-mêmes. Le Juif, apprenant qu'ils étaient sur les traces de cette vieille, voulut se mettre de la partie. « Mais si nous restons tous ensemble, dit-il, elle nous reconnaîtra facilement, et prendra la fuite du plus loin qu'elle nous apercevra. Il vaudrait mieux que chacun de nous prît un chemin particulier, et se retrouvât à un rendez-vous commun. Ainsi, nous pouvons choisir pour point de réunion la boutique du barbier Elhadj Meyoud, le Mogrebin. »

Ils se mirent donc en route chacun de leur côté. Le premier qui rencontra la vieille, ce fut le maître de

l'âne. « Ah ! c'est toi, maudite vieille, lui cria-t-il. Fais-tu ce métier depuis long-tems ? Où est mon âne ? — Mon fils, lui répondit-elle, je suis une pauvre femme âgée ; ayez pitié de moi. J'ai donné votre âne en garde à ce barbier dont vous voyez là-bas la boutique ; c'est Elhadj Meyoud, le Mogrebin. Attendez ici seulement un instant, et je vous promets qu'il va vous rendre votre âne. » Delileh, les larmes aux yeux, s'en vint trouver le barbier, et lui baisa les mains. « Voici là-bas, lui dit-elle, mon fils qui a le malheur d'avoir quelque chose à refaire au cerveau. Nuit et jour il crie continuellement : Mon âne ! Les médecins m'ont dit qu'il n'y avait point d'autre remède pour le guérir que de lui appliquer des mouches cantharides sur les tempes. Voici une pièce d'or, faites-moi le plaisir de l'appeler ici : il vous suffit pour cela de lui dire que vous avez son âne, et alors appliquez-lui les cantharides de la manière convenable.—Vous serez contente de moi, dit le barbier » ; et il ordonna en même tems à un de ses garçons de mettre les fers au feu pour les faire rougir. « Viens, viens, cria-t-il ensuite au maître de l'âne, ton âne est ici. » Le pauvre homme accourut, et le barbier, aidé de ses compagnons, le conduisit dans un lieu obscur et écarté, où ils lui lièrent les pieds et les mains. « Mon âne ! mon

âne ! s'écriait-il sans cesse.—Ta mère, dit le barbier, nous avait bien prévenus de ta folie, et que jour et nuit tu criais après ton âne. Prends patience, nous allons te faire passer cela ; c'est l'affaire d'un instant. » Et, tout en parlant de la sorte, il le cautérisa avec les fers rougis au feu.

• Pendant cette opération, Delileh n'avait pas perdu son tems ; elle avait ramassé tout ce qui se trouvait dans la boutique du barbier, et s'en était allée avec. Lorsque le barbier rentra dans sa boutique, et vit que tout était enlevé, il s'en prit au maître de l'âne. « Où est ta mère ? lui dit-il. — Ce n'est point ma mère, répondit l'autre, mais bien une friponne qui m'a volé mon âne et a fait main basse dans votre boutique. » Au même instant arrivèrent le jeune marchand, le teinturier et le joaillier. Voyant le barbier et le maître de l'âne en altercation, ils s'informèrent du sujet de leur dispute, et furent très-étonnés en apprenant ce nouveau tour de la vieille. Le barbier se joignit à eux, et ils se rendirent tous ensemble au palais du lieutenant de police. « Nous réclamons de vous, lui dirent-ils, la restitution de ce que nous avons perdu. — Mais comment voulez-vous, répondit le wali, que je découvre votre vieille parmi des milliers d'autres qui sont dans cette ville ? — Oh ! dit le maître de

l'âne, je la connais très-bien ; donnez-moi quatre ou cinq hommes de vos officiers de police, et j'espère la découvrir bientôt.» Le lieutenant de police lui donna cinq de ses hommes avec lesquels il parcourut inutilement la ville toute la nuit ; mais le matin, rencontrant l'objet de leurs recherches, ils se saisirent de la vieille et l'emmenèrent au palais du lieutenant de police, où ils attendirent que ce dernier donnât audience.

Delileh feignit de s'endormir. Les cinq officiers de police, qui avaient passé la nuit entière en courses, se laissèrent vaincre par le sommeil. Le maître de l'âne, le teinturier, le joaillier et le jeune marchand s'endormirent également. Delileh, les voyant dans cet état, se leva légèrement et sans bruit, et entra dans le harem du lieutenant de police. Elle baisa les mains à la femme du wali, et lui demanda où était son mari. « Il dort encore, répondit la femme ; que lui voulez-vous si matin ? — Il a conclu avec mon mari, qui est marchand d'esclaves, répondit Delileh, un marché de mille ducats pour cinq mamelouks et un de deux cents pour une pièce de vin.» Le wali avait effectivement donné mille ducats pour acheter cinq mamelouks, ce que Delileh avait appris la veille par hasard. « Où sont les mamelouks ? de-

manda l'épouse du lieutenant de police. — Ils sont restés là-bas dans la rue, répondit Delileh ; le lieutenant de police les a envoyé chercher par cinq de ses gens qui les ont conduits ici.» La femme du wali, s'approchant de la fenêtre, aperçut en effet les cinq officiers de police et cinq jeunes gens couchés auprès d'eux, qu'elle prit pour des mamelouks ; mais c'étaient le teinturier, le joaillier, le barbier, le maître de l'âne et le jeune marchand. « Mon mari ne m'a donné que mille ducats, dit la femme du wali ; mais attendez qu'il soit levé, et vous lui réclamerez à lui-même les deux cents autres ducats que vous demandez encore. — Je n'en suis point pressée, répondit Delileh ; je reviendrai une autre fois. » En disant cela, elle sortit par une porte de derrière, et regagna sa demeure.

Aussitôt que le wali fut éveillé, sa femme vint lui souhaiter le bonjour. « Je viens de payer, lui dit-elle, mille ducats pour les cinq mamelouks que vous avez achetés. — Pour cinq mamelouks ! s'écria le wali ; et à qui avez-vous ainsi donné cet argent ? — A une vieille femme qui les a amenés ici. — Je n'y conçois rien ; et où sont-ils ? — Là, devant vos yeux.» Le wali regarda par la fenêtre, et vit ses cinq officiers de police avec les cinq jeunes gens. «Serait-ce

là eux par hasard ? demanda-t-il à sa femme. — Précisément, répondit-elle. — Eh bien, s'écria-t-il, voilà une admirable fourberie » ; et il descendit pour s'informer de la vieille. Les cinq jeunes gens s'étant réveillés l'accusèrent de l'avoir laissé échapper. Le lieutenant de police prétendait, de son côté, qu'ils étaient d'intelligence avec elle, et qu'eux seuls avaient pu lui indiquer le chemin du harem. Pendant leurs débats arriva aussi l'émir Hassan, qui, à son retour du divan, ayant appris le tour que la vieille avait joué à sa femme, venait en demander justice au wali qui était son parent. Celui-ci, voyant enfin qu'il accusait à tort les cinq jeunes gens d'être d'accord avec Delileh, leur dit : « Je vous rendrai tout ce qui vous a été pris ainsi qu'à la femme de l'émir, si vous pouvez parvenir à m'amener la vieille. — Donnez-nous seulement dix de vos gens, répondirent-ils, et nous vous promettons de la conduire ici. » Le wali leur donna dix hommes, et ils se mirent en marche, ayant à leur tête le maître de l'âne. Ils furent assez heureux pour découvrir la vieille ; ils l'arrêtèrent et la conduisirent devant le wali. Accusée de ses fourberies, elle nia tout, et prétendit qu'elle ne connaissait aucun de ces personnages. Le wali ordonna de la mettre en prison ; mais le geôlier ne voulut pas la prendre sous sa res-

ponsabilité, de peur qu'elle ne lui jouât aussi quelque tour, et pria le wali de la garder jusqu'au lendemain matin pour la faire mettre au carcan. On la conduisit donc hors de la ville, sur les bords du Tigre, où on l'attacha à un poteau pour qu'elle y passât la nuit.

La nuit était déjà assez avancée, lorsque deux Arabes, qui s'entretenaient ensemble, s'approchèrent du lieu où était Delileh. « D'où venez-vous ? disait l'un.—De Bagdad, répondit l'autre.—Et qu'y avez-vous fait ?—J'ai mangé d'excellens gâteaux au miel. —Eh bien, reprit le premier qui était un Bédouin, je veux aller aussi seulement une fois à Bagdad où je n'ai jamais été, ne fût-ce que pour manger de ces délicieux gâteaux au miel dont je n'ai goûté de ma vie.» En discourant de la sorte, ils arrivèrent auprès du poteau où était attachée Delileh. «Que faites-vous là ? lui demanda le Bédouin.—Je me mets sous votre protection, scheïkh arabe, répondit-elle. — C'est bon, reprit-il ; mais pourquoi vous a-t-on attachée ici ? — Je voulais, poursuivit-elle, me venger d'une de mes ennemies qui est marchande de gâteaux au miel, et j'ai craché sur ses gâteaux. Elle a porté plainte contre moi au wali, qui m'a condamnée à être attachée à ce poteau, et à y demeurer si je ne puis manger dix caisses de gâteaux tout entières. On doit

venir me chercher à la pointe du jour, et je suis vraiment dans le désespoir, car j'ai toujours eu du dégoût pour toute espèce de pâtisserie.—Foi d'Arabe, dit le Bédouin en lui-même, voici qui se trouve bien pour moi qui ne vais pas à Bagdad, et qui désire manger des gâteaux au miel; je pourrais m'en rassasier, s'il m'était possible de prendre la place de cette femme.» Il lui demanda si elle voulait la lui céder. « Pourquoi pas ? répondit-elle; changeons d'habits, et la chose se passera le mieux du monde; car heureusement mon visage est peu connu du lieutenant de police. » Le Bédouin, après avoir ôté son *bounous* (1), délia Delileh, tira ses vêtemens et se fit attacher au poteau, tandis que la vieille, revêtue des habits du Bédouin, s'élança sur son cheval et s'en retourna chez elle au grand galop.

Sur ces entrefaites, le garde qu'on avait placé

(1) Le bounous, qu'il serait mieux d'écrire *benisch*, est une espèce de surtout que portent les scheïkhs, ou chefs de tribus, et les principaux personnages, et qu'ils mettent sur le *caftani*, ou robe en soie rayée ou à fleurs. Le *benisch* est fait de drap ordinairement rouge, parce que les Arabes affectionnent cette couleur : il est ouvert pardevant, et a des manches longues, d'une si prodigieuse ampleur, qu'elles descendent quelquefois jusqu'à terre, ou peu s'en faut; c'est ce surtout que l'on borde ou que l'on double même tout entier de fourrure. (*Les Bédouins, ou Arabes du Désert*, t. III.)

auprès du poteau, et qui s'était éloigné un moment pendant qu'avait eu lieu cet échange d'habits, revint et appela Delileh par son nom. « Il y a encore du tems jusqu'à ce qu'il se fasse jour, dit le Bédouin ; si vous voulez, en attendant, m'apporter les gâteaux au miel, vous me ferez plaisir. » Le garde s'aperçut aussitôt que c'était un nouveau tour de la vieille, qui avait encore trouvé moyen de s'évader. Le matin, le lieutenant de police, accompagné de tous ceux qu'avait dupés Delileh, vint pour lui faire subir son châtiment. « Ah ! dit le Bédouin en les apercevant, voici venir les gâteaux au miel. » Le lieutenant de police crut s'abîmer dans le sein de la terre en voyant le Bédouin à la place de la vieille. Il se fit raconter comment la chose s'était passée, et le Bédouin devint furieux, non-seulement de n'avoir pas un seul gâteau, mais encore de la perte de son cheval. « C'est à vous, dit-il au wali, à me rendre mon cheval et mes habits. — C'est à vous, s'écrient tous les autres compagnons, à nous restituer tout ce que nous a dérobé cette friponne : on l'avait remise entre les mains de la police, et c'est par votre faute qu'elle s'est échappée. Nous allons nous rendre au divan pour demander justice. » Le lieutenant de police s'y rendit aussi lui-même, suivi de la troupe des dupes dont le nombre

se trouvait encore augmenté du Bédouin. Ils se jetèrent aux pieds du khalife pour lui demander justice ; chacun raconta son aventure, ce qui réjouit extraordinairement le khalife. « Je vous donne l'assurance, dit-il aux plaignans, que tous les objets dérobés vous seront rendus, et je charge le wali de découvrir la vieille et de me l'amener ici.—Pardonnez, commandeur des croyans, répondit le lieutenant de police, pardonnez si je n'ose me charger de l'exécution de cet ordre : après le tour qu'elle m'a joué, je ne réponds pas qu'elle ne trouve encore moyen de se sauver de la prison et de la potence. — Mais auquel de mes officiers confierai-je ce soin, reprit le khalife, si vous refusez vous-même ? — Chargez de cette affaire, répondit le wali, Ahmed-ed-Deouf, lui qui a une si bonne paie, tant d'habileté et si peu de chose à faire. — Eh bien donc, Ahmed-ed-Deouf, dit le khalife, je te charge de cette mission. » Ahmed-ed-Deouf se prosterna devant le khalife, et sortit avec quarante archers. Le chef de ces archers s'appelait Alidos, le Chameau. « Si vous voulez m'en croire, dit-il à Ahmed-ed-Deouf, vous consulterez votre collègue Hassan Schouman, qui s'entend mieux que vous à ces sortes d'expéditions. » Mais Ahmed voulait avoir seul l'honneur d'exécuter l'ordre du khalife ; et

Hassan Schouman, qui, de son côté, était mortifié de n'avoir pas été chargé de cette mission, ne se souciait guère de lui donner d'avis.

Ahmed-ed-Deouf divisa ses archers en quatre corps, dont chacun devait parcourir un quartier différent, et se réunir aux autres dans un lieu convenu. Bientôt le bruit se trouva répandu que Ahmed-ed-Deouf était chargé d'arrêter la friponne dont les ruses faisaient l'entretien de tout Bagdad, et ce bruit parvint aux oreilles de Delileh et de Zeïneb. « Quelle belle occasion, ma mère, dit Zeïneb à Delileh, de montrer votre génie, si vous pouviez jouer quelque tour à Ahmed-ed-Deouf, ainsi qu'à ses quarante archers, et vous moquer d'eux tous ! — Je t'en remets le soin, à toi, ma fille, répondit Delileh. — Je m'en charge volontiers, reprit Zeïneb, si ce démon de Hassan Schouman ne s'en est pas mêlé, car je ne crains que lui seul. » Elle s'habilla ensuite très-élégamment, et rehaussa encore sa beauté naturelle par tout l'éclat de la parure. Alors elle se rendit dans la boutique d'un épicier, située dans le quartier le plus obscur de la ville. Zeïneb donna de l'argent à l'épicier, et le pria de lui louer sa boutique seulement pour un jour. L'épicier, voyant une personne magnifiquement vêtue, crut qu'il s'agissait d'une bonne

affaire pour lui, et ne fit point difficulté de louer sa boutique à Zeïneb. Elle en prit possession à l'instant; et, après avoir fait placer sur plusieurs tables des gâteaux sucrés et des sorbets, elle s'assit devant la porte.

Zeïneb ne tarda pas à voir venir la brigade des archers d'Ahmed-ed-Deouf, commandée par Alidos le Chameau. Alors, allant à sa rencontre, elle lui demanda sa protection. Alidos, voyant une femme jeune et bien vêtue, lui demanda qui elle était. Zeïneb se fit passer pour la fille de l'épicier auquel appartenait la boutique; elle ajouta que son père était mort, et qu'elle désirait se mettre sous la protection d'Ahmed-ed-Deouf. Alidos le Chameau lui promit de remplir sa demande. Ensuite elle le fit entrer avec ses compagnons dans un appartement qui était au fond de la boutique. Là, Zeïneb leur servit des gâteaux et des sorbets, où elle mêla une si grande quantité d'opium qu'en moins d'un quart d'heure ils avaient tous perdu l'usage de leurs sens. Bientôt après parut la brigade commandée par Ahmed-ed-Deouf en personne. Même conduite de la part de Zeïneb qu'envers les autres, même crédulité de la part d'Ahmed-ed-Deouf, qui tomba aussi dans le piége. Zeïneb, les voyant tous ivres à mourir, leur ôta leurs habits jusqu'à la chemise, et prit la fuite.

Lorsqu'Ahmed-ed-Deouf se réveilla avec ses gens, il fut d'autant plus honteux de sa mésaventure, qu'il savait très-bien qu'il allait devenir la risée de son collègue Hassan Schouman. Il le rencontra précisément dans la rue, et ils se rendirent ensemble au divan, où Ahmed-ed-Deouf déclara qu'il renonçait à s'emparer de la vieille. « Eh bien, je m'en charge, moi, dit Hassan Schouman, si le commandeur des croyans veut pardonner à cette vieille femme, qui n'a joué tous ces tours que pour faire parler d'elle, (comme nous avons fait nous-mêmes) et obtenir une pension du khalife. — Oui, je lui pardonne, dit Haroun, mais à condition qu'elle rendra tous les objets volés. Voici mon mouchoir, comme gage de ma promesse. »

Hassan Schouman, qui connaissait depuis longtems Delileh et Zeïneb, ne doutait pas qu'elles seules fussent capables de semblables ruses. Il leur montra le mouchoir du khalife, et les engagea à confesser la vérité et à rendre ce qu'elles avaient dérobé chacune de leur côté. Delileh se rendit au divan où était venu le khalife lui-même : se jetant à ses pieds, elle avoua que le seul désir de faire parler d'elle et d'obtenir de bons appointemens l'avait conduite à toutes ces entreprises ; elle ajouta que son père avait été autrefois

directeur de la poste aux colombes, et son mari serviteur du cadi ; qu'elle avait dirigé le service des colombes, et qu'elle se croyait capable de succéder à son père. Le khalife lui accorda en effet la direction de la poste aux colombes. Cet établissement se trouvait dans un vaste khan gardé par quarante esclaves et quarante chiens de la race de ceux des bergers de Salomon. Le khalife confia à Delileh et à sa fille Zeïneb la garde de ce khan, où quarante colombes étaient employées à porter ses dépêches. Tous les jours Delileh, accompagnée de ses quarante esclaves, se rendait au divan pour prendre les ordres du khalife, et s'informer s'il y avait des courriers à expédier. Pendant son absence et durant la nuit, le khan était gardé par les quarante chiens de la race de ceux des bergers du roi Salomon. Ainsi Delileh obtint, par sa ruse et son adresse, la charge honorable de la direction de la poste aux colombes.

Il y avait alors à Bagdad un voleur appelé Ali Vif-Argent, du Caire. Il avait effectivement demeuré autrefois au Caire, et son surnom lui venait de ce que, semblable au vif-argent, il échappait à tous ceux qui voulaient se saisir de lui. Un jour qu'il se trouvait triste et mélancolique dans une société de jeunes gens, ceux-ci lui conseillèrent d'aller se promener

hors de la ville pour s'égayer l'esprit. Ali entra dans un café ; après y être resté quelque tems, il se mit à parcourir les rues du Caire pour chercher quelque aventure. Il rencontra un porteur d'eau qui tenait un vase à la main. « Holà ! lui cria-t-il, le proverbe dit : Il n'y a point de liqueur au-dessus de celle qui vient de la vigne ; aucune jouissance ne surpasse la possession d'une jeune fille qu'on aime, et l'on n'est nulle part à son aise comme chez soi. Holà ! je vous dis de me donner à boire, car j'ai une soif extrême. » Le porteur d'eau, le mesurant des yeux, remplit son gobelet et le lui présenta. Ali Vif-Argent le prit et répandit l'eau à terre. « Comment, tu ne bois point ? dit le porteur d'eau. — Verse encore, répondit Ali. » Le porteur obéit, et Ali répand encore l'eau. « Eh bien ! reprit le porteur d'eau, si tu n'as point soif, laisse-moi continuer mon chemin. — Remplis-moi ton gobelet encore une fois, répondit Ali. » Le porteur le lui présenta ; Ali but, et congédia le porteur, après lui avoir mis un sequin dans la main. « Oh ! c'est bien peu, dit le porteur, c'est bien peu pour un aussi grand personnage que vous.—Comment, misérable, c'est bien peu ! dit Ali en le chargeant de coups ; un ducat pour trois verres d'eau, c'est bien peu ? As-tu quelquefois trouvé quelqu'un plus géné-

reux que je ne le suis envers toi ? — Sans doute, répondit le porteur d'eau, sans doute, j'ai trouvé des personnes encore plus généreuses que vous. — Et qui cela ? je te prie. — Si vous voulez m'écouter, répondit le porteur, je ne serai pas long-tems à vous raconter mon histoire. Mon père, qui était scheïkh des porteurs d'eau du Caire, me laissa en héritage cinq chameaux, une maison et une boutique. J'entrepris un voyage à la Mecque, pendant lequel j'eus le malheur de perdre mes chameaux qui moururent de faim. Je fus forcé d'emprunter de l'argent, et en peu de tems je me trouvai avoir pour deux cents ducats de dettes. N'osant, par crainte de mes créanciers, retourner au Caire, je me joignis à la caravane de Syrie ; j'allai à Damas, à Alep, et j'arrivai enfin à Bagdad. Je me rendis auprès du scheïkh des porteurs d'eau, à qui je racontai ma malheureuse aventure. Il me donna une boutique, et je me mis à exercer à Bagdad le métier que j'avais déjà exercé au Caire ; mais je trouvai une grande différence entre le Caire et Bagdad ; car, dans cette dernière ville, peu de personnes ont soif, et encore le petit nombre qui boivent paient fort mal. Un jour que j'allais au hasard, je rencontrai une troupe d'hommes qui marchaient sur deux rangs ; ils portaient de longs bâtons à la

main, et leur coiffure était enrichie de perles et de cristaux. Quels sont ces gens ? demandai-je. On me répondit que c'étaient les officiers de justice d'Ahmed-ed-Deouf, l'un des chefs du divan et de la police de Bagdad, qui s'en retournait du divan chez lui, accompagné de son collègue Hassan Schouman.

» Celui qui me faisait ce récit avait à peine fini de parler, qu'Ahmed-ed-Deouf s'arrêta devant moi en passant, et me demanda à boire. Je lui présentai un gobelet plein, et il le répandit à terre. Il en fit autant une seconde fois ; mais à la troisième il but comme un grand seigneur, et précisément comme vous venez de faire. Ensuite il me demanda qui j'étais. Je lui racontai mon histoire ; il me donna cinq ducats, et, se tournant vers ses gens, il leur dit : « Je recommande cet homme à votre libéralité. » Chacun d'eux me donna une pièce d'or ; et ce qui fut encore plus avantageux pour moi, c'est qu'ils me recommandèrent à leurs amis ; de sorte qu'en peu de tems je me trouvai possesseur d'un capital de mille sequins. Alors je songeai à mon départ ; car, quelque bien qu'on soit dans un pays étranger, on se trouve toujours encore mieux dans sa patrie. Un poète a dit : « La demeure du voyageur dans la terre étrangère » est semblable à un édifice construit sur les vents ; le

» vent souffle, le palais s'écroule, le voyageur l'aban-
» donne. » J'allai prendre congé de mon bienfaiteur Ahmed-ed-Deouf ; il me donna cent ducats, une mule et une lettre pour Ali Vif-Argent, du Caire, et il me chargea de lui dire que son ancien collègue et ami Ahmed-ed-Deouf était en grande faveur auprès du khalife. Ahmed-ed-Deouf est donc l'homme qui, pour une seule tasse qu'il a bue comme toi, m'a comblé de bienfaits, et m'a donné encore des lettres de recommandation pour le Caire. Mais, depuis quelques jours que je suis ici, je n'ai pas encore pu parvenir à remettre ma lettre à son adresse. — Que vos yeux se réjouissent et que votre cœur se dilate ! dit Ali ; vous avez rencontré votre homme : c'est moi-même qui suis Ali Vif-Argent. Donnez-moi cette lettre. » Le porteur d'eau lui remit la lettre qui contenait ce qui suit : « Je vous écris ces feuilles qui vous seront portées
» par les vents. Si j'étais oiseau, je volerais vers vous ;
» mais comment pourrais-je voler, puisqu'on m'a
» coupé les ailes ? Le prévôt Ahmed-ed-Deouf sa-
» lue son cher ami et compagnon Ali Vif-Argent, du
» Caire. Loué soit l'essor de mon génie ! je me suis
» ouvert la carrière des honneurs. Le khalife m'a
» confié le commandement de ses officiers de police
» dont le chef est Alidos le Chameau. Je marche à la

» droite du commandeur des croyans, et mon com-
» pagnon Hassan Schouman à sa gauche. Si tu veux
» suivre mon conseil, viens, mon fils, viens à Bag-
» dad; joues-y quelque tour de ton métier, et je te
» promets une place et un traitement aussi considé-
» rable que le nôtre. Je te salue. »

Le contenu de cette lettre transporta jusqu'au troisième ciel Ali Vif-Argent; il la baisa, la plaça sur sa tête, et donna six ducats au porteur d'eau pour sa bonne nouvelle. Il se rendit ensuite où il demeurait, prit un grand bonnet descendant fort bas, appelé *tarbousch*, un sabre, une lance, et se disposa à partir. « Vous nous quittez donc? lui demandèrent ses camarades. — Oui, pour quelque tems, répondit-il; mais je ne vous oublierai point pendant mon absence, et je vous enverrai de quoi mener joyeuse vie. » Il monta à cheval, et, en sortant de la ville, il rencontra une caravane de quarante charges de chameaux, dont faisait partie le syndic des marchands. Celui-ci se querellait avec les conducteurs de la caravane qui voulaient l'abandonner. « Venez à mon secours, s'écria-t-il, en apercevant Ali; mes gens m'ont laissé là, et je ne sais où donner de la tête avec ces misérables chameliers. » Ali Vif-Argent réprimanda les chameliers; et, après leur avoir fait re-

charger les chameaux, il se joignit à la caravane. Une intime amitié s'établit bientôt entre lui et le syndic des marchands, qu'il protégea pendant tout le voyage. Ils arrivèrent à la Vallée-des-Lions, qui était habitée par des lions féroces qui dévoraient quelquefois les caravanes. A peine le khowadjah (1), syndic des marchands, eut-il aperçu un lion, qu'il fit son testament, et chargea Ali, au cas où ce dernier serait assez heureux pour s'échapper, de conduire la caravane à son fils. « Mais que me donnerez-vous, dit Vif-Argent au syndic, si je tue ce chat du désert? — Mille ducats, répondit le syndic, et avec grand plaisir. » Armé d'une cotte de mailles et l'épée à la main, Ali s'élança sur le lion, et du second coup l'étendit mort à ses pieds. Le syndic des marchands, étonné de ce prodige de valeur, se jeta au cou d'Ali et lui rendit grâces de son salut.

Lorsque les voyageurs furent heureusement sortis de la Vallée-des-Lions, il leur restait encore à traverser la Vallée-des-Chiens. Ce lieu n'était pas moins dangereux que le premier, à cause des Bédouins qui

(1) *Khowadjah* ou *khodjah* خواجه signifie, en arabe, un vieillard, un scheïkh, un maître, un marchand très-riche, etc. Les Francs qui font le commerce du Levant donnent ordinairement ce titre aux négocians.

l'infestaient. Ils y furent attaqués en effet par une troupe assez considérable de ces voleurs. Mais Ali avait couvert tout son cheval de sonnettes dont le bruit effraya les chevaux des Bédouins. Une partie de ces brigands prit la fuite; les autres teignirent de leur sang la lance d'Ali. Enfin la caravane arriva heureusement à Bagdad, où le syndic des marchands paya la dette de la reconnaissance à son libérateur. Celui-ci prit congé du syndic, et se mit en chemin pour se rendre à la demeure d'Ahmed-ed-Deouf. Vif-Argent s'était déjà informé où il demeurait à plusieurs personnes qui n'avaient pu lui donner des renseignemens satisfaisans, lorsqu'il arriva sur une place où jouaient des petits garçons. « Il faut que je m'adresse à ces enfans, se dit Ali en lui-même. » Il acheta aussitôt des gâteaux qu'il prit à sa main. Un des enfans, attiré par l'odeur des gâteaux, s'approcha de lui. Cet enfant s'appelait Al-Lakit, et, ainsi qu'on l'a vu au commencement de cette histoire, était neveu de Zeïneb et petit-fils de Delileh. « Ces gâteaux sont pour toi, lui dit Vif-Argent, si tu veux venir me montrer la demeure d'Ahmed-ed-Deouf. » L'enfant se mit à courir devant lui, et le conduisit à la maison qu'il cherchait. Ali Vif-Argent frappa à la porte. « Ouvrez ! cria de l'intérieur Ahmed-ed-Deouf à ses

gens; c'est Ali Vif-Argent, du Caire, qui est à la porte, car je reconnais sa manière de frapper. » On ouvrit; Ali entra, et Ahmed-ed-Deouf l'accueillit avec la joie la plus vive. Il le présenta à ses quarante officiers de justice, et ils passèrent ensemble la nuit à boire et à se divertir. Le lendemain matin, Ahmed le quitta pour accompagner son collègue au divan. Ali voulut aussi sortir; mais Ahmed le pria de rester dans sa maison pendant trois jours, afin d'éviter les regards de la police attachés sur tous les étrangers qui arrivaient avec les caravanes. « Ne crois pas, lui dit Ahmed, que Bagdad ressemble au Caire. Ici fourmillent les espions et les mouchards de la police, comme les mouches et les oies fourmillent chez vous. »

Ali demeura donc trois jours chez son ami; mais le quatrième, ne pouvant tenir plus long-tems à la maison, il sortit pour parcourir la ville et chercher quelque occasion de montrer son talent, et se faire connaître d'une manière avantageuse du khalife.

En allant ainsi de rue en rue, Ali Vif-Argent rencontra quarante esclaves qui marchaient sur deux rangs; ils portaient le bonnet des gardes, et tenaient de longs bâtons à la main : c'étaient les gardes de Delileh qui venait derrière eux, montée sur une mule, avec un casque d'or sur la tête, et revêtue

d'une cotte de mailles en acier. Elle sortait du divan et s'en retournait au khan. Ayant jeté en passant un regard sur Ali, elle remarqua en lui un jeune homme de belle taille et d'un extérieur agréable, qui ne ressemblait pas mal à Ahmed-ed-Deouf. Impatiente de savoir qui il était, elle consulta ses livres cabalistiques aussitôt qu'elle fut de retour chez elle, et apprit par la combinaison des nombres et des lettres que ce jeune homme s'appelait Ali Vif-Argent, du Caire. « Que faites-vous là, ma mère? demanda Zeïneb la Fourbe.—Je consultais mes livres, répondit Delileh, pour savoir quel est ce charmant coquin que j'ai aperçu ce matin, comme je revenais du divan. Il me semble un autre Ahmed-ed-Deouf, et c'est assez pour me remplir de frayeur : peut-être est-ce quelque nouveau suppôt qu'il a fait venir ici pour nous jouer quelque tour, et se venger de celui que nous lui avons joué nous-mêmes, en le déshabillant lui et ses gens. — Si vos conjectures sont vraies, ma mère, répondit Zeïneb, il faut en prévenir les suites. » Ayant dit cela, elle prit son plus bel habit, et sortit pour tâcher de découvrir le nouveau venu; elle répondait par une agaçante coquetterie à tous les hommes qui la lorgnaient, et Zeïneb parcourut ainsi différentes rues, jusqu'à ce qu'enfin elle rencontra

Ali Vif-Argent qu'elle reconnut facilement, d'après le portrait que lui en avait fait sa mère. Elle le salua la première. « Ah ! bonjour, ma belle, lui répondit-il ; à qui appartenez-vous ? — A un homme riche qui vous ressemble, dit-elle. — Ainsi vous êtes mariée ? — Oui, reprit Zeïneb, je suis la fille d'un marchand, et mon mari exerce la même profession. Comme je me trouve seule aujourd'hui à la maison, je suis sortie pour chercher quelqu'un qui me fasse le plaisir de passer la nuit avec moi. » Ali refusa d'abord cette proposition, qui pouvait, dès son arrivée à Bagdad, lui attirer une mauvaise affaire avec le mari. Il tira un ducat de sa poche, et voulut le donner à Zeïneb pour s'en débarrasser. « Oh ! mon Dieu, non, lui dit-elle, votre bourse tout entière ne pourrait me tenir lieu de votre personne. » Et elle le força à la suivre. Après avoir passé dans plusieurs rues, elle s'arrêta devant une vaste maison dont la porte était fermée avec une forte serrure. « Entrez, dit Zeïneb à Ali. — Où est la clef ? demanda-t-il. — Je l'ai perdue, répondit-elle. — Mais, reprit Ali, la justice poursuit ceux qui ouvrent les portes sans clefs. » Pour toute réponse, la belle lui lança deux tendres œillades. Ali ne put résister à la puissance de ce regard ; il brisa les verroux, et entra dans la maison

avec sa compagne. Elle le conduisit dans une salle remplie de sabres et d'autres armes. Ils se mirent à table, et Ali était transporté au troisième ciel. Lorsque leur repas fut terminé, Zeïneb se rendit au bord d'un puits pour se laver les mains : tout-à-coup elle poussa un grand cri, et se mit à se frapper le sein. « Qu'avez-vous donc, mon amie ? lui demanda Ali. — Je suis au désespoir, répondit Zeïneb ; je viens de laisser tomber dans le puits un anneau de cinq cents ducats que mon mari m'avait acheté hier : je ne peux plus goûter un instant de repos jusqu'à ce qu'il me soit rendu. Descendez-moi dans le puits ; il faut, à quelque prix que ce soit, que je retrouve mon anneau. — Je ne souffrirai jamais, ma bien-aimée, reprit Ali Vif-Argent, que vous descendiez dans le puits ; je vais y descendre moi-même pour vous rendre votre anneau. » A ces mots, il se met dans le seau ; Zeïneb le laissa aller au fond, et lorsqu'elle lui vit de l'eau par-dessus la tête, elle prit ses vêtemens et sortit de la maison.

La maison dans laquelle cette aventure venait de se passer appartenait à un émir du divan. A son retour, trouvant la porte ouverte, il crut d'abord que des voleurs étaient entrés chez lui ; mais ne rencontrant personne, et voyant que rien n'avait été en-

levé, il fut bientôt rassuré. Ayant besoin de boire, il envoya son palefrenier lui chercher de l'eau au puits. Comme le palefrenier trouvait le seau extraordinairement lourd, il regarda au fond du puits, et, apercevant la figure d'Ali, il prit la fuite, saisi de frayeur. « Il y a un esprit dans votre puits », cria-t-il à son maître. Celui-ci, qui croyait un peu aux revenans et aux esprits, envoya chercher quatre imans pour l'exorciser. Les imans commencèrent leurs conjurations ; on amena le seau en haut, et chacun vit avec surprise une figure humaine. « Vous êtes un voleur, dit l'émir au lutin. — Je vous demande pardon, répondit Ali Vif-Argent ; comme je faisais mes ablutions au bord du Tigre, je suis tombé dans le fleuve, et la violence d'un courant souterrain m'a entraîné au fond de ce puits où j'ai revu la lumière du jour. — Cela paraît très-vraisemblable, dit l'émir ; continuez votre chemin. »

Couvert d'un vieil habit en lambeaux qu'on lui avait donné, Ali s'en retourna chez Ahmed-ed-Deouf où l'on se moqua beaucoup de lui, qui, comme un véritable habitant du Caire, s'était laissé jouer un semblable tour par une jeune fille. Hassan Schouman faisait précisément partie de cette société. « Je veux vous apprendre, dit-il, quelle est la jeune fille qui

s'est égayée à vos dépens ; c'est Zeïneb, fille de Delileh, qui a joué tant de tours, et à laquelle on a donné la direction de la poste aux colombes. — Je l'aime éperdument, dit Ali Vif-Argent, je voudrais l'épouser ; mais j'ignore comment je pourrai la revoir. — Je vous en fournirai les moyens, reprit Hassan Schouman, si vous voulez vous laisser guider par moi et servir sous mes enseignes. — Très-volontiers, répondit Ali Vif-Argent. — Eh bien, poursuivit Hassan Schouman, noircissez-vous le visage, prenez un habit d'esclave, rendez-vous ensuite au bazar, et tâchez de vous entretenir avec l'esclave de cuisine de Delileh. Une fois que vous serez liés ensemble, il vous sera facile d'entrer dans la maison sous quelque prétexte, et de boire avec lui du *bousa* (1) ; enivrez-le, et faites ensorte de vous emparer des quarante colombes qui font le service des lettres : ce n'est qu'à cette condition que je vous promets la main de Zeïneb. »

Ali exécuta ce que Hassan Schouman lui avait prescrit. Ayant fait connaissance avec l'esclave de Delileh, il lui proposa de boire ensemble du bousa. « Je n'ose m'éloigner de la maison, dit l'esclave, car je suis obligé de faire la cuisine pour Delileh et

(1) Sorte de boisson faite avec de l'orge fermentée.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

Zeïneb, ainsi que pour les quarante esclaves et les quarante chiens ; mais si vous voulez venir avec moi, je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible. » Ali accepta sa proposition avec beaucoup de joie. Il enivra l'esclave avec le bousa, et alors il le questionna très-circonstanciellement sur le nombre et la couleur des plats qu'on avait coutume de servir sur la table de Delileh et de Zeïneb, ainsi que sur la nourriture ordinaire des esclaves et des chiens.

Lorsque le cuisinier eut entièrement perdu l'usage de ses sens par l'effet de l'opium qui était mêlé dans le bousa, Ali se mit à faire la cuisine, et apprêta tout de la manière que lui avait indiquée le cuisinier. Ali avait les clefs des armoires et de l'office : il prépara un repas au goût de Delileh, une soupe aux lentilles, de la viande en ragoût, un serdeh, c'est-à-dire du riz sucré et coloré, et une sauce de grenades. Il servit le repas aux esclaves, et distribua aux chiens leur portion, sans que personne s'aperçût de l'absence du cuisinier ; tant Ali lui ressemblait par la taille et la tournure !

Quand tout le monde fut couché dans la maison, Ali se glissa dans la garde-robe et l'appartement des colombes ; il s'empara du costume habituel de Delileh, ainsi que des quarante colombes, et sortit vers

le milieu de la nuit. Le matin, un des amis de Delileh fut très-surpris, en passant devant sa demeure, de voir la porte du khan ouverte ; mais son étonnement s'accrut encore lorsque, après être entré, il trouva les quarante esclaves, les quarante chiens, Delileh et sa fille Zeïneb, encore tous endormis, ou plutôt plongés dans l'ivresse. Il brûla de l'amadou qu'il venait de trouver, et en souffla la cendre, au moyen d'un tuyau de plume, dans les narines de Delileh pour la réveiller. « Où suis-je ? dit-elle en ouvrant les yeux. — Vous êtes dans votre maison, répondit son ami ; mais vous y trouverez une étrange confusion : vos chiens dorment et vos colombes sont volées. — Ah ! s'écria Delileh, il n'y a qu'Ali Vif-Argent, du Caire, qui ait pu me jouer ce tour-là. Promettez-moi, ajouta-t-elle, de garder le silence jusqu'à ce que j'aie remis tout en ordre. » Elle s'habilla ensuite avec ses vêtemens de femme, et se rendit à l'instant même chez Hassan Schouman. Après s'être mis au bain et avoir remercié Hassan Schouman de son excellent conseil, Ali Vif-Argent s'était mis à table avec les quarante officiers de justice pour manger les colombes qu'ils avaient fait rôtir. Delileh frappe à la porte et est introduite dans la maison. « Que viens-tu faire ici, vieille sor-

cière? lui cria Hassan Schouman; je suis ennuyé de tes interminables querelles avec ton frère le pêcheur. — Je ne viens point pour du poisson, répondit Delileh, mais pour mes colombes qu'un de vos gens m'a dérobées. — Quant à cela, reprit-il, vous venez un peu trop tard, car elles sont mangées. » Delileh prit une aile de colombe et en goûta. « Ah! s'écria-t-elle, mes colombes vivent encore; ce n'est point là de leur chair : je les avais nourries avec du grain mêlé de musc, et je les reconnaîtrais à l'odeur et au goût qu'elles en ont conservé. — Eh bien, dit Schouman, nous ne dissimulerons pas plus long-tems avec vous : vos colombes vous seront rendues si vous voulez donner votre fille en mariage à Ali Vif-Argent. — Je ne m'y refuse pas, répondit-elle; mais mon gendre doit mériter ma fille par un procédé honnête et convenable, et non point chercher à s'en rendre maître par une friponnerie. Rendez-moi mes colombes, et alors nous pourrons parler de cette affaire. »

Ali lui rendit les colombes, et la pressa de s'expliquer clairement. « Je ne m'oppose point à ce mariage, répondit-elle; mais il faut que celui qui voudra épouser ma fille s'adresse à son oncle, le pêcheur Serik, mon frère. — Que l'enfer te confonde toi et

ton frère ! s'écria Hassan Schouman. — Hé bien, reprit-elle, ce n'est cependant qu'à cette seule condition que la chose peut avoir lieu » ; et en disant cela elle sortit de la maison, emportant avec elle les colombes. « Pourquoi maudissez-vous ainsi son frère ? demanda Ali Vif-Argent à Schouman, lorsque Delilah fut partie. — Ah ! vous ne connaissez point ce Serik, répondit Schouman ; il n'y a peut-être pas de fripon pareil : c'est un vieux matois qui volerait le *kohol* (1) des yeux de la lune. Il suffit de vous raconter une ruse qu'il a employée pour attirer des acheteurs à sa boutique et se défaire de son poisson. Il a suspendu à l'entrée de sa boutique, avec une corde de soie, une bourse qui contient mille ducats, en s'écriant : « Fripons et voleurs de l'Égypte, » et vous, génies habiles et rusés de l'Irak et de » la Perse, accourez tous ici et prenez-moi cette » bourse ; elle appartient à celui qui me la dérobera. » Par ce moyen il attire une foule de gens qui viennent

(1) Le *kohol* est une poudre noire extrêmement fine, composée en grande partie d'oxide de zink, que les femmes asiatiques posent par coquetterie sur le bord de leurs paupières, en se servant pour cela d'un pinceau léger, dont elles prolongent le trait un peu au-delà de l'angle extérieur de l'œil, ce qui donne à la fois à leurs regards un mélange exquis de vivacité et de langueur.

acheter du poisson dans l'espérance de s'emparer de la bourse ; mais jusqu'ici personne n'en est venu à bout. Quant à ceux qui échouent dans cette tentative, il les laisse demi-morts de coups, ou leur jette des morceaux de plomb pour les assommer. Ainsi vous ferez bien de renoncer tout-à-fait à Zeïneb ; car ne vous imaginez pas l'obtenir avec le consentement de ce vieux coquin. — Je ne puis prendre ce parti, répondit Ali ; il faut que je m'empare de la bourse de Serik, et que je le force par-là à me donner son consentement. » S'étant fait apporter des habits de femme, il se déguisa comme une femme enceinte de neuf mois et près d'accoucher, et plaça sous ses habits une vessie remplie de sang. Ali imitait si bien en tout une femme enceinte, que tous ceux qui le voyaient marcher dans la rue s'écriaient : « Mon Dieu ! quelle imprudence pour une femme dont la grossesse est aussi avancée ! » Il loua un âne, et s'achemina à petits pas vers la boutique de Serik où il vit la bourse suspendue. « Conducteur de l'âne, dit alors la prétendue femme enceinte, je sens l'odeur du poisson, et j'éprouve un désir extrême d'en manger ; apporte-m'en un morceau. » Le conducteur de l'âne s'approcha de la boutique du marchand de poisson : « J'ai conduit ici, lui dit-il, ma

femme qui est enceinte et qui a le désir de manger du poisson ; mettez-en promptement un sur le gril. — Je n'ai point de feu ici », répondit Serik, et il dit mille injures à la femme. La prétendue femme enceinte mit pied à terre en s'appuyant de toutes ses forces sur le maître de l'âne. Elle entra dans la boutique, et laissa échapper tout-à-coup le sang qu'elle avait caché sous ses vêtemens. « Hélas ! s'écria-t-elle, hélas ! hélas ! le fruit de mes entrailles ! » A la vue du sang, le maître de l'âne ne put contenir sa colère. « Misérable ! s'écria-t-il en s'adressant au pêcheur, misérable ! c'est toi qui refuses un poisson grillé à une honnête femme enceinte, et lui occasionnes ainsi une fausse couche ! tu vas me payer cher ta méchanceté. » Serik, véritablement effrayé de ce prétendu accident, sortit avec le maître de l'âne pour appeler du secours ; mais il n'oublia point sa bourse sur laquelle il tenait ses regards attachés tout en courant. Il aperçut la femme enceinte qui cherchait à s'en emparer. « Ah ! infâme canaille ! » s'écria-t-il en revenant sur ses pas ; et il lança son morceau de plomb avec tant de violence, qu'Ali courut grand danger de sa vie.

Il vint raconter à Hassan Schouman le mauvais succès de sa première tentative ; mais cependant il ne

renonça pas à l'accomplissement de son projet. Il s'habilla en palefrenier, et, prenant cinq pièces de monnaie dans sa main, se rendit à la boutique de Serik pour acheter du poisson. Le pêcheur lui offrit de ceux qui étaient sur la table. « Non, dit le faux palefrenier, je veux qu'ils soient chauds. » Serik s'éloigna pour rallumer le feu qui était éteint, et au même instant le palefrenier s'élança sur la bourse ; mais le cordon de soie où elle était attachée correspondait avec une clochette qui se faisait entendre aussitôt qu'on le touchait. Lorsque Serik, qui était au fond de la boutique, entendit ce bruit, il lança un vase de plomb sur le palefrenier, qui heureusement esquiva le coup ; et, se voyant découvert encore une fois, se mit à fuir de toutes ses forces. Le vase de plomb qui était destiné au palefrenier alla frapper un service de porcelaine que portait sur sa tête un homme qui passait alors devant la boutique du pêcheur. Cet homme et ces porcelaines appartenaient au kadi de la ville. Une foule de gens se rassemblèrent autour de lui en s'écriant : « Serik, Serik, cette fois votre bourse ne vous rapportera point de profit ; le juge vous fera payer les intérêts du capital qu'elle renferme. »

Ali n'avait pas encore perdu courage. Il se déguisa en joueur de gobelets, et retourna vers la boutique

de Serik. Après avoir fait une multitude de tours de gobelets, il lâcha deux serpens qu'il tenait renfermés dans un sac. Les serpens s'élancèrent sur Serik qui se sauva au fond de sa cuisine. Le joueur de gobelets voulut profiter du moment pour se saisir de la bourse ; mais, le bruit d'alarme de la clochette se faisant entendre, le pêcheur lança son vase de plomb, qui fut mieux dirigé que la fois précédente, et Ali s'en retourna demi-mort. Il revint sept fois à la boutique sans pouvoir accomplir son dessein. Cette opiniâtreté commença à inquiéter le pêcheur. « Ce misérable, dit-il, qui est venu sept fois pour me dérober ma bourse, pourrait s'introduire la nuit dans ma boutique et me faire un mauvais parti ; je vois bien qu'il faut à l'avenir que je l'emporte tous les soirs avec moi à la maison. » Ali essaya en effet de s'emparer de la bourse tandis que la boutique était fermée ; il ne lui restait à tenter d'autre moyen que de s'introduire dans la maison de Serik. Serik était marié à une négresse qui avait été esclave de Djafar-le-Barmékide ; tous les soirs il plaçait la bourse sous le chevet de son lit. Ali, qui en avait eu connaissance, parvint à s'introduire un soir dans la maison de Serik ; il s'empara non-seulement de sa bourse, mais de son enfant, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Serik s'était réveillé par le bruit qu'avait fait en s'en allant Ali, et voyant sa bourse enlevée, il s'écria : « Le voleur ! le voleur ! » et se mit à courir après lui de toutes ses forces. Ali cependant regagna la maison d'Ahmed-ed-Deouf. A peine était-il entré, que Serik frappa à la porte. « Rendez-moi ma bourse et mon enfant ! s'écria-t-il en s'adressant à Ahmed. — Ah ! l'enfant vous appartient ? répondit celui-ci en feignant l'étonnement ; j'en suis au désespoir, car il vient d'expirer dans mes bras. » Serik fit éclater alors une douleur si vive, qu'on lui promit de lui rendre l'enfant et la bourse s'il voulait donner son consentement au mariage de Zeïneb avec Ali Vif-Argent, du Caire. « Doucement, doucement, dit Serik ; un consentement ne s'arrache point par la force. Rendez-moi ce qui m'appartient, et nous verrons ensuite. » On lui remit l'enfant et la bourse. « Oui, dit-il alors, j'accorde ma nièce à Ali, mais sous la condition qu'il lui apportera les présens de noces qu'elle demandera. — Et quels sont ces présens de noce ? demanda-t-on. — C'est, répondit Serik, la robe de Kamaryeh, la fille du juif Esdras, son diadème et son sac à ouvrage ; tous ces objets sont d'or. Si vous n'apportez point ces trois choses à Zeïneb, vous ne la posséderez jamais. — Je consens à tout, dit Ali. — Vous venez de pro-

noncer l'arrêt de votre mort, s'écrièrent les assistans. — Comment cela ? reprit-il. — Vous ne savez point quel est cet Esdras ; c'est un insigne magicien qui a les génies et les démons à ses ordres. Il habite un palais magnifique situé hors de la ville : là, il montre tous les soirs par la fenêtre la robe de sa fille, en s'écriant : « Où est le voleur persan, le fripon arabe qui s'emparera de ces habits ? Je lui promets la main de ma fille. » Les meilleures têtes et les esprits les plus rusés ont inutilement tenté cette aventure jusqu'à présent ; par la puissance de son art magique il change en ours et en singes ceux qui ont la témérité de l'entreprendre. »

Ali ne se laissa point intimider par tous ces dangers ; et, dès le lendemain matin, il se mit à la recherche de la boutique du juif Esdras. Celui-ci faisait le métier de peser l'or, l'argent et la soie. Ali l'aperçut qui s'en retournait monté sur une mule chargée de deux sacs d'or et d'argent. Il le suivit jusqu'à l'entrée de son palais où le juif entra avec la mule. Alors Esdras descendit, entra dans la maison, et referma la porte sur lui. Un instant après, il parut à la fenêtre avec une cassette d'or d'où il tira un riche habillement, et s'écria à haute voix : « Où est le fripon arabe, le voleur persan qui pourra s'emparer de ce

vêtement? Je lui promets ma fille! » Ali s'imagina que le plus sage parti était d'aller trouver le juif et de lui demander honnêtement cette robe. Il se présenta donc à la porte du juif. A peine celui-ci le vit-il venir qu'il consulta ses livres de cabale, et connut par leur secours que cet étranger était Ali Vif-Argent, du Caire. Ce dernier pria le juif de lui donner l'habit de sa fille. « Si vous voulez suivre mon conseil, dit le juif, et si la vie a du prix pour vous, renoncez à votre projet téméraire. On vous a suggéré cette idée pour vous conduire à votre perte, et je vous donnerais la mort à l'instant, si je n'avais vu dans mes livres que les astres s'y opposent. Ainsi, rendez grâces à votre heureuse destinée. » Ali ne fit que s'enflammer encore par ce qu'il venait d'entendre. « Il faut absolument que j'aie cet habit! s'écria-t-il. — Ah! ah! dit le juif, il faut absolument que vous l'ayez; eh bien, nous allons voir. » En disant cela, il prit une tasse qui était couverte de caractères mystérieux; l'ayant remplie d'eau, il la répandit sur Ali, et, de cette manière, il le changea en âne avec des oreilles monstrueuses.

Le lendemain matin, le juif le brida pour monter dessus; il le chargea de ses deux sacs d'or et d'argent, et se rendit à sa boutique. Il y attacha comme

un âne Ali, qui, à l'exception de la parole, conservait toutes les facultés qu'il avait comme homme. Par hasard, un jeune homme qui avait dissipé toute sa fortune vint à passer devant la boutique d'Esdras. Réduit à exercer le métier de porteur d'eau pour gagner sa vie, ce jeune homme ne possédait plus qu'une paire de bracelets qu'il vendit au juif pour son âne. « Me voici dans une belle situation, se dit Ali en lui-même; on va me charger d'un bât, je servirai de jouet aux enfans, et les esclaves m'accableront de coups. »

Son nouveau maître le recommanda à sa femme comme l'unique moyen d'existence qui leur restât. Il sortit ensuite pour aller acheter les harnais nécessaires pour un âne. Sa femme était couchée sur un lit assez chétif. Ali, qui était très âne sous certain rapport, et qui, d'un autre côté, n'était pas ce qu'il paraissait, s'approcha du lit et voulut donner des preuves de son amour à la femme de son maître. Celle-ci se mit à crier; ses voisins accoururent et la délivrèrent des entreprises de l'âne. Le maître, furieux d'avoir acheté une si méchante bête, courut se plaindre au juif du caprice de son âne. Le juif le reprit, et se tournant vers l'âne : « Misérable ! lui dit-il, je devrais bien faire subir une autre métamorphose à un

âne aussi effronté que toi ; mais, crois-moi, tu ne gagnerais rien au change. »

Le soir, ayant remonté sur son âne, le juif s'en retourna chez lui, montra par la fenêtre la robe de sa fille, et se mit à souper. Ensuite il répandit de l'eau de la tasse dont nous avons parlé sur Ali, et lui rendit sa première forme. « Ali, lui dit-il alors, suis mes conseils ; renonce à ton projet insensé, ou il t'arrivera pire encore que ce que tu as déjà éprouvé. — Non, répondit Ali, je ne le ferai point ; vous ou moi, il faut que l'un de nous deux y périsse ; je ne renoncerai jamais à m'emparer de la robe de votre fille. — Eh bien ! soit », dit le juif en jetant de l'eau sur lui, et Ali se trouva changé en ours chargé de chaînes. Le lendemain matin, le juif monta sur un génie qui avait la forme d'une mule, et se rendit à sa boutique, emmenant l'ours avec lui. Il se trouva alors un homme qui pria le juif de lui vendre son ours ; car les médecins avaient ordonné à sa femme la chair de cet animal. Le juif, qui ne demandait pas mieux que de se débarrasser de l'ours, le lui vendit. Mais au moment où l'on allait lui donner la mort, Ali brisa sa chaîne, prit la fuite et retourna au palais du juif. Celui-ci, voyant revenir son hôte, résolut de faire encore une nouvelle tentative. Il fit son aspersion ordinaire, et

lui rendit sa première forme. La fille du juif se trouva par hasard présente à cette métamorphose. Voyant un jeune homme si bien fait, elle conçut de l'amour pour lui ; mais lorsqu'elle apprit de sa propre bouche qu'il ne demandait que ses habits et non sa personne : « Mon père, dit-elle, ce misérable est un homme de rien. » Le juif lui jeta de l'eau pour la troisième fois et le changea en chien.

Le lendemain matin, le juif le conduisit au marché, et tous les chiens aboyaient après lui. Un marchand persan, rempli d'humanité, voyant ce pauvre chien harcelé par tous les autres, prit son bâton pour les chasser. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Ali le caressa avec sa queue et se coucha à ses pieds. Alors il pensa qu'une fois qu'on est réduit à la condition de bête, il faut autant être chien qu'autre chose, et que, maître pour maître, le Persan était préférable au juif inhumain. Il resta donc auprès du marchand, et le soir il le suivit à sa maison. A peine le Persan fut-il entré chez lui, que sa fille lui dit : « Comment, mon père, vous nous amenez un étranger ?—Oui, ma fille, répondit-il, j'amène ce pauvre chien. —Ce chien, reprit-elle, est Ali Vif-Argent, du Caire, que le juif Esdras a enchanté, à cause de l'habit de sa fille ; je lui rendrai sa première forme

s'il veut m'épouser. » A ces mots le chien remua de la queue, et la jeune fille prit ce mouvement pour un signe approbatif. Elle commença aussitôt son opération magique; mais à peine était-elle en train, que son esclave accourut en poussant de grands cris : « Ma maîtresse, lui dit-elle, vous m'aviez promis de ne plus vous mêler de cet art sans me consulter. Ce jeune homme que vous voulez épouser, je veux aussi l'épouser; je ne consentirai à votre opération qu'à condition qu'il nous appartiendra en commun, et qu'il passera une nuit avec moi et l'autre avec vous. — Que veut dire tout cela? dit le Persan; et depuis quand ma fille est-elle devenue magicienne? — C'est moi, répondit l'esclave, qui l'ai instruite dans cette science. J'étais autrefois au service du juif Esdras, et j'ai bien employé mon tems chez lui : pendant son absence, je feuilletais son livre de métamorphoses, et tout ce que j'ai appris dans ce livre je l'ai enseigné à votre fille, sous la condition expresse qu'elle n'aura jamais recours à cet art sans me consulter. »

Lorsqu'Ali eut recouvré sa première forme, il raconta son histoire et combien il aimait éperdument Zeïneb. « Vous devez, dit le Persan, épouser ma fille et son esclave qui vous ont rendu votre forme humaine. » A peine achevait-il de parler, qu'on frappa

à la porte ; c'était Kamaryeh, la fille du juif Esdras. « Que venez-vous faire ici ? lui demanda Ali. — Vous épouser, répondit-elle ; car je suis maintenant une fidèle musulmane. *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète !* Je vous apporte pour présens de noces ma robe que vous désirez tant, mon diadème et mon sac à ouvrage ; et de plus, je vous présente la tête de mon père. Il a refusé d'embrasser la vraie foi ; mais moi je dis : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète !* — Je vois bien, dit le Persan, qu'il faut aller exposer notre affaire au khalife, afin de savoir à qui doit enfin appartenir Ali. »

Pendant ce tems-là, Ali ayant eu besoin de descendre, entendit un marchand de confitures qui passait alors dans la rue. Comme il était très-friand de sucreries, il le fit entrer pour manger quelque chose. Ce marchand de confitures était un vrai scélérat qui ne vendait autre chose que de l'opium avec lequel il troublait la raison des gens pour les voler ensuite. Aussitôt qu'Ali en eut goûté, il perdit connaissance tout-à-coup. Le marchand de confitures lui vola ses habits et les pierreries de Kamaryeh qu'il avait prises sur lui ; mais le marchand de confitures ne jouit pas long-tems de son larcin. A peine avait-il fait quelques pas,

qu'il fut rencontré par un kadi qui l'arrêta : le volume extraordinaire de sa boîte à confitures excita les soupçons du kadi. Il la visita, et trouva dedans les habits d'Ali et les diamans de Kamaryeh. On examina ensuite les confitures, et l'on vit qu'elles étaient mêlées d'une grande quantité d'opium.

Il faut savoir maintenant quels étaient ce marchand de confitures et ce kadi. Le premier était Ahmed-al-Lakit, neveu de Zeïneb, qui, à l'exemple de sa grand'mère et de sa tante, s'exerçait dans les tours d'adresse. Elles avaient imaginé cette ruse pour tâcher de découvrir Ali et lui voler les diamans de Kamaryeh, s'il les avait. Le kadi était Hassan Schouman, qui s'était déguisé en kadi, et parcourait la ville avec ses quarante officiers de justice pour apprendre des nouvelles d'Ali. Après avoir découvert le marchand de confitures, Hassan Schouman trouva bientôt Ali étendu par terre, et qui n'était pas encore sorti de son ivresse. On le fit revenir à lui, et Ahmed-al-Lakit avoua tout. « C'est très-bien, lui dit Ali Vif-Argent. Maintenant va dire à ta mère Delileh et à ton oncle Serik le pêcheur que j'apporte en présens de noces à Zeïneb la robe de Kamaryeh et la tête du juif. Ajoute à cela que demain je demande sa main en forme dans le divan. »

Le lendemain matin, Ali, accompagné d'Ahmed-ed-Deouf, de Hassan Schouman et des quarante officiers de justice qui portaient dans un bassin la tête du juif, se rendit au divan et se jeta aux pieds du khalife. La bonne mine d'Ali prévint en sa faveur le khalife, qui demanda ce que signifiait cette hideuse tête de juif dans un bassin d'or. Ali lui raconta toute son histoire, et son récit fut appuyé par le témoignage de Kamaryeh, de la fille du Persan et de son esclave, qui étaient venues au divan pour faire valoir leurs prétentions sur la personne d'Ali. Le khalife fut enchanté que la ville de Bagdad se trouvât délivrée d'un si dangereux magicien, et il en témoigna sa satisfaction à Ali. Il lui assigna pour demeure le palais du juif, et pour épouses les trois jeunes filles qui se le disputaient. Le khalife lui demanda s'il désirait encore quelque chose, et Ali avoua que Zeïneb était l'objet de son premier amour. Le khalife ordonna qu'elle devînt sa quatrième épouse, et fit faire les préparatifs des noces. Outre cela, il éleva Ali à la charge d'intendant de la police, avec le même rang et les mêmes appointemens qu'Ahmed-ed-Deouf et Hassan Schouman, et il lui permit de prendre pour officiers de justice quarante de ses anciens camarades qu'il fit venir du Caire. Dans son nouvel emploi, Ali mérita

la confiance du khalife ; et ce prince qui, pendant des nuits sans sommeil, s'était fait raconter plus d'une fois son histoire, ordonna qu'elle fût écrite pour l'amusement des générations à venir, et déposée dans son trésor.

## DCCXIX^e — DCCXXXVIII^e NUIT.

# HISTOIRE

### D'ERDESCHIR ET DE HAÏAT-ON-NOFOUS.

Il y avait autrefois dans la ville de Schiraz un vieux roi appelé Steïfol-Aasan. Se trouvant parvenu à un âge très-avancé sans avoir d'enfans, il consulta ses médecins qui employèrent pour lui toutes les ressources de leur art. La reine devint enceinte, et mit au jour un fils qu'on nomma Erdeschir (1). Il fut élevé avec les plus grands soins, et vécut à la cour du roi jusqu'à l'âge de quinze ans. Alors régnait dans l'Irak un roi appelé Abdolkadir, qui avait une fille d'une rare beauté, nommée Haïat-on-Nofous, c'est-

(1) Erdeschir ou Ardeschir (اردشير) est le même nom dont les Grecs ont fait celui d'Artaxerces.

à-dire Vie-des-Ames. Des rois et des empereurs l'avaient demandée pour épouse ; mais son père avait refusé tous les prétendans, parce que sa fille éprouvait une grande aversion pour le mariage, et avait déclaré qu'elle aimerait mieux perdre la vie que de se soumettre à une semblable calamité.

Le prince Erdeschir avait tant de fois entendu parler de Vie-des-Ames, qu'il n'eut pas de repos que son père n'eût envoyé son vizir en ambassade pour lui demander cette princesse en mariage. Le vizir éprouva un refus comme tous les autres, et le roi Steïfol-Aasan en fut vivement offensé. « Comment ! s'écria-t-il, un roi tel que moi doit-il essuyer un refus ? Non ! on me paiera cher cette insulte. » Aussitôt il donna ordre de rassembler son armée. On fit des préparatifs de guerre formidables pour dévaster le pays ennemi, exterminer les habitans et mettre tout à feu et à sang. Le prince Erdeschir, qui n'avait point quitté le lit depuis le refus de la princesse Vie-des-Ames, se leva, et, se présentant devant son père, , il baisa la poussière au pied de son trône, et dit : « O grand roi ! ne vous préparez pas des tourmens infinis en entreprenant une guerre aussi terrible. Sans doute vous êtes le plus puissant des rois, vous dévasterez le royaume de votre ennemi

et vous anéantirez son armée, il succombera lui-même sous les efforts de votre vengeance ; mais lorsque la princesse apprendra le trépas de son père, il y a tout à craindre que sa douleur ne lui cause la mort sur-le-champ, et je ne lui survivrais pas. — Eh bien, quelle est ton intention, mon fils ? demanda le roi. — J'ai dessein, répondit le prince, de me déguiser en marchand, et de me rendre dans la capitale du roi Abdolkadir, pour essayer si le hasard ne me fournira point l'occasion d'accomplir mon projet. » Le roi fit appeler son vizir : « Je te confie, lui dit-il, une mission non moins importante que celles dont tu t'es déjà acquitté. Tu accompagneras, sans être connu, mon fils bien-aimé : il va tenter l'aventure périlleuse de se rendre, déguisé en marchand, dans les états du roi Abdolkadir. Veille attentivement sur ce fils qui m'est plus cher que la vie. »

Le roi fit ensuite ouvrir son trésor, et donna à son fils, outre trois cent mille ducats d'or, des habits, des bracelets, des anneaux, une nombreuse quantité de diamans d'un prix infini. Après avoir fait faire des ballots de toutes ces richesses, le prince prit congé de son père, et se mit en chemin, accompagné du vizir et de quelques mamelouks.

Comme il avait beaucoup de talent pour la poésie,

à peine fut-il en chemin, qu'il donna un libre cours à sa veine poétique, et composa ces vers :

« La violence de mes désirs est extrême. Je n'ai aucun appui contre les rigueurs du destin.

» Lorsque je contemple les Pléiades, elles me semblent les étincelles du feu de l'amour; égaré dans ma rêverie, je les contemple jusqu'à ce que l'étoile du matin paraisse.

» Armons-nous de patience jusqu'au moment où le ciel se montrera favorable à mes désirs, et où mes ennemis et mes envieux seront remplis de confusion. »

Le prince éprouva, en récitant ces vers, une douleur si violente, qu'il s'évanouit. Le vizir ranima ses esprits en lui jetant de l'eau de rose au visage. « Oui, prince, lui dit-il ensuite, il faut avoir de la patience; elle nous fera triompher à la fin de tous vos maux : la patience est la clef du bonheur. »

Le prince écouta quelque tems en silence les sages conseils du vizir; mais il l'interrompit tout-à-coup, et improvisa ces vers :

« L'absence dure toujours, et la flamme dévore mes entrailles.

» Ma jeunesse se consume dans la douleur; le feu de ma jeunesse s'éteint dans les larmes.

» Je le jure par le dieu qui pare les arbres d'un riche vêtement de verdure! le poids de ma douleur est plus grand que le poids du monde entier.

» Informez-vous de moi à la Nuit, et elle vous dira si le sommeil a fermé mes paupières. »

Alors le prince répandit un torrent de larmes, et le vizir fit tous ses efforts pour le consoler. Ils continuèrent leur voyage jour et nuit, jusqu'à ce qu'un soir ils aperçurent les murailles blanches d'une ville qui brillaient aux rayons du soleil couchant. « Nous voici au bout de notre voyage, dit le vizir. » Aussitôt le prince se mit à improviser :

« Le Zéphyr qui souffle dans ces campagnes calme les tourmens de » mon cœur embrasé. A l'aspect de ces murs, mes yeux se remplis- » sent de larmes, qui sont destinées à éteindre la soif de ces pierres. »

Lorsque le prince et le vizir furent entrés dans la ville, ils s'informèrent où était le khan des marchands. Ils y descendirent, et se firent donner trois magasins où ils firent porter leurs marchandises; ensuite ils se livrèrent au sommeil, car les fatigues du voyage leur avaient rendu le repos nécessaire.

Le lendemain matin, le vizir dit au prince : « Je crois que vous devez maintenant songer à vous établir au bazar avec toutes vos marchandises, afin de vous faire connaître d'une manière avantageuse dans cette ville, et il n'y a pas de doute, prince, que vous attirerez tout le monde par votre bonne tournure et vos manières distinguées. — Je m'en rapporte entièrement à vous, dit Erdeschir. » Alors ils s'habillèrent

et sortirent pour se promener dans la ville. Chacun s'arrêtait afin de contempler la beauté du jeune prince: « Louanges à Dieu, s'écriaient les passans, qui a créé un si beau jeune homme ! — Ce ne peut être qu'un prince du sang royal, disaient les uns. — C'est le gardien du paradis qui est descendu sur la terre, reprenaient les autres. » Ils se rendirent au bezestein, où se vendaient les riches étoffes, et y trouvèrent un vénérable vieillard qui leur demanda ce qu'ils cherchaient. « Une boutique pour mon fils, répondit le vizir ; j'ai intention de l'établir ici, et je vous prie de m'indiquer le syndic des marchands. — C'est moi-même, répondit le vieillard. » Il appela aussitôt le gardien du bazar, et fit ouvrir plusieurs boutiques qui se trouvaient à louer. Le vizir choisit la plus belle, qui était décorée de tapis de plumes d'autruche et de riches peintures en arabesque. Dès le lendemain matin, le prince s'y établit avec ses marchandises, et prit, pour le seconder, trois jeunes gens aussi remarquables par leur intelligence que par leur beauté. Le vizir resta au khan, après avoir recommandé encore une fois au prince de ne point se trahir, et l'avoir prié de lui donner de ses nouvelles, quelque chose qu'il arrivât.

Bientôt il ne fut question que de cet établissement

et de la beauté du jeune marchand ; les acheteurs y affluaient de toutes parts, et plus d'une femme d'un rang élevé y perdit ses pantoufles dans la foule. Le prince se fit à sa nouvelle condition, et le vizir venait le voir de tems en tems. Un jour il entra dans sa boutique une vieille femme très-bien vêtue, et accompagnée de deux jeunes esclaves dont la beauté ressemblait à la pleine lune. La vieille salua le prince ; et, comme celui-ci connaissait le respect qu'on doit à l'âge, il la pria de s'asseoir auprès de lui. « De quel pays êtes-vous, mon cher et beau jeune homme ? lui demanda-t-elle. — Je viens des Indes, madame, répondit le prince, pour m'établir dans cette ville. — Si vous avez quelque chose de beau et de précieux, dit la vieille, je vous serai obligée de me le faire voir ; mais, je vous le répète, il faut me montrer ce que vous avez de plus rare. — Très-volontiers, reprit Erdeschir ; mais faites-moi un plaisir à votre tour, et dites-moi à qui j'ai l'honneur d'avoir affaire ? — Je cherche, dit la vieille, une riche étoffe pour la princesse Vie-des-Ames, ma maîtresse. » A ces mots, le prince se sentit transporté de joie ; il atteignit aussitôt une bourse de cent ducats qu'il mit dans la main de la vieille : « Prenez, lui dit-il, cette bagatelle pour vos besoins particuliers. » Il lui présenta en-

suite une pièce d'étoffe qui valait au moins cent mille ducats : « Je ne crois pas, ajouta-t-il, que vous ayez rien de pareil dans votre pays. » La vieille trouva l'étoffe très-belle, et en demanda le prix. Le prince ne répondit pas. La vieille insista ; mais Erdeschir refusa obstinément de lui en faire connaître la valeur, en lui disant : « Si cette étoffe ne convient pas à la princesse, je vous prie de la garder comme un souvenir de moi, et de m'accorder votre amitié. » La vieille fut enchantée du généreux procédé du jeune marchand. « Comment vous appelez-vous, mon beau jeune homme ? lui demanda-t-elle. — Erdeschir, répondit-il. — Voilà un nom, dit la vieille, qu'on ne donne ordinairement qu'aux princes ; vous jouez ici le rôle de marchand. — Le nom ne fait rien à la chose, reprit Erdeschir, et je ne suis pas autre que je ne parais. » La vieille qui était pénétrée de tant de générosité, et qui paraissait se douter un peu de la vérité, lui dit : « Mon fils, confiez-moi votre secret, je vous promets le plus profond mystère, et peut-être pourrai-je vous être utile. » Le prince pressa les mains de la vieille, et lui fit jurer le silence le plus absolu. Il lui avoua son amour pour la princesse Vie-des-Ames, et lui cacha cependant le secret de sa naissance. « Vous êtes amoureux, dit la vieille,

vous êtes riche, jusque-là tout va bien ; mais après tout, mon fils, vous n'êtes qu'un marchand. Si vous avez envie de vous élever par une alliance, fixez votre choix sur la fille d'un kadi ou d'un homme de finances, si vous voulez, mais n'ayez point la témérité de porter vos vues sur une princesse, et une princesse surtout que le monde ne connaît pas, qui ne sort jamais du palais, qui est un prodige d'esprit et de beauté ; l'unique héritière de l'empire, que son père chérit comme on aime la vie et la lumière, et qu'on craint dans tout le palais. Ne vous flattez pas, mon fils, de pouvoir jamais lui adresser une parole, car c'est une chose tout à fait impossible. Je vous aime, mon fils, je vous veux du bien, et je puis peut-être vous servir d'une autre manière. — Comment cela ? demanda le prince. — En vous faisant épouser, répondit-elle, la fille d'un émir, ou peut-être même celle du vizir. — Ma mère, répondit Erdeschir, vous êtes une femme sage, comment pouvez-vous me conseiller d'engager ma main, lorsque mon cœur n'est plus à moi ? Ce n'est point l'ambition, mais l'amour seul qui règne dans mon ame. Je succombe sous l'excès de ma douleur, et je suis perdu, ma mère, si vous ne venez à mon secours. — Mais que puis-je faire pour vous ? — Obligez-moi, répondit Erdes-

chir, de porter un billet de ma part à la princesse, et de lui baiser les mains en mon nom. » La bonne vieille fut touchée de la violence de la passion du jeune marchand. « Eh bien, dit-elle, écrivez donc.» Prenant du papier, de l'encre et un calam, le prince écrivit ce qui suit :

« O vie de mon ame ! j'ai perdu le repos. Semblable aux étoiles, » je passe les nuits en veillant. Ayez pitié d'un cœur qu'a ravi » votre beauté. Si aucun rayon d'espérance ne luit à mes yeux, je » mourrai avec la gazelle. »

Erdeschir, après avoir plié ce billet, le couvrit de baisers et le confia à la vieille, en lui mettant dans la main une bourse de cent ducats. « Voici, lui dit-il, une bagatelle pour vos enfans. » Elle fit d'abord quelque difficulté; mais elle prit à la fin cet argent, et baisa les mains à Erdeschir. Elle retourna ensuite au palais, songeant à la manière dont elle pourrait s'acquitter de la mission délicate que lui avait confiée le jeune marchand. « Princesse, dit-elle à Vie-des-Ames en baisant la terre à ses pieds, voici une étoffe qui surpasse en beauté toutes les étoffes que j'aie jamais vues, comme le jeune marchand chez lequel je l'ai achetée surpasse en beauté tous les jeunes gens que j'aie jamais rencontrés dans toute ma vie.— Et quel

est donc ce jeune marchand ? demanda la princesse. —C'est, répondit la vieille, un jeune marchand des Indes qui m'a donné une pièce d'étoffe enrichie de broderies d'or et de soie, de perles et de pierres précieuses, dont le dessin est d'un goût et d'un éclat merveilleux. » En disant cela, elle déploya l'étoffe devant la princesse, qui fut tout éblouie de la richesse et de la magnificence du travail exécuté avec un art admirable. «Voici une étoffe, pensa en elle-même la princesse, qui est unique dans son espèce. » Se tournant ensuite vers la vieille : « Est-ce vraiment d'un marchand que vous tenez ce trésor? —Sans doute, princesse, répondit-elle. — Est-il établi dans cette ville, reprit la princesse, ou s'y est-il arrêté seulement en passant? — Il n'était venu que dans cette intention, répondit la vieille, mais maintenant la ville entière est remplie du bruit de sa beauté et de ses richesses, et il faut fendre les flots d'une multitude innombrable pour approcher de son magasin. Quelle figure! quelle taille! grand Dieu! si j'étais encore jeune! —Et quel prix demande-t-il? dit la princesse. —Il ne veut rien recevoir, répondit la vieille, j'ai insisté vainement ; je n'ai pu tirer de lui aucune parole, sinon que cette étoffe n'a été faite que pour la princesse Vie-des-Ames. J'ose, m'a-t-il dit, j'ose présenter par vos

mains cette étoffe à la princesse, et si elle la refuse, gardez-la comme un souvenir de moi.—Je suis sensible à la générosité de ce procédé, dit la princesse; mais je voudrais pouvoir le reconnaître par quelque bienfait. Ne vous êtes-vous point informée si vous pourriez lui être utile en quelque chose ? — Devinant votre intention, répondit la vieille, je lui ai fait cette demande, et il m'a dit qu'il ne désirait qu'une seule chose, qui était de déposer ce billet à vos pieds. » Vie-des-Ames prit le billet et le lut; mais à peine eut-elle vu ce qu'il contenait, qu'elle changea de couleur et fut transportée de colère. « Qu'avez-vous répondu, s'écria-t-elle, à ce chien effronté qui ose écrire une lettre passionnée à une princesse telle que moi ? Par l'eau sacrée du puits de Zemzem (1), il n'y a que la crainte de

(1) *Zemzem* est le nom du puits sacré de la Mekke. Les Musulmans qui ont une grande vénération pour ce puits, prétendent qu'il vient de la source que Dieu fit jaillir à la prière d'Agar, lorsqu'elle était près d'expirer de soif, dans le désert, avec son fils Ismaël.—Mahomet, dit d'Herbelot, pour rendre la ville de la Mekke, lieu de sa naissance, plus considérable, pour échauffer la dévotion des peuples, et y attirer un plus grand nombre de pélerins, a donné de grands éloges à l'eau de ce puits. Car il y a une tradition de lui reçue par le khalife Omar, qui porte que l'eau du puits de Zemzem sert de remède et donne la santé à celui qui en boit; mais que celui qui en boit abondamment et qui s'en désaltère, obtient le pardon de

Dieu qui m'empêche de faire couper les pieds et les mains à ce téméraire, de lui faire fendre les narines, arracher les oreilles, et de le faire pendre ensuite à l'entrée du bazar ! »

La vieille fut saisie de frayeur en entendant ces paroles ; un frisson universel s'empara de tous ses membres ; elle changea de couleur, et resta quelques instans muette et immobile ; mais peu à peu elle revint à elle, et reprit courage. « Pardonnez, madame, dit-elle alors, peut-être vous empressez-vous de juger trop sévèrement ; peut-être n'est-ce qu'une plainte respectueuse sur une injustice dont ce pauvre jeune homme aura été victime. — Non, non, reprit la princesse, ce sont des vers : a-t-on jamais vu une requête en vers ? Il faut que ce chien de marchand soit tout-à-fait ennuyé de vivre pour s'exposer à un pareil danger, ou bien, c'est un traître, un misérable envoyé par quelque roi ou quelque puissant prince pour s'emparer de ma personne, en s'introduisant auprès de moi, et livrer alors la ville aux en-

tous ses péchés. Et l'on rapporte d'Abdallah, surnommé Al-Hafed, à cause qu'il savait par cœur un grand nombre de traditions, qu'étant interrogé sur sa mémoire, il répondit que depuis qu'il avait bu à longs traits de l'eau de Zemzem pour la fortifier, il n'avait rien oublié de ce qu'il avait appris.

nemis. — Comment, ma princesse, pourriez-vous avoir cette crainte? dit la vieille. Vous êtes trop à l'abri de pareils outrages pour qu'on puisse former contre vous quelque coupable entreprise. Vous habitez votre sublime palais inaccessible non-seulement aux hommes, mais à tout ce qui existe dans la nature. Les oiseaux voltigent autour de vos fenêtres, et elles sont un obstacle qu'ils ne peuvent franchir; le vent n'ose soulever vos rideaux, et la lumière elle-même ne pénètre que timidement à travers vos jalousies. Pour lever tout soupçon, princesse, vous pouvez répondre à ce pauvre jeune homme, sans compromettre en rien votre dignité : vous pourrez toujours bien le faire mourir, s'il ose persister dans sa folie; dites-lui les choses les plus dures et les plus amères, il le mérite; c'est la seule manière de lui rendre la raison qu'il a perdue. »

Vie-des-Âmes hésita quelques instans sur ce qu'elle devait faire; mais pensant qu'une lettre ne pouvait que produire un bon effet, elle éprouva même quelque envie d'exhaler en vers sa colère. Et quelle est la jeune fille, faisant des vers, qui perdrait une semblable occasion de montrer son talent! Après avoir pris de l'encre et du papier, elle écrivit ce qui suit :

« Malheureux, toi qui prétends que la passion que je t'ai inspirée » te force à passer les nuits sans sommeil!

» Pourquoi ne t'adresses-tu pas à la lune, dont tu es certain d'être » écouté avant de l'être par moi?

» Sois plus réservé et moins téméraire, voilà le seul conseil que » je te puisse donner; et si tu osais faire encore une nouvelle ten- » tative, ton châtiment serait d'être attaché à la potence. »

Elle plia ensuite la lettre et la remit à la vieille, qui se rendit à la boutique du jeune marchand. Erdeschir fut transporté de joie en voyant cette lettre; mais, après l'avoir lue, il versa un torrent de larmes. « Que vous manque-t-il donc, mon fils? dit la vieille, ne devez-vous pas vous estimer heureux d'avoir obtenu une réponse? — Mais, hélas! quelle réponse! reprit Erdeschir; peut-elle faire plus que de me menacer de me faire pendre, si j'ose lui écrire une seconde fois? Eh bien, soit! j'aime mieux perdre la vie que de ne plus lui écrire. » Et au même instant il écrivit ces mots :

« Votre menace, loin de m'effrayer, est plutôt un bienfait pour » moi; je préfère la mort à l'existence, qui n'est pour moi qu'une » suite de tourmens.

» Laissez-vous fléchir; ayez pitié de mon sort : il n'y a aucun » objet plus digne de pitié qu'un amant malheureux. »

Il remit cette réponse à la vieille, avec deux tour-

ses chacune de cent ducats. Elle refusa d'abord de les recevoir, mais à la fin elle les prit. De retour auprès de la princesse, la nourrice baisa la terre et mit la lettre à ses pieds sans dire un seul mot. La princesse qui était aussi curieuse qu'irritable retint cette fois sa colère. « Mon Dieu ! ma chère nourrice, dit-elle, si cette correspondance venait à se découvrir! J'en ai une peur extrême. » En disant cela elle prit la lettre et la lut. Alors, se tordant les mains : « Il n'y a aucun moyen, s'écria-t-elle, de ramener ce marchand à la raison : nous voilà engagées dans une belle affaire ! — Princesse, reprit la vieille, je lui écrirais encore une fois, en le menaçant de lui faire couper la tête ; peut-être cela produira-t-il plus d'effet sur lui que la menace de le faire pendre. — Oh ! dit Vie-des-Ames, il ne faut pas s'en tenir aux simples menaces, et je suis très-résolue à faire ce que je dis, s'il m'en fournit encore le sujet. » Cependant elle écrivit ce qui suit :

« O toi que les tourmens d'une passion cruelle ont conduit dans » l'égarement, pourquoi ne cherches-tu pas un guide dans le ciel?

» Ecoute mes conseils, et brise le fil de ta correspondance ; car » le fil de ta vie serait tranché par un glaive inexorable. »

Erdeschir lut cette lettre, et resta plongé long-

tems dans une profonde rêverie, sans prononcer une seule parole. « Ne perdez point courage, mon fils, dit la vieille, répondez toujours, et d'une manière respectueuse. Je vous procurerai à la fin un entretien avec elle, ou j'y perdrai mon arabe. » Voici ce que Erdeschir, rassuré par la vieille, écrivit à la princesse :

« Peut-il exister un cœur insensible aux tourmens d'un amant » fidèle? Peut-il exister une âme insensible au sentiment d'un amour » malheureux?

» Pouvez-vous être insensible pour un cœur qui soutient un com- » bat perpétuel contre les tourmens d'un affreux désespoir, et qui » ne connaît point la crainte de la mort? »

Cette lettre, accompagnée d'un présent de trois bourses, fut remise à la vieille qui retourna de suite auprès de la princesse. A peine celle-ci eut-elle lu la lettre, qu'elle la jeta à terre avec les marques d'un vif mécontentement. Prenant ensuite ses pantoufles brodées d'or, elle se leva pleine de courroux, et, sans dire un mot, elle se rendit d'un pas précipité dans l'appartement du roi : son visage était enflammé de colère, et toutes les esclaves furent saisies de frayeur en la voyant dans cet état. La princesse demanda où était son père ; on lui répondit qu'il était à la chasse. Alors, sans prononcer une seule parole, elle revint chez

elle, et se mit à parcourir avec précipitation sa chambre en tous sens, ce qui était le signe d'une grande agitation chez une princesse accoutumée à être toujours assise sur un sofa. Enfin, au bout de trois heures, elle s'assit, soit que sa colère fût calmée, soit qu'elle fût fatiguée elle-même. Alors la vieille se hasarda à lui demander où elle avait été. « Vers mon père, répondit la princesse, pour lui révéler le crime dont ce jeune marchand s'est rendu coupable contre la majesté royale et la sûreté de la ville, et pour le faire pendre, ainsi que tous ses compagnons, afin qu'à l'avenir aucun marchand n'ose venir dans cette ville pour en troubler le repos. Je n'ai point trouvé le roi, mais je vais attendre son retour. — Grand Dieu ! s'écria la vieille, vous, la princesse la plus prudente et la plus éclairée, comment pouvez-vous faire une démarche aussi hasardée, et vous jouer ainsi de votre honneur ? Supposons que vous eussiez trouvé le roi, et qu'il eût fait pendre le jeune marchand, combien de bruits divers ne se seraient-ils pas répandus dans la ville ? L'un dirait qu'Erdeschir a voulu vous séduire ; un autre, qu'il vous a séduite ; un troisième ajouterait que le jeune marchand est resté caché vingt jours dans le palais ; un quatrième, qu'il vous a enlevée pendant la nuit. Ah ! princesse,

l'honneur d'une jeune fille est comme le lait que souille le moindre grain de poussière, et que fait aigrir le plus léger acide. Encore une fois, princesse, n'y songez plus. — Vous avez raison, dit Vie-des-Ames; je sens que la colère m'a entraînée trop loin, et je ne sais pas ce que j'aurais dit ou fait si j'avais trouvé le roi. — Cependant, reprit la vieille, on peut tirer parti de cette démarche: une visite que vous faites à votre père, en vous rendant de votre palais au sien, ne saurait demeurer cachée; toute la ville en parle, et le jeune marchand en sera instruit comme les autres. Mon avis est que vous profitiez de cette circonstance pour lui faire savoir que vous ne vous êtes rendue au palais de votre père que pour le faire punir de sa témérité et de son fol amour, et que lui et tous ses semblables auraient été hachés en pièces si vous n'aviez point trouvé votre père absent. — C'est bien, dit la princesse; donnez-moi un calam, de l'encre et du papier.» Alors elle écrivit ce qui suit :

« L'orgueil a renversé une foule de rois; il a causé la chute des » anges, et il causera aussi ta perte, à toi qui n'es ni ange ni roi.

» Un prince qui eût osé ce que tu as fait, aurait été puni par les » armées victorieuses de mon père. Pour un misérable comme toi, » il n'y a qu'un échafaud. »

« Voilà, dit la nourrice, ce qui s'appelle écrire

avec force ! D'après cette lettre, je crois que je serai délivrée des poursuites de ce chien maudit. »

Erdeschir manqua de s'évanouir en recevant ce billet. « Ah ! ma mère, dit-il à la vieille, je sens que la patience m'abandonne ! — Du courage, mon fils, reprit la vieille, et ne cessez pas de répondre ; je vous promets un heureux succès à la fin. » Voici la réponse que fit Erdeschir :

« Pourquoi me menacer de l'échafaud? en est-il besoin pour que » j'expire au milieu des plus cruels supplices ?

» Combien mon cœur n'est-il pas déchiré par la douleur ! et ma » passion n'est-elle pas mon bourreau ?

» La seule grâce que j'implore du ciel, c'est la force de souffrir » la mort avec autant de résignation que je supporte les tourmens » dont vous m'accablez. »

Ce billet fut remis à la vieille, accompagné de quatre bourses.

Lorsqu'elle fut de retour au palais, la princesse lui demanda : « Eh bien ! est-il guéri maintenant ? —Je n'en doute pas, répondit la vieille ; et voici ses dernières paroles qui renferment probablement l'aveu de sa folie et de son repentir sincère.—Voyons », reprit la princesse ; et elle lut ce billet tout entier avec beaucoup d'attention. « Je ne remarque encore aucune trace d'amélioration dans son esprit, dit-elle.

— Comment ! s'écria la vieille, il ne désavoue pas sa témérité passée, et il n'en sollicite point le pardon ? Quelle tête opiniâtre ! Désormais, princesse, je ne veux plus dire un seul mot en sa faveur. Vous n'avez plus qu'une chose à faire : c'est de lui écrire qu'à l'avenir vous ne répondrez plus à ses lettres. N'en recevez plus aucune de lui : de cette manière vous romprez net une correspondance qui, après tout, princesse, n'est pas un grand malheur pour vous, puisqu'elle exerce votre talent poétique en composant des billets qui, au reste, ne sont que des billets doux. »

Vie-des-Ames trouva que sa nourrice n'avait pas tort, et elle écrivit à Erdeschir ce qui suit :

« Assez de soucis et de douleurs, de désespoir et de plaintes. Assez de papier et d'encre, de billets et de vers. Renferme désormais tes sentimens dans ton sein, tout accès leur est interdit à mes yeux. »

« Tu reçois le dernier billet », dit la princesse à la vieille, en lui jetant la lettre avec colère. La nourrice s'empressa de la porter à Erdeschir. Celui-ci avait déjà tant osé, qu'il crut pouvoir encore répondre à cette lettre, malgré la défense expresse qui lui était faite, et qui lui fut confirmée encore par la bouche de la vieille.

Cependant il s'y prit cette fois d'une autre manière ;

il adressa sa lettre, non pas à la princesse, mais à Dieu lui-même, évitant par-là de désobéir aux ordres de Vie-des-Ames ; il écrivit ces vers :

« O mon souverain et mon dieu ! délivre-moi de la passion qui » me retient dans l'esclavage de l'amour.

» Toi seul connais l'excès de ma douleur, et ce n'est qu'à toi que » j'ose faire entendre les gémissemens du désespoir.

» Toi qui lis au fond des cœurs et en déroules tous les replis, tu » connais tous les tourmens que me cause celle dont le cœur est in- » sensible à l'amour, et qui semble privée d'entrailles.

» Inutilement, ô corbeaux ! vous chercheriez à dévorer mes yeux ; » avant ma mort, ils sont consumés par mes larmes. »

Un présent de cinq bourses accompagna cette lettre avec laquelle la vieille revint au palais. Aussitôt que Vie-des-Ames eut aperçu sa nourrice, elle lui arracha la lettre avec un mouvement d'indignation. Cependant elle ne put s'empêcher de la lire ; mais à peine y avait-elle jeté les yeux, qu'elle la déchira en mille morceaux, et entra dans une fureur épouvantable. « C'est toi, infâme vieille ! s'écria-t-elle, qui es coupable de tout ; c'est toi, misérable ! qui m'as engagée dans cette correspondance honteuse pour moi, en me forçant à répondre à ce chien qui n'aurait jamais dû recevoir une seule ligne de ma main ; c'est toi qui as compromis mon honneur ; mais tu me le paieras

cher ! » Ensuite elle frappa des mains pour appeler ses esclaves : « Fouettez, leur dit-elle, accablez de coups cette méchante vieille ; fouettez-la jusqu'au sang ! »

Les esclaves se saisirent de la vieille, et, la traînant hors du palais, la frappèrent jusqu'au sang, conformément aux ordres de la princesse. Lorsque la pauvre femme fut revenue de l'évanouissement où la douleur l'avait fait tomber, les esclaves lui signifièrent, au nom de la princesse, de ne jamais remettre le pied dans le palais, et elles la remirent ensuite entre les mains d'un chirurgien pour panser ses blessures. Aussitôt que la vieille put sortir, elle se rendit à la boutique d'Erdeschir, qu'une si longue absence avait vivement inquiété. Elle lui raconta de point en point le traitement que lui avait fait éprouver la princesse, et Erdeschir en fut profondément touché. « Mais, au nom du ciel, dit-il, d'où peut venir cette haine mortelle que la princesse Vie-des-Ames a conçue contre notre sexe, et quel mal les hommes lui ont-ils fait ? — Cette haine, répondit la vieille, est l'unique tache qu'on remarque parmi toutes ses admirables qualités ; c'est l'effet d'un songe que je vais vous raconter. La princesse rêva une nuit qu'un oiseleur avait tendu des filets ; un grand nombre d'oi-

seaux accoururent de tous côtés pour ramasser des graines répandues sur la terre. Un mâle se prit dans les rêts et s'efforça de se sauver, lorsque l'oiseleur qui dormait s'en aperçut. La femelle vint à son secours avec un grand nombre de ses compagnes, et elles travaillèrent du bec et des ongles pour délivrer l'oiseau prisonnier : elles firent tant et si bien qu'elles lui rendirent la liberté. Alors tous les oiseaux s'envolèrent, et il ne resta que la femelle et son mâle. Un instant après, la femelle se prit dans le piége ; mais le mâle, loin de chercher à la délivrer, s'envola et l'abandonna à l'oiseleur, qui, se réveillant alors, donna la mort à l'oiseau captif. Ah ! dit à son réveil la princesse pleine d'émotion, c'est donc ainsi que les hommes traitent les femmes ! quelle abominable ingratitude ! et dès ce moment elle jura une haine éternelle aux hommes. — Ne sort-elle jamais ? demande Erdeschir. — Une fois par an, répondit la vieille, pour aller au jardin dans le tems où on cueille les fruits ; c'est la seule nuit qu'elle passe hors du palais : mais, outre cela, elle se rend du palais à ce jardin par une galerie secrète qui y communique. Je vais vous indiquer le seul moyen de voir la princesse. Il faut dès aujourd'hui faire connaissance avec le jardinier, et le visiter souvent, afin que vous puissiez,

quelques jours avant que la princesse se rende au jardin, selon sa coutume, aller trouver le jardinier et vous cacher quelque part. Lorsque la princesse sera arrivée, vous n'aurez besoin que de vous montrer pour qu'elle éprouve de l'amour pour vous ; car, sans vous flatter, il n'y a point de princesse qui puisse résister à votre beauté. Le reste me regarde, et je veux absolument vous unir l'un à l'autre. »

Erdeschir remercia la vieille ; et, pour lui témoigner sa reconnaissance encore d'une manière plus sensible, il lui donna trois pièces d'étoffes de soie, dont la transparence l'aurait flattée si elle eût été plus jeune ; il lui donna en outre une pièce d'étoffe brodée, propre à faire un voile, une magnifique ceinture, trois pièces d'étoffes pour faire des habits, et six cents ducats pour en payer, comme il dit, la façon. La vieille adressa les plus vifs remercîmens à Erdeschir, et prit congé de lui, après lui avoir indiqué où elle demeurait.

Erdeschir se rendit chez le vizir, auquel il n'avait pas encore dit un seul mot de son intrigue dans le sérail. Il lui raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé, et lui fit part de son plan pour voir la princesse dans le jardin. « Mais, mon fils, dit le vizir, où cela vous mènera-t-il, et quel avantage prétendez-vous tirer de cette entrevue ? — Le voici, reprit Er-

deschir : j'enleverai la princesse, et, remettant ma destinée entre ses mains, je saurai si je dois vivre ou mourir. — Ah ! mon fils, répliqua le vizir, combien la jeunesse vous aveugle ! On n'enlève pas si facilement des princesses qui ont toujours cent mille cavaliers qui marchent à leur suite, et d'ailleurs cette conduite n'est pas digne d'un fils de roi tel que vous. — Que faut-il donc faire ? demanda le prince. — Je vous le dirai demain, répondit le vizir, lorsque j'aurai examiné le jardin et pris connaissance des lieux. »

Le lendemain, le prince et le vizir, munis d'une bourse bien garnie d'or, se rendirent au jardin qui faisait partie du sérail. Ils aperçurent par la porte qui se trouvait ouverte des allées à perte de vue, des berceaux épais, des rideaux de verdure et des bosquets enchantés ; le vent apportait le parfum des fleurs et des fruits, ainsi que le chant des oiseaux et le roucoulement des colombes. A l'entrée était assis sur un banc de pierre un vénérable vieillard qui était chargé de la garde du jardin. Ils le saluèrent et il leur rendit le salut. « Nous sommes étrangers, lui dit le vizir, et nous avons encore loin d'ici à notre demeure ; nous vous prions de nous faire le plaisir d'aller nous acheter avec cet argent quelque chose pour notre dîner, et de nous permettre de passer la chaleur du jour sous

un des magnifiques berceaux de ce jardin.» En disant cela, il mit quelques ducats dans la main du vieux jardinier. Ce bonhomme, qui n'avait jamais vu tant d'argent à la fois, y consentit sans aucune difficulté. Il les fit entrer, et leur montrant un berceau qui offrait un ombrage délicieux, il leur recommanda de ne pas s'en éloigner, de peur qu'on ne les aperçût du côté de la galerie secrète. Ils lui promirent de ne pas s'éloigner, et le vieillard revint bientôt avec des provisions qu'il servit devant eux. «Ce jardin vous appartient-il? demanda le vizir. —Non, répondit le vieillard, c'est celui du roi, et je n'en suis que le gardien.—Et combien cet emploi vous rapporte-t-il? — Un ducat par mois.— Mon Dieu! c'est bien peu de chose, surtout si vous avez des enfans.—J'en ai huit.—Que la miséricorde de Dieu soit sur eux! Je crois que vous seriez très-reconnaissant envers quelqu'un qui ferait du bien à votre famille.—Ma reconnaissance serait stérile; mais je prierais Dieu de récompenser mon bienfaiteur.— Eh bien, il me vient une idée qui nous offrira les moyens de faire du bien à votre famille. Ce kiosk en ruines que vous voyez devant vous, faites-le réparer, peindre et décorer, nous paierons ce qu'il en coûtera; et lorsque le maître, surpris de la beauté de ce pavillon, vous demandera qui a fait ces réparations,

vous lui répondrez que c'est vous-même, et que vous avez fourni aux dépenses à même votre bourse, pour mériter la faveur de votre souverain : cela vous vaudra un riche présent de la munificence royale. Faites venir demain tous les ouvriers nécessaires; voici une bourse de cinq cents ducats pour les premières dépenses et l'entretien de votre famille. »

Le vieillard se jeta aux pieds du vizir et du prince pour les remercier, et les pria de revenir le lendemain. Ils revinrent accompagnés des ouvriers nécessaires pour restaurer le kiosk, et le vizir se chargea de la direction de ces travaux. Il fit venir des peintres, et leur indiqua le sujet de plusieurs tableaux dont il voulut orner différens appartemens. « Je désire surtout, leur dit-il, que vous me retraciez exactement un songe extraordinaire que j'ai eu il n'y a pas long-tems. » Il leur raconta ensuite le songe de la princesse, et voulut qu'ils représentassent, dans une suite de tableaux, le mâle pris dans un filet d'où il était délivré par sa compagne, laquelle, tombant à son tour dans le piége, se trouvait abandonnée par le mâle et mise à mort par l'oiseleur. Le vizir leur ordonna encore de faire un autre tableau où le mâle était représenté fuyant un oiseau de proie qui le poursuit et le déchire.

Les peintres, qui avaient un rare talent pour peindre les oiseaux, surpassèrent encore l'attente du vizir par la rapidité et la perfection de leur travail ; aussi les récompensa-t-il magnifiquement. Lorsque tout fut terminé, le prince, qui n'avait pas encore pénétré l'intention du vizir, entra dans le kiosk, et fut très-surpris de voir représenté dans une suite de tableaux le songe de la princesse. « Vous avez tiré, dit-il au vizir, un parti étonnant du songe que je vous ai raconté ; on voit bien que vous n'êtes pas seulement un grand homme d'état, mais encore un habile connaisseur en peinture. Quelle variété d'objets ! un jardin, un oiseleur endormi, des rêts, un oiseau captif, un autre qu'on délivre, un troisième étranglé ! Le mâle déchiré par l'oiseau de proie est de votre invention ; ce trait fait honneur à votre génie ; mais quel en est le but ? — Vous ne voyez pas, répondit le vizir, que c'est la justification du mâle pour n'être point revenu délivrer sa compagne ? il s'envole pour aller chercher le secours de ses compagnons, mais il tombe entre les serres d'un faucon qui le dévore. C'est la fin du songe telle que devrait l'avoir vue la princesse.—Oui, dit le prince, le mal vient justement de ce qu'elle s'est réveillée trop tôt. — Mais j'espère, continua le vizir, qu'elle en verra le véritable dénouement. Ne

vous disais-je pas, prince, lorsque vous me demandiez pourquoi je faisais réparer le vieux kiosk ; ne vous disais-je pas que j'avais un but caché ? Vous le connaissez maintenant, et vous devez m'en savoir gré. —Oh, le plus grand gré! s'écria Erdeschir, en baisant la main du vizir; quelle idée! elle est bien digne d'un grand génie tel que le vôtre! on reconnaît par-là que vous excellez autant dans les arts que dans la politique. Ce sont des hommes comme vous qui devraient être à la tête des affaires pour rendre les états florissans. J'instruirai mon père de ce que vous avez fait, et vous êtes certain de recevoir des preuves de sa reconnaissance. — Vous êtes trop généreux, prince, répondit le vizir, en baisant à son tour la main d'Erdeschir. » Ils appelèrent ensuite le vieux gardien du jardin, et lui firent voir les chambres nouvellement peintes et décorées. Le vieillard resta frappé de surprise; ils lui rappelèrent de nouveau la réponse qu'il devait faire lorsqu'on lui demanderait qui avait fait réparer ce kiosk, et ils prirent congé de lui. Mais pendant que le vizir et le prince agissaient ainsi, voyons ce que faisait la cruelle Vie-des-Ames.

Elle s'applaudissait d'avoir chassé la vieille nourrice, croyant que cette mesure mettrait pour toujours un terme à toutes les poursuites du jeune marchand.

Mais, quelque tems après, elle se rappela, en mangeant des pêches à son déjeuner, toutes les parties de plaisir qu'elle faisait au jardin tous les ans avec sa vieille nourrice. Alors elle se repentit pour la première fois de l'avoir traitée si durement. « J'ai eu tort, dit la princesse à ses esclaves, de faire frapper jusqu'au sang ma vieille nourrice : malgré tout, elle est ma nourrice, et ma conduite envers elle m'afflige profondément. » Ses esclaves, toujours prêtes à remplir les ordres de leur maîtresse, lui dirent : « Si vous le permettez, madame, nous irons trouver votre nourrice et nous la ramènerons ici. — Oui, dit la princesse, et promettez-lui en mon nom le plus bel habit que je possède. » Aussitôt deux esclaves, dont l'une s'appelait Nuit et l'autre OEil-Noir, se rendirent auprès de la vieille ; elles s'acquittèrent du message dont la princesse les avait chargées, et prièrent la nourrice d'oublier le passé et de revenir au palais. « Non, répondit la vieille, jamais je n'y mettrai les pieds ; le traitement honteux que j'ai éprouvé n'est pas de ceux qu'on oublie facilement : mes membres sont encore déchirés des coups que j'ai reçus et mes habits teints de mon sang. On m'a traînée dehors et jetée à la porte comme un chien. Non, par Allah ! on ne reverra aucune trace de moi dans ce maudit palais.

— Mais, lui dirent les envoyées, ne nous reconnaissez-vous donc pas ? ne voyez-vous pas en nous les deux premières femmes de la princesse ? pouvait-elle vous envoyer une ambassade plus honorable, et vous donner une plus grande marque de sa considération et de son amitié qu'en nous chargeant de ce message ? — Oui, répondit la vieille, je sais bien que vous êtes au-dessus de moi ; et quand même vous ne le seriez point par votre rang, je m'humilierais devant vous à cause de l'indigne traitement que j'ai éprouvé et qui m'a presque coûté la vie. — Que voulez-vous, bonne nourrice ? reprirent les deux esclaves, ce qui est passé est passé, et ne pourrait changer quand la princesse en personne viendrait vous en demander pardon. — Non, s'écria la nourrice, je ne me rendrai point au désir de la princesse, dût-elle me faire périr : si je retourne au palais, c'est par considération pour vous seules, et pour vous témoigner ma reconnaissance de la peine que vous avez prise de venir me trouver. »

Les deux esclaves s'en retournèrent donc au palais avec la vieille. Celle-ci se présenta devant la princesse d'un air respectueux, et lui dit : « La faute est à moi, princesse, et le pardon vient de vous. — Vous savez, chère nourrice, dit Vie-des-Ames, combien je vous

aime, et que je vous ai toujours regardée comme l'amie de mon enfance; mais ne savez-vous pas aussi qu'il y a quatre choses qui ne dépendent pas de nous, et qui nous entraînent contre notre volonté ? Ces quatre choses sont : le caractère, la vie, le discours, et la destinée. Puisque personne ne peut fuir les arrêts de la destinée, tout cela devait arriver ; je m'en repens sincèrement, et j'espère, bonne nourrice, que vous pardonnerez ce qui s'est passé. »

La vieille se prosterna en baisant les mains à la princesse, et rentra en faveur auprès d'elle comme autrefois. Vie-des-Ames lui fit donner un habit d'honneur et la combla de présens. « Les fruits sont-ils déjà mûrs ? demanda-t-elle ensuite à sa nourrice, et pourrons-nous bientôt aller au jardin ? — Je n'en sais rien, répondit la vieille ; mais je peux y aller de suite pour m'en informer. » Elle vint trouver sur-le-champ Erdeschir, et lui raconta qu'elle était rentrée en grâce auprès de la princesse, et, de son côté, Erdeschir lui fit part des plans du vizir. La vieille donna mille louanges à la sagesse du vizir, qui avait trouvé un moyen infaillible de faire revenir la princesse de ses préjugés contre les hommes. « Maintenant, dit-elle à Erdeschir, allez au bain, habillez-vous le plus élégamment qu'il vous sera possible ; rendez-vous

ensuite au jardin, et sortez-en au moment où la princesse viendra pour s'y promener. Je crois que l'impression que cette surprise doit produire sur elle suffira pour la faire revenir de son préjugé. — Je vous obéis, dit Erdeschir à la vieille, en lui remettant une bourse de cent ducats. »

Erdeschir alla au bain, se parfuma, et se revêtit de ses plus magnifiques habits qui étaient tout brodés en perles et couverts de diamans. De plus, il prit une bourse de mille ducats et se rendit au jardin. Il frappa à la porte ; le vieillard vint lui ouvrir, et vit le jeune homme qui paraissait fort en colère. « Qu'avez-vous, mon fils ? lui demanda le vieillard. — Je ne vois point pourquoi je ne vous le dirais pas, répondit Erdeschir. Je me suis brouillé avec mon père, et vous le connaissez assez bien pour savoir qu'il n'est pas commode lorsqu'il est de mauvaise humeur : je voudrais laisser passer son premier feu, et vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez me permettre de me cacher dans ce jardin. — Votre récit m'afflige, dit le vieux gardien ; souffrez que j'aille trouver votre père pour tâcher de le ramener à des sentimens plus doux ; ce serait une grande satisfaction pour moi si je pouvais vous réconcilier tous deux. — Oh ! vous ne connaissez pas mon père, reprit Erdeschir, ce serait peine

perdue : il faut laisser passer d'elle-même sa colère ; toute démarche pour l'apaiser ne ferait que l'irriter encore davantage. — Entrez donc avec moi, dit le vieillard, et je serai très-honoré de vous recevoir dans ma famille. — Je suis bien reconnaissant de votre offre, répondit Erdeschir, mais j'ai besoin de la solitude, et je préfère le silence des bosquets à toute autre distraction. — Mais, reprit le vieillard, vous souffririez du froid si vous passiez la nuit en plein air ; permettez au moins que je vous fasse un bon lit. — Non, non, dit Erdeschir impatienté de la politesse du vieillard ; au reste, si j'en avais besoin, j'entrerais dans le kiosk. » Le vieillard lui ouvrit donc la porte ; mais à peine le prince était-il entré, qu'un messager vint annoncer au vieux gardien, de la part de Vie-des-Ames, qu'elle se rendrait le lendemain au jardin pour y passer la journée. L'envoyé ajouta que la princesse lui ordonnait de prendre les mesures pour qu'aucun être vivant ne pût l'apercevoir ; autrement, que sa tête en répondrait. Le vieillard courut aussitôt après le jeune homme ; il lui demanda mille fois pardon, et le conjura de sortir du jardin, puisque la princesse devait y venir. Erdeschir fit tant par ses prières, par ses promesses de se tenir caché, et surtout par une bourse qu'il mit dans

la main du vieillard, que celui-ci se laissa gagner. « Mais, au nom du ciel, lui dit-il, cachez-vous bien ; car si la princesse apercevait seulement l'ombre d'un homme, c'en serait fait de ma pauvre vie ! » Erdeschir le rassura de nouveau, et le vieillard le laissa enfin seul dans le jardin.

Le lendemain, la princesse ordonna d'ouvrir la galerie secrète qui conduisait au jardin. Jamais elle ne s'était habillée avec tant de magnificence : tout, jusqu'à ses pantoufles, était brodé de perles et d'émeraudes. Une couronne étincelante de pierreries brillait sur son front, et sa ceinture valait tous les trésors d'un empire. Plus de trois cents esclaves n'attendaient qu'un signe de ses yeux pour l'environner de leur suite brillante. « Qu'avez-vous besoin de cette foule d'esclaves ? lui dit la nourrice ; défaites-vous une fois de ce cortége nombreux qui vous est à charge. Je m'aperçois tous les jours que cette pompe est un fardeau pour vous ; jouissez seule une fois des beautés de la nature. — Vous avez raison, reprit la princesse, il suffit que deux de mes plus fidèles esclaves m'accompagnent ; je n'ai pas besoin en effet des autres. » Elle congédia le reste, et s'appuya sur le bras de la vieille ; deux de ses premières esclaves les précédèrent. Elle se rendit de la sorte au jardin : après s'être promenée

long-tems dans plusieurs allées, Vie-des-Ames aperçut le kiosk dont les murs blancs formaient un agréable contraste avec la verdure des arbres qui l'environnaient. « Qui a fait réparer ce kiosk ? demanda la princesse ; c'est sans doute une galanterie du roi mon père ? — Non, reprit la vieille, je crois que c'est le vieux gardien du jardin qui a voulu vous surprendre de la sorte ; je l'ai rencontré une fois comme il faisait venir des ouvriers pour faire ces embellissemens, afin de vous causer cette agréable surprise. — Je lui en sais bon gré, dit la princesse : voici deux cents ducats, portez-les lui et remerciez-le pour moi. »

La vieille s'empressa de s'acquitter de la commission dont venait de la charger la princesse. Le vieillard fut saisi d'une frayeur mortelle lorsqu'on lui dit qu'une des femmes de l'intérieur du palais voulait lui parler ; il ne douta pas un instant qu'elle ne vînt lui demander sa tête, et que la princesse n'eût découvert le jeune homme. Enfin, il se présenta en tremblant devant la vieille : « Baisez la terre, dit la nourrice, et rendez grâces à la princesse ; voici deux cents ducats pour vous remercier du soin que vous avez pris de faire arranger le kiosk : elle m'a ordonné en même tems de vous rembourser à même sa cassette. » Le vieillard forma mille vœux pour la princesse, et la

vieille revint auprès de sa maîtresse : elle l'engagea ensuite à entrer dans le kiosk pour voir les embellissemens de l'intérieur. Lorsque la princesse aperçut le tableau de l'oiseleur, elle s'écria, en s'adressant à la vieille : « O merveille ! voici précisément mon songe, excepté que le mâle est dévoré par un vautour.—Ah ! dit la nourrice, voilà pourquoi il n'a pas pu venir au secours de sa femelle. Combien vous êtes-vous trop empressée de condamner ce pauvre oiseau ! — Tu as raison, ma bonne nourrice, reprit la princesse ; je reconnais que j'avais injustement jugé ce malheureux oiseau ; le tort est de mon côté.— En effet, princesse, poursuivit la vieille, la mort seule a pu s'opposer au retour de ce mâle fidèle ; sans ce fatal événement, vous l'auriez vu revenir et faire tous ses efforts pour délivrer sa compagne. Croyez-moi, princesse, il en est des hommes comme des oiseaux : un mari fidèle perdrait la vie plutôt que d'abandonner son épouse. Quelle tendresse règne dans une pareille union ! ne se quittant ni jour ni nuit, deux fidèles époux ne redoutent point d'autre malheur (ce qui serait pour eux le plus grand de tous) que d'être arrachés des bras l'un de l'autre ; ils se pressent tendrement, leur sein touche leur sein, leur bouche s'unit à leur bouche ! Je pourrais, princesse, vous raconter plus d'une his-

101609

toire qui vous offrirait beaucoup d'exemples de cette fidélité conjugale, telle que l'histoire d'un roi qui, ayant perdu son épouse, aima mieux mourir que de lui survivre ; ou l'histoire de cette reine qui se fit enterrer vivante avec son mari. Ah, princesse ! voilà de ces faits qui sont en si grand nombre, que je pourrais vous en raconter de semblables jusqu'à demain. »

La vieille, voyant que ses paroles avaient fait impression sur le cœur de la princesse, ajouta : « Promenons-nous maintenant un peu dans le jardin. » Elles descendirent du kiosk, et l'instant arriva où Erdeschir vit la princesse Vie-des-Ames pour la première fois depuis qu'il en était amoureux, seulement d'après le bruit de ses perfections. Si sa passion avait été extrême jusqu'alors, que devint-il à l'aspect de tant de beautés ? Il tomba évanoui, et lorsqu'il reprit ses sens, la princesse avait disparu. L'infortuné exhala son amour dans le langage le plus passionné ; il aurait quitté le bosquet où il se tenait caché, s'il n'eût pas juré à la vieille de ne se montrer qu'à un signal qu'elle lui donnerait. A ce signe il sortit de sa retraite, et se mit à parcourir les allées, tandis que de grosses gouttes de sueur inondaient son visage. A peine Vie-des-Ames l'eut-elle aperçu, que son cœur fut embrasé d'amour par la beauté du prince. Elle resta

long-tems les yeux fixés sur lui sans pouvoir ouvrir la bouche. Enfin, se tournant vers la nourrice : « Comment, lui dit-elle, ce beau jeune homme se trouve-t-il ici ? — Où donc? demanda l'adroite vieille, je ne vois rien. — Là bas, entre les arbres. » La vieille jeta ses regards autour d'elle : « Oui, en vérité, s'écria-t-elle, comment a-t-il pu entrer dans ce jardin ? —Je n'en sais rien, et je m'en inquiète peu. Louanges à Dieu qui a créé les hommes aimables et les maris fidèles! Le connais-tu, ma bonne nourrice ? — C'est le même, répondit-elle, qui vous a écrit des billets en vers. — Ah ! qu'il est beau ! s'écria-t-elle en feignant de ne pas avoir entendu la réponse de la vieille, ah ! qu'il est beau ! — Ne vous avais-je pas bien dit d'abord, reprit la vieille, qu'on n'a jamais rien vu de semblable? — Viens à mon aide, ma bonne nourrice, tu sais que les filles des rois, élevées dans l'intérieur du harem, connaissent peu les usages du monde. Dis-moi comment je dois m'y prendre envers ce jeune homme, et ce que je dois lui dire. — Je ne vois pas la nécessité que vous lui parliez, répondit la vieille. —Oh ! pour moi, reprit la princesse, je le vois si bien que j'en mourrai si je ne peux m'entretenir avec lui. »

La vieille fut enchantée en voyant l'heureux succès de sa ruse. « Suivez-moi, dit-elle, et allons le trou-

ver ; mais, afin de garder les convenances, je lui adresserai la parole en votre nom. » Elles vinrent donc vers Erdeschir, qui était assis au pied d'un arbre. « Regardez, dit la nourrice, regardez, jeune homme, qui est devant vous, c'est la princesse Vie-des-Ames ; connaissez tout votre bonheur : elle vient elle-même vers vous. Allons ! levez-vous vite. »

Erdeschir se leva et resta quelque tems immobile devant la princesse : leurs regards se rencontrèrent, et bientôt après leurs bras et leurs lèvres. La vieille les fit entrer dans le kiosk, et, s'asseyant à la porte, elle dit aux deux esclaves qui vinrent s'informer de la princesse, que celle-ci dormait.

Pendant ce tems, Erdeschir et Vie-des-Ames, brûlant tous deux d'une mutuelle passion, parcouraient les divers appartemens du kiosk. A la vue du tableau où était représenté l'oiseleur, ils s'embrassèrent étroitement, cherchant à confondre la flamme dont leurs cœurs étaient embrasés. Alors Erdeschir improvisa ces vers :

« Tu ouvres les yeux, et l'on croit que le soleil se lève sur l'horizon ; mais l'illusion se dissipe, lorsqu'au lieu d'un seul on aperçoit deux soleils.

» Tu écartes le voile qui dérobe l'éclat de tes joues, et l'aurore devant elles rougit de confusion.

» Tu souris! et tes dents brillent comme le matin, lorsqu'il vient » dissiper les ténèbres de la nuit.

» Tu marches! c'est l'ondulation gracieuse des flexibles rameaux » de l'arbre de *ban*, balancés par le souffle du zéphyr.

» La rose ne peut soutenir l'éclat de ton visage brillant. Je m'en- » fuis, dit-elle, vers Dieu, créateur de la lumière.

» Qui pourrait me blâmer lorsque je tiens mes regards fixés sur » elle? Malheur à ceux qui oseraient m'en faire un crime!

» Elle est la reine des cœurs, et le mien ne bat que parce que » l'amour l'anime pour elle. »

Vie-des-Ames lui donna un baiser sur le front pour le remercier de ces vers; et, après mille discours tendres et passionnés, la princesse improvisa elle-même ce qui suit :

» Les glaives de ses paupières percent les cœurs; comment pour- » rait-on éviter leurs blessures?

» Les arcs de ses sourcils lancent des flèches qui se teignent dans » le sang des cœurs.

» Ta taille est un rameau fécond, dont les fruits excitent les dé- » sirs de toutes les bouches.

» Tu m'as enchantée, tu m'as embrasée, tu m'as ravi la clarté » du jour!

» Puisse Dieu bénir la lumière de tes yeux; puisse-t-il réunir ceux » qui sont séparés; puisse-t-il rassembler ceux qui éprouvent le be- » soin de se revoir! »

Erdeschir fut ému jusqu'aux larmes; il en arrosa les mains de la princesse en les couvrant de baisers.

Le tems s'écoula pour eux au milieu des caresses et des tendres discours en prose et en vers, jusqu'à ce que le soir amenât l'heure de la séparation. Vie-des-Ames n'eut pas la force de prononcer ce mot cruel ; elle ne put que verser des larmes. Erdeschir lui dit :

« Vie de mon ame, ton front brille de l'éclat du matin, et tes » noirs cheveux rassemblent aux ténèbres de la nuit.

» Quel charmant contraste entre l'élégance de ta taille et l'am- » pleur de tes hanches !

» La salive de ta bouche est un mélange enivrant de vin et de » miel, de musc et de l'onde la plus pure.

» Tu me quittes, mais je demeure enchaîné à ton ombre. »

A ces mots, Vie-des-Ames se jetant à son cou : « Ah ! dit-elle, que l'absence est pénible et cruelle pour les amans ! » et en disant cela, la princesse lui donna mille baisers. Elle descendit du kiosk sans savoir où elle posait les pieds, et se mit en marche pour revenir au palais, mais non sans retourner mille fois ses regards vers le kiosk qui renfermait l'objet de ses désirs. Depuis cet instant, elle ne put manger, et passa la nuit sans fermer les yeux. Le lendemain matin, sa nourrice la trouva toute changée. « Ne m'interroge pas, lui dit la princesse, tu vois ton ouvrage. Où est le bien-aimé de mon cœur ? où est-il que je le voie ? — Modérez-vous, répondit la nourrice, afin

de ne pas nous trahir. — Non, reprit la princesse, il faut que je le voie, ou je vais me jeter aux genoux de mon père, et lui dire que tu m'as plongée dans l'abîme. — Au nom du ciel, patience! s'écria la vieille, vous causez vous-même votre perte, ainsi que celle de votre amant. » Enfin, elle fit ensorte que la princesse consentit à attendre encore trois jours. « Ces trois jours, dit-elle, me paraîtront trois années; et si au bout de ce tems-là, tu ne me l'amènes pas, ta tête en répondra. »

La vieille chercha dans sa tête les moyens de remplir le désir de la princesse. Le lendemain matin, elle se rendit chez une marchande qui vendait tout ce qui est nécessaire pour l'habillement des dames. De là, elle fut trouver le jeune marchand : « Vous devez m'obéir aveuglément, lui dit-elle, et me laisser faire de vous tout ce que je voudrai, si vous aimez véritablement la princesse. — Eh bien, dit Erdeschir, il n'y a rien au monde à quoi je ne me soumette, lorsque l'amour l'exige; vous n'avez qu'à commencer. » La vieille se mit à remplir auprès de lui l'office de femme de chambre : elle lui peignit les sourcils, et lui mit des bracelets aux bras et des anneaux aux doigts; enfin, elle le transforma en une jeune fille belle comme le jour, et lui montra ensuite comme il devait marcher d'un pas léger et timide, en se penchant

avec grâce de côté et d'autre. « Maintenant, du courage, mon fils, ajouta-t-elle, nous allons au palais du roi, nous passerons à travers une multitude de gardes et de portiers. N'oubliez pas votre rôle, et lancez aux hommes quelques tendres regards. »

La vieille se dirigea donc vers le palais, dont la première entrée était gardée par un corps d'eunuques. Leur chef, en voyant la suivante de la vieille si richement habillée, conçut quelques soupçons. « Ne serait-ce point, dit-il en lui-même, la princesse Vie-des-Ames ? je ne l'ai jamais vue, mais je serais bien aise de savoir si elle est sortie ou non avec la permission du roi. Suivons-les », dit-il à ses trente eunuques, et ils se mirent à suivre la vieille. Celle-ci manqua de perdre la tête en voyant que les trente eunuques venaient à sa poursuite. « Nous sommes perdus ! » s'écria la nourrice ; mais elle se rassura bientôt, et lança un regard si menaçant au chef des eunuques, qu'il craignit de manquer de respect à la princesse en allant plus loin. Il s'arrêta tout à coup, les laissa passer, et revint prendre son poste à l'entrée extérieure du palais. La vieille et son compagnon passèrent les sept portes ; les rideaux s'écartèrent devant eux et se refermèrent après, et ils arrivèrent enfin dans le harem de la princesse.

La vieille frappa à la porte du cabinet de la prin-

cesse Vie-des-Ames. Il en sortit une petite esclave qui rentra de suite pour annoncer la nourrice. « Qu'on la fasse entrer à l'instant, dit la princesse. » Vie-des-Ames se trouvait alors dans un salon qu'elle avait fait brillamment illuminer et préparer comme pour une fête : on y voyait des flambeaux d'or et d'argent, de riches tapis, des cassolettes où brûlaient le musc, l'ambre et le bois d'aloès, des bassins remplis de fruits, et des corbeilles de dragées. « Où est le bien-aimé de mon cœur ? demanda la princesse. — Je n'ai pu le trouver, répondit la vieille, mais je vous amène sa sœur. — Qu'ai-je besoin de sa sœur ? dit la princesse ; m'appliquerai-je un appareil au bras, quand mes blessures sont à la tête ? — Mais voyez-la seulement avant de me gronder, dit la nourrice. » En même tems elle écarta le voile d'Erdeschir, et Vie-des-Ames reconnaissant son bien-aimé, se précipita dans ses bras et le couvrit de baisers. Dans l'excès de son ravissement elle s'évanouit, et la vieille eut beaucoup de peine à la faire revenir, en lui jetant un flacon d'eau de rose au visage. Lorsque la princesse eut repris ses sens, elle improvisa ces vers :

« Mon bien-aimé vient me voir pendant les ténèbres. Je lui dis : » Ne crains-tu pas le nombre des gardes ?

» Je les crains, me répond-il, mais je les brave. Ma passion » marche escortée de la prudence.

» Lorsque j'ai surmonté ces craintes et méprisé ces dangers, » nous reposons voluptueusement dans les bras l'un de l'autre, et » je défie alors toutes les puissances du ciel et de la terre. »

Elle put à peine prononcer ces mots, s'interrompant mille fois par les caresses et les baisers; l'amour lui avait ravi non-seulement le cœur, mais encore la raison. Elle continua d'improviser :

« Mon bien-aimé se rend près de moi, au moment où je brûlais » du désir de le voir.

» Nous volons l'un vers l'autre; nous confondons nos larmes et » nos baisers. Mille fois je presse ses joues de mes lèvres brûlantes; » je le serre étroitement dans mes bras. Nous passons ensemble » une nuit, oh! une nuit pleine de délices! jusqu'à l'instant où » commence à briller l'étoile du matin. »

Vie-des-Ames réalisa avec son amant le bonheur qu'elle venait de retracer dans l'effusion de son amour et dans son transport poétique : elle passa avec son bien-aimé une nuit, une nuit pleine de délices; et lorsqu'il fut jour, la nourrice entra dans leur appartement. Mille plans d'évasion furent adoptés et rejetés tour à tour, sans qu'on prît une résolution fixe : ces deux amans étaient si heureux dans cette situation, qu'ils ne pouvaient songer sérieusement à en changer.

Ils passèrent la journée dans une délicieuse rêverie, et la nuit fut consacrée à la volupté.

Un roi très-puissant, envoya précisément alors au père de la princesse Vie-des-Ames un magnifique présent, qui consistait en un collier formé de vingt-neuf diamans d'une grosseur extraordinaire. Le roi le destina à sa fille Vie-des-Ames. « Va, dit-il à Kafour, chef des eunuques, va porter ce présent à la princesse ». Kafour se rendit à l'appartement de Vie-des-Ames, et trouva la vieille étendue sur le seuil de la première porte. « Laisse-moi entrer », lui dit l'eunuque en la poussant rudement. La vieille fut saisie d'effroi, car elle s'imagina que tout était découvert, et qu'il venait pour la livrer à la justice, ainsi que la princesse. « Attendez, dit-elle, je n'ai point la clef sur moi, je vais la chercher. » Elle se leva et s'éloigna. L'eunuque l'attendit quelque tems; mais, perdant enfin patience, il enfonce la porte, et, traversant les sept salles, il parvient à un appartement où il trouve les lustres allumés, mais sans découvrir aucun être vivant. Cependant il aperçut le magnifique lit de repos entouré de rideaux; il les écarte et voit la princesse endormie, et tenant dans ses bras le plus beau jeune homme!... « Oh! voilà qui est surprenant! » dit-il. Alors tirant les rideaux et faisant tomber le lit, le cruel

éveilla l'heureux couple. La princesse apercevant Kafour qui se retirait, l'appela ; mais il ne répondit pas. Alors s'élançant du lit, elle courut après lui, se jeta à ses pieds qu'elle baigna de larmes ; mais le vieil et inexorable eunuque, la repoussant, ferma la porte devant laquelle il plaça un autre eunuque en sentinelle, et alla trouver le roi. « Voici votre collier, sire, lui dit-il, c'était assurément jeter des diamans devant les pourceaux. — Comment, misérable ! que dis-tu ? s'écria le roi.— Oui, reprit l'eunuque ; mais jetez-moi votre mouchoir en signe de pardon, afin que je puisse parler sans crainte. » Le roi lui jeta son mouchoir, et l'eunuque raconta tout ce qu'il avait vu dans la chambre de la princesse. « Qu'on l'amène ici, s'écria le roi, attachée avec son amant dans le lit où ils étaient ! » Le chef des eunuques se rendit avec toute sa garde auprès de la princesse qu'il trouva en proie au plus affreux désespoir. Les eunuques exécutèrent l'ordre du roi, et apportèrent devant lui les deux amans liés dans leur lit.

Le roi put à peine ouvrir la bouche, car la princesse et le jeune homme s'écriaient à l'envi : « C'est moi, c'est moi seul qui suis coupable ! » Le roi, étourdi de ces cris, se tournant vers son vizir : « Que dis-tu de cette belle aventure ? lui demanda-t-il. — Mon

avis, répondit celui-ci, est que, sans avoir égard à aucune considération, on leur fasse couper la tête à tous deux, après les avoir appliqués à la question, afin que pleine et entière justice en soit faite.— C'est bien dit, s'écria le roi, qu'on leur coupe la tête, qu'on les brûle et qu'on jette leurs cendres au vent ! »

On appela le bourreau, et ce dernier s'imaginant qu'il devait respecter le sang du roi même jusque sur l'échafaud, prit doucement la princesse dans ses bras pour la faire agenouiller. Le roi, s'apercevant de cette action du bourreau, entra dans une violente fureur, et peu s'en fallut qu'il ne le tuât lui-même de sa propre main, pour avoir montré trop d'égards à une princesse indigne d'être la fille d'un roi. « D'où te vient ce scrupule, chien de bourreau ? lui cria-t-il ; saisis cette misérable par les cheveux, et traîne-la sur la terre. » Le bourreau fit ce que lui ordonnait le roi, et traîna si violemment par les cheveux la princesse et son amant, que le sang leur jaillissait des yeux. Alors le bourreau leva son sabre ; et, comme il espérait que la princesse obtiendrait son pardon, il s'approcha du jeune homme et brandit son sabre en l'air. Tout le peuple fondit en larmes, car l'échafaud était dressé sur une place publique ; tout le monde désirait entendre le mot : *pardon !* mais personne n'osait l'es-

pérer. Le bourreau allait frapper le coup mortel : « Que vois-je là-bas ? demanda le roi ; que signifie ce tourbillon de poussière qui grossit toujours comme s'il s'avançait vers nous ? » Le vizir tourna ses regards du même côté, et découvrit une armée innombrable, semblable à un nuage de sauterelles, accompagnée de chevaux, de chameaux et d'un immense bagage. « Allez, dit le roi au vizir, allez trouver le chef de cette armée, et demandez-lui ce qu'il veut : s'il a besoin de quelque chose, nous le lui fournirons ; s'il désire des présens, nous lui en enverrons ; mais s'il vient en ennemi, je le jure par Dieu, nous nous défendrons courageusement. »

D'après cet ordre, le vizir se rendit auprès du général de cette armée, et lui demanda ce qu'il venait chercher dans les états du roi Abdolkadir. « Notre prince, répondit le général ; il est dans votre capitale dont nous ne laisserons pas pierre sur pierre s'il ne s'y retrouve sain et sauf. »

Effrayé à l'aspect de troupes si nombreuses, le vizir s'en revint et se prosterna devant le roi. Il lui rendit compte de son message, en lui baisant les pieds plus de vingt fois. « Mais quel est donc ce prince ? demanda le roi, et où est-il ? — Je n'en sais rien, répondit le vizir, à moins que ce ne soit ce jeune homme

qui allait recevoir le coup mortel de la main du bourreau. — Qu'on suspende l'exécution, dit le roi, et qu'on éclaircisse cette affaire. »

Lorsqu'on eut découvert que ce jeune homme était effectivement le prince qu'on cherchait, le roi le fit amener en sa présence, et, lui baisant la main, il dit : « Que tout ce qui vient de se passer soit oublié ; je désire vivement que vous rétablissiez la paix entre le roi votre père et moi. — Je ne déroberai point ma tête à la hache du bourreau, répondit le prince, avant d'avoir lavé de tout soupçon l'honneur de la princesse et le mien. Les apparences sont fausses et trompeuses ; elles ont flétri la réputation de plus d'une princesse. Mais, sire, votre fille a trop de noblesse dans l'ame pour avoir jamais pu s'oublier : les sentimens de la vertu et de l'honneur ont seuls guidé notre amour. Les matrones peuvent prononcer si la princesse n'est pas encore la plus pure de toutes les vierges. »

On fit venir des sages-femmes et des nourrices ; elles déclarèrent que la virginité de la princesse était encore intacte, et que les mille et un baisers qu'elle avait reçus du prince, en tout bien tout honneur, n'avaient porté nulle atteinte à sa chasteté.

Le roi fut ravi au troisième ciel en voyant qu'il

possédait encore une fille qui pouvait être citée comme le modèle de toutes les princesses. Il combla de présens les sages-femmes. Quant au jeune prince, il le fit conduire au bain et revêtir d'un habit magnifique tissu de perles et de diamans, de rubis et d'émeraudes. Ensuite Erdeschir prit congé d'Abdolkadir, pour s'en retourner avec toute son armée auprès du roi son père. Lorsque Vie-des-Ames apprit le prochain départ de son bien-aimé, le désespoir s'empara de son cœur; elle craignait qu'il ne la quittât pour toujours. Elle envoya une de ses femmes pour le conjurer de ne point l'abandonner, et de l'emmener plutôt avec lui: s'il ne voulait pas y consentir, qu'il obtint au moins de son père la promesse qu'il ne la maltraiterait point pendant l'absence du prince. Erdeschir versa des larmes en recevant ce message : « Dites, répondit-il à l'esclave, dites à votre maîtresse que je n'oublierai jamais que je suis le fidèle esclave de la princesse Vie-des-Ames; dites-lui que je lui baise les mains, et que je ne pars sans elle que pour laisser peu à peu s'apaiser le roi son père. Je vais voir mon père ce soir; il se trouve secrètement dans son armée qui environne la ville, et j'espère que tout s'arrangera bien. »

Vie-des-Ames versa des larmes de joie en apprenant ces paroles. Erdeschir se rendit auprès de son

père pour le consulter ; celui-ci fut ravi en voyant son fils sain et sauf. « Que dois-je faire, mon fils ? lui dit-il ; tu n'as qu'à parler : veux-tu que je renverse la ville ? faut-il faire tailler en pièces le roi et sa famille ? — Non, dit Erdeschir, il faut plutôt envoyer un présent considérable au roi Abdolkadir, qui les aime beaucoup, afin de le rendre favorable à mon union avec sa fille. »

Le vieux vizir, confident de l'amour d'Erdeschir, fut chargé de cette ambassade : c'était une mission extrêmement délicate ; car, bien que le roi Abdolkadir fût rassuré sur l'honneur de sa fille, il était toujours très-irrité contre elle pour s'être rendue l'objet des discours de la multitude. Personne n'eût osé lui parler à ce sujet : le vizir exposait sa tête, quoique ambassadeur, en mettant cette affaire sur le tapis. Cependant, comme un ancien et habile négociateur, il connaissait les moyens de donner aux choses un tour favorable. Il commença par offrir au roi les présens dont il était chargé, et parvenant peu à peu à son but, il s'acquitta de son message : « Le très-puissant roi mon très-gracieux souverain, dit-il, éprouve le plus vif désir d'unir sa maison à la vôtre par les liens du sang. Le plus cher de ses vœux serait que le prince Erdeschir son fils, jeune homme de la plus haute es-

pérance et l'unique objet de sa tendresse, épousât la princesse Vie-des-Ames qui est le modèle de son sexe, et, sous le rapport de la chasteté, une perle intacte. Daignez, grand roi, consentir à cette alliance. — Très-volontiers, répondit le roi, qui ne pouvait arracher ses regards des riches présens que le vizir avait étalés devant lui, je n'ai pas d'objections à faire; mais cependant je ne veux pas contraindre la volonté de ma fille, il faut obtenir aussi son consentement. » Il envoya le chef des eunuques vers la princesse Vie-des-Ames pour avoir son approbation. Dès les premiers mots, elle devina le motif de cette ambassade, et interrompant le chef des eunuques avant qu'il eût achevé son discours : « Oui, j'y consens, dit-elle, et je me prête à tout. » Le vizir retourna au camp, et informa le roi et le prince de l'heureux succès de son ambassade. Erdeschir ressentit une joie extraordinaire, et celle de son père ne fut pas moindre. Les deux rois eurent une entrevue solennelle, et les propositions du mariage y furent faites avec les formalités accoutumées. On fit venir deux kadis qui dressèrent le contrat de mariage du prince Erdeschir et de la princesse Vie-des-Ames, et les noces furent célébrées dès le soir même.

Erdeschir trouva dans son épouse une perle intacte,

un trésor de virginité, et le lendemain matin il put en offrir des preuves convaincantes (1). On forma une cour aux deux nouveaux époux, et on leur donna un vizir et des eunuques.

Au bout de quelque tems, le roi, père d'Erdeschir, prit congé du roi Abdolkadir, et les jeunes époux en firent autant. Le roi Abdolkadir pleura amèrement en se séparant de sa fille, qui arriva heureusement avec son époux dans les états du roi son beau-père. Là ils vécurent heureux dans une union parfaite, jusqu'au moment où ils furent partagés par la mort qui met un terme aux plaisirs de la vie, lorsque nous y sommes devenus inhabiles, et qui sépare les amans lorsqu'ils ne se sont pas déjà précédemment séparés d'eux-mêmes.

(1) Cette coutume des Arabes fut introduite en Espagne par les Maures, et il s'y en conserve encore, dit-on, des traces aujourd'hui.

## DCCLVI^e^—DCCLXXXIX^e^ NUIT.

# HISTOIRE

### DE SEÏFOL-MOLOUK ET DE BEDIOL-DJEMAL.

Il y avait autrefois en Khorassan un roi appelé Mohammed, fils de Sabik. C'était un prince guerrier, qui faisait tous les ans une expédition contre la Perse ou les Indes, un prince juste, vaillant, généreux : passionné pour la poésie, les contes et les histoires, il récompensait richement ceux qui lui offraient quelque chose en ce genre ; surtout si c'était un étranger, il le comblait de présens avec une générosité vraiment royale ; il lui faisait donner des habits magnifiques et une bourse de mille ducats, seulement pour quelque nouvelle histoire qui l'avait réjoui. Son vizir, au contraire, était le plus avare et le plus envieux des hommes ; il n'aimait ni pauvres ni riches, mais moins encore les premiers. Lorsque le roi faisait tirer quelques sommes de son trésor, le vizir lui adressait d'interminables remontrances, en disant que cette prodigalité causerait enfin la ruine de l'empire.

L'un des plus célèbres conteurs de cette époque s'appelait Hassan. Outre les talens de sa profession, il excellait encore dans la poésie. Le roi le fit venir, et lui parla d'abord de l'aversion du vizir pour les conteurs d'histoires, les poètes, les savans et les compagnons de plaisirs. « Cependant, ajouta-t-il, j'aime les histoires plus que jamais : si vous m'en racontez une qui me soit agréable, je vous donnerai des terres, des châteaux, et peut-être même la place de vizir ; mais si votre histoire m'ennuie, vous paraissez à ma cour pour la dernière fois. — Sire, répondit le conteur, votre volonté sera remplie ; la seule chose que demande votre esclave, c'est du tems. Si votre majesté veut y consentir, je lui raconterai dans un an, à partir de ce jour, une histoire qui surpassera en beauté toutes celles que votre majesté connaît déjà. — Eh bien, répondit le roi, je vous accorde une année entière avant de revenir à ma cour. Si vous tenez parole, votre bonheur est assuré pour toujours ; mais, dans le cas contraire, vous n'avez plus rien à espérer de moi. »

Hassan baisa la terre et s'en retourna chez lui. Il fit venir cinq de ses mamelouks, car c'était un riche marchand. « Sauvez-moi, leur dit-il, c'est de vous que dépend mon salut. — Nous sommes prêts, répon-

dirent-ils, à braver tous les dangers pour vous.—Eh bien donc, que chacun de vous, reprit-il, s'en aille dans les pays étrangers ; parcourez tous les royaumes de la terre pour chercher les poètes, les conteurs et les savans les plus célèbres. Demandez-leur s'ils ne connaissent pas l'histoire du prince Seïfol-Molouk et de la princesse Merveille-de-Beauté ; et s'ils la connaissaient, priez-les de vous la raconter ou de vous l'écrire à quelque prix que ce soit. Que l'un de vous aille aux Indes, un autre à la Chine, le troisième en Perse, le quatrième dans la Transoxane, et le cinquième en Syrie. »

Les quatre premiers revinrent au bout de neuf mois, et dirent à leur maître qu'ils avaient inutilement fait les recherches les plus exactes dans les pays qu'ils venaient de parcourir ; ils ajoutèrent qu'ils n'avaient rencontré partout que des conteurs ordinaires, dont les histoires, connues depuis des siècles, ne contenaient point celle qu'on désirait. Le cinquième, qui s'était mis en chemin vers la Syrie, arriva heureusement à Damas, et fut enchanté par le séjour et les merveilles de cette ville (1). Il la par-

(1) On trouve une description de Damas, pleine de charme et d'intérêt, dans la vingt-quatrième livraison de la *Revue Britannique*, excellent recueil périodique publié par MM. Dondey-Dupré.

courait depuis quelques jours, lorsqu'un soir il rencontra un jeune homme qui courait de toutes ses forces. « Qu'avez-vous donc ? » lui demanda le mamelouk. Le jeune homme s'arrêta pour reprendre haleine. « Je cours, répondit-il, afin d'arriver à tems pour trouver encore une place commode dans la salle du plus célèbre conteur de cette ville ; il y a toujours une si grande foule, qu'il faut se presser si l'on ne veut pas trouver la porte fermée. — Pour l'amour de Dieu, dit le mamelouk, permettez-moi de vous accompagner ! » Ils arrivèrent encore assez tôt, et s'assirent avec les autres. Lorsque l'histoire fut achevée et que les auditeurs eurent fini d'applaudir, le mamelouk s'approcha du conteur, et lui demanda s'il connaissait l'histoire de Seïfol-Molouk et de Merveille-de-Beauté. « Qui vous a parlé de cette histoire, dit le conteur, et pour qui me la demandez-vous ? — C'est pour mon maître, répondit le mamelouk, qui m'a envoyé de très-loin pour en faire la recherche, et m'a chargé de la payer un grand prix, si j'étais assez heureux pour la trouver. — Soyez tranquille, reprit le conteur, je puis vous la procurer ; mais ce n'est point de ces histoires qu'on raconte publiquement et devant tout le monde. J'en donne une copie, mais pas à moins de cent ducats, et jamais qu'à une

seule personne (1). Outre cela, j'y mets encore une condition expresse que vous vous engagerez à remplir si vous voulez avoir cette copie : il faut que vous me juriez de ne point raconter cette histoire à cinq sortes de personnes, c'est-à-dire, aux femmes, aux esclaves, aux enfans, aux ignorans et aux hypocrites. Elle n'est point faite pour eux, mais pour les personnages de la classe la plus élevée et la plus éclairée, tels que les rois et les ministres, les vizirs, les sultans, les poètes et les savans. — Je vous en fais la promesse la plus sacrée, dit le mamelouk, et j'ajoute encore dix ducats aux cent que vous demandez. Je reviendrai demain de bonne heure. »

En effet, le lendemain matin le mamelouk vint rejoindre le conteur. Celui-ci ferma la porte de sa chambre, et tira d'une cassette le manuscrit qui contenait l'histoire. Après avoir reçu les cent-dix ducats et avoir fait jurer de nouveau au mamelouk de remplir son serment, il lui permit de faire la copie. Le mamelouk y employa sept jours, et lorsque le travail fut terminé, il prit congé du conteur et revint en Khorassan.

(1) Le prix de cent ducats que demande le conteur pour son histoire est précisément le même pour lequel on peut se procurer aujourd'hui, en Égypte, le manuscrit des *Mille et une Nuits*.

( *Note de* M. DE HAMMER. )

Il ne s'en fallait plus que de dix jours pour que l'année fixée par le roi expirât, et le marchand Hassan doutait de la possibilité de remplir sa promesse. Sa joie fut extrême lorsqu'on lui annonça le retour du mamelouk. Hassan le combla de marques d'honneur et de bienfaits ; il lui donna dix chevaux, dix esclaves, autant d'habits, et une multitude d'autres présens.

Ensuite il écrivit lui-même l'histoire sur de magnifique papier, en lettres d'or, et en fit un chef-d'œuvre de calligraphie digne d'être présenté à un roi (1). Le jour fixé étant arrivé, il se rendit à la cour, emportant avec lui la plus belle histoire qu'on puisse imaginer. Le roi réunit sur-le-champ les vizirs, les émirs, les poètes et les savans les plus fameux, et Hassan lut son histoire devant cette auguste assemblée. Elle produisit un effet extraordinaire ; tous les assistans, et surtout le roi, furent ravis d'admiration. Ce prince tint parole à Hassan : il le combla de riches présens, lui donna des terres et des châteaux, et l'éleva à la

(1) Comme on ne se sert en Orient que d'ouvrages manuscrits, l'art de la calligraphie y est porté à un grand degré de perfection, et tenu en grand honneur. Aussi dit-on : عليكم بحسن الخط فانه من مفاتيح الرزق « Une belle écriture ouvre la porte de tous » les trésors. »

dignité de vizir. Le manuscrit fut déposé dans le trésor du roi, d'où on le tirait toutes les fois qu'on ne trouvait pas d'autre moyen de dissiper l'ennui du monarque. Voici cette merveilleuse histoire, d'après une copie exacte qui en est parvenue jusqu'à nous.

Dans les anciens tems il y avait une fois, en Egypte, un très-grand et très-puissant roi, nommé Aazim, fils de Safran, dont le vizir s'appelait Faris, fils de Saleh. Ainsi que le peuple, ils adoraient tous deux le soleil et le feu, au lieu du vrai Dieu. Le roi était âgé de cent quatre-vingts ans, et il n'avait point d'enfans, ce qui remplissait d'amertume les jours de sa vieillesse. Un jour qu'il était assis sur son trône pour recevoir les hommages de sa cour, voyant les vizirs et les émirs s'avancer accompagnés chacun d'un ou de deux fils, il pensa en lui-même : « Que sont donc ces chétifs mortels pour être si heureux que de pouvoir laisser des héritiers après eux ! Moi, je ne suis plus jeune ; peut-être même ne verrai-je pas le jour qui doit suivre : mon trône, mes trésors et mon empire passeront dans des mains étrangères ! »

Ces réflexions firent une si profonde impression sur l'esprit du roi, que ses yeux se remplirent de larmes. Il se leva de son trône, se jeta à terre et se mit à pleurer comme un enfant. Les maîtres des cérémonies,

voyant la profonde tristesse du roi, congédièrent l'assemblée, et le prince resta seul avec le vizir. Le vizir baisa la terre, et dit : « Roi du monde ! qui peut causer votre douleur ? quel souverain a osé vous offenser ? Ordonnez, et j'apporte sa tête à vos pieds. » Comme le roi ne répondait point, le vizir baisa la terre une seconde fois, et poursuivit : « Grand monarque, je suis votre esclave, et, pour ainsi dire, votre fils ; à qui confierez-vous vos chagrins, si vous m'en faites un mystère ? que signifient ces pleurs et ces sanglots ? » Le roi restait plongé dans le silence, et poussait de tems en tems de douloureux gémissemens et de profonds soupirs. Le vizir baisa la terre une troisième fois : « Sire, dit-il, si vous persistez à me cacher la cause de vos chagrins, il me faudra renoncer à la vie, car je vois par là que j'ai perdu la confiance de mon souverain. — Hélas ! vizir, répondit enfin le roi, je ne déplore point la perte de mes armées, de mes trésors ou de l'amour de mon peuple ; je m'afflige parce que je ne suis plus jeune : cent quatre-vingts années pèsent sur ma tête, et je n'ai point d'héritier. — Sire, répondit le vizir, je suis votre fils aîné, un vieil enfant de cent ans, et jusqu'à présent je n'ai pas eu plus d'enfans que votre majesté : la même pensée m'occupe aussi beaucoup ; mais cependant je n'ai pas encore

perdu toute espérance. Votre majesté sait qu'il règne maintenant en Palestine un puissant roi, appelé Salomon, fils de David, et qui connaît à fond tous les secrets de la nature. J'ai formé le dessein de me rendre auprès de lui pour le consulter sur notre situation, et peut-être nous donnera-t-il quelque conseil salutaire. »

Le roi approuva fort ce projet, et le vizir se mit en marche avec une suite brillante. Salomon, fils de David, auquel Dieu avait révélé l'arrivée du vizir d'Egypte et le sujet de son voyage, envoya au-devant de lui son vizir Assaf, fils de Barakhia (1). L'ambassadeur d'Egypte fut très-étonné en voyant que le vizir de Salomon connaissait déjà la cause de son am-

(1) Assaf, fils de Barakhia, était, selon la tradition des Orientaux, vizir ou premier ministre de Salomon. La capacité de ce personnage parut principalement pendant le tems que Salomon eut perdu cet anneau mystérieux, auquel, selon la tradition fabuleuse de tout l'Orient, sa sagesse et sa science étaient attachées. La même tradition attribue à l'invention de ce ministre le moyen merveilleux et inconnu avec lequel il obtint de Dieu le plus haut degré de perfection que jamais les hommes aient possédé. C'est pourquoi les Musulmans le proposent toujours pour l'exemple et pour le modèle d'un excellent politique. Cet Assaf peut être celui auquel David adresse plusieurs de ses psaumes, et que nos interprètes disent avoir été son maître de chapelle. (*Biblioth. Orient.*)

bassade, et il lui demanda qui en avait instruit son maître. « Dieu, répondit Assaf, Dieu qui est le maître du ciel et de la terre, le Dieu tout-puissant.—Est-ce que ce n'est pas le soleil? demanda Faris, fils de Saleh. —Non, répondit Assaf, le soleil est une créature qui paraît et disparaît, tandis que notre Dieu, le créateur tout-puissant, est présent partout et toujours. »

Après ce discours, ils poursuivirent leur route, et, en approchant de la ville de Saba, où Salomon se trouvait alors auprès de la reine (1), ils aperçurent, aussi loin que leur vue pouvait s'étendre, des rangs

(1) Cette reine, dont il est parlé dans le livre des *Rois*, et qui abandonna son royaume pour venir admirer la sagesse de Salomon, s'appelait Balkis, et régnait dans la ville de Mareb, capitale de la province de Saba. Selon la tradition des Arabes, elle était fille de Hadhad, vingtième roi du Yémen ou Arabie-Heureuse. Les histoires fabuleuses des Mahométans, dit d'Herbelot, qui ont été empruntées des Juifs, sont pleines de narrations ridicules touchant le voyage que Salomon fit dans l'Arabie, et les messages qu'il faisait faire par un oiseau que nous appelons huppe, et les Arabes *houdhoud*, qu'il avait toujours auprès de lui; et enfin touchant le voyage que cette reine fit en Palestine, les présens qu'elle envoya, la magnificence avec laquelle elle fut reçue, et le mariage que Salomon contracta avec elle. —Voyez, sur l'origine du nom de Balkis, *Les Oiseaux et les Fleurs*, page 198.

d'éléphans, de lions, de tigres, de léopards, d'oiseaux et de génies, qui, comme on sait, étaient tous soumis à Salomon. Disposés en lignes, ils présentaient un aspect si formidable, que l'ambassade égyptienne n'osait avancer plus loin. Assaf rassura tous ceux qui la composaient, en leur disant que c'était la garde ordinaire de son roi. Il se mit à marcher devant eux, et ils le suivirent d'un pas tremblant à travers ces êtres monstrueux, tous plus effrayans les uns que les autres.

L'ambassadeur descendit dans un palais qu'on avait préparé pour lui, et, après s'être reposé pendant trois jours, il se rendit en grande pompe à l'audience. Faris, suivant le cérémonial égyptien, voulut se prosterner au pied du trône ; mais Salomon l'en empêcha, en lui disant qu'il ne convenait pas de se prosterner devant un autre homme ; et que cette marque d'adoration n'était due qu'à Dieu seul. Ensuite il fit asseoir l'ambassadeur ; on apporta le dîner (1), et lorsqu'on eut enlevé les tables, le roi lui demanda ce qui l'amenait à sa cour. Le vizir Faris fut tellement frappé de

(1) Le même cérémonial s'observe encore aujourd'hui dans les audiences que la Porte accorde aux ambassadeurs. La politesse orientale veut qu'on présente des rafraîchissemens à ses hôtes, avant de s'informer du motif de leur visite.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

son air de grandeur, du son de sa voix, qu'il en perdit l'usage de la parole, et ne put se rappeler le discours qu'il avait préparé. « Ne craignez rien, lui dit Salomon; d'ailleurs je sais déjà ce que vous avez à me dire » ; et il raconta à Faris tout ce qui s'était passé entre lui et le roi Aazim. Le vizir Faris ne pouvait revenir de sa surprise. « Comment pouvez-vous connaître, demanda-t-il, ce qui est enveloppé du voile impénétrable du mystère ? — Parce que le Dieu qui lit au fond des cœurs, le Dieu unique à qui rien n'est caché, me l'a révélé. — S'il en est ainsi, reprit Faris, il faut assurément qu'il soit le véritable Dieu. « Je » reconnais qu'il n'y a de Dieu que Dieu, et que vous » êtes son prophète. » Toute la suite du vizir embrassa l'islamisme en prononçant la même formule. « Maintenant, dit Salomon, retournez chez vous, et j'espère que, avec l'aide du Dieu tout-puissant, vos désirs seront accomplis. »

Dans une seconde audience, Salomon dit au vizir Faris : « Retournez vers votre maître, et asseyez-vous avec lui sous le grand arbre qui s'élève au milieu de son jardin. Vous verrez sortir de sous cet arbre deux grands serpens, dont l'un aura une tête de taureau et l'autre une tête de démon, et ils porteront tous deux un collier d'or. Tuez-les avec vos flè-

ches; prenez un peu de leur chair au-dessus de la tête et autant au bout de la queue; faites-la cuire, mangez-en et faites-en manger à vos femmes dont vous vous approcherez cette même nuit: neuf mois après, si telle est la volonté de Dieu, elles accoucheront chacune d'un fils. Lorsqu'ils auront atteint l'âge adulte, donnez-leur ce sabre, cet anneau et ce bogdja (1), dont je leur fais présent, et qu'ils partageront entre eux à leur gré. Maintenant, retournez auprès du roi votre maître qui se consume d'impatience et brûle du désir de vous revoir. »

Le vizir baisa les mains à Salomon et se mit en route. Lorsqu'il approcha de la capitale de l'Egypte, il fit annoncer au roi Aazim son heureux retour et l'heureux succès de son voyage. Le vieux roi fut transporté de joie. Lorsque le vizir reçut audience, il commença par convertir le roi à l'islamisme; et lorsque ce prince eut fait sa profession de foi, il dit au vizir: « Maintenant, retournez chez vous et tranquillisez-vous; à notre âge on a besoin de repos, surtout après un aussi long voyage que celui que vous venez de faire, et lorsqu'on est à la veille d'entreprendre une

(1) Le *bogdja* est un paquet de schawls ou de riches étoffes. (*Note de* M. DE HAMMER.)

action aussi importante que celle de se procréer un héritier : allez au bain, et nous nous reverrons dans huit jours. » Le vizir, baisant la terre, s'en retourna chez lui, et, pendant huit jours entiers, prit tous les soins possibles de sa personne. Lorsqu'il se trouva suffisamment remis de ses fatigues, il se rendit à la cour pour recevoir de nouveau les ordres du roi. Ce prince et le vizir allèrent tous deux dans le jardin ; ils se placèrent sous le grand arbre, et virent paraître les deux serpens avec des colliers d'or. « Ah ! qu'ils sont beaux ! s'écria le roi, ce serait vraiment dommage de les tuer ; il vaut mieux tâcher de les prendre vivans pour les mettre dans une cage.—Non, je vous en supplie, dit le vizir, ou bien renonçons à nos enfans ; ces serpens sont destinés à périr de notre main : tirez sur l'un, tandis que je frapperai l'autre. » Le roi se défit de sa pitié déplacée, et suivit l'exemple du vizir. Ils coupèrent ensuite la tête aux serpens, en prirent un peu de chair, ainsi que l'avait ordonné Salomon, et l'envoyèrent à la cuisine pour la faire préparer. Le cuisinier l'apprêta fort bien ; ils en mangèrent, en firent manger à leurs épouses, et passèrent la nuit avec elles.

Malgré le ton d'assurance avec lequel Salomon avait annoncé l'effet de ce ragoût de serpens, le roi

conservait toujours encore quelque doute. Trois mois s'étaient écoulés, et il n'avait encore remarqué aucun changement dans son harem, lorsqu'un jour qu'il songeait au ragoût de serpens, le chef des eunuques entra, et, se jetant à ses pieds, lui annonça l'heureuse nouvelle que la reine était enceinte. A cette nouvelle le roi perdit la tête de joie : ne sachant plus ce qu'il faisait, il baisa la tête et les mains à l'eunuque, et se tournant ensuite vers ses conseillers ; « Que ceux d'entre vous qui m'aiment, leur dit-il, fassent un présent au chef des eunuques, pour l'heureuse nouvelle qu'il vient de m'apporter. » De cette manière l'eunuque se trouva chargé en un instant de rubis, d'émeraudes, de perles et de diamans (1). Le vizir entra dans le même moment. « Sire, dit-il, on vient de m'annoncer aussi l'heureuse nouvelle que mon épouse a senti remuer un enfant dans son sein. Je me suis dépouillé de mon habit pour en revêtir celui qui

(1) Tableau caractéristique et vrai de la manière dont tous les Orientaux, en général, traitent le porteur d'une bonne nouvelle, au point même d'oublier ce qu'ils doivent à leur propre dignité. Ainsi le grand-vizir Joussouf, sans le plus léger égard pour ce qu'une habile politique exigeait de lui, revêtit de sa propre pelisse le marchand d'Alep, qui lui apporta le premier la nouvelle de la mort de Djezzar-Pacha, son ennemi.

( *Note de* M. DE HAMMER. )

est venu m'apporter cette agréable nouvelle; je l'ai comblé de présens et l'ai nommé sur-le-champ mon intendant. — Dieu, reprit le roi, nous a comblés de sa miséricorde et de ses grâces; mais je veux que tout mon empire partage ma joie. Allez dans les prisons, et délivrez tous ceux qui y sont renfermés; exemptez le peuple de tout impôt pendant trois ans; faites dresser dans les rues des tables qui seront ouvertes jour et nuit; qu'on mange, qu'on boive, qu'on se livre à la joie, et qu'on illumine la ville pendant sept jours entiers (1)! »

Le vizir s'empressa de remplir les ordres du roi avec une magnificence et une libéralité extraordinaires. Les fêtes et les réjouissances se succédèrent sans interruption pendant tout le tems de la grossesse de la reine, et jusqu'au moment où elle parut approcher de son terme. Alors le roi fit assembler tous les astrologues et les magiciens du royaume, afin qu'ils

(1) Réjouissances qui sont encore usitées à Constantinople, sous le nom de *donanma*, non-seulement lorsque les sultanes sont enceintes, mais encore lorsqu'elles accouchent. En 1803, le bruit de la grossesse d'une sultane s'étant répandu faussement, jeta tous les ministres à Constantinople dans des dépenses inutiles, pour les préparatifs d'une *donanma* qui n'eut pas lieu.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

pussent tirer l'horoscope de l'enfant au moment de sa naissance. L'enfant dont la reine accoucha était un garçon beau comme le jour. Les astrologues et les magiciens tracèrent leurs lignes et firent leurs calculs. Ayant terminé leurs opérations, ils baisèrent la terre devant le roi, et lui déclarèrent que les constellations étaient favorables, mais que cependant le prince éprouverait beaucoup d'adversités dans sa jeunesse, et courrait de grands dangers sur terre et sur mer. « Mais, ajoutèrent-ils, si le prince triomphe des périls dont sa jeunesse est menacée, il arrivera au comble de ses vœux, et règnera long-tems heureux et tranquille. » Le roi, qui n'était pas très-superstitieux, dit : « Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, qui accorde à chaque mortel sa part de biens et de maux. » Sans s'inquiéter beaucoup des prédictions des astrologues, il leur fit donner des habits d'honneur, et les renvoya chez eux. Le vizir arriva au même instant et s'excusa sur son absence, en disant que son épouse venait d'accoucher d'un fils. Le roi, l'ayant félicité sur son bonheur, ordonna qu'on amenât la femme du vizir auprès de la reine, et que les deux enfans fussent élevés ensemble comme frères de lait.

Sept jours après eut lieu la cérémonie où l'on de-

vait donner un nom aux nouveaux-nés (1). Le roi appela son fils Seïfol-Molouk, c'est-à-dire Glaive-du-

(1) Cette cérémonie a lieu dans les quarante premiers jours de la naissance de l'enfant, ainsi que la circoncision, quoique l'âge où l'on doit se faire circoncire ne soit pas déterminé par le Koran. Les Musulmans célèbrent, par de grandes fêtes, cette dernière cérémonie, où les princes surtout déploient une magnificence extraordinaire. — Le père ou le tuteur a seul le droit de donner à l'enfant le nom qu'il lui plaît; l'usage est cependant de se faire substituer par l'imam de la mosquée. Quand ce dernier connaît le nom qu'on veut donner au nouveau-né, il s'en approche et profère les paroles de l'*ezan* à son oreille droite, et celles de l'*icamet* à son oreille gauche; adressant ensuite la parole à l'enfant même : « N. . . est ton nom », lui dit-il; cette annonce tient lieu de profession de foi.

Les Arabes, ainsi que les Persans, n'ont point de nom de famille; chaque individu en reçoit un à sa naissance, pris des personnages éminens de l'Ancien-Testament, de la religion, de l'histoire mahométane, ou formé de deux mots dont l'antécédent signifie *serviteur*, et le conséquent est une des épithètes de Dieu : comme عبد الرحمن (Abd-er-Rahman), *serviteur du Miséricordieux*. Les Arabes ont de tout tems ajouté à leur nom personnel, pour le rendre distinctif, celui de leur père ou de leur aïeul. Souvent aussi le tendre orgueil de la paternité leur fournit une dénomination. *Abou-Thaleb* et *Abou-Ali* devinrent les surnoms du père d'Ali ou de Thaleb. Le père de l'épouse chérie de Mohammed ne fut plus connu de ses compatriotes, et ne figura dans l'histoire que sous le titre qui rappelait cette illustre alliance : Aboubekr, *le père de la jeune vierge*. Une simple habitude, l'affection pour un animal chéri du prophète, valut à l'un de ses premiers compagnons le surnom d'*Abouhareira*,

Roi, d'après le nom de son grand-père, et le vizir nomma le sien Saïd, ou Heureux. Le roi les remit ensuite entre les mains des nourrices et des femmes qui devaient prendre soin de leur première enfance. A cinq ans on leur apprit à lire, et à dix ils furent instruits dans le maniement des armes, dans l'art de monter à cheval, et à jouer au mail. A quinze ans ils commandaient déjà chacun un corps de mille cavaliers, et tous deux faisaient l'orgueil et la consolation des vieux jours de leurs pères. Ils avaient atteint leur vingtième année, lorsque le roi Aazim dit un jour au

*père du chat.* Le surnom de *lion de Dieu, Assad-Allah,* fut donné par Mohammed à son oncle Hamzah, le premier qui porta dans les combats l'étendard de l'islamisme. — La profession, le lieu de naissance, la piété, les avantages et les défauts personnels deviennent fréquemment l'origine des surnoms. — Les noms spécialement propres aux femmes arabes retracent leurs qualités ou leurs perfections. Il en était de même chez les Hébreux. Le nom de la première épouse de Jacob exprime l'amour du travail, et *Noémi* l'éclat de la beauté ; *Susanne* est une fleur brillante, et *Céthura* répand l'odeur des aromates. Les trois filles dont la naissance vint payer Job avec usure de ses souffrances passées, reçurent de leur père, comme emblême de leurs attraits, *supérieurs à ceux de toutes les autres filles des hommes,* les noms du *jour,* d'un *parfum* exquis, et enfin de ce fard sans le secours duquel, en Orient, la femme la plus parfaite se défie de ses charmes. (Voyez l'*Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux,* par Eus. Salverte.)

vizir Faris : « Que me conseillez-vous, vizir ? Il m'est venu une pensée sur laquelle je veux vous consulter. Je suis accablé d'années et infirme ; mon fils est dans la fleur de la jeunesse, et c'est un jeune prince accompli qui possède toutes les qualités propres à rendre le peuple heureux. Mon intention est de lui céder la couronne, et de finir mes jours dans la retraite. — J'admire votre sagesse, reprit le vizir, et je me propose de suivre un si bel exemple, si votre majesté veut me le permettre, en laissant moi-même ma place à mon fils ; car un jeune roi a besoin d'un jeune vizir. — J'y consens très-volontiers, répondit le roi Aazim ; écrivez à tous les gouverneurs et les grands tenanciers de l'empire de se rendre dans notre capitale le jour fixé pour cette cérémonie. » Le vizir s'empressa d'expédier des courriers dans toutes les directions, et le roi fit faire les préparatifs nécessaires sur une place immense destinée à contenir cette imposante assemblée.

Au jour marqué, les conseillers d'état, les possesseurs de châteaux, les vizirs et les émirs s'y rendirent, et prirent place selon leurs rangs et leurs dignités. Ils furent magnifiquement traités aux dépens du roi, et, après le repas, on annonça, par ordre de sa majesté, que personne n'eût à quitter sa place. Les

rideaux, qui cachaient la place réservée au roi, s'ouvrirent, et ce prince parut dans tout l'éclat de la majesté. Alors, ordonnant à chacun de s'asseoir, il tint ce discours : « Vizirs, émirs, et vous tous mes chers et fidèles sujets! vous savez que je tiens ce trône de mes ancêtres. — Oui, nous le savons, s'écria la foule d'une voix unanime. — Eh bien, poursuivit le roi, apprenez que j'ai résolu d'abdiquer le sceptre en faveur de mon fils, jeune prince de la plus grande espérance et d'un mérite accompli. Qu'en dites-vous?» L'assemblée, se prosternant devant le roi, s'écria tout d'une voix : « Grand roi ! quand vous nous donneriez pour votre successeur et notre roi le plus humble de vos esclaves, nous le recevrions avec reconnaissance de vos mains paternelles ; ainsi pourrions-nous refuser d'obéir au noble rejeton de votre sang, à votre fils bien-aimé Seïfol-Molouk? Votre volonté est la nôtre; nous en faisons serment sur nos cheveux et nos yeux. »

Alors Aazim, fils de Safran, se leva de son trône, et, y faisant monter son fils, il lui plaça la couronne sur la tête, le ceignit de la ceinture royale (1), et se tint debout à ses côtés. Les émirs, les vizirs et les

(1) On ceint encore aujourd'hui le sabre aux souverains de l'O-

gouverneurs des villes se prosternèrent devant le fils d'Aazim, le saluant comme leur roi, et firent mille vœux pour la prospérité de son règne, tandis que de toutes parts on jetait à pleines mains l'or et l'argent à la multitude. Un instant après, le vizir se leva : « Grands de l'empire, dit-il, vous savez que j'ai vieilli dans la charge de vizir, que je remplissais même avant que régnât sa majesté le roi Aazim, fils de Safran, qui vient d'abdiquer le trône. J'ose suivre son exemple, et me démettre de mon emploi ; je vous propose pour me remplacer mon fils Saïd. Que pense de mon projet l'illustre assemblée ? — Il n'y a aucun vizir, répondit-on de toutes parts, qui convienne mieux à notre gracieux souverain que votre fils ; ils sont faits tous deux l'un pour l'autre. » Le vieux vizir prit la coiffure qui faisait partie du costume de sa charge, et la plaça sur la tête de son fils, qui au même instant fut salué vizir d'une voix unanime. Alors le nouveau roi et le nouveau vizir se firent ouvrir le trésor, et distribuèrent des habits d'honneur et autres présens qu'on a coutume de faire à l'avénement d'un monar-

rient, lorsqu'ils montent sur le trône ; mais la ceinture se trouve, sur les monumens hiéroglyphiques, comme un attribut propre aux anciens rois d'Égypte. On peut consulter les planches de l'excellent ouvrage de Denon. (*Note de* M. DE HAMMER.)

que au trône. On frappa la monnaie à l'effigie du roi Seïfol-Molouk ; tous les actes furent délivrés à son nom, et revêtus de la signature du nouveau vizir. Alors tous les princes et les gouverneurs s'en retournèrent chez eux. Aazim et Faris accompagnèrent leurs fils au palais, où ils firent tirer du trésor les trois présens que Salomon avait donnés au vizir pour cet événement ; ces dons consistaient, comme on se le rappelle, en un sabre, un anneau, et un bogdja ou paquet de schawls roulés. Seïfol-Molouk s'empara du bogdja et de l'anneau, et Saïd prit le sabre. Les deux vieillards baisèrent les mains au nouveau roi et se retirèrent.

Le jeune roi, ne sachant trop que faire du présent qu'il venait de choisir, jeta le bogdja, sans l'ouvrir, sur une table ; et, comme il se trouvait fatigué, il se mit au lit pour prendre du repos. Vers minuit, il se réveilla et ne put se rendormir ; alors, se rappelant le bogdja qu'il avait laissé la veille, et curieux de savoir ce qu'il renfermait, il se leva, prit une lumière, et l'ouvrit. Le prince trouva dedans une riche étoffe d'un travail merveilleux, qui ne pouvait être que l'ouvrage des génies ; il la déroula, et, ô surprise ! aperçut le portrait d'une beauté qui effaçait ce qu'il avait jamais vu de plus ravissant. Cette vue produisit sur

Seïfol-Molouk l'effet d'un coup de foudre ; il devint tout à coup éperdument amoureux de ce portrait, et cette passion était si violente, qu'il ne fit que soupirer et pousser des gémissemens, s'arracher les cheveux et se frapper la poitrine ; de sorte que le vizir Saïd, qui dormait dans le même appartement, en fut enfin réveillé. Voyant le roi s'agiter comme un insensé, il lui demanda : « Qu'est-il donc arrivé à votre majesté ? — Ah ! mon frère, répondit le roi, j'en suis honteux ! — C'est une fausse honte, reprit le vizir ; ne suis-je pas votre esclave, votre vizir, votre conseiller, votre fidèle ami enfin ? Parlez-moi donc ouvertement. — Vous voyez la cause de mon trouble, dit le roi à Saïd, en lui montrant le portrait. » Après l'avoir examiné quelque tems avec beaucoup d'attention, le vizir aperçut autour du portrait une inscription formée de perles, et qui contenait ce qui suit : « Ce portrait est » celui de la princesse Bediol-Djemal, c'est-à-dire » Merveille-de-Beauté, fille de Schimakh, fils de » Scharoukh, roi des génies fidèles qui habitent dans » la ville de Babel et le jardin d'Irem. » — « Hélas ! hélas ! s'écria le roi en lisant lui-même cette inscription que Saïd venait de lui montrer. — Tranquillisez-vous, sire, lui dit Saïd, si Merveille-de-Beauté se trouve dans quelque endroit du monde, je veux

vous la découvrir. Il est probable que les voyageurs dont fourmille votre capitale pourront nous donner quelques renseignemens sur la ville de Babel et le jardin d'Irem. »

Depuis cet instant, Seïfol-Molouk ne ferma plus les yeux, et il tomba dans un dépérissement d'autant plus funeste pour lui, que, forcé d'abandonner tout-à-fait le gouvernement de l'état, ce fardeau retomba sur son ami seul, qui ne pouvait s'éloigner pour prendre des informations sur la princesse Merveille-de-Beauté. Pendant trois mois entiers les médecins prodiguèrent vainement à sa maladie les secours de leur art. Le roi Aazim, désolé de voir l'état de son fils empirer de jour en jour, déclara aux médecins qu'il les ferait tous pendre s'ils ne trouvaient pas moyen de rendre la santé à son fils. « La médecine, répondit le plus âgé et le plus habile des médecins, n'a aucun remède contre la maladie de votre fils, car elle est causée par l'amour.—Comment, par l'amour ! dit le roi.— Oui ; demandez à son ami et son confident Saïd, et il vous dira que nous avons raison. » Le vieux roi fit appeler Saïd : celui-ci refusa d'abord de lui dire la vérité ; mais, Aazim l'ayant menacé de lui faire couper la tête, il avoua tout. Aazim se rendit ensuite auprès de son fils, et le gronda de lui avoir caché le secret

de son cœur ; mais le jeune prince s'excusa, en disant qu'une mauvaise honte l'avait empêché de parler. « C'est une folie à toi, mon fils, dit le vieillard, d'être amoureux de la fille d'un génie, qui ne peut t'appartenir. Allons, mon fils, lève-toi, mange, bois, et livre-toi au plaisir. Je vais te faire amener cent princesses d'une beauté incomparable et de la naissance la plus illustre. Bannis de ton esprit cette orgueilleuse fille d'un génie, qui n'est point de ta race, et n'a point été créée pour toi. — C'est en vain, mon père, répondit le roi ; jamais, non jamais, tant qu'un souffle d'existence m'animera, je ne renoncerai à elle pour vos cent princesses. — S'il en est ainsi, reprit le vieux roi, il faut faire venir les marchands et les capitaines de navires, pour leur demander des renseignemens sur la ville de Babel et le jardin d'Irem. »

Pendant long-tems on prit inutilement des informations auprès d'eux ; aucun ne connaissait ces endroits-là. Enfin, un de ces marchands raconta qu'il en avait entendu parler à la Chine, et dit que c'était là qu'il fallait aller pour avoir de plus grands détails. « Permettez-moi donc, mon père, dit Seïfol-Molouk, d'équiper un vaisseau pour faire ce voyage, qu'il faut absolument que j'entreprenne ; il me conduira au but où j'aspire. Je reviendrai heureux ; et si

je ne réussis pas, ce voyage fera au moins distraction à mes chagrins. » Le roi consentit à la prière de son fils, quoiqu'à regret. Il fit équiper quarante vaisseaux qu'on chargea des provisions nécessaires et de riches présens, et sur lesquels on embarqua mille mamelouks. L'impatience du prince hâta les préparatifs, et, au bout de quelques jours, il prit congé de son père et de sa mère, et fit voile vers la Chine.

Lorsque les habitans du port de la Chine où ils abordèrent virent s'approcher une flotte de quarante vaisseaux armés, ils se préparèrent à la défense et fermèrent l'entrée du port. Seïfol-Molouk leur envoya deux mamelouks en parlementaires, et leur fit dire qu'il voyageait par curiosité, et avec les intentions les plus pacifiques. L'empereur de la Chine, nommé Fagfourschah, et qui avait été autrefois lié d'amitié avec le roi d'Egypte, accueillit favorablement les deux mamelouks, et fit inviter le prince à descendre à terre. Il se rendit lui-même à sa rencontre, le reçut avec toutes les marques possibles d'amitié, et fit célébrer pendant quarante jours des fêtes magnifiques en son honneur. Au bout de ce tems, l'empereur lui demanda ce qui l'avait amené en Chine, et s'il pouvait lui rendre quelque service. Alors Seïfol-Molouk lui raconta son histoire, qu'il interrompit

souvent par ses larmes. Il termina enfin son récit, en disant qu'il n'était venu à la Chine que dans l'espérance d'apprendre quelque chose sur la princesse Merveille-de-Beauté, la ville de Babel et le jardin d'Irem. L'empereur fut vivement touché de la destinée du prince. « Il faut vous adresser, lui dit-il, aux voyageurs, aux marchands et aux capitaines de navires. » On les fit venir ; mais aucun n'avait la plus légère connaissance de ce qu'on désirait savoir. Un seul d'entre eux cependant dit qu'il croyait qu'il fallait aller aux îles du Sud pour obtenir quelques renseignemens satisfaisans. On chargea de nouvelles provisions le vaisseau du prince, qui prit congé de l'empereur, et mit à la voile.

Après une navigation de quatre mois, il s'éleva tout à coup une violente tempête ; les vents étaient déchaînés et la mer soulevée avec fureur : le navire fut englouti au fond des abîmes, et le prince, après beaucoup de peines et de fatigues, se sauva dans une barque avec quelques mamelouks. Lorsque l'obscurité fut dissipée et que le soleil eut reparu, Seïfol-Molouk ouvrit les yeux, et, se voyant seul dans la barque, sa première question fut : « Où est mon frère Saïd ? — Il a été submergé avec toute la flotte, répondirent les mamelouks. — Dieu est grand ! s'écria Seïfol-Mo-

louk : il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! » et, en disant ces mots, il se meurtrissait la poitrine et le visage. Il se serait précipité lui-même dans les flots, si les mamelouks ne l'avaient pas retenu, en lui représentant que son père avait été prévenu de tous ces événemens qui devaient arriver, puisqu'ils étaient écrits dans les astres. Les mamelouks ajoutèrent que tout prendrait une fin heureuse, ainsi que les astrologues, après avoir tiré son horoscope, l'avaient annoncé au vieux roi qui n'avait pas voulu croire à leurs prédictions. « La patience est un supplice pour moi, s'écria le prince ; cependant il faut m'y résigner. »

La barque continuait d'avancer, sans qu'ils sussent dans quelle direction, et les provisions commençaient à leur manquer. Au bout de quelques jours, ils étaient près de mourir de faim, lorsque, heureusement, ils découvrirent une île. Ils y trouvèrent de l'eau et des fruits en abondance, et ils en firent une ample provision. Tandis qu'ils puisaient de l'eau, ils aperçurent entre les arbres un vieillard dont la peau et les cheveux étaient tout blancs. Ils s'approchèrent de lui avec joie, croyant que c'était un de leurs compagnons ; mais le génie (car c'en était un) saisit le premier qui s'approcha de lui, et monta dessus comme sur un

âne, en disant : « Voilà précisément une monture comme j'en avais besoin. Nous autres génies nous vous faisons beaucoup d'honneur lorsque nous vous chevauchons de la sorte. Que vos camarades n'en soient point jaloux, mes compagnons qui vont descendre de la montagne leur feront le même honneur. » A ces mots, nos voyageurs se mirent à courir de toutes leurs forces pour se rembarquer, et s'empressèrent de lever l'ancre. Après une navigation de quelques jours, ils abordèrent à une autre île aussi abondante en fruits que celle où ils avaient trouvé le génie. Un des mamelouks, qui s'était hasardé à s'avancer plus loin que les autres, heurta des pieds quelque chose de caché dans un gazon très-épais, et vit un corps blanc comme une masse d'argent ; mais, au lieu de tête, ce corps n'avait qu'une seule oreille d'une dimension monstrueuse. Cela venait de ce que le génie avait coutume, lorsqu'il voulait dormir, de s'envelopper la tête dans son oreille, de sorte qu'on n'en apercevait aucune trace. Le mamelouk fut saisi de frayeur, et, prenant la fuite, s'enfonça dans l'intérieur de l'île ; mais c'était encore pire, car elle n'était habitée que par des Ghaïlan, espèce d'esprits malins qui dévorent les hommes. Sans reprendre haleine, il accourut de toutes ses forces vers ses compagnons, pour leur dire

qu'ils n'avaient pas un instant à perdre pour se rembarquer.

Ils vinrent ensuite à une troisième île où ils s'égarèrent dans une épaisse forêt. Ils aperçurent tout-à-coup cinquante géans qui étaient hauts chacun de cinquante pieds. Leur roi, assis, non loin de là, sur un rocher qui lui tenait lieu de trône, était environné de nègres. Les nègres s'emparèrent de nos voyageurs, et les présentèrent au roi, en lui disant : « Sire, voici des oiseaux blancs que nous avons trouvés dans la forêt. » Le roi, qui était encore à jeun, mangea deux de ces oiseaux à son déjeuner. Seïfol-Molouk, accablé de désespoir, se mit à pleurer, et improvisa des vers où il déplorait le malheur de sa destinée. « Ils ne chantent pas mal ces oiseaux, dit le roi des géans, et leur gazouillement me plaît. Mettez-les en cage et suspendez-les auprès du chevet de mon lit. » De cette manière, Seïfol-Molouk et ses compagnons furent placés dans une cage, où tantôt ils pleuraient et tantôt songeaient à leur sort, tandis que le roi des nègres en faisait son amusement. Ce dernier avait une fille qui était mariée dans une autre île. Ayant appris que son père avait des oiseaux très-curieux, elle le fit prier de lui en envoyer quelques-uns pour charmer ses loisirs. Son père lui envoya le prince

Seïfol-Molouk ávec trois de ses mamelouks, tous bien enfermés dans une cage. La princesse les fit suspendre au chevet de son lit; et lorsque le prince et ses compagnons pleuraient sur leur triste destinée, elle prenait leurs gémissemens et leurs soupirs pour des chants harmonieux. Les ayant ensuite examinés avec soin, elle trouva ces oiseaux fort jolis, et surtout le prince. Éprouvant de l'inclination pour lui, elle lui fit certaines propositions, non en paroles (car un oiseau aurait-il pu les entendre?), mais en action. Seïfol-Molouk ne voulut pas y répondre, et la princesse en fut très-irritée. Il se trouva heureusement dans le pays quelqu'un qui entendait la langue de ces oiseaux. Seïfol-Molouk fit prier la princesse de lui rendre la liberté, ainsi qu'à ses compagnons. La reine accorda cette demande, à condition qu'il se rendrait à ses désirs; mais il n'y voulut pas consentir : il lui fallut rester en esclavage, non plus en cage, il est vrai, mais dans l'île, où lui et ses compagnons étaient connus sous le nom d'oiseaux de la reine.

Cinq années s'écoulèrent de la sorte sans que la plus légère espérance de s'échapper de cette île se fût offerte aux pauvres captifs. Un jour qu'ils étaient assis sur le bord de la mer, pleurant sur leur sort, et se rappelant avec tristesse le souvenir de leur patrie.

et de leurs parens, le prince Seïfol-Molouk forma le plan d'une tentative d'évasion. Après avoir mûrement examiné tous les obstacles qui s'opposaient à l'exécution de leur projet, ils résolurent de construire secrètement une barque, et de s'abandonner ensuite à la divine Providence. Ils travaillèrent un mois entier; et, lorsque leur canot fut achevé, ils le lancèrent à la mer, le remplirent de fruits, et s'embarquèrent heureusement. Ils étaient parvenus en pleine mer, lorsqu'un crocodile monstrueux, élevant sa gueule au-dessus des vagues, saisit deux des compagnons du prince, et se replongea sous les eaux. Il ne restait plus au prince qu'un seul mamelouk qui, quelques jours après, éprouva le même sort, et fut dévoré par un autre crocodile qui sortit de la mer.

De cette manière, Seïfol-Molouk resta seul, et il aborda enfin à une terre couverte d'arbres. Pénétrant plus avant dans le pays, il aperçut une multitude de singes, gros comme des mules, qui lui firent signe de les suivre. Il les suivit jusqu'à un château simple au dehors, mais d'une grande magnificence à l'intérieur. Seïfol-Molouk y trouva d'immenses trésors en pierreries, et un jeune homme d'une rare beauté, qui était l'unique habitant de ce palais. Il pria le prince de lui raconter son histoire, ce que

celui-ci fit avec la plus grande obligeance. Lorsqu'il eut fini, le jeune homme lui dit : « Prince, vous resterez au moins quelque tems ici pour vous remettre des fatigues que vous avez essuyées. Ces singes que vous avez vus sont très-polis, et connaissent l'art de vivre ; et, pour être leur roi, vous n'auriez que la peine de le vouloir. — Je ne prendrai aucun repos, répondit le prince, que je n'aie atteint le but où tendent mes vœux, et j'aimerais mieux mourir que de rester plus long-tems ici. » Le jeune homme fit un signe aux singes ; ils dressèrent une table qui fut couverte de plus de cent coquilles d'or et d'argent remplies des mets les plus exquis. Quelques singes remplissaient les fonctions de chambellans, les autres d'échansons, et le tout de la meilleure grâce du monde. Lorsque les tables furent enlevées, ils apportèrent de l'eau pour laver les mains dans un grand vase de rubis ; ensuite ils firent de la musique et mille tours agréables. Le soir, ils allumèrent des flambeaux, et conduisirent le prince et le jeune homme à leurs lits.

Seïfol-Molouk fut réveillé avant le jour par les cris confus d'une grande multitude qu'il entendit en dehors du château. Il remarqua en même tems que le jeune homme qui s'était levé mit la tête à la fenêtre et revint ensuite se coucher. « Que veut dire tout cela ?

lui demanda le prince.—C'est aujourd'hui vendredi, répondit le jeune homme ; c'est le jour où tous les singes du pays, même ceux qui sont éloignés de trois ou quatre jours de chemin, viennent me rendre hommage avant le jour. Je mets la tête à la fenêtre, ils se prosternent devant moi, et s'en retournent à leurs affaires jusqu'au vendredi suivant. Voilà toute la peine et le mal que j'ai avec eux, car je suis leur roi. »

Seïfol-Molouk se reposa pendant quarante jours dans le palais ; et, au bout de ce tems, il prit congé du jeune homme. Cent singes l'accompagnèrent jusqu'aux frontières, d'où il continua sa route. Il marcha pendant quatre mois à travers des déserts et des forêts immenses, ne se nourrissant que d'herbes et de racines ; et plus d'une fois il regretta le château des singes où il avait été si bien traité.

Il aperçut enfin dans l'éloignement un palais vers lequel il se dirigea. Ce palais, suivant une inscription, était celui qu'avait fait bâtir Japhet, fils de Noé, et dont il est parlé dans l'Ecriture sous le nom de *Bir Moattal* et de *Kassr Moscheyed* (1), c'est-à-

(1) Les géographes orientaux placent ces lieux dans la province de Hasramut, et nous attendons qu'un nouveau Niebuhr nous apprenne quels sont les monumens ou les ruines qui portent ce nom.

( *Note de* M. DE HAMMER. )

dire le *puits aride* et le *palais de plâtre*. Seïfol-Molouk vit qu'il se trouvait dans la partie méridionale de l'Arabie, et que les singes qu'il venait de quitter sur le bord de la mer étaient les restes de ces anciennes tribus qui habitaient autrefois sur ces rivages, et que Dieu avait changées en singes pour les punir de leurs iniquités. Le prince, mettant toute sa confiance en Dieu, entra dans le palais, et traversa sept cours sans rien apercevoir. Enfin il remarqua, dans la dernière, trois portes à sa droite, et une autre précisément en face de lui, qui était couverte d'un rideau. Il leva ce rideau, et entra dans une salle magnifique, resplendissante d'or et d'argent, et ornée de riches tapis de soie. Sur un trône d'or était assise une jeune dame d'une beauté ravissante ; devant elle on voyait quarante tables couvertes de plats d'or. Seïfol-Molouk salua la dame, qui lui rendit son salut. « Appartenez-vous, lui demanda-t-elle, à la race des hommes ou à celle des génies ? — Je suis homme, répondit Seïfol-Molouk, et je puis ajouter encore, roi et fils de roi. Mais, vous-même, qui êtes-vous ? — Mettons-nous d'abord à table, répondit la dame, et je vous le dirai après. Manger d'abord et parler ensuite, dit le proverbe. » Seïfol-Molouk découvrit un plat, mangea d'un mets exquis qu'il y trouva, et, après s'être

lavé les mains, il s'assit sur le trône auprès de la dame. « Allons, lui dit-elle alors, racontez-moi votre histoire. D'où êtes-vous, et quel hasard vous a conduit en ces lieux? — Oh! reprit le prince, mon histoire est très-longue et fort triste. C'est à vous à commencer; et permettez-moi de vous faire la même demande que vous venez de m'adresser.

— Je m'appelle Hatoun, répondit la dame; mon père est roi des Indes, et habite dans l'île de Serendib (1). Un jour que je respirais le frais, auprès d'un bassin d'eau, dans les délicieux jardins du roi mon père, je me sentis tout-à-coup enlever dans l'air, et, en un clin-d'œil, je me trouvai transportée dans ce palais. Un jeune homme, magnifiquement vêtu et d'une grande beauté, s'offrit à ma vue; il me dit qu'il était le prince Bleu, fils du roi Bleu, qui avait établi sa résidence dans le palais de la Mer Bleue (2), où il régnait sur six cent mille génies. Il me raconta comment, m'ayant aperçue, il avait conçu une violente passion pour moi, et m'avait transportée dans ce palais de plâtre, où je dois passer le reste de ma vie sans revoir jamais les auteurs de mes jours. Ensuite

(1) Serendib est le nom que les Arabes donnent à l'île de Ceylan.

(2) Le golfe Persique.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

il m'accabla de caresses, me pressa tendrement dans ses bras, en me jurant de ne jamais m'abandonner. Il demeura trois jours de la sorte avec moi, et s'éloigna le quatrième.

» Il revint trois jours après, et depuis ce tems il a coutume sur quatre jours d'en passer un avec moi. Sa passion ne s'est pas encore affaiblie; mais il n'en est pas plus avancé auprès de moi. Quoiqu'il soit aussi pressant qu'amoureux, je suis encore, grâce à ma vertu, aussi vierge que Dieu m'a créée. Cependant je ne puis dissimuler que ses importunités ne me soient à charge, et que je brûle du désir de revoir mon père, dont le nom est Couronne-du-Roi. Voilà mes aventures, dit-elle en finissant; maintenant c'est à vous à me raconter les vôtres. — Ah! répondit Seïfol-Molouk, le récit en est si long, que je crains qu'il ne soit interrompu par l'arrivée de votre amant. — Soyez tranquille, reprit la princesse, comme il est parti précisément d'aujourd'hui, et ne revient que le quatrième jour, vous en avez encore trois tout entiers pour faire votre récit. »

Seïfol-Molouk commença le récit de ses aventures depuis l'instant de sa naissance, et raconta tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment où il avait vu les charmes ravissans de la princesse Merveille-de-

Beauté. A ce nom, Deolet Hatoun poussa un grand cri. « Ah! dit-elle, qu'est devenue ma sœur Merveille-de-Beauté? » Seïfol-Molouk fut enchanté de cette découverte. « Comment, demanda-t-il avec surprise, comment Merveille-de-Beauté est-elle votre sœur et de la race des génies, puisque vous êtes la fille d'un mortel? — Elle n'est que ma sœur de lait, répondit la princesse, et voici comment. Ma mère se trouvait dans les jardins du palais lorsqu'elle éprouva les douleurs de l'enfantement, et elle me mit au jour précisément au même instant qu'accoucha la mère de Merveille-de-Beauté, qui était aussi dans les jardins. Ma mère lui ayant donné des langes et tous les objets nécessaires en pareille circonstance, elle demeura encore plus de deux mois dans les jardins. Depuis ce tems, ma mère et celle de Merveille-de-Beauté sont unies par une étroite amitié. Elle nous visite souvent avec sa fille; et si vous étiez seulement dans les jardins de notre palais, je vous procurerais les moyens de la voir. Mais, que dis-je? je suis prisonnière ici, sans nul espoir de jamais recouvrer ma liberté que je préfère à tout. — Il faut nous enfuir! s'écria Seïfol-Molouk. — Il est impossible d'échapper à mon geôlier, reprit Déolet Hatoun, quand même nous aurions une année entière avant son retour. — Eh bien, dit

le prince, je le tuerai. — Ce moyen est également impossible, reprit-elle, il faudrait pour cela vous emparer du corps où est renfermée son ame. — Comment ! s'écria le prince, son ame n'est donc pas dans son corps ? — Non, répondit Hatoun, les astrologues lui ont prédit autrefois qu'il serait tué par un prince fils des hommes ; et, pour empêcher l'accomplissement de cette prédiction, il a fait passer son ame dans le corps d'un moineau. Il a renfermé ce moineau dans une cage, la cage dans une boîte, cette boîte dans un coffre, et ce coffre dans sept autres coffres. Il a déposé le tout dans un sarcophage de marbre, qu'il a jeté bien loin d'ici au fond de la mer. Dans un moment de faiblesse il m'a fait cette confidence sous le sceau du plus profond secret. De plus, il m'a encore raconté que, outre l'impossibilité qu'un homme parvienne jamais au lieu où se trouve le sarcophage, il faudrait absolument à cet homme l'anneau de Salomon pour tirer des flots de la mer le sarcophage et le briser, ainsi que les sept coffres, afin de mettre au jour son ame si bien enfermée et protégée. — Eh bien, reprit Seïfol-Molouk, je vois bien que c'est moi qui dois accomplir la prédiction des astrologues : je suis prince fils des hommes, et je possède un anneau de Salomon. Conduisez-moi à l'instant sur les

lieux, afin que je m'assure moi-même de la vérité. »

Deolet Hatoun le conduisit à l'endroit que lui avait indiqué son amant. Alors le prince prononça ces mots : « Par l'anneau de Salomon et les paroles mys-» térieuses qui y sont gravées, ame du prince Bleu, » je t'ordonne de paraître ! » Au même instant les flots de la mer se soulevèrent avec furie, et, découvrant le sarcophage de marbre, le jetèrent sur le rivage. Seïfol-Molouk le brisa avec son sabre, et en tira le moineau qu'il mit en pièces. A leur retour, ils trouvèrent le prince Bleu mort devant la porte du palais ; et de bleu qu'il était auparavant, il était devenu tout noir.

« Nous voici donc libres maintenant, dit la princesse ; mais comment pourrais-je sortir d'ici ?—Avec le secours de Dieu, répondit Seïfol-Molouk, nous en viendrons à bout. » En disant cela, il se mit à briser les portes du palais qui étaient toutes de bois de sandal et d'aloès. Ensuite prenant les cordons des rideaux des fenêtres et des lits, il s'en servit pour lier fortement ensemble les planches dont il fit, avec l'aide de Hatoun, une espèce de radeau qu'il lança à la mer. Ils le remplirent de rubis et d'émeraudes, et s'embarquèrent, mettant toute leur confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui.

Ils voguèrent ainsi pendant quatre mois entiers, veillant tour-à-tour et économisant leurs provisions qui commençaient à diminuer. Une nuit que Seïfol-Molouk était endormi, tandis que Hatoun veillait, le radeau aborda à un rivage ; et, au bruit de voix humaines qu'entendit la princesse, elle reconnut qu'ils se trouvaient dans un port très-fréquenté. Elle réveilla le prince qui appela le capitaine du port pour lui demander comment on nommait ce port et cette ville. « Quoi ! misérable, répondit le capitaine, tu veux donc te moquer de moi, en feignant d'ignorer le nom de ce port? — Je l'ignore véritablement, répondit Seïfol-Molouk; ayant eu le malheur de faire naufrage, je me suis sauvé sur deux planches, et j'aborde, après beaucoup de dangers, vers un lieu qui m'est inconnu ; j'en demande le nom, et l'on me traite de misérable! Je ne crois cependant pas avoir mal agi. — Cette ville, répondit le capitaine du port, s'appelle Amar, et le port Keminol-Bahreïn (1). — Grâce à Dieu, nous sommes sauvés! s'écria Deolet Hatoun, en entendant ces paroles ; le roi de cette ville est mon oncle Haliol-Molouk : demandez au capitaine ; et même, si je ne me trompe pas, je re-

(1) C'est-à-dire, le lieu de refuge des deux mers.

connais à la voix ce dernier pour un des capitaines de mon père, appelé Moïneddin. » Seïfol-Molouk demanda alors au capitaine si le roi de ce pays n'était pas Haliol-Molouk, et s'il n'était pas lui-même le capitaine Moïneddin. « Enfant du diable ! lui répondit celui-ci, comment se fait-il que tu ne saches point le nom de ce port, et que tu connaisses celui du roi et le mien ? Assurément tu es un pirate. » A ces mots il sauta dans le canot, et s'approcha avec un flambeau pour examiner l'étranger. Voyant un petit bateau qui renfermait une jeune beauté et tant d'objets précieux, il s'écria : « Que vois-je ? et quelle est cette jeune dame ? — C'est la princesse Deolet Hatoun, répondit le prince. » A ces mots, le capitaine, qui était un des plus anciens serviteurs du père de la princesse, et qui avait été envoyé tout exprès pour en avoir des nouvelles, fut transporté de joie. Il courut au palais du roi lui annoncer cet heureux événement. Le roi le fit revêtir à l'instant d'une robe d'honneur, et ordonna des réjouissances pour célébrer l'heureux retour de la princesse. Il se rendit lui-même à sa rencontre, et envoya sur-le-champ un courrier au prince Couronne-du-Roi, pour lui annoncer cette nouvelle. Celui-ci arriva bientôt avec toute son armée, et s'en revint à Serendib avec sa fille et le

prince Seïfol-Molouk. Il ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance, et il voulut lui donner tous ses trésors et même son trône. Seïfol-Molouk, baisant la terre, remercia le père de Deolet Hatoun de tant de générosité, et l'assura qu'il n'était pas venu pour chercher un trône, et qu'il n'avait pas d'autre désir que d'aller en liberté de côté et d'autre pour voir les curiosités de la ville et du pays.

Un jour qu'il se promenait à cheval dans la ville, il aperçut un marchand d'esclaves qui offrait un jeune homme pour cinquante ducats. L'air et la figure de ce jeune homme plurent au prince, et lui rappelèrent son malheureux ami Saïd. Il ordonna de l'acheter et de l'amener avec lui. Les mamelouks, qu'il avait chargés de cette commission, l'ayant mal compris, menèrent le jeune homme en prison, où, pendant un mois entier, il resta chargé de chaînes parmi les autres prisonniers. Enfin, Seïfol-Molouk, pensant un jour à son ancien vizir et ami Saïd, se rappela tout naturellement le jeune homme qui lui ressemblait, et demanda ce qu'on en avait fait. La méprise s'étant éclaircie, le prince fit venir cet esclave, et lui demanda d'où il était. « L'Égypte est ma patrie, répondit-il, et je suis Saïd, fils du vizir Faris. » Alors Seïfol-Molouk et Saïd, qui étaient très-chan-

gés par les fatigues qu'ils avaient essuyées, se reconnurent et se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Toute la cour prit part à la joie de cette heureuse rencontre. Saïd se rendit au bain; et, lorsqu'il fut de retour, il raconta tout ce qui lui était arrivé depuis la tempête qui l'avait séparé du prince. « Mon vaisseau, dit-il, ayant été mis en pièces par la fureur des flots, je me sauvai à l'aide d'une planche, et j'abordai heureusement à une île fertile qui était habitée par des génies malfaisans. A peine m'eurent-ils aperçu, qu'ils me sautèrent sur le dos, et, me donnant force coups de pied dans les côtes, ils me forcèrent à leur servir de cheval. Épuisé de faim et de fatigue, je tombai bientôt par terre : les génies me présentèrent des fruits, j'en mangeai machinalement; et, comme j'avais repris quelques forces, ils me montèrent de nouveau sur les épaules, et me firent faire le même exercice. Enfin, je leur servais de monture tous les jours, aussi long-tems que mes forces le permettaient. Le désespoir me consumait sans cesse. Un jour j'aperçus une grande quantité de grappes de raisin dont abondait cette île; j'en pressai quelques-unes, et je fis du vin que je bus. Cette liqueur me donnant des forces et de la gaîté, je me mis, malgré mon lourd fardeau, à sauter et à danser. Les génies

voulurent connaître la cause de ce changement; je leur dis qu'il fallait l'attribuer au vin, et que, s'ils en désiraient, ils m'accordassent la permission d'en faire. Le raisin ne manquait pas; il y avait dans cette île des grappes qui pesaient jusqu'à dix livres. J'en pressai un si grand nombre, que je remplis avec ce jus une grande outre, et les génies en burent en si grande quantité qu'ils tombèrent tous à terre morts-ivres (1). Les voyant dans cet état, je ramassai autour d'eux tout le bois sec que je pus trouver; j'y mis le feu, et je me sauvai dans une grotte. Là, j'eus le plaisir de les voir tous brûler, sans qu'aucun pût se sauver, à cause de leur ivresse. Je fus aidé dans ce travail par deux mamelouks qui s'étaient sauvés aussi sur des débris du vaisseau, et qui, depuis leur arrivée dans l'île, avaient éprouvé le même sort que moi. Nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir délivrés d'une manière si merveilleuse, et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Là, nous aperçûmes un homme d'une taille monstrueuse qui avait une longue barbe et des yeux étincelans comme des charbons enflammés. Il faisait paître un troupeau de brebis; et, lorsqu'il nous aper-

(1) Ce passage rappelle la manière dont Sindbad se délivra du vieillard de la mer.

çut, il nous dit de nous approcher de lui, et nous engagea à entrer dans sa grotte, où il voulait nous régaler de la chair de ses agneaux. Nous nous rendîmes à ses paroles, et le suivîmes dans sa grotte; mais nous remarquâmes avec surprise qu'elle était remplie d'aveugles. «Je n'en puis plus! disait l'un.—Je souffre horriblement! s'écriait un autre.—Je me meurs! reprenait un troisième. » Nous leur demandâmes : « Quel est ce berger? est-ce un homme ou un malin génie? et que vous a-t-il fait? — C'est lui, répondirent-ils tout d'une voix, qui nous a ravi la lumière, et il vous fera éprouver le même sort. Il va vous offrir deux tasses de lait, sous prétexte de vous remettre des fatigues du voyage; mais à peine les aurez-vous bues, que vous deviendrez aveugles. » Ne pouvant me sauver que par la ruse, je creusai une petite fosse dans la terre, et je m'assis dessus. Le berger revint bientôt nous rejoindre dans sa grotte, et nous présenta deux tasses de lait. Je gardai le mien dans la bouche, et, le rejetant adroitement dans le trou que j'avais creusé, je feignis d'être aveugle. Quant à mes compagnons, ils le devinrent effectivement, car ils burent de ce lait. Alors le monstre ferma l'entrée de sa caverne, et vint me tâter pour savoir si j'étais gras ou maigre. Ne me trouvant que les os, il tua trois de ses autres pri-

sanniers, et fit rôtir leur chair qu'il servit à mes compagnons. Ils en mangèrent sans avoir aucun soupçon. Le géant but une si grande quantité de vin, que l'ivresse le plongea dans un profond sommeil. Je voulus profiter de cet instant pour me délivrer du monstre. Je fis rougir les deux broches dont il venait de se servir pour faire rôtir la chair, et, en saisissant une de chaque main, je les lui enfonçai en même tems dans les yeux, et je pris la fuite. Mais je trouvai la porte fermée avec un quartier de rocher que je n'étais pas en état de remuer. Le monstre me cherchait, en tâtonnant, dans le côté opposé de la grotte. « Comment ferai-je pour me sauver? dis-je aux aveugles. — Prenez, me répondirent-ils, un sabre que vous devez voir suspendu quelque part, il vous sera d'un grand secours. » Je m'en emparai; et, m'élançant sur le berger, je le frappai par derrière d'un coup qui le perça de part en part. Il me cria : « Frappe encore une fois pour achever de m'ôter la vie! » Mais l'aveugle qui m'avait conseillé de prendre le sabre, me dit de bien me garder de lui en donner un second coup, car ce serait le moyen de lui rendre la vie. Je suivis ce conseil, et le monstre expira. Voyant notre vie en sûreté, nous nous inquiétions fort peu comment nous sortirions de la caverne. Nous

commençâmes par nous réjouir, tuant les brebis et vidant les outres remplies de vin. Nous roulâmes ensuite le rocher qui fermait l'entrée de la grotte, et nous allions nous promener de tems en tems sur le rivage de la mer. Un jour, ayant aperçu un navire, nous lui fîmes signe de venir vers nous; mais il n'approcha pas, car cette île était très-redoutée à cause de la présence du mangeur d'hommes Goul-Eli-Fenioun (1). Heureusement il y avait à bord du vaisseau quelqu'un qui eut la vue assez bonne pour s'apercevoir que nous étions des hommes et non des démons. Le vaisseau s'approcha de terre, de sorte que nous pûmes nous entretenir avec les gens de l'équipage, et nous leur racontâmes comment nous avions tué le monstre. Ils nous comblèrent d'actions de grâces, et nous nous embarquâmes avec une ample provision de fruits dont cette île abondait. Nous naviguâmes pendant trois jours, poussés par un vent frais; mais le quatrième il s'éleva une tempête qui jeta le navire sur

(1) Il n'y avait pas besoin de cette similitude de nom pour prouver que tout cet épisode est une imitation manifeste des aventures d'Ulysse dans l'antre de Polyphême, et que ce dernier est le même que Goul-Eli-Fenioun; ce qui porte à croire que les Arabes ont connu les poèmes d'Homère.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

un écueil où il fut brisé en mille pièces. Heureusement je saisis une planche à laquelle je me tins attaché pendant deux jours et deux nuits, et j'abordai enfin à ce pays étranger. Demi-mort de faim, et sans aucun moyen de pourvoir à ma subsistance, je pris le parti de me vendre comme esclave; ce fut alors qu'étant venu à passer, vous ordonnâtes de m'acheter. Au lieu d'être conduit chez vous, je fus mené en prison, mais maintenant je me trouve libre, grâces à Dieu et à votre générosité. »

Seïfol-Molouk et le père de Deolet Hatoun écoutèrent ce récit avec beaucoup d'intérêt; et le bonheur du premier aurait été complet, s'il avait eu des nouvelles de la princesse Merveille-de-Beauté. Il pria Deolet Hatoun de lui tenir sa promesse, et elle lui en renouvela l'assurance. Lorsque Merveille-de-Beauté eut appris le retour de sa sœur Deolet Hatoun, elle vint elle-même lui faire visite. « Voulez-vous, ma sœur, dit Deolet Hatoun à la princesse Merveille-de-Beauté, après les premiers embrassemens, voulez-vous que je vous raconte tout ce que j'ai souffert pendant mon séjour dans le château de plâtre? — Oh! oui, ma sœur, apprenez-le moi; j'en écouterai le récit avec le plus grand plaisir. » Deolet Hatoun lui raconta, sans rien omettre, toute son

aventure, et combla de louanges son libérateur, le prince Seïfol-Molouk. « Je pourrais vous dire encore deux mots sur cet aimable prince, ajouta-t-elle en terminant son récit, mais je ne sais trop si je dois m'y risquer. — Pourquoi pas? reprit Merveille-de-Beauté; entre deux sœurs comme nous doit-il exister quelque mystère ou quelque dissimulation? Parlez donc toujours avec franchise. — Vous savez, poursuivit Deolet Hatoun, que votre père a envoyé à Salomon, fils de David, votre portrait brodé sur une riche étoffe. Salomon, sans l'avoir probablement vu, en a fait présent à Aazim, fils de Safran, roi d'Égypte. Ce dernier l'a donné à son fils, Seïfol-Molouk, qui, l'ayant découvert par hasard, a été embrasé d'amour par l'éclat de votre beauté; et, depuis ce tems, il parcourt le monde dans l'espoir de vous rencontrer quelque part. » Merveille-de-Beauté rougit à ce discours de sa sœur. « Restons-en là, lui dit-elle; une fille de la race des génies, telle que moi, peut-elle entendre parler d'un fils des hommes? »

Deolet Hatoun n'en continua pas moins de s'étendre sur les louanges du prince Seïfol-Molouk, et de vanter sa beauté, sa vaillance, et toutes ses autres qualités, qui en faisaient un prince accompli. « Permettez au moins, ma sœur, dit-elle enfin à la prin-

cesse, permettez que je vous le fasse voir. » Merveille-de-Beauté qui, au fond du cœur, était déjà prévenue favorablement pour Seïfol-Molouk, feignit de n'avoir pas entendu, et ne répondit rien. Alors Deolet Hatoun lui baisant les mains et les pieds : « Ma chère sœur, lui dit-elle, par le même lait qui nous a nourries, et par les caractères gravés sur l'anneau de Salomon, je vous conjure d'écouter cet aimable prince. Je dois vous en faire l'aveu, j'ai juré à mon libérateur de lui procurer l'occasion de vous voir. Permettez seulement qu'il jette un regard sur vous; il ne vous en arrivera aucun mal, ma tendre sœur. » A ces mots elle s'approcha, avec sa compagne, du grand pavillon du jardin, où se trouvait un trône d'or et une table couverte de mets exquis. Deolet n'avait pas oublié d'avertir le prince et son ami Saïd, de se trouver dans ce pavillon, et de s'y tenir cachés jusqu'à l'arrivée de la princesse Merveille-de-Beauté. Les deux amis s'y rendirent ponctuellement; mais Seïfol-Molouk, tourmenté par l'impatience, sortit dans le jardin, et exhala sa passion dans ces vers :

« O Merveille-de-Beauté! ô ma joie, mon espérance, mon ravissement! Ah! puisses-tu voir les larmes que versent mes yeux pendant les nuits entières!

» Si le sommeil seulement venait fermer mes paupières, peut-

» être aurais-je le bonheur de te contempler dans mes songes!

» Tous les amans de l'univers servent sous mes drapeaux, comme » toutes les beautés de l'univers servent sous les tiens! »

Un torrent de larmes brûlantes vint inonder son visage; puis il continua :

« Les flammes s'élèvent toujours dans mon sein avec une nou- » velle violence, et le but de mes désirs s'éloigne toujours devant » moi. Ayez pitié d'un corps épuisé et accablé par les tourmens de » l'amour!

» O Merveille-de-Beauté! prodige d'attraits! laisse toucher ton » cœur en faveur de celui qui, pour toi seule, a quitté sa patrie et » ses parens! »

Saïd était resté seul d'abord dans le pavillon; mais ne voulant pas se séparer de son ami, il vint le joindre, et chercha à calmer les souffrances de son amour par les consolations de l'amitié. Ils se promenaient donc ensemble dans le jardin, lorsque Merveille-de-Beauté et Deolet Hatoun entrèrent dans le pavillon.

La princesse Merveille-de-Beauté s'assit sur le trône d'or auprès d'une fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle regarda par cette fenêtre, tandis qu'on apportait le dîner, et aperçut le prince soutenu par son ami Saïd, et près de tomber dans ses bras, tant étaient violens les transports de l'amour qui le dévo-

rait. A cette vue, son visage se couvrit d'une rougeur subite. « Quel est ce jeune homme, dit-elle en se tournant vers Deolet Hatoun, quel est ce jeune homme que je vois se promener dans le jardin comme un insensé ? — Si vous voulez le permettre, dit Deolet Hatoun, je vais l'appeler, et vous l'interrogerez vous-même. » Merveille-de-Beauté répondit par un sourire, et sa sœur appelant le prince par la fenêtre : « Venez, prince, dit-elle, venez, ô le plus passionné des amans ! venez vous entretenir un instant avec nous. » Seïfol-Molouk reconnut la voix de Deolet Hatoun, et s'élança dans le pavillon. A la vue de la princesse Merveille-de-Beauté, il tomba par terre, privé de sentiment. Deolet Hatoun le fit revenir, en lui faisant respirer des essences de musc et de rose. Se prosternant ensuite, il baisa la terre aux pieds de Merveille-de-Beauté qui était enchantée de son air. « Voici, reine, lui dit Deolet Hatoun, voici Seïfol-Molouk, mon libérateur, qui a bravé tant de dangers pour me sauver, et qui ne demande pour toute récompense qu'un seul de vos regards d'où dépend le destin de sa vie. — Ah ! l'aimable jeune homme ! dit Merveille-de-Beauté en souriant : bien folle serait la fille des génies qui se fierait à lui ! Les hommes sont volages, légers et inconstans dans leur

amour. — O reine ! dit Seïfol-Molouk, il est encore quelques exceptions. » Puis il improvisa ces vers :

« O Merveille-de-Beauté ! je le jure par le charme de tes yeux, » par les roses et les lis de ton teint, je ne peux plus me comparer » à une gazelle expirant d'amour, car les feux dont je brûle pour » toi ont rendu mon corps plus maigre encore que celui d'une ga- » zelle.

» La nuit je vois les étoiles s'avancer comme un troupeau dont » je suis le pasteur, et mon cœur souffre sans cesse le supplice de » l'amour.

» Ah ! comment pourrais-je être coupable de la plus légère in- » différence, puisque ta beauté est sans rivale ! Ah ! pourrais-je en » aimer une autre, moi qui t'ai sacrifié mon repos, mon destin et » ma vie ! »

Ces paroles furent accompagnées d'un déluge de larmes. « Prince, lui dit Merveille-de-Beauté, je veux vous dire la vérité, et ne rien vous dissimuler. Je doute fort que vous éprouviez pour moi un amour constant et sincère. En général, les hommes sont d'un naturel méchant, et enclins à la violence et au crime ; je n'en excepte pas même le meilleur. Salomon, fils de David, n'a-t-il pas lui-même abandonné Balkis, reine de Saba, pour l'objet d'une nouvelle passion ? — Charme de mes yeux, répondit Seïfol-Molouk, ne vous persuadez pas que tous les hommes se ressemblent. Je jure d'expirer à vos pieds avant de me ren-

dre coupable de la plus légère infidélité. — Jurez-le moi, reprit Merveille-de-Beauté, par ce qu'il y a de plus auguste dans votre religion. » Alors lui prenant les mains, il fit le serment de n'éprouver à l'avenir aucune tendre pensée pour nulle femme, soit de la race des génies, soit de celle des hommes.

Ils s'embrassèrent ensuite tendrement, et confondirent leurs larmes et leurs baisers. Seïfol-Molouk improvisa ces vers :

« Le désespoir m'entraînait dans la tombe, et la patience allait » m'abandonner, lorsque tout-à-coup le destin, par un heureux » changement, m'a comblé de bonheur et d'espérance. Dieu a voulu » me délivrer de mes tourmens, au moment où la mort allait me » rendre le même service. »

Ils passèrent ainsi quelques heures à se donner mutuellement des marques de leur tendresse et de leur amour. « Maintenant, dit Merveille-de-Beauté, il reste encore un obstacle qui peut troubler notre bonheur : il faut nous rendre favorable ma grand'mère qui habite le palais d'Irem. Lorsque vous y serez arrivé, vous apercevrez un pavillon de satin rouge orné d'une broderie verte. Armez-vous de courage et entrez dans ce pavillon ; vous y verrez une vieille femme assise sur un trône d'or : saluez-la respectueusement,

et prenez un sermoudjé (1) d'or que vous trouverez au pied du trône. Mettez d'abord le sermoudjé sur votre tête; prenez-le ensuite de votre main droite, et restez ainsi la tête baissée, en gardant un silence respectueux. Lorsque la vieille dame vous demandera d'où vous venez, qui vous a conduit, et ce que vous cherchez, observez toujours un profond silence. Une de mes esclaves que j'ai ici vous accompagnera, et, répondant pour vous, tâchera de fléchir le cœur de ma mère. Espérons que le ciel sera favorable à nos vœux. » Elle appela ensuite son esclave, nommée Madjana, c'est-à-dire Coraline, et la pria de lui accorder la demande qu'elle allait lui faire. « Vous n'avez qu'à parler, madame, dit Coraline, vous savez que je ne puis rien vous refuser de ce qui est en mon pouvoir. — Eh bien! reprit la princesse, oblige-moi de prendre ce jeune homme et de le transporter dans le jardin d'Irem auprès de ma grand'mère. Lorsqu'il aura pris le sermoudjé, et qu'elle lui aura adressé les questions nécessaires, tu t'empresseras vite de répondre, et tu diras qu'il est le fils du roi d'Égypte; qu'il a délivré ma sœur Deolet Hatoun des mains du

(1) Ce mot ne se trouve dans aucun dictionnaire, et j'en ignore entièrement la signification.

( *Note de* M. DE HAMMER. )

prince Bleu qui la retenait captive dans le château de plâtre, et qu'il n'a fait cette belle action que pour obtenir l'honneur d'être présenté dans le jardin d'Irem : surtout n'épargne pas les louanges, si tu viens à parler de sa vertu et de ses brillantes qualités. Ma grand'mère ne manquera pas de te demander ce qu'elle peut faire pour lui ; alors saisis l'instant favorable, et raconte-lui la destinée du portrait envoyé autrefois par mon père à Salomon ; tu lui diras ensuite comment Seïfol-Molouk est devenu amoureux de moi, et que, depuis ce tems, il parcourt le monde entier pour me chercher. » L'esclave de la princesse se disposa donc à transporter le prince au lieu indiqué. « Fermez les yeux », lui dit-elle ; et, un instant après : « Ouvrez les yeux. » Il les ouvrit, et se trouva dans le jardin d'Irem. Il vit le pavillon de satin rouge avec une broderie verte, et la vieille assise sur un trône d'or, et entourée de ses esclaves. Le prince fit tout ce que Merveille-de-Beauté lui avait prescrit. D'abord il plaça sur sa tête le sermoudjé d'or, le prit ensuite de la main droite, et garda un profond silence. L'esclave répondit pour lui, suivant les ordres de la princesse. La vieille entra dans une colère terrible. « Que peuvent avoir de commun ensemble les hommes et les génies ? » s'écria-t-elle. Mais Seïfol-

Molouk rompit le silence, et chercha à calmer son courroux par les paroles les plus flatteuses et l'assurance la plus vive d'un éternel attachement. « Etes-vous un homme de parole ? » demanda la vieille, après avoir réfléchi un instant. Seïfol-Molouk le lui jura de nouveau par tous les sermens possibles. « En ce cas, reprit-elle, je verrai donc ce qu'on peut faire pour vous. En attendant, allez vous promener dans le jardin, et goûtez de ces fruits délicieux qui n'ont point leurs pareils dans le monde. Maintenant je vais faire appeler le roi Schohiali, père de Merveille-de-Beauté; et, comme il est bon fils, il ne refusera pas la prière que je lui ferai de vous accorder la main de sa fille. »

Transporté de reconnaissance, Seïfol-Molouk baisa les mains et les pieds de la vieille, et se retira pour aller se promener dans le jardin. Il s'y trouvait alors quelques génies soumis au roi Bleu, et qui étaient venus dans ce jardin ravissant pour y respirer un air frais et parfumé. Ils furent très-surpris de rencontrer là le meurtrier du fils de leur roi, et ils formèrent à l'instant le projet de s'emparer de sa personne. Ils se précipitèrent sur lui et l'emmenèrent dans leur pays. « Misérable ! lui dit le roi Bleu, que t'avait fait mon fils pour lui donner la mort ? — C'était un ravisseur

de princesses, répondit Scïfol-Molouk, qui les retenait prisonnières, contre leur gré, dans le palais de plâtre et le puits aride. Voilà pourquoi je l'ai tué, avec le secours de cet anneau de Salomon, devant lequel tremblent tous les esprits. »

Le roi Bleu appela ses vizirs pour les consulter sur le supplice qu'il devait faire souffrir au meurtrier de son fils. L'un conseilla de le couper en pièces, l'autre de lui couper d'abord les doigts, et de le jeter ensuite dans le feu ; le troisième, de lui arracher le nez avec les oreilles ; et les autres continuèrent sur ce ton. Dans cette réunion se trouvait un grand émir et un ancien conseiller du roi Bleu, dont on écoutait toujours les avis avec la plus grande déférence. Après que tous les autres eurent parlé, son tour étant venu, il baisa la terre et dit : « Je suis prêt à faire connaître mon sentiment, mais à condition que vous allez me promettre d'avance de vous y conformer, et qu'il ne m'en arrivera aucun mal. » Lorsqu'on lui en eut donné l'assurance, il poursuivit : « J'ose avancer qu'il faut laisser vivre le prisonnier ; c'est le gendre futur du roi Schohiali, dans le jardin duquel il a été enlevé contre le droit des gens et toute justice, puisque nous vivons en bonne intelligence avec ce prince. Il n'y a pas de doute qu'on viendra le réclamer à main

armée, et alors vous serez heureux de pouvoir le rendre sain et sauf pour sauver vos états. — Tu as raison, dit le roi Bleu, et je suivrai ton conseil. »

Pendant ce tems, la grand'mère de Merveille-de-Beauté avait arrangé, avec son fils, le mariage de cette princesse avec Seïfol-Molouk, et on envoya chercher ce dernier dans le jardin. Les jardiniers, qui l'avaient vu enlever dans les airs par les génies du roi Bleu, vinrent apprendre cette nouvelle à la reine-mère. « Comment, dit-elle à son fils, tu es roi, je vis, et l'on ose enlever nos hôtes au milieu de notre palais! Cet outrage restera-t-il impuni? — Mais, ma mère, reprit le roi Schohiali, songez qu'il est le meurtrier du fils du roi Bleu. Voulez-vous que, dans la querelle d'un fils des hommes avec un roi des génies, j'aille prêter mon appui au premier, et me battre pour lui? — Il faut cependant que tu partes, répondit la vieille reine, et que tu me ramènes mon hôte, ou j'immolerai à ma vengeance le roi Bleu et toute sa famille; et si tu refuses de m'obéir, puisse le lait dont je t'ai nourri se changer en poison dans tes veines! »

Le roi Schohiali était un fils très-soumis, et il ne put résister aux ordres de sa mère. Il se mit donc à la tête de son armée, marcha contre le roi Bleu, qu'il mit en déroute complètement et fit prisonnier.

« Comment, mon frère et mon allié, dit le roi Bleu au roi Schohiali, comment pouvez-vous faire la guerre pour un fils des hommes contre un roi des génies, et verser le sang de plus de mille génies? » Le roi Schohiali, qui sentait au fond de son cœur la vérité de ces paroles, se disculpa le mieux qu'il put. « Un homme qui sert Dieu, répondit-il, est au-dessus de mille génies rebelles à ses ordres. Mais il est inutile de perdre le tems en discours superflus; rendez-moi votre prisonnier, ou je vous fais mettre à mort avec toute votre famille. — Mais songez qu'il a tué mon fils, reprit le roi Bleu. — Votre fils, continua Schohiali, était un misérable qui enlevait d'illustres princesses, et les retenait prisonnières dans le puits aride et le château de plâtre. — Eh bien! dit le roi Bleu, reconcilions-nous ensemble. » Seïfol-Molouk fut remis entre les mains de Schohiali, qui signa un traité de paix avec le roi Bleu, et resta trois jours entiers à sa cour.

Schohiali, très-satisfait de son gendre, le ramena auprès de sa mère, et ils se rendirent ensemble à Serendib, où Merveille-de-Beauté et la princesse Deolet Hatoun folâtraient alors dans les jardins du palais. Une joie universelle se répandit à la cour du père de cette princesse. Seïfol-Molouk lui demanda la main

de Deolet Hatoun pour son ami Saïd ; le roi se trouva très-heureux que le prince offrît à sa fille un époux si digne d'elle, et il ne le fut pas moins de pouvoir faire une chose agréable à son libérateur. Les deux noces furent célébrées dans la même nuit, et pendant quarante jours entiers on ne vit que des fêtes continuelles. Au bout de ce tems Merveille-de-Beauté s'apercevant que son époux éprouvait le désir de revoir son père et sa mère, elle le fit transporter en Égypte. Après y avoir passé quelque tems, il revint à Serendib, où ses jours s'écoulèrent dans une félicité parfaite, jusqu'à l'instant de sa mort.

## DCCLXXIX^e — DCCCXXXVIII^e NUIT.

# HISTOIRE

### DE HASSAN DE BASSRA (1).

Un marchand égyptien, qui s'était établi à Bassra, laissa en mourant deux fils qui partagèrent entre eux

(1) Ce conte se trouve déjà, sous le titre d'*Histoire d'Azem et de la reine des Génies*, dans l'édition des *Mille et Une Nuits* publiée par

le modique héritage de leur père : l'un travaillait en bronze, et l'autre exerçait la profession d'orfèvre.

Ce dernier, appelé Hassan, était assis un jour dans sa boutique, lorsque vint à passer un Persan qui s'arrêta pour considérer ce jeune homme qui tenait un livre à la main, et dont la beauté excitait l'admiration de tous les passans.

Le soir, lorsque la foule se fut dispersée, le Persan s'approcha du jeune marchand, et lui dit : « Mon fils, vous êtes un jeune homme de la plus grande espérance ; vous n'avez point de père et je n'ai point de fils. Je possède un secret unique dans le monde. Combien de personnes m'ont inutilement tourmenté pour que je le leur enseignasse ! Mais, par l'inclination extraordinaire que j'éprouve pour vous, j'ai résolu de vous le découvrir, et de vous épargner par-là le travail du marteau. — Quand me l'apprendrez-vous ? demanda Hassan. — Demain, répondit le Persan ; je changerai, en votre présence, du cuivre en or. »

Le jeune homme, transporté de joie, s'empressa de raconter à sa mère ce qui venait de se passer.

M. Gaultier ; mais comme il est beaucoup plus étendu dans le manuscrit de M. de Hammer, nous avons cru devoir le reproduire ici.

« Gardez-vous de ce Persan, lui dit-elle ; car les gens qui se livrent à l'alchimie ne cherchent qu'à duper les autres. — Mais, ma mère, répondit Hassan, nous sommes pauvres, et ce serait une mauvaise spéculation s'il avait quelques projets sur nos biens. Au reste, ce scheïkh a tout l'air d'un honnête homme. » La mère ne répondit rien, et le jeune homme ne put dormir de joie. Le matin, il se leva de très-bonne heure pour se rendre à sa boutique, où le Persan arriva en même tems que lui. Hassan voulut lui baiser les mains, mais il s'y refusa. « Préparez le creuset, lui dit-il, allumez le charbon, et apportez-moi un morceau de cuivre. » Hassan prit un morceau d'un vieux plat qu'il mit en plusieurs pièces, et l'ayant jeté dans le creuset, il poussa le feu. Le Persan prit dans la toile de son turban un petit papier plié qui contenait une sorte de poudre. Il ouvrit ce papier, et jeta environ une demi-dragme de cette poudre dans le creuset, où le cuivre fut changé à l'instant même en l'or le plus pur. Hassan, tout hors de lui, se précipita pour couvrir de baisers la main du Persan ; mais celui-ci ne voulut pas le permettre. « Allez, dit-il à Hassan, allez vendre cet or. » Hassan se rendit au bazar, où on lui offrit d'abord dix mille ducats de son lingot d'or ; mais il en obtint enfin quinze mille, qu'il porta avec

une joie inexprimable à sa mère. Celle-ci resta frappée d'étonnement. « Grand Dieu ! s'écria-t-elle, il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! » Hassan prit ensuite un grand bassin de cuivre, et retourna sur-le-champ à sa boutique où était resté le Persan. « Faites-moi de l'or avec cela, dit-il, en lui présentant le bassin.—Vous êtes un insensé, reprit le Persan, de vouloir vous montrer deux fois dans le même jour au marché, pour éveiller l'attention et vous attirer une fâcheuse affaire. —Vous avez raison, répondit Hassan ; mais apprenez-moi votre secret. — Dieu est grand ! s'écria le Persan. Vous êtes fou, mon fils ; est-ce là un secret qu'on puisse apprendre dans les rues et sur les places publiques, pour que, parvenant aux oreilles de la police, elle se mette à nos trousses ? Si vous voulez absolument le connaître, suivez-moi à ma maison. »

Hassan ferma sa boutique et suivit le Persan. Mais il se rappela en chemin les discours de sa mère ; et, mille pensées venant assiéger son esprit, il s'arrêta sans savoir ce qu'il faisait. « Vous êtes un insensé, lui dit le Persan ; je veux votre bonheur, et vous hésitez encore ! Mais pour peu que vous ayez le plus léger doute sur mes intentions, je vous révélerai mon secret dans votre propre demeure.—Oui, ce sera le

mieux, répondit Hassan. » Hassan le conduisit donc chez lui, et apprit à sa mère le motif de cette visite. La bonne vieille prépara un lit pour leur hôte, tandis que Hassan sortit pour aller chercher quelque chose à manger. « Voici, dit-il au Persan, lorsqu'il fut de retour, voici du pain et du sel ; mangez-en, et songez que Dieu châtie rigoureusement ceux qui violent les droits du pain et du sel(1).—Vous avez raison, répondit

(1) Le sel était l'emblême de l'amitié et de la fidélité chez les Anciens, et ils l'employaient dans tous leurs sacrifices et leurs alliances. Les Bédouins ou Arabes du désert le considèrent encore comme le symbole et le gage de la fidélité et de l'inviolabilité des traités. Ils ont le plus grand respect, dit Don Raphaël, pour le pain et le sel. Après avoir mangé le pain et le sel avec un homme, ce serait une action horrible non-seulement de le dépouiller, mais encore de toucher le moins du monde à son bagage ou aux marchandises qu'il fait transporter à travers le désert. On ne regarderait pas comme une moindre abomination, la plus légère insulte faite à sa personne. L'Arabe que souillerait un crime de cette espèce, serait regardé comme un lâche, n'aurait plus droit qu'à l'animadversion et au dédain de chacun ; il deviendrait méprisable à ses propres yeux, et ne pourrait jamais laver son déshonneur. Il est presque inoui que des Arabes se soient souillés de cet opprobre. Ils ne se refusent jamais au lien du pain et du sel. L'étranger qui, les rencontrant dans le désert, arrivant dans une tribu, ou qui avant son départ d'une ville peut l'opposer à leur rapacité, est plus tranquille pour son bagage et sa vie même au fond du désert, que dès les premières journées de chemin sous la responsabilité de vingt otages ; l'Arabe avec lequel

en souriant le Persan, le pain et le sel sont des choses inviolables.» Ils en mangèrent donc ensemble. «Allez, dit ensuite le Persan à Hassan, allez nous chercher les objets nécessaires pour notre opération. »

A peine Hassan eut-il entendu ces mots, qu'il se mit à courir avec la rapidité d'un coursier qui bondit au printems dans les prairies verdoyantes. « Par le pain et le sel, lui dit le Persan, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime, mon fils, vous apprendrais-je donc un secret si précieux? Voyez cette poudre noire; si vous en mettez une demi-dragme avec dix de cuivre, c'est le véritable moyen de changer en or ce métal. » Hassan vit une poudre jaune, et demanda quel en était le nom et où elle se trouvait. « Jeune homme, lui répondit le Persan, faisons encore une expérience avant que je réponde à cette question. » Hassan rompit aussitôt un bassin de cuivre dont il jeta les morceaux dans le creuset où ils furent changés en or. Pendant qu'il était livré à cette opération et trans-

il a mangé le pain et le sel, et tous les Arabes de la même tribu, le regardent comme un compatriote et un frère. Il n'est sorte d'honneurs qu'on ne lui fasse, de preuves d'attachement qu'on ne lui donne. — Burder, dans son ouvrage intitulé *Oriental Customs*, cite aussi, d'après Schultz, un exemple bien remarquable du respect des Arabes pour le sel.

porté de joie par son heureux succès, le Persan mêla adroitement une drogue soporifique, composée de nepenthe, dans des confitures qu'il présenta ensuite au jeune homme. Celui-ci les accepta sans défiance de la main de l'homme qu'il regardait comme son bienfaiteur et son second père.

Le nepenthe produisit son effet sur-le-champ ; et lorsque le Persan vit Hassan tout-à-fait privé de connaissance, il dit : « Ah ! chien d'Arabe, il y a plus d'un an que je te guettais ; mais maintenant tu ne m'échapperas plus. » En disant cela, il lui lia les pieds et les mains, et le mit dans un coffre avec tout l'or qui se trouvait dans la maison, et qui était le produit de leurs deux opérations d'alchimie. Il appela ensuite un porteur, et lui fit porter le coffre sur le bord de la mer, où se trouvait un navire prêt à mettre à la voile. Le capitaine, qui n'attendait que leur arrivée, ayant fait embarquer le coffre, leva l'ancre; et, poussé par un vent favorable, le vaisseau s'éloigna du rivage à pleines voiles.

Lorsque la mère de Hassan s'aperçut que son fils avait disparu avec tous ses trésors, elle s'abandonna au plus violent désespoir. Toute la nuit elle ne fit que gémir et verser des pleurs, sans pouvoir fermer les yeux. Ses voisins vinrent le matin pour s'informer de la cause de sa douleur : elle leur raconta ce qui lui

était arrivé, et sortit pour s'informer de son fils dans toutes les maisons du voisinage.

Elle vit dans une maison l'inscription suivante :

« Une forme trompeuse se présente pendant la nuit, et vient errer » autour de ma couche. Je veux la presser dans mes bras, mais je » trouve la maison abandonnée, et le tems de la visite est passé. »

« Ah ! dit-elle en sanglottant, ah ! mon fils ! la maison est abandonnée, et le tems où je te voyais est passé ! » Ses voisins cherchèrent inutilement à la consoler ; il n'y avait aucun remède à sa douleur. Elle fit élever au milieu de sa maison un tombeau sur lequel elle écrivit le nom de Hassan, ainsi que le jour où il avait été enlevé, et elle passait les jours et les nuits à pleurer auprès de ce tombeau.

Le Persan qui avait enlevé le jeune Hassan s'appelait Behram. C'était un magicien insigne et un grand alchimiste, qui avait juré une haine éternelle à tous les musulmans, et fait le serment d'en sacrifier un tous les ans. Le vaisseau avait mis à la voile avec un vent très-favorable, et, lorsqu'on eut gagné le large, le Persan détruisit l'effet de l'opium, en jetant du vinaigre dans le nez de Hassan. Lorsque celui-ci, en se réveillant, se vit au milieu de la mer et à bord d'un vaisseau, il pensa de suite au malheur que lui avait

prédit sa mère. Alors il s'écria avec une pieuse résignation aux décrets de la Providence : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ; je mets ma confiance en lui ; je le prends pour appui dans mon infortune ! » Ensuite se tournant vers le magicien, il lui dit d'une voix suppliante : « Que veut dire cela, mon père ? comment remplissez-vous les promesses que vous m'avez faites par le pain et le sel que nous avons mangés ensemble ? —Chien ! lui répondit le magicien, tu as raison de me rappeler les droits du pain et du sel, à moi qui ai déjà sacrifié neuf cent quatre-vingt-dix-neuf jeunes musulmans, et tu seras le millième. » Il le fit délier ensuite, et le força de prendre un peu de nourriture. « Par le feu et la lumière ! poursuivit-il, je ne croyais pas que tu tomberais si facilement dans mes filets ; mais, grâce au feu, je t'ai entre les mains, et tu verras bientôt combien je t'aime. — Vous trahissez les droits de l'amitié et du pain et du sel, reprit Hassan. » Pour toute réponse, le magicien lui donna un soufflet qui lui ébranla toutes les dents. Ensuite ayant fait allumer un grand feu : « Si tu veux adorer ce que j'adore, dit-il à Hassan, je te donnerai la moitié de mes richesses et ma fille en mariage. — Malheur à toi, répondit Hassan, tu es un magicien qui adores le feu, au lieu du vrai Dieu créateur du jour

et de la nuit. Quelle abominable religion ! » Le Persan fit ses prières ; et, faisant coucher Hassan le visage contre terre, il ordonna à ses esclaves de le charger de coups. Hassan implora vainement du secours ; personne ne vint à son aide : il se résigna avec patience, et mit sa confiance en Dieu. Le magicien lui fit jeter de l'eau au visage, et donner ensuite quelque chose à manger. Il le tourmenta ainsi pendant trois mois entiers, durant lesquels le vaisseau continua sa route.

Au bout de trois mois, il s'éleva une tempête affreuse, et la mer en furie menaçait d'engloutir le vaisseau au fond de ses abîmes. Le capitaine et les matelots, reconnaissant dans cette tempête la main de Dieu qui vengeait les cruautés exercées pendant trois mois sur ce pauvre jeune homme par le magicien, jetèrent à la mer les esclaves de ce dernier, en le menaçant de lui faire éprouver le même sort. Le magicien, voyant sa vie en danger, changea de discours et de conduite envers Hassan. Il le fit délier et habiller, et lui promit de le ramener dans son pays. « Voyez, mon fils, lui dit-il, tout cela est pour votre bien ; j'ai voulu mettre votre patience à l'épreuve, et vous en faire un grand mérite devant le ciel. » Le capitaine et les matelots se réjouirent en voyant le changement de conduite du Persan, et peu à peu se calma la tempête.

« Où allons-nous? demanda Hassan. — A la Montagne des Nuages, répondit le Persan, où se trouve l'elixir sur lequel repose toute l'alchimie. » Hassan ajouta foi à ces paroles, et resta l'esprit libre d'inquiétude. Ils naviguèrent de la sorte encore pendant trois mois entiers. Au bout de ce tems, le vaisseau aborda sur un rivage dont le sable était de diverses couleurs. « Nous voici au terme de notre voyage, dit le Persan, et nous allons débarquer. » Ils s'avancèrent dans le désert, et le Persan tira de sa poche un petit tambour et une tablette couverte de caractères talismaniques; ensuite il frappa sur le tambour, et l'on vit aussitôt des nuages de poussière s'élever de tous côtés. Hassan fut effrayé, et se repentit d'avoir suivi le Persan à terre. « Ne craignez rien, lui dit le magicien; si vous ne m'eussiez pas été utile, je vous aurais laissé dans le vaisseau, et vous allez bientôt voir que cette poussière va produire quelque chose à notre avantage. » Le tourbillon de poussière se dissipa, et l'on vit paraître trois chevaux. Le Persan monta sur le premier, Hassan sur l'autre, et le troisième fut chargé de provisions. Après avoir marché sept jours dans le désert, ils aperçurent un dôme supporté par quatre colonnes d'or, et descendirent pour se reposer. « Entrerons-nous dans ce palais?

demanda Hassan. — Non, sans doute, répondit le Persan; il est habité par des démons, mes ennemis, dont je vous raconterai l'histoire une autre fois; mais partons maintenant. » Le magicien frappa sur le tambour; les chevaux s'avancèrent, et les deux voyageurs continuèrent de marcher encore pendant sept jours.

« Que voyez-vous? demanda le Persan au jeune homme, le huitième jour. — Je vois, répondit-il, un nuage immense qui s'étend de l'orient à l'occident. — Ce n'est point un nuage, répondit le Persan, mais bien une montagne dont la cime s'élève au-dessus de la région des nuages; c'est là le but du voyage que j'ai entrepris avec vous. » Ces paroles parurent de mauvais augure au jeune Hassan. « Apprenez-moi, je vous en supplie, dit-il, pourquoi vous m'avez amené ici. — L'alchimiste, répondit le Persan, a besoin dans ses opérations d'une plante qui ne croît que sur cette montagne dans la région qui s'élève au-dessus des nuages; c'est cette plante que vous devez me chercher. — Je vais vous obéir, » répondit Hassan d'un ton soumis; mais il tremblait de toutes ses forces, et croyait que c'en était fait de lui. Il se rappelait avec douleur sa mère et sa patrie; et chaque fois que ce souvenir s'offrait à sa mémoire, il se mettait à pleurer amèrement.

Lorsqu'ils furent arrivés au pied de la montagne, ils mirent pied à terre. « Voici, dit le Persan, la demeure des génies, des gouls et des démons. » Ensuite il embrassa le jeune Hassan, en lui adressant ces paroles : « Ne conservez dans votre cœur aucun ressentiment de ce qui s'est passé entre nous deux, mon fils, et promettez-moi de faire exactement tout ce que je vais vous dire. » Hassan le lui promit. Le Persan tira de son sac de la farine dont il fit trois petits pains; ensuite ayant appelé les chevaux au bruit du tambour, il en tua un et l'écorcha.

« Maintenant, mon fils, dit-il, placez-vous sur ce cuir dans lequel je vais vous coudre. Les oiseaux vont venir vous enlever, et vous transporter sur une plaine qui couronne le sommet de la montagne; alors fendez le cuir avec ce couteau, et les oiseaux effrayés prendront la fuite. Vous m'appellerez ensuite du haut de la montagne, et je vous dirai ce que vous avez à faire. »

Le jeune Hassan se laissa coudre dans la peau du cheval, et Behram lui donna pour toute provision trois pains et une cruche d'eau. Un rokh (1) descendit et l'enleva sur le sommet de la montagne. Alors Hassan

(1) Voyez, sur cet oiseau fabuleux, Bochart, *Hiérozoïon*, vol. II, pag. 84; Marco-Paulo, liv. III, ch. XL, et Hole, *Remarks on the Arabian Nigths*, pag. 48 et 144.

sortit du cuir, et appela le magicien qui sauta de joie en le voyant heureusement arrivé. « Qu'apercevez-vous là-bas? lui demanda-t-il.—Je ne vois, répondit Hassan, qu'une grande quantité de poudre noire.—Eh bien, reprit le magicien, c'est précisément ce que je cherche; remplissez un sac de cette poudre, et jetez-le moi, mon fils, mon bien-aimé Hassan. » Il le lui jeta; mais à peine le magicien l'eut-il en sa possession, qu'il s'écria : « A présent, chien, vis ou meurs; j'ai ce qu'il me faut, et je m'inquiète peu de toi. » En disant cela, il s'éloigna. « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu! » dit le pauvre Hassan, et il se soumit avec résignation au sort que la Providence lui envoyait.

Il se mit à parcourir la plaine qui s'étendait au sommet de la montagne; et, étant arrivé au côté opposé, il aperçut la mer dont les flots battaient le pied de cette montagne. Soit désespoir, soit confiance en Dieu, Hassan se précipita dans les flots, abandonnant sa destinée aux vagues qui le reçurent sain et sauf, car c'était un excellent nageur. Après avoir nagé longtems (l'histoire ne dit point combien d'heures ou de jours), il aborda sur un rivage qui lui était inconnu. Il se mit en marche, et arriva au même palais auprès duquel il s'était arrêté avec le magicien, et où ce dernier avait refusé d'entrer, en disant qu'il était habité

par ses ennemis. « Au nom de Dieu ! dit Hassan, il faut que j'entre ici ; peut-être y trouverai-je quelque consolation à mes maux. »

Il entra dans le château dont les portes étaient ouvertes. Dans la première cour, il vit assises sur un sofa deux jeunes filles qui jouaient aux échecs. L'une d'elles ayant tourné la tête, aperçut Hassan, et poussa un cri de joie, en disant : « Ah ! voici le jeune homme que Behram avait enlevé cette année. — Oui, madame, répondit Hassan, je suis cet infortuné. — Je prends Dieu à témoin, ma sœur, dit la plus jeune à l'aînée, que j'adopte ce jeune homme pour mon frère, et que je veux partager avec lui mes peines et mes plaisirs. » Ensuite elle l'embrassa, et, le prenant par la main, le conduisit dans l'intérieur du palais, où, avant toute chose, elle remplaça par des vêtemens magnifiques les haillons dont il était couvert. Les deux sœurs se mirent à table avec Hassan, et le prièrent de leur raconter ses aventures, lui promettant à leur tour de lui raconter leur propre histoire, afin qu'il apprît à se tenir en garde une autre fois contre cet abominable magicien. Hassan satisfit leur curiosité ; et, après quelques exclamations arrachées par l'indignation aux deux sœurs qui jurèrent la mort du magicien, la plus jeune raconta leur histoire en ces termes :

« Il faut que vous sachiez, mon frère, que nous sommes princesses, et que notre père est un puissant roi des génies qui règne sur une multitude de peuples de mareds et autres génies. Le ciel lui a donné sept filles; mais, par un singulier caprice, qui ne peut trouver d'excuse à mes yeux, il jura de n'en marier jamais aucune. Ayant fait venir ses vizirs, il leur demanda s'ils ne connaissaient point un lieu qui ne fût fréquenté ni par les hommes, ni par les génies, et pût servir d'habitation aux sept princesses. « Le lieu que vous cherchez est trouvé, répondirent les vizirs; il y a la Montagne des Nuages qui était autrefois habitée par des génies de la cour du roi Salomon. Depuis ce tems elle est abandonnée et déserte, et cependant on y trouve en abondance des arbres, des fruits, et des eaux délicieuses, fraîches comme la glace et douces comme le miel. » Aussitôt mon père nous envoya ici sous une bonne escorte. Nos cinq autres sœurs sont à la chasse dans ce moment-ci, et parcourent les champs. Nous prions Dieu jour et nuit qu'il nous envoie un homme pour nous tenir compagnie. Vous nous êtes arrivé, mon frère, dans un instant favorable, et vous pouvez être tranquille sur l'avenir. » Ces paroles flatteuses furent accompagnées de plusieurs pièces d'étoffes dont la jeune fille lui fit présent.

Les cinq autres princesses arrivèrent alors ; et, charmées aussi de voir un si aimable jeune homme, elles lui firent le plus gracieux accueil. Hassan demeura donc auprès d'elles, et il les accompagnait dans leurs parties de chasse et dans leurs promenades. Cette vie agréable lui rendit bientôt toute sa fraîcheur et son embonpoint, et chaque jour voyait s'augmenter la faveur dont il jouissait auprès des princesses. Elles lui firent souvent raconter son histoire ; et, toutes les fois qu'il citait la réponse de Behram, que ce château était habité par des démons, elles juraient de se venger de cette nouvelle offense par la mort du magicien.

Une année s'était écoulée de la sorte, lorsqu'un matin Hassan aperçut Behram qui entraînait un jeune homme auquel il faisait souffrir mille tourmens. « Mes sœurs, dit Hassan aux sept princesses, aidez-moi à délivrer ce jeune homme, et à tuer le magicien. Cette action sera un mérite pour vous dans ce monde et dans l'autre. — Très-volontiers, répondirent les princesses. » Elles s'armèrent de pied en cap, et donnèrent au jeune Hassan une armure complète et un superbe coursier. Ils se mirent à la poursuite du magicien, et l'atteignirent précisément comme il cousait le jeune homme dans le cuir du cheval qu'il venait

d'écorcher. Hassan fondit sur lui, en s'écriant : « Ah ! scélérat ! abominable magicien ! esclave du feu ! excrément des enfers ! enfin tu es entre mes mains ! — Qui vous a donc délivré, mon fils ? demanda le magicien. — Celui qui te livre entre mes mains en ce moment, répondit Hassan, toi qui as trahi le pain et le sel ; » et, en disant cela, il lui coupa la tête. Les princesses, qui étaient restées spectatrices de loin, accoururent pour féliciter Hassan sur son courage et sa valeur. Ils retournèrent tous au palais. Tout-à-coup on aperçut un grand tourbillon de poussière. « Cachez-vous dans le pavillon du jardin, dirent les princesses à Hassan ; car nous ne savons point ce que signifie ce nuage de poussière. Bientôt la chose s'éclaircit, et la précaution des princesses avait été très-sage ; car c'était un corps de génies envoyé vers elles par leur père. Ces génies venaient chercher les princesses pour qu'elles assistassent à des fêtes qu'il voulait donner à un roi étranger. Elles se rendirent au pavillon où se trouvait Hassan ; elles lui apprirent leur départ, et le prièrent d'attendre leur retour dans le palais, et de s'en regarder comme le maître absolu. « Voici les clefs, lui dit la plus jeune ; mais je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré de ne point ouvrir la porte que je vais vous montrer. »

Hassan le promit. Les princesses prirent congé de lui, et, après leur départ, il resta plongé dans une profonde mélancolie. Il cherchait à se distraire par la chasse, et en parcourant le palais dont la beauté et les trésors le remplissaient d'admiration. Mais bientôt tout lui devint indifférent, en comparaison de la porte qu'on lui avait défendu d'ouvrir. « Je veux savoir, dit-il, ce que renferme cet appartement, dussé-je y trouver la mort. » Il ouvrit donc cette chambre mystérieuse, et n'y aperçut rien qu'une échelle au moyen de laquelle on montait sur la terrasse du palais. « Ah! s'écria-t-il, c'était donc pour me dérober le plaisir de ce beau spectacle, qu'on m'avait interdit l'entrée de cet appartement. » Il monta sur la terrasse qui était couverte de plantes et d'arbustes comme un jardin, et d'où l'on découvrait un point de vue admirable. Il parcourut en tout sens ce merveilleux jardin, et arriva enfin auprès d'un pavillon dont les murs étaient formés d'une mosaïque des pierreries les plus précieuses, telles que les rubis, les émeraudes, les améthystes. Au milieu de ce pavillon se trouvait un bassin, auprès duquel on voyait un trône de bois d'aloès, enrichi d'or et d'ornemens d'un travail exquis. Une multitude d'oiseaux voltigeaient autour de ce trône, en chantant sur différens tons les louanges

de Dieu. Hassan resta frappé d'étonnement à l'aspect de toutes les merveilles qu'offrait la terrasse. Tout-à-coup il aperçut de loin dix oiseaux qui dirigeaient leur vol vers le pavillon. Comme il craignait d'être trahi, il se cacha, le mieux qu'il put, dans un bosquet, pour voir ce qui allait se passer. Parmi les dix oiseaux, il en remarqua un auquel les autres paraissaient obéir et donner des preuves de respect. Les oiseaux s'étant approchés du bassin, se dépouillèrent de leurs plumes, et Hassan vit, ô surprise! dix jeunes filles d'une beauté ravissante qui se plongèrent dans l'eau pour se baigner. L'une d'elles se tenait à une certaine distance des autres, et la vue de cette beauté ravit la raison au pauvre Hassan. « Ah! s'écria-t-il, je sais maintenant pourquoi mes sœurs chéries m'avaient défendu d'ouvrir cette porte! Mon repos est à jamais perdu! »

Les jeunes filles sortirent du bain; et Hassan, dont les yeux étaient attachés sur la plus belle des belles, vit alors des charmes qui achevèrent de le priver entièrement du peu de raison qui lui restait encore. Il vit... ah! que ne vit-il pas!... et même la robe de gaze verte dont elle se revêtit ne déroba rien à ses regards. On pouvait dire avec un poète :

« Une jeune fille, dont les joues effaçaient l'éclat du soleil, s'est

» avancée vers moi revêtue d'une robe verte. Elle ressemblait à un » rosier en fleur, que les zéphyrs seuls osent caresser.

Les jeunes filles ayant repris leurs vêtemens, se mirent à jouer et à folâtrer ensemble. Hassan ne pouvait détourner les yeux de cette belle des belles dont les charmes surpassaient tout ce que l'imagination peut rêver de plus parfait. Sa bouche ressemblait au sceau de Salomon ; ses cheveux étaient longs et noirs comme une ténébreuse nuit d'hiver ; ses yeux avaient le tendre éclat des yeux de la gazelle (1), et ses joues les couleurs de l'anémone ; ses dents étaient des perles renfermées dans une coquille de corail, et sa gorge offrait deux oranges dont la blancheur égalait la fermeté ; sa taille élégante et flexible, semblable à la tige d'un palmier, reposait sur des hanches d'une ampleur voluptueuse et d'un éclat éblouissant. On pouvait encore dire avec un poète :

« Une main blanche et potelée, semblable à la cire mêlée avec le » miel ; des yeux noirs, étincelans comme un glaive des Indes. On » osait comparer ses joues à la rose, mais elle en fut irritée. Les » couleurs de la rose, dit-elle, ressemblent aux miennes ? les pom-

(1) Les Arabes expriment la beauté d'une femme en disant qu'elle a les yeux d'une gazelle. Toutes leurs chansons amoureuses ne parlent que des yeux noirs et des yeux de gazelle ; et c'est à cet animal qu'ils comparent toujours leurs maîtresses, pour faire tout d'un coup

» mes de grenades doivent donc aussi se comparer avec les pommes » de mon sein ? Il y a, dans les jardins, des roses et des grenades pour » ceux qui les désirent ; mais qui osera porter un regard d'envie sur » les roses et les grenades de mon jardin ? »

Elle passa plusieurs heures en se livrant à mille jeux innocens avec ses compagnes ; mais la nuit arriva. « Filles du roi, dit-elle alors à ses compagnes, il est tems de reprendre nos habits. » Elles prirent leurs vêtemens de plumes et s'envolèrent, tandis que le pauvre Hassan, tout stupéfait, les suivait des yeux. Des torrens de larmes vinrent inonder ses joues, et il exhala la violence de sa passion dans ces vers :

« Comment le sommeil pourrait-il fermer mes yeux, puisque je » ne te vois plus ? Puis-je goûter le repos, puisque tu es loin de » moi ? Mais non ! viens, ô sommeil ! appesantir mes paupières : » peut-être aurai-je le bonheur de la voir au moins en songe. »

Hassan descendit dans la chambre défendue dont il ferma la porte, et, sans prendre aucune nourriture, resta plongé dans une profonde rêverie. Il passa la nuit sans sommeil, improvisant de tems en tems des vers que lui inspirait sa passion.

le portrait d'une beauté achevée. Effectivement, il n'y a rien de si mignon ni de si joli que ces gazelles ; on voit surtout en elles une certaine crainte innocente qui ressemble fort à la pudeur et à la timidité d'une jeune fille. La Roque, *Voyage en Palestine.*

Au lever du soleil, il remonta sur la terrasse, et demeura jusqu'au soir dans le pavillon, attendant le retour des oiseaux. Lorsqu'il vit son espérance trompée, le désespoir s'empara de lui, et il passa encore la nuit sans prendre de nourriture et sans pouvoir fermer les yeux; il se trouvait dans cette ivresse de la passion qu'un poète a exprimée dans ces vers :

« Ah ! quand luira-t-il pour moi le jour où tu éteindras, par ta » présence, le feu qui dévore mes entrailles? cet heureux jour où » nous nous enlacerons dans les bras l'un de l'autre, où ma bouche » pressera la tienne !

» Qui l'a osé dire, que l'amour était rempli de douceur? — Hé- » las ! son amertume surpasse encore celle de la myrrhe ! »

Cette passion dévorante pour une inconnue consuma Hassan jusqu'au retour des sept princesses. Tout-à-coup elles reparurent dans le palais, et se désarmèrent. La plus jeune seule courut vers son frère avant de se débarrasser de son armure. Elle le trouva dans un cabinet écarté; il n'était plus reconnaissable à cause de sa maigreur. La princesse fut vivement touchée de le voir dans ce triste état. « Qu'avez-vous, mon frère? lui dit-elle, que vous est-il arrivé? Ouvrez votre cœur à une sœur qui sacrifierait sa vie pour vous être

utile. » Hassan improvisa ces vers qu'il interrompit à chaque instant par ses soupirs :

« Regardez attentivement ; ne reconnaissez-vous pas à ces signes » la mort ou l'amour? Ne voyez-vous pas les symptômes d'une pâ» leur mortelle et d'une vie qui s'éteint? La mort et l'amour n'ont» ils pas cela de commun dans la vie humaine, que l'on commence » par en parler légèrement et l'on finit par en être victime? »

« Pourquoi ces vers, mon frère? dit la princesse ; parlez-moi en prose, je vous prie. Que vous est-il donc arrivé ? dites-le moi, je vous en conjure, par les nœuds sacrés qui nous unissent. »

Les larmes de Hassan coulèrent en abondance. « Ah ! ma sœur, répondit-il, quels secours pouvez-vous apporter à ce que je vais vous dire ? vous ne pourrez que me laisser mourir. — Non, mon frère, reprit la princesse, je viendrai à votre aide, dût-il m'en coûter la vie : parlez. » Alors Hassan raconta ce qu'il avait vu dans le pavillon, et comment depuis ce tems il avait passé dix jours sans prendre de nourriture. La princesse fut touchée de son récit et de ses larmes, et eut compassion de son désespoir. « Mon frère, dit-elle, consolez-vous ; je ferai tous mes efforts pour vous sauver, fallût-il faire le sacrifice de ma vie ; mais il faut que vous me promettiez le plus pro-

fond silence. Si mes sœurs vous demandent si vous avez ouvert la porte défendue, répondez que non, et assurez-les que vous avez langui dans la solitude de ce palais en attendant leur retour. » Elle prit congé de lui, et, les larmes aux yeux, vint rejoindre ses sœurs. « Mon pauvre frère, leur dit-elle, est bien malade ; depuis dix jours il n'a pas mangé : notre absence l'a plongé dans le désespoir. Nous l'avons laissé seul, sans ami, sans compagnon, et le pauvre jeune homme, accablé d'ennuis, s'est rappelé le souvenir de son père et de sa mère. Il faut avoir compassion de son sort. » Les princesses s'empressèrent aussitôt d'aller consoler leur frère ; elles s'efforcèrent de le ranimer par leur présence, et lui racontèrent toutes les fêtes et les merveilles qu'elles avaient vues à la cour du roi leur père. Elles firent pendant un mois entier les mêmes tentatives sans calmer sa douleur, et elles en furent vivement affligées. Au bout de ce tems, elles sortirent du palais pour aller à la chasse, excepté la plus jeune qui demanda à rester à la maison pour veiller sur le malade, et ses sœurs lui surent bon gré de son attention pour leur hôte. Après leur départ du palais, la plus jeune dit à Hassan : « Maintenant, montrez-moi le lieu où vous avez vu votre belle. » Hassan essaya de se traîner jusqu'à la

chambre défendue ; mais il n'en eut pas la force : sa sœur fut obligée de le soutenir dans ses bras, et elle parvint avec lui sur la terrasse. « Dans lequel de ces pavillons, lui demanda-t-elle, avez-vous aperçu celle qui vous cause tant de tourmens ? car ils appartiennent à plusieurs princesses qui viennent se promener ici de tems en tems. » Hassan lui montra celui où il s'était caché. « Mon Dieu ! s'écria-t-elle en pâlissant, c'est dans celui-ci ? — Pourquoi changez-vous de couleur ? demanda Hassan. — Ah ! malheureux, dit-elle, c'est le lieu de plaisance de la fille du roi des rois parmi les génies, qui règne sur des pays sans bornes, et a sous ses ordres une foule de rois : mon père même est un de ses lieutenans et de ses vassaux. Il faut une année entière pour aller d'ici dans ses états ; et, outre cela, ils sont environnés d'une mer que les hommes ni les génies ne peuvent traverser. Il a sept princesses, et sa garde est composée de vingt-cinq mille demoiselles d'une naissance illustre, dont chacune commande un corps de mille hommes. Les sept princesses excellent toutes dans l'art de monter à cheval ; mais la plus jeune, qui occupe ce pavillon, les surpasse toutes dans cet art comme en courage et en adresse, ainsi que dans la connaissance de la magie. Les jeunes filles que vous avez vues avec elle sont les

filles des grands officiers de l'empire, et leurs manteaux de plumes appartiennent à la garde-robe des génies. Le seul moyen que vous ayez de vous rendre maître de sa personne, c'est de vous emparer de ce vêtement enchanté (1). Attendez donc ici leur retour, car elles viennent à chaque nouvelle lune : cachez-vous bien; emparez-vous de son habit tandis qu'elle sera au bain, et cachez-le bien secrètement. Ses compagnes reprendront leurs habits de plumes et s'envoleront : ne lui rendez pas le sien, ou vous êtes perdu. Saisissez-la par les cheveux, et entraînez-la avec vous : elle vous obéira; mais surtout gardez-vous de lui rendre son manteau de plumes. »

Ces paroles transportèrent de joie Hassan, et lui rendirent une nouvelle vie. Il embrassa sa sœur, en la remerciant mille fois de sa bonté. Ils descendirent dans le palais, et revinrent sur la terrasse le lendemain qui était précisément le jour de la nouvelle lune. Les oiseaux arrivèrent et descendirent dans le bassin, après avoir ôté leurs manteaux de plumes. Pendant que les filles du roi des génies s'entretenaient ensemble, Hassan fut assez heureux pour s'emparer du

(1) Il est assez remarquable qu'il existe en Allemagne une tradition à peu près semblable, et qui a fourni le sujet d'un des contes de Musæus, intitulé le *Voile enlevé.*

vêtement de la belle des belles, sans être aperçu. Lorsque, en sortant du bain, elle ne trouva plus son voile, elle poussa un cri de désespoir, et se meurtrit le visage et la poitrine. Ses compagnes l'aidèrent dans ses recherches jusqu'à ce que la nuit fût arrivée; mais s'envolant alors, elles la laissèrent seule sur la terrasse. Aussitôt Hassan, s'armant de courage, s'élança de sa rètraite, et, saisissant la belle par les cheveux, l'entraîna dans sa chambre, où il l'enferma, sans se laisser toucher par ses cris et son désespoir; ensuite il courut annoncer cet heureux succès à sa sœur. Celle-ci se rendit à l'instant dans le pavillon, et se jeta aux pieds de la princesse pour lui rendre hommage. « C'est donc ainsi, lui dit la belle des belles, c'est donc ainsi que les enfans des hommes traitent les filles des rois? Vous connaissez la puissance de mon père; vous savez que les rois des génies lui sont soumis, et qu'il commande à d'innombrables légions d'esprits et de démons, et vous avez osé recevoir un homme pour trahir la fille de votre souverain! Comment cet homme a-t-il trouvé le chemin de mon pavillon? »

La sœur de Hassan découvrit à la princesse la violente passion de son frère; elle en fut touchée, et vit bien qu'elle devait renoncer pour l'instant à tout plan

d'évasion. La sœur de Hassan lui donna les plus riches habits pour se vêtir ; elle lui servit ensuite à manger, et fit tous ses efforts pour bannir son chagrin. Mais la fille du roi des génies passa la nuit entière à verser des larmes. Le matin, elle se consola un peu, et dit : « Je vois bien qu'il était écrit dans ma destinée que je devais être séparée de mon père et de ma famille ; il faut me soumettre aux arrêts du destin ! » La sœur de Hassan ne cessa de la maintenir dans cette résolution, et fit si bien que les larmes de la princesse s'arrêtèrent, et qu'elle se résigna à son sort. Alors la sœur de Hassan appelant son frère : « Rendez-vous, lui dit-elle, vers votre bien-aimée ; baisez-lui respectueusement les mains et les pieds, ainsi que le front, et dites-lui : « Vie de mon ame ! charme de mes yeux ! tranquillisez-vous sur votre sort ; mon dessein n'est point de vous faire de mal ; je veux être uniquement votre fidèle esclave, comme ma sœur est votre esclave soumise. Je n'ai point d'autre intention que de vous épouser et de vous conduire à Bagdad, où je vous achèterai des esclaves et une demeure digne de vous par sa magnificence. Bagdad est situé dans un pays enchanteur, et ses habitans sont les plus aimables du monde. »

Hassan adressait ce discours à la fille du roi des

génies, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup ; c'étaient les princesses qui revenaient de la chasse. Hassan alla à leur rencontre, et elles furent ravies de le voir dans une santé si florissante. Ensuite elles se retirèrent chacune dans sa chambre pour faire leur toilette, et ordonnèrent d'apporter le produit de leur chasse, qui consistait en gazelles, renards, lièvres, buffles et bêtes fauves de toute espèce. Hassan les dépeça et se mit à faire la cuisine. Les princesses furent honteuses en le voyant se livrer à cette occupation. « Mon frère, lui dirent-elles, pourquoi vous donnez-vous tant de peines ? » Hassan, touché de leur bonté, ne répondit que par ses larmes. « Que signifient ces pleurs ? lui demandèrent les princesses, et qui peut troubler la joie de ce jour ? Voulez-vous retourner au sein de votre famille ? Parlez ! n'êtes-vous pas notre frère ? » Hassan garda le silence ; mais la plus jeune des princesses prit la parole pour lui. « Il est en proie aux tourmens de l'amour, dit-elle ; ainsi pardonnez-lui s'il verse des larmes. » Aussitôt toutes les princesses le pressèrent de leur confier sa passion. Hassan pria la plus jeune de parler pour lui, et elle raconta toute l'histoire de Hassan à ses sœurs. Les princesses se rendirent aussitôt dans le pavillon où se trouvait la fille du roi des génies, et baisèrent la terre à ses

pieds. « Grande princesse, lui dirent-elles, votre aventure est vraiment extraordinaire; mais nous vous jurons par le Dieu puissant que nous l'ignorions tout-à-fait. Ce jeune homme n'est cependant pas indigne de votre pardon; à Dieu ne plaise qu'il entreprenne jamais rien contre votre honneur et votre réputation. Il a brûlé votre manteau de plumes; ainsi n'espérez donc plus qu'il puisse vous être rendu. » De cette manière les princesses la consolèrent peu à peu, et la firent consentir enfin à épouser Hassan. La joie la plus vive présida à ces noces; et Hassan, au comble de tous ses vœux, exprima son bonheur dans les vers suivans :

« De quel admirable mélange t'a composée la nature! La moitié » de ton corps est de rubis, le tiers de perles, la cinquième partie » de musc, la sixième d'ambre.

» Parmi les filles d'Ève, et même parmi les beautés divines qui » habitent les cieux, il n'en est aucune qu'on puisse te comparer.

» Veux-tu me donner la mort? Éloigne-toi. Veux-tu me rappeler » à la vie? Il suffit de ta présence.

» Ornement du monde! objet de mes désirs! qui pourrait jouir » du repos lorsqu'il contemple ton visage? »

« Eh bien, dirent les sept princesses à la fille du roi des génies, nous ferez-vous un reproche de vous avoir amené ici un homme qui parle en si beaux vers?

Oui ! reprit-elle, il est poète ? — Oui, répondirent les princesses, il fait avec une rare facilité des milliers de vers où règne un sentiment aussi vif. » Ce mérite de Hassan acheva enfin de lui gagner le cœur de sa nouvelle épouse. Ils passèrent ensemble quarante jours au sein de toutes les jouissances que procure un mutuel amour. Les sept princesses s'efforcèrent de varier chaque jour les plaisirs des deux époux, et de leur rendre le séjour du palais le plus agréable qu'il leur était possible. Au bout du quarantième jour, Hassan vit en songe sa mère, qui lui reprochait de l'avoir oubliée, tandis qu'elle passait les jours et les nuits à pleurer sur le tombeau qu'elle lui avait fait élever dans sa maison ; Hassan se réveilla les larmes aux yeux. Lorsque les sept princesses vinrent lui souhaiter le bonjour, elles demandèrent à la fille du roi des génies ce qui était arrivé à son époux. « Je n'en sais rien, leur répondit-elle ; mais je vais m'informer du sujet de son trouble. » Hassan lui raconta son rêve, et ses larmes commencèrent à couler de nouveau avec plus de violence. « Nous ne voulons point vous retenir ici, lui dirent les princesses, ni vous empêcher de retourner chez vous, pourvu que vous ne nous oubliiez pas ; nous exigeons de vous seulement que vous veniez nous visiter une fois tous les ans. »

Elles firent ensuite les préparatifs du voyage, et comblèrent de présens magnifiques l'épouse de Hassan. Au son du tambour magique on vit accourir des chevaux de tous les points de l'horizon. Les princesses les firent charger de provisions et de bagages, et elles accompagnèrent la caravane trois jours, durant lesquels on fit un chemin de trois mois.

Les adieux furent douloureux, surtout pour la plus jeune des sœurs qui versa des larmes sur le départ de son frère. Elle lui donna, comme une marque de souvenir, le tambour du magicien sur lequel il n'aurait qu'à frapper pour faire venir des chevaux toutes les fois qu'il voudrait retourner au palais.

Hassan et son épouse, après avoir traversé les montagnes et les vallées, les plaines et les déserts, arrivèrent enfin heureusement à Bassra, où demeurait la mère de Hassan. En approchant de sa maison, il l'entendit gémir et déplorer douloureusement l'absence de son fils ; ses yeux se remplirent de larmes, et il frappa à la porte. Sa mère vint ouvrir, et il se précipita dans ses bras. Après les premiers transports de leur joie mutuelle, Hassan raconta toutes ses aventures à sa mère, et lui présenta son épouse. «Dieu soit loué ! répondit-elle, que vous soyez revenu si heureusement et en si bonne compagnie ! Il est impos-

sible, mon fils, ajouta-t-elle, que nous restions, avec toutes les richesses que vous avez apportées, à Bassra, où nous sommes connus pour être pauvres, et où nous serons soupçonnés de nous livrer à l'alchimie. Il vaut mieux nous rendre à Bagdad, où nous vivrons sous la protection du khalife. — Vous avez raison, ma mère, dit Hassan » ; et il sortit à l'instant même pour louer un navire sur lequel il fit charger tous ses trésors, et s'embarqua avec sa famille.

A son arrivée à Bagdad, Hassan descendit dans un khan ou caravanserail. Mais, dès le lendemain, il se rendit chez les courtiers, et acheta une vaste maison qui avait appartenu autrefois à un vizir, et il la meubla avec une grande magnificence. Hassan y vécut trois ans avec son épouse, qui pendant ce tems l'avait rendu père de deux enfans, dont l'un s'appelait Nassir et l'autre Manssour. Le souvenir des sept princesses s'étant offert alors à sa mémoire, il éprouva le plus vif désir de les revoir. Ayant fait les préparatifs nécessaires pour ce voyage, et acheté les plus belles étoffes qu'il put trouver à Bagdad, il fit part à sa mère du projet qu'il avait formé. « Tout ce que je vous recommande pendant mon absence, ma mère, lui dit-il, c'est de garder bien soigneusement le manteau de plumes de ma femme, que j'ai caché dans le lieu le

plus secret de la maison. Si ma femme s'emparait de ce vêtement enchanté, elle s'envolerait à l'instant même avec ses deux enfans. Soyez donc bien sur vos gardes, et veillez surtout à ce qu'elle ne sorte point, et n'aille point sur la terrasse; car je crains que l'air ne lui découvre où est son vêtement: j'aimerais mieux mille fois perdre la vie, que d'être privé d'une épouse qui m'est si chère. — A Dieu ne plaise, mon fils, répondit la mère, que je sois assez simple pour avoir besoin que tu me recommandes quelque chose! Pars, mon fils, et sois certain que tu retrouveras ton épouse comme tu l'as laissée; cependant ne prolonge point trop long-tems ton absence. » Alors Hassan frappa sur le tambour; les chevaux parurent, et on les chargea du bagage nécessaire. Hassan prit ensuite congé de sa mère et de son épouse; et, après avoir laissé derrière lui les montagnes et les vallées, il arriva le onzième jour au palais des sept princesses. Son arrivée causa une joie extraordinaire à la plus jeune des sœurs. Elles ornèrent tout le palais de guirlandes de fleurs; et, pendant trois mois entiers, ce ne furent que fêtes, réjouissances et parties de chasse.

La femme de Hassan, qui malheureusement avait entendu son entretien avec la mère, songeait jour et nuit aux moyens de s'emparer de sa robe enchantée.

« Mon Dieu! dit-elle, le lendemain du départ de son époux, voici déjà trois ans que je suis ici, et je n'ai pas encore été au bain : il faut absolument que j'y aille aujourd'hui.—Ma fille, répondit la mère de Hassan, nous sommes étrangères dans cette ville, et votre mari est absent. Il serait beaucoup plus convenable que vous prissiez un bain à la maison : je vais moi-même vous en préparer ici un excellent. — Oh! reprit la fille du roi des génies, c'est une chose qu'on ne refuserait pas à une esclave, car elle quitterait la maison plutôt que de se voir condamnée à une pareille tyrannie. Vous savez, ma mère, que toutes les précautions des hommes sont vaines, et qu'une femme, si elle veut les tromper, trouve toujours moyen d'en venir à bout. » Elle se mit à verser des larmes. La mère de Hassan, voyant qu'il était impossible de détourner sa fille d'aller au bain, y consentit enfin, et l'accompagna. Toutes les femmes qui se trouvaient alors au bain furent ravies d'admiration par la beauté de l'étrangère. Le bruit de ses charmes se répandit bientôt dans tout le voisinage, et, en un instant, le bain se trouva rempli de femmes attirées par la curiosité de voir cette beauté merveilleuse. Parmi elles se trouvait une esclave du khalife, appelée Tohfetolavad, qui, ayant aperçu, en passant, cette foule de

femmes rassemblées devant la porte du bain, entra aussi pour voir ce qui s'y passait d'extraordinaire. Elle s'approcha de la princesse, et n'en pouvait détourner ses regards. Alors la princesse sortit du bain, et reprit ses vêtemens, qui ne firent qu'augmenter encore l'éclat de ses charmes. « Loué soit Dieu, dirent toutes les femmes enchantées de sa beauté ; loué soit Dieu, qui a formé une si belle créature ! »

Tohfetolavad sortit de la maison des bains avec elle, et la suivit pour connaître sa demeure ; ensuite elle hâta sa marche pour retourner au palais de sa maîtresse, la princesse Zobéïde, épouse et cousine du khalife Haroun-al-Raschid. Dès qu'elle fut arrivée, elle baisa la terre devant la princesse, qui lui demanda pourquoi elle avait tardé si long-tems à revenir. Alors Tohfetolavad lui fit un récit très-détaillé de la beauté ravissante qu'elle avait vue au bain, et qui était accompagnée de deux enfans semblables à la lune. « Je crains, poursuivit l'esclave, que le khalife, s'il voit cette beauté, ne veuille la posséder à tout prix, et ne fasse mourir son mari. Celui-ci est un marchand appelé Hassan, de Bassra ; il habite l'ancien palais du vizir, où il y a deux portes, dont l'une donne du côté de la ville et l'autre sur le fleuve. — Comment, reprit Zobéïde, tu la crois donc si belle

que le khalife, pour la posséder, oublierait les lois de l'équité, et arracherait la vie à son mari ? Est-ce donc une telle merveille de beauté ? Je veux la voir ; mais je te préviens que si je ne la trouve pas aussi belle que tu le dis, je te ferai couper la tête. Songe donc bien à ce que tu avances. Dans le sérail du khalife sont trois cent-soixante esclaves pour chaque jour de l'année ; crois-tu que, parmi elles, il ne s'en trouve aucune qui puisse être comparée avec cette beauté ? — Aucune, répondit l'esclave, elle est sans pareille ; ni dans Bagdad, ni dans le Dilem, ni dans la Perse : enfin, Dieu n'a rien créé qui puisse rivaliser en beauté avec elle. »

A ces mots, Zobéïde perdit tout-à-fait patience ; elle fit venir Mesrour, chef des eunuques et du harem : « Va, lui dit-elle, va sur-le-champ à l'ancien palais du vizir, aux deux portes, dont l'une donne du côté de la ville et l'autre sur le fleuve, et amène-moi la dame de cette maison, ainsi que ses deux enfans, et la vieille qui est avec elle. — Entendre, c'est obéir (1), répondit Mesrour en baisant la terre. » Il se rendit à la demeure de Hassan, et frappa à la porte.

(1) Formule dont se servent les esclaves en Orient, lorsqu'ils reçoivent un ordre.

« Qui est là ? demanda-t-on. — Mesrour, l'esclave du khalife, répondit le chef des eunuques. » On ouvrit, et Mesrour, après avoir salué la mère de Hassan, lui dit : « La princesse Zobéïde, fille de Kassem, et épouse du khalife Haroun-al-Raschid, fils d'Abbas, descendant du prophète (que Dieu répande sur lui sa miséricorde !) ; la princesse Zobéïde ordonne que vous vous rendiez au palais avec votre belle-fille et ses deux enfans. — Seigneur, répondit la mère de Hassan, nous sommes étrangères ici ; mon fils est en voyage, et il a défendu que sa femme sortît pendant son absence. Je crains que sa beauté ne coûte la tête à mon fils ; dites-moi la vérité, je vous prie. — Ne craignez rien, répondit Mesrour ; la princesse veut seulement voir votre belle-fille, pour s'assurer par ses propres yeux si la renommée n'élève point trop haut ses charmes. Ce n'est pas la première fois que je suis chargé d'un semblable message ; et, s'il plaît à Dieu, je vous conduirai saines et sauves au palais. »

Comme toute résistance aurait été inutile, la mère et l'épouse de Hassan s'habillèrent et suivirent Mesrour, qui les conduisit au palais de la princesse Zobéïde. « Levez votre voile », dit-elle. La femme de Hassan leva son voile, et Zobeïde fut éblouie de l'éclat de sa beauté. L'appartement semblait resplendir

des rayons de son visage, et toutes les esclaves la contemplèrent avec une admiration mêlée de surprise. Zobéïde la fit asseoir auprès d'elle sur un sofa, et ordonna d'orner la chambre de guirlandes de fleurs; elle se fit apporter ensuite de riches étoffes et des colliers de perles, dont elle fit présent à la fille du roi des génies. « Vous m'enchantez, lui dit-elle, et je vois que le tableau qu'on m'avait tracé de votre beauté n'est point exagéré. Une personne aussi accomplie que vous possède sans doute une multitude de talens; dans lesquels excellez-vous? —Je n'en possède qu'un seul, répondit la belle, mais il est merveilleux; il consiste à faire mille tours d'adresse dont vous pourriez être témoin, si j'avais mon manteau de plumes. —Où est ce manteau? dit Zobéïde.—Chez ma mère, répondit la princesse. — Bonne femme, dit Zobéïde en se tournant vers la mère de Hassan, allez chercher cet habit, pour que je voie l'usage qu'en fait votre fille. — Elle ne sait ce qu'elle dit, reprit la vieille; a-t-on jamais porté des habits de plumes? cette sorte de costume ne convient qu'aux oiseaux. — Je vous jure sur ma vie, dit l'épouse de Hassan, que cet habit est enfermé dans une cassette cachée dans la terre.— Voici, ma bonne femme, dit Zobéïde, en présentant à la mère de Hassan un collier de perles; voici un col-

lier de perles qui surpasse tout ce que les rois de la Grèce et de Perse ont jamais possédé de plus précieux en ce genre : allez nous chercher le manteau de plumes. » La mère de Hassan jura de nouveau qu'elle n'avait jamais rien vu de semblable. Remplie de colère, Zobéïde appela Mesrour, et lui ordonna d'aller à la maison de Hassan pour chercher le manteau de plumes qui était caché dans la terre. Mesrour prit les clefs pour obéir aux ordres de la princesse, et la vieille, tout en pleurs, se repentit amèrement d'avoir permis à sa fille d'aller au bain.

Mesrour revint bientôt avec le manteau de plumes. La fille du roi des génies le prit, et, après l'avoir ajusté selon son plaisir, elle se mit à voltiger autour de l'appartement, à la grande surprise de toute la cour. Elle prit ensuite ses deux enfans dans ses bras, et s'envola sur le toit du palais. Placée tranquillement sur l'endroit le plus élevé, elle adressa en vers ses adieux à la princesse et à sa belle-mère. « Vous ne voulez donc pas revenir avec nous ? lui demanda Zobéïde. —Princesse, répondit-elle, j'éprouve la plus vive reconnaissance pour vos bontés ; mais je ne puis en profiter. » S'adressant ensuite à la mère de Hassan : « Mon départ, lui dit-elle, m'afflige à cause de votre fils, car les jours de la séparation déchireront

son cœur ; mais s'il veut les abréger, il n'a qu'à venir aux îles de Wakwak. » Ensuite elle s'éleva dans les airs, et disparut bientôt dans les nuages avec ses deux enfans.

La mère de Hassan se meurtrit le visage, et fut sur le point d'expirer de douleur. « Si vous m'aviez prévenue, lui dit la princesse, qu'elle pouvait faire un semblable usage de cette robe fatale, je me serais bien gardée de la mettre en son pouvoir ; mais comment pouvais-je savoir qu'elle était de la race des génies ? Vous n'avez aucun reproche à me faire.—Oui, reprit la vieille, je suis la seule coupable. » Et pleurant amèrement, elle s'en retourna chez elle, où elle fit élever trois tombeaux auprès desquels elle passait les jours et les nuits à gémir. « O mon fils ! s'écriait-elle, ton image est toujours présente à mes yeux, et sans cesse mes lèvres murmurent ton nom ! L'amour que je sens pour toi coule dans mes veines, comme la pluie sur les rameaux des arbres. Mon cœur est oppressé. Ah ! quand ta présence viendra-t-elle adoucir mes chagrins ? Dieu clément et miséricordieux, ayez pitié de ma douleur ! »

Après avoir passé trois mois avec les sept princesses, Hassan songea enfin à partir. Elles lui donnèrent dix chameaux, dont cinq étaient chargés d'or

et cinq d'argent, et lui firent promettre de revenir bientôt les voir. Les sœurs l'embrassèrent toutes l'une après l'autre, et chacune lui adressa quelques vers fort tendres, qui exprimaient combien son départ les affligeait. Hassan leur répondit également en vers :

« Mes larmes coulent par torrens au jour du départ. Ce sont des » perles, et je vous en offre un collier. Comment puis-je m'arra- » cher des bras de l'amitié? Je n'en ai pas la force. Affermi dans » les étriers, je ne puis détourner les rênes. Mon corps s'éloigne, » mais mon ame demeure en ces lieux. Hélas! hélas! être arraché » à ce qu'on aime, c'est se voir priver de la vie! »

Hassan arriva heureusement chez lui, à Bagdad, mais il eut peine à reconnaître sa mère, tant le jeûne, les veilles et les larmes l'avaient changée. « Où est ma femme? où sont mes enfans? demanda-t-il. » Sa mère ne répondit que par des sanglots. Aussitôt Hassan parcourt toute la maison; il vole à l'endroit où il avait enterré la cassette; et ne la trouvant plus, il vit tout-à-coup la cause de son malheur. Furieux, il se précipite comme un insensé, le sabre à la main, sur sa mère, en la menaçant de la tuer si elle ne lui déclare pas la vérité à l'instant même. La vieille lui raconta tout ce qui s'était passé depuis la sortie de sa femme pour aller au bain, jusqu'aux dernières paroles qu'elle

avait adressées, sur le faîte du palais, concernant son époux et les îles de Wakwak.

Hassan poussa un grand cri, et, tombant sans connaissance, resta dans cet état jusqu'au coucher du soleil. Lorsqu'il revint à lui, il se roula sur la terre comme un serpent. Vers minuit son désespoir se calma un peu. « Voilà, s'écria-t-il, voilà l'état où m'a réduit ta fuite! Ne connais-tu donc pas les tourmens de la séparation? Ignores-tu qu'ils sont plus affreux que la mort, qui n'est rien en comparaison de ma douleur? » Ensuite il se mit de nouveau à parcourir la maison comme un insensé, et passa cinq jours entiers sans que sa mère pût lui faire prendre la plus légère nourriture. Il ne goûta aucun sommeil; seulement il fermait quelquefois ses paupières appesanties, et alors il lui semblait voir son épouse en larmes et affligée comme lui. « Ah! s'écriait-il dans son illusion, image chérie, ne t'éloigne pas de moi un seul instant! Lorsque je ferme les yeux, ce n'est que pour te voir. »

Sa mère ne parvint qu'avec beaucoup de peine à lui faire prendre quelque nourriture; il resta un mois entier dans une sorte d'égarement d'esprit. Au bout de ce tems, le désir de voir ses sœurs s'empara de son âme comme un éclair. Il frappa sur le tambour magique, et les chevaux parurent. Il se mit en chemin,

après avoir confié à sa mère le soin de la maison dont il s'était chargé depuis son mariage. Il arriva heureusement au palais de la Montagne des Nuages, et ses sœurs lui témoignèrent par les plus vifs transports la joie qu'elles éprouvaient de le revoir si tôt. « Ah ! leur dit-il, je souffre cruellement, et je cherche le seul remède qui puisse guérir mes maux. Je viens vers vous pour avoir des nouvelles de celle que j'aime ; j'interroge les vents pour leur demander s'ils peuvent m'apporter ses parfums. »

A ces mots, Hassan poussa un grand cri et tomba privé de sentiment. Les princesses effrayées s'empressèrent autour de lui en versant des larmes. Sept fois il essaya de se relever et d'exprimer en vers les tourmens de son amour, et sept fois il retomba par terre. Enfin, il rouvrit les yeux après un long évanouissement, et les fixa sur ses sœurs qui l'avaient rappelé à la vie en l'inondant d'eau de rose, et surtout de leurs larmes. Hassan leur raconta son histoire ; elles se regardèrent long-tems en silence. Enfin, elles s'écrièrent toutes à la fois : « Elevez vos mains vers le ciel, car il vous est plus facile d'y atteindre que de parvenir à l'endroit où se trouve maintenant votre épouse. » A ces mots, les larmes de Hassan coulèrent comme un torrent, et ses vêtemens en furent inondés.

Les sept princesses furent si touchées de sa douleur, qu'elles s'efforcèrent de le consoler. « Rassurez-vous, lui dit la plus jeune, et armez-vous de patience ; car vous connaissez le proverbe qui dit que « la patience est la clef de la consolation. » Prenez courage, essuyez vos larmes, et restez quelque tems avec nous, afin de vous remettre un peu. Je verrai pendant ce tems-là ce que je puis faire pour vous réunir à votre épouse et à vos enfans. »

Hassan continuait de verser des pleurs, et sa sœur cherchait à calmer son désespoir par ses discours et ses caresses ; mais tous ses efforts furent inutiles. Vivement émue elle-même de ce spectacle déchirant, elle ne put rester plus long-tems auprès de son frère ; elle s'éloigna donc et l'attendit dans l'appartement de ses sœurs. Elle les conjura de se joindre à elle pour tâcher de découvrir par quel moyen son frère pourrait trouver le chemin des îles de Wakwak. Ses sœurs lui promirent de faire tout leur possible ; mais plus d'une année s'écoula avant qu'elles eussent trouvé aucun moyen de venir à l'aide de Hassan, qui passa tout ce tems dans un continuel désespoir.

Les sept princesses avaient un oncle du côté paternel qui venait les voir régulièrement une fois tous les ans ; il s'appelait Abdol-Kodous, et chérissait d'une

manière particulière l'aînée des sœurs. Lors de sa dernière visite, il lui avait donné un petit sac rempli de parfums, en lui disant qu'elle n'avait qu'à brûler un peu de ce parfum s'il se présentait quelque circonstance où elle crût avoir besoin de son secours. Les sept princesses ayant échoué dans tous leurs plans et leurs projets, l'aînée pensa que son oncle pourrait peut-être tirer le pauvre Hassan de son embarras. Elle jeta donc un peu de parfum dans le feu, en appelant son oncle. Au même instant elle aperçut de loin un tourbillon de poussière, et, bientôt après, parut Abdol-Kodous monté sur un éléphant blanc. « Pourquoi, demanda-t-il, ai-je senti l'odeur du parfum que je vous avais laissé ? En quoi puis-je vous être utile, ma fille ? » La princesse lui raconta l'histoire de Hassan, que le vieillard connaissait déjà en partie ; car il savait comment ce dernier avait tué le magicien.

Abdol-Kodous, se baissant vers la terre, traça avec ses doigts plusieurs figures sur le sable, et dit, après un long silence : « Votre ami se tourmente inutilement ; il est impossible qu'il puisse aller aux îles de Wakwak. » A ces mots, les sept princesses appelèrent Hassan, et le prièrent d'écouter les sages conseils qu'allait lui donner leur oncle. « Mon fils, dit Abdol-Ko-

dous à Hassan, ne vous tourmentez plus inutilement; il est impossible que vous vous rendiez aux îles de Wakwak, quand même la cavalerie volante des génies et les sept planètes viendraient à votre secours. Vous êtes séparé de ces îles par sept vallées, sept mers et sept montagnes. Comment pourriez-vous les franchir? Renoncez donc à votre dessein, et retournez chez vous, c'est votre plus sage parti.» A ces mots, Hassan jeta un grand cri, et tomba évanoui. Les princesses ne purent retenir leurs sanglots; la plus jeune déchira ses vêtemens et se meurtrit le visage : le vieillard lui-même, ému par ce spectacle, partagea la compassion qu'inspirait aux princesses le sort de Hassan. « Cessez vos gémissemens, dit-il; reprenez courage, Hassan; avec l'aide de Dieu, je donnerai un meilleur tour à votre affaire : levez-vous et suivez-moi. » Hassa se leva, comme si ces paroles lui eussent rendu une nouvelle vie. Abdol-Kodous le fit monter derrière lui sur son éléphant, et ils voyagèrent pendant trois jours et trois nuits avec la rapidité de l'éclair. Ils arrivèrent auprès d'une montagne bleue dont tous les alentours étaient de la même couleur. Au milieu de cette montagne se trouvait une caverne dont l'entrée était fermée par une porte d'acier bleu. Le scheïkh Abdol-Kodous frappa à cette porte, et il en sortit un esclave d'un

bleu noir, qui tenait d'une main un sabre bleu, et de l'autre un bouclier de la même couleur. Le scheïkh lui arracha ses armes avec une promptitude incroyable; et, suivi de Hassan, entra dans la grotte dont l'esclave referma la porte derrière eux. Ils marchèrent environ l'espace d'une lieue dans une large galerie, au bout de laquelle ils trouvèrent deux énormes portes de bronze. Abdol-Kodous en ouvrit une, et dit à Hassan de l'attendre jusqu'à ce qu'il fût de retour. Au bout d'une heure, le scheïkh revint avec un cheval noir, tout sellé et bridé, sur lequel il fit monter Hassan. Ouvrant ensuite la seconde porte, il fut chercher un autre cheval pour lui-même. « Maintenant, dit le scheïkh, lorsqu'ils furent hors de la grotte, maintenant, mon fils, prenez ce livre à votre main, et allez où vous conduira votre cheval. Il s'arrêtera devant une grotte pareille à celle-ci : alors, mettez pied à terre, et, après avoir attaché la bride à la selle, laissez entrer le cheval dans la caverne. Cinq jours après, vous en verrez sortir un vieillard habillé de noir, et noir lui-même partout, à l'exception d'une longue barbe blanche qui lui descend jusqu'aux genoux. Baisez-lui les mains; placez sur votre tête le bas de sa robe, et tâchez de vous le rendre favorable; car lui seul peut vous aider dans votre difficile entre-

prise. Donnez-lui ce livre ; il le prendra sans dire un seul mot, et rentrera dans la grotte. Attendez encore pendant cinq jours avec patience à l'entrée de la grotte : un des esclaves du vieillard en sortira pendant ce tems ; mais tenez-vous sur vos gardes, car il viendra pour vous tuer. C'est une entreprise périlleuse, mon fils, je vous en préviens ; vous feriez beaucoup mieux de retourner auprès des princesses, qui vous prodigueraient les plus douces consolations. »

Hassan répondit à cette exhortation par des vers qu'il improvisa sur-le-champ, et dont le sens était qu'il aimait mieux mille fois braver les dangers de la mort, que de souffrir plus long-tems les tourmens de l'absence. Le scheïkh, voyant qu'il était impossible de faire renoncer Hassan à son projet, continua ses instructions de cette manière :

« Les îles appelées Wakwak (1), mon fils, sont sept

(1) Selon les géographes orientaux ces îles, au-delà desquelles il n'y a rien de connu, sont au nombre de six cents, et se trouvent dans la partie la plus orientale de la mer de la Chine. Il y croît, dit-on, un fruit qui ressemble au corps d'une femme ; et l'île de Dhahat ou Dhahi, qui a donné son nom à la mer de la Chine, est une des îles de Wakwak. Langlès pensait que ce nom désignait les îles de la Sonde, et non pas celles du Japon, comme l'ont cru quelques savans européens ; mais son opinion, que d'ailleurs il ne motive point, ne peut guère faire autorité.

îles habitées par des amazones, des génies et des démons de toute espèce. Jusqu'à présent personne n'est jamais revenu de ces îles ; c'est pourquoi, mon fils, je vous conjure encore une fois de vous en retourner chez vous. Votre épouse est fille du roi de ces îles ; est-il vraisemblable que vous puissiez l'enlever à son père ? Non, mon fils, renoncez à ce dessein ; Dieu vous accordera peut-être d'autres consolations en ce monde. — Non, reprit Hassan, je n'abandonnerai jamais ma femme et mes enfans, dût-il m'en coûter la vie ! — Vous êtes donc absolument déterminé à partir ? dit Abdol-Kodous. — Oui, répondit Hassan, et je vous prie d'adresser au ciel vos prières en ma faveur. » Ensuite il improvisa ces vers :

« O mon épouse, tu es l'objet de tous mes désirs et de tous mes » vœux ! Quoiqu'éloignée de moi, tu es sans cesse dans mon cœur. » Hélas ! bien que je sois riche par ton amour, je suis cependant » pauvre et digne de pitié. Je passe les nuits à contempler et à comp- » ter les étoiles, comme un berger qui compte son troupeau. O » vents ! si vous passez dans les lieux qu'elle habite, portez-lui mes » soupirs, et peignez-lui le chagrin qui me consume ! »

« Mon fils, lui dit le scheïkh, n'avez-vous pas une mère pour laquelle votre absence sera une source inépuisable de larmes ? Retournez auprès d'elle pour la consoler. — Je ne m'en retournerai point sans mon

épouse, répondit Hassan d'une voix à laquelle ne put résister le scheïkh. — Eh bien donc, reprit-il, partez sous la protection de Dieu. Voici le livre que je vous donne pour vous servir d'introduction auprès d'Ali le Père-des-Plumes; c'est mon ancien ami et maître : tous les génies lui obéissent par crainte et par vénération. »

Hassan prit congé d'Abdol-Kodous; et, pendant dix jours, laissa aller son cheval à son gré. Il arriva enfin au pied d'une chaîne de montagnes noires, qui s'étendait de l'orient à l'occident. En approchant de ces montagnes, son cheval se mit à hennir; aussitôt accoururent de tous côtés une multitude innombrable de petits noirs qui semblaient vouloir lui défendre le chemin. Hassan fut effrayé de leur nombre; mais il poursuivit sa route jusqu'à la porte de la grotte dont lui avait parlé Abdol-Kodous. Il descendit; et, après avoir attaché la bride au pommeau de la selle, il fit entrer son cheval dans la caverne, et s'assit à l'entrée, ainsi que le lui avait ordonné le scheïkh. Hassan y demeura pendant cinq jours plongé dans la plus profonde douleur, et improvisant de tems en tems des vers dans le genre de ceux qui suivent :

Comment puis-je guérir les blessures de mon cœur s'il s'é-

» chappe? Comment puis-je fermer mes yeux, si des torrens de lar-
» mes en coulent sans cesse? Absence, affliction, désirs, séparation
» de la patrie et de tout ce qui est cher! Oh! comment puis-je sup-
» porter tant de maux qui ont fondu sur moi tout-à-coup? »

Hassan exhalait ainsi son désespoir, lorsque le scheïkh Ali, fils de Balkis, sortit de la grotte. Il était noir depuis les pieds jusqu'à la tête, à l'exception de sa longue barbe blanche. Hassan, se jetant à ses pieds, lui présenta le livre qu'il avait reçu d'Abdol-Kodous. Le scheïkh prit le livre sans dire un seul mot, et rentra dans la grotte. Pendant les cinq jours suivans, Hassan continua de s'affliger plus vivement que jamais; il répétait souvent ces vers :

« Mes yeux ressemblent à la source d'un fleuve. La source des
» larmes est pour moi l'eau de la jeunesse.

» Les oiseaux, touchés de mes tourmens, pleurent avec moi; les
» bêtes sauvages, les nuages du ciel, versent des larmes sur mon
» sort. Je pleure lorsque le soleil descend derrière les montagnes sa-
» blonneuses; lorsqu'il paraît, je vois mes larmes mêlées avec la
» rosée de l'aurore. »

Le matin du sixième jour, le scheïkh Ali sortit de la grotte; mais cette fois il était vêtu de blanc. Il fit signe à Hassan de le suivre; celui-ci obéit, transporté de joie. Après avoir marché jusque vers le milieu du jour, ils arrivèrent à un vestibule voûté où le scheïkh

ouvrit une porte d'acier : il le conduisit ensuite dans une galerie dont le pavé était de pierres de différentes couleurs. Au sortir de cette galerie, ils trouvèrent une place couverte d'arbres de toute espèce habités par une multitude d'oiseaux. Aux quatre angles de cette merveilleuse place étaient quatre pavillons ; dans chaque pavillon se trouvait un bassin d'eau, et au milieu du bassin s'élevait un lion en or. Près de chaque bassin, on voyait un sofa sur lequel était assis un vénérable vieillard qui avait devant lui un nombre infini de livres, et une cassolette d'or où brûlaient des parfums ; auprès de chaque vieillard étaient plusieurs scheïkhs qui lisaient dans ces livres. Lorsque le scheïkh Ali entra, tous ces personnages se levèrent pour le saluer. Les quatre vieillards, quittant leurs sofas, vinrent s'asseoir auprès de lui ; et, lorsque tout le monde eut pris sa place, le scheïkh pria Hassan de raconter son histoire devant cette assemblée de sages. Hassan versa d'abord un torrent de larmes ; cependant elles se tarirent peu à peu, et il raconta toutes ses aventures depuis le commencement jusqu'à la fin. Les scheïkhs ne l'interrompirent point ; mais, lorsqu'il eut fini son récit, ils s'écrièrent tous à la fois : « Ah ! c'est le jeune homme qui s'est échappé des mains du magicien Behram, et de la Montagne

des Nuages où il doit avoir vu des choses très-étonnantes.—Racontez-nous donc, dit le scheïkh Ali, ce que vous y avez vu de merveilleux. » Alors Hassan raconta, à la grande satisfaction de toute l'assemblée, tout ce qui lui était arrivé sur la Montagne des Nuages. Lorsqu'il eut terminé son récit, les scheïkhs dirent au scheïkh Ali : « Vénérable vieillard, le sort de ce jeune homme est digne de pitié, et peut-être pouvons-nous contribuer à lui faire rendre son épouse. — Mes vénérables frères, répondit le scheïkh, c'est une grande affaire ; vous savez mieux que moi combien il est difficile d'arriver aux îles de Wakwak, et combien il est plus difficile encore d'en revenir. Vous connaissez le pouvoir des génies et des démons qui gardent ces îles ; ainsi, comment voulez-vous que Hassan parvienne jusqu'à la fille aînée de leur puissant roi ? —Vénérable père, répondirent les scheïkhs, ce jeune homme vous est recommandé par votre frère Abdol-Kodous, et vous ne pouvez refuser de répondre à ses intentions. » Hassan se jeta aux pieds du scheïkh ; et, plaçant le pan de sa robe sur sa tête, il conjura le vieillard de lui rendre sa femme et ses enfans. Les scheïkhs joignirent leurs prières aux siennes, et supplièrent Ali d'avoir pitié de cet infortuné jeune homme. « Ah ! reprit le vieillard, Hassan ne sait

pas ce qu'il désire ; mais enfin je ferai pour lui tout ce qui dépendra de moi. » Transporté de joie, Hassan lui baisa les mains, ainsi qu'à tous les autres vénérables scheïkhs. Ali demanda de l'encre et du papier pour écrire une lettre qu'il remit à Hassan, avec une cassolette et un petit sac rempli de parfums. « Si vous vous trouvez quelquefois, lui dit-il, dans quelque embarras, jetez dans le feu un peu de ce parfum, et appelez-moi, afin que je vienne vous délivrer du danger où vous vous trouverez. » Ensuite il appela un des isrits ou génies ailés. « Comment te nommes-tu? lui demanda-t-il. — Dehensch-ben-Faktas, lui répondit le génie.—Viens ici, reprit Ali. » L'isrit s'approcha du scheïkh, qui lui dit quelques mots à l'oreille. Le génie répondit par un signe de tête. « Montez, dit alors le scheïkh à Hassan, montez sur son dos, il vous portera jusque dans la région des nuages ; mais gardez-vous bien, si vous entendez chanter les anges, de mêler votre voix à leurs concerts ; votre perte serait inévitable. — Non, non, reprit Hassan, ils peuvent chanter tant qu'ils voudront, je n'ouvrirai pas la bouche. — Le deuxième jour, poursuivit le scheïkh, vous descendrez avec l'isrit sur une terre qui est de camphre blanc : lorsque vous aurez marché pendant dix jours, vous arriverez à la porte

d'une ville ; entrez-y, demandez à parler au roi, présentez-lui cette lettre, et faites ce qu'il vous dira. »

Après avoir baisé de nouveau les mains au scheïkh, Hassan prit congé des autres sages, et les remercia de leurs bontés pour lui. Ensuite il s'éleva dans les airs, monté sur le dos de l'isrit : celui-ci le porta dans la région des nuages, où ils entendirent les cantiques des anges, et le lendemain ils arrivèrent dans le pays dont la terre était blanche comme le camphre. Après une marche de dix jours, Hassan arriva à la ville, et présenta la lettre au roi, en baisant la terre à ses pieds. « Conduisez cet étranger dans le palais, et traitez-le bien », dit le roi, après avoir lu le contenu de la lettre.

Hassan resta dans le palais trois jours et trois nuits, pendant lesquels il fut magnifiquement traité, et le quatrième jour on le conduisit devant le roi. « Mon fils, lui dit ce prince, vous voulez donc, ainsi que me l'écrit le vénérable scheïkh Ali, vous rendre aux îles de Wakwak ? Cette entreprise exige beaucoup de réflexions et de préparatifs. Je suis roi de la terre de Camphre, et j'ai à mes ordres des armées innombrables qui ont plus d'une fois inutilement tenté d'aborder aux îles de Wakwak. Cependant, mon fils, d'après la

recommandation du scheïkh des scheïkhs (1), le vénérable Ali, je ferai pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir; je dois me conformer à son désir. Dans peu de jours, des vaisseaux des îles de Wakwak aborderont ici : si l'on vous demande qui vous êtes, faites-vous passer pour mon gendre. Lorsque vous serez arrivé aux îles de Wakwak, vous les verrez couvertes de cabanes; entrez dans une de ces cabanes, et attendez-y jusqu'à la nuit : alors viendront les amazones à qui elles appartiennent. Tout le succès de votre entreprise dépend de la manière dont vous traitera la maîtresse de la cabane que vous aurez choisie, c'est-à-dire, si elle se montre favorable ou non : dans le premier cas, elle peut vous conduire auprès de votre épouse; mais cette supposition n'est guère probable : cette entreprise vous offre les plus grands dangers, et je vous conseille, mon fils, de retourner chez vous, plutôt que d'exposer ainsi votre vie. Voilà tout ce que je puis faire pour vous : le reste est entre les mains de Dieu, et je vous recommande à sa protection. »

Deux mois entiers s'écoulèrent encore avant l'arrivée des vaisseaux des îles de Wakwak, qui ne ve-

(1) Ce mot fait au pluriel, en arabe, *schoyoukh*; mais j'ai cru devoir lui conserver, en français, la terminaison du singulier en ajoutant seulement un *s*.

naient qu'une fois tous les ans. Pendant tout ce tems, Hassan fut traité, comme l'hôte du roi, avec toute la distinction possible. Les vaisseaux arrivèrent enfin ; ils étaient chargés d'une multitude d'hommes, et jetèrent l'ancre à une certaine distance du rivage. On mit en mer les chaloupes qui devaient servir à descendre à terre les marchands, et à les ramener ensuite à bord. Le roi fit venir un des capitaines de navires, et le pria d'emmener avec lui son gendre, qui brûlait du désir de voir les îles de Wakwak. Le capitaine y consentit, et le roi réitéra au jeune Hassan le conseil de s'envelopper du plus grand mystère, s'il ne voulait pas courir à une perte certaine. Hassan remercia le roi, et on l'embarqua enfermé dans un coffre.

Après une navigation de dix jours, Hassan débarqua aux îles de Wakwak, et se plaça dans une des cabanes dont il vit la terre couverte. Le soir, il entendit un grand bruit semblable à celui d'une armée en marche. Effectivement, c'était une armée de femmes qui portaient toutes des cuirasses d'émeraudes. Hassan se jeta aux pieds de celle qui entra dans la cabane qu'il avait choisie, et arrosa de ses larmes le bord de ses vêtemens. « Dame de cette île, lui dit-il, ayez pitié d'un infortuné arraché des bras de son épouse et de ses enfans ; ayez pitié de moi, le ciel

vous récompensera de votre générosité. Au contraire, si vous me donnez la mort, vous vous préparez les tourmens de l'enfer. Je vous en conjure par le Dieu puissant, cachez-moi ici. » L'amazone, armée d'une cuirasse d'émeraudes, ainsi que ses compagnes, et qui se livrait en même tems aux armes et au commerce, fut touchée des larmes de Hassan. « Réjouissez vos yeux, lui dit-elle, et tranquillisez votre cœur; demeurez caché ici cette nuit, et demain je verrai ce que je puis faire pour vous. »

Hassan passa tout le jour suivant dans la cabane à verser des larmes. Le soir, la dame lui apporta une cuirasse, un sabre, une lance et un casque; mais elle s'éloigna aussitôt. Hassan s'arma, et il attendit, non sans se recommander à Dieu, l'issue de cette aventure. Tout-à-coup il aperçut des flambeaux et des torches qui précédaient une armée en marche; il se mêla parmi ces troupes, et arriva au camp vers la pointe du jour. Il chercha à reconnaître par quelque signe la tente de l'amazone qui l'avait reçu dans sa cabane; et, lorsqu'il l'eut découverte, il y entra : la guerrière amie était déjà occupée à se débarrasser de ses armes. Jusqu'alors, Hassan ne l'avait vue que le casque en tête et la visière baissée. Lorsqu'elle leva sa visière, Hassan fut étrangement surpris de voir une

vieille d'une difformité monstrueuse. « Comment es-tu venu ici ? » lui demanda-t-elle. Hassan se jeta aux pieds de la vieille ; et, pour n'être point obligé de voir son visage, il se couvrit les yeux avec le pan de son habit, et implora sa miséricorde. Touchée de cette marque de respect, la vieille le pria de lui raconter son histoire, et il la raconta depuis le commencement jusqu'à la fin, sans omettre la plus légère circonstance. « Consolez-vous, lui dit-elle, vous touchez au but de vos désirs : je vais donner quelques ordres nécessaires ; restez caché pendant ce tems-là. » La vieille frappa dans ses mains (1), et des femmes, qui remplissaient les charges d'officiers, parurent ; elle ordonna que toute l'armée se rendît au lieu qu'elle avait indiqué pour point de réunion. Hassan vit par ces ordres qu'un heureux hasard l'avait conduit auprès de la généralissime de l'armée. Schewahi

(1) Cette manière usitée en Orient pour appeler les esclaves et les serviteurs remonte à une haute antiquité ; et les récits de plusieurs voyageurs modernes prouvent qu'elle existe encore aujourd'hui. « Après avoir fait tous ses efforts pour nous faire sentir notre » infériorité, il voulut nous éblouir par sa splendeur et sa magnifi- » cence. Ayant *frappé dans ses mains*, un essaim d'esclaves richement » vêtus entra dans la salle, apportant des gobelets dorés remplis de » limonade et de sorbets, qu'ils nous présentèrent. » CLARK'S *Travels*, vol. I.

(c'était le nom de la vieille) se fit raconter encore une fois l'histoire de Hassan, en lui recommandant de dire l'exacte vérité ; Hassan obéit, et raconta son histoire précisément comme il avait fait la première fois. « Loué soit Dieu ! dit-elle, que votre bonheur vous ait adressé à moi et non à d'autres ; car votre perte était assurée. Je vois que vous aimez tendrement votre épouse et vos enfans, et c'est cet amour et cet attachement qui vous ont fait trouver grâce à mes yeux. Mais votre épouse, mon fils, se trouve dans la septième île qui est la plus grande, et donne aux autres le nom de Wakwak ; il faut sept mois pour s'y rendre d'ici. Le premier pays où l'on arrive est surnommé la terre des Oiseaux, et le vacarme que les oiseaux y font, par leurs chants et le battement de leurs ailes, ne permet pas d'y entendre une seule parole. Lorsque vous aurez voyagé pendant onze jours dans ce pays, vous arriverez à la terre des Animaux féroces, séjour effrayant, à cause des cris et des hurlemens des animaux de toute espèce. Après y avoir voyagé pendant vingt jours, on rencontre le pays des Génies. Là, on n'entend que des hurlemens affreux, on ne voit que des feux-follets et des nuages de fumée qui semblent vouloir défendre de toute part le chemin aux voyageurs. Pour traverser ces lieux dangereux, il n'y a point

d'autre moyen que de bander les yeux à son cheval, de se pencher la tête sur la selle, et d'aller pendant trois jours au grand galop. Ensuite on arrive au bord d'un grand fleuve, dont le courant conduit directement à l'île de Wakwak : cette île tire son nom d'un arbre qui porte des fruits semblables à des têtes humaines. Toutes les fois que le soleil se couche, ces têtes s'écrient : « Wakwak ! louange à Dieu créateur de tout l'univers ! » A ces cris, nous savons que le soleil est couché ; il en est de même lorsqu'il se lève. Au reste, tous les habitans de cette île sont des femmes, comme dans celle-ci, qui ne souffrent aucun homme parmi elles ; elles sont soumises au puissant roi des génies, qui tient sous ses ordres une armée innombrable de génies, de lutins et de démons de toute espèce. Votre parti le plus sage serait de vous en retourner comme vous êtes venu ; mais si vous persistez toujours dans votre dessein, je vous aiderai de tout mon pouvoir, pour hâter l'accomplissement de vos vœux. — Ah ! dit Hassan, je n'hésiterai pas un instant ; il faut absolument que je revoie mon épouse. » Ensuite il couvrit de larmes et de baisers les mains de la vieille.

Le lendemain, tout fut préparé pour son départ, et il se mit en chemin, accompagné de Mère-de-la-

Difformité. Ils arrivèrent à la première île qu'on appelait l'île des Oiseaux. Hassan manqua de perdre la tête par le bruit que cette multitude d'oiseaux faisaient par leurs chants et le battement de leurs ailes. Hassan était pâle de frayeur. « Que sera-ce donc dans l'île des Animaux féroces, lui dit la vieille, si les oiseaux vous inspirent tant de crainte? » Cependant ils traversèrent sans accident les pays des Animaux féroces et des Génies, et arrivèrent heureusement sur le bord du fleuve, où Mère-de-la-Difformité fit construire pour Hassan un pavillon magnifique formé d'ivoire et enrichi d'or et de perles. C'était ce lieu que la vieille, qui commandait en chef l'armée, avait désigné pour point de réunion. Les amazones s'y trouvèrent en grand nombre; et, comme elles prenaient Hassan pour une princesse, elles se déshabillèrent sans façon pour se baigner dans le fleuve. Mère-de-la-Difformité avait donné ordre à toute son armée de se baigner, pensant qu'elle pourrait peut-être, par ce moyen, découvrir la femme de Hassan parmi celles qui se baignaient : leurs charmes furent dévoilés aux regards de Hassan; mais il y resta insensible, car il n'y voyait point son épouse. Cependant il crut un instant reconnaître une dame qui s'avançait vers le fleuve, accompagnée de dix femmes pour la servir et de trente es-

claves. Sa suite portait des habits d'une étoffe merveilleuse, et qui était l'ouvrage des génies. « Ah ! dit Hassan, combien ces aimables personnes me rappellent les dix oiseaux qui venaient se baigner dans le palais de mes sœurs ! — Ne serait-ce point par hasard votre épouse ? demanda la vieille. — Oh, non, répondit Hassan, parmi toutes ces beautés il n'y en a aucune qui soit digne de lui être comparée. — Apprenez-moi donc, reprit la vieille, à quelles marques je pourrai la reconnaître. Comme je commande en chef sur les îles de Wakwak, je connais toutes les femmes et les jeunes filles qui s'y trouvent ; ainsi je finirai par rencontrer votre épouse parmi elles. — Mon épouse, répondit Hassan, a une taille élégante et légère, un visage arrondi, un sein élevé, des cheveux noirs comme la nuit, une voix enchanteresse, et une petite tache noire sur la joue ; son visage est éclatant comme la lune, sa bouche petite et charmante, et elle a encore d'autres appas cachés, que je n'ose... — Assez, interrompit la vieille ; comment ! vous n'avez pas encore achevé son portrait ? — Ah ! reprit Hassan, pourrais-je en finir jamais si je retraçais toutes ses beautés et ses charmes secrets ! Petit et charmant aussi est son pied délicat ; mais son cou s'élève avec grâce, son visage est riant, son teint

brille des couleurs de l'anemone, son sein offre les gracieux contours d'une grenade, une élasticité voluptueuse, et une blancheur éblouissante ; le sceau de Salomon est imprimé sur sa bouche où reposent la pudeur et la volupté.

— Hélas ! Hassan, s'écria la vieille, après avoir entendu ce discours, que venez-vous de me dire ? La personne que vous venez de dépeindre est la plus jeune des filles du puissant roi des sept îles. Sortez de votre erreur, mon fils ; ne courez point à une perte certaine, et ne m'entraînez pas avec vous dans l'abîme. » À ces mots, Hassan tomba évanoui ; et, lorsqu'il revint à lui, il pleura si amèrement, que ses vêtemens furent inondés de ses larmes. « Quoi ! s'écriait-il dans son désespoir, quoi ! il faut que je m'en retourne après être venu si loin ? Ne m'avez-vous pas dit vous-même que vous commandiez en chef sur les sept îles, et que toutes les jeunes filles étaient sous vos ordres ? — Oui, mon fils, reprit-elle, choisissez une de ces amazones, et je vous promets de vous la donner au lieu de votre épouse ; mais renoncez à un projet insensé qui vous livrerait entre les mains du roi : retournez-vous-en, car votre perte et la mienne sont inévitables. »

Hassan ne répondit à ce sage conseil que par des

larmes et de nouveaux transports. La vieille fut émue de l'excès de sa douleur. « Mais enfin, dit-elle, que puis-je faire pour vous ? Si l'on découvre que je vous ai laissé aborder dans l'île où se trouve la princesse, c'en est fait de ma vie. Jamais on ne me pardonnera de vous avoir fait voir toutes mes guerrières nues dans le bain. » Hassan lui jura qu'il n'avait rien vu. « Non, mon fils, reprit la vieille, partez, je vous en conjure ; je vous donnerai toutes les provisions nécessaires et une escorte sûre ; mais, au nom du ciel, éloignez-vous. » Hassan, se précipitant à ses pieds, lui embrassa les genoux. « Ma bienfaitrice, ma souveraine, dit-il d'une voix suppliante, comment puis-je m'en retourner après avoir souffert tant de fatigues et bravé tant de dangers ? comment abandonner ces lieux sans avoir vu celle qui m'y a conduit ? Peut-être la volonté du destin est-elle que je la retrouve après toutes les souffrances que j'ai endurées. » Après ces paroles, qu'il avait accompagnées de ses larmes, Hassan improvisa quelques vers inspirés par sa passion. Enfin, il dit tant de belles choses à la vieille guerrière, que, touchée au fond du cœur (on ne sait si c'est de sa prose ou de ses vers), elle lui promit de tenter tous les moyens pour l'accomplissement de ses vœux. Cette promesse fit renaître le calme dans le cœur de Hassan,

et il s'entretint tout le reste du jour avec Mère-de-la-Difformité.

A l'entrée de la nuit, les amazones se dispersèrent; une partie regagnèrent leurs tentes, et les autres se rendirent au palais dans la ville. Mère-de-la-Difformité emmena avec elle le jeune Hassan à la ville, et l'engagea à se tenir caché jusqu'à ce qu'elle eût instruit de son histoire la reine qui était une des filles et des princesses du grand roi des génies. La vieille ne connaissait pas cette princesse; elle savait seulement qu'on la nommait Nour-on-Nehar, c'est-à-dire Lumière-du-Jour. La vieille guerrière lui fit demander une audience, et l'obtint. La reine la reçut voilée, et lui demanda ce qui l'amenait auprès d'elle. Mère-de-la-Difformité, qui savait très-bien que Hassan et elle ne pouvaient espérer de salut qu'en avouant toute la vérité, lui raconta fidèlement son histoire, et lui peignit toute la violence de sa passion. Pendant ce récit, la reine était entrée dans une colère terrible. « Infâme vieille! s'écria-t-elle, est-ce à toi qu'il convient d'introduire des hommes dans les îles de Wak-wak? tu ne crains donc pas ma vengeance? Par la tête de mon père, le grand roi des génies! je ne sais ce qui m'empêche de te faire donner la mort à l'instant même, afin de servir d'exemple aux voyageurs à

venir et à leurs guides! Qu'on m'amène sur-le-champ le téméraire qui a osé aborder dans nos îles. » Mère-de-la-Difformité alla trouver Hassan, et lui dit que sa dernière heure était sans doute arrivée. Hassan se recommanda à Dieu, et suivit la vieille guerrière au palais. La reine le reçut comme elle avait déjà reçu la vieille, c'est-à-dire, le visage couvert de son voile. Elle lui demanda son nom, celui de sa femme et de ses enfans. « Reine de l'univers, répondit Hassan, je m'appelle le pauvre Hassan, de Bassra; le véritable nom de mon épouse m'est inconnu : quant à mes enfans, l'un se nomme Nassir, et l'autre Manssour. » La reine lui demanda ensuite quand il avait vu son épouse pour la dernière fois, et ce qu'elle lui avait dit en quittant sa maison. Hassan lui raconta de point en point, et mot pour mot, tout ce que l'on connaît déjà. « Ce sont des mensonges, dit la reine; si ton épouse avait voulu te revoir, elle ne t'aurait pas ainsi abandonné. » Hassan jura par les plus grands sermens que son épouse avait véritablement prononcé les dernières paroles qu'il venait de répéter. « Eh bien, dit la reine, j'écoute la voix de la clémence, et je te rendrai ton épouse, si tu peux la reconnaître parmi les dames de cette île, au nombre desquelles, selon toi, elle doit se trouver. Mais si tu ne la dé-

couvres pas, je te ferai pendre, sans autres formalités, à la porte du palais. — Par le Dieu puissant! s'écria Hassan, je le veux bien! »

La reine ordonna aussitôt de faire venir toutes les dames de la ville et du palais; mais Hassan ne trouva point son épouse parmi elles. La reine entra dans une violente colère : « Qu'on le traîne à l'échafaud, s'écria-t-elle, afin de guérir de la curiosité les étrangers qui voudraient à l'avenir s'introduire dans nos îles! » On se saisit de Hassan, on lui lia les pieds et les mains, et, le sabre hors du fourreau, l'exécuteur n'attendait plus que l'ordre de la reine pour abattre la tête de Hassan. Alors, Mère-de-la-Difformité se jetant aux pieds de la reine : « Grande reine, lui dit-elle, ayez pitié de cet étranger, et accordez-lui la vie. Sa mort serait une tache ineffaçable pour votre règne, n'en doutez point; le bruit de cette violation des droits de l'hospitalité se répandra partout. Il est plus grand, il est plus digne de vous de lui pardonner; vous devez agir ainsi en considération de l'amour qui l'a jeté dans cette erreur, de sa tendresse pour sa femme et ses enfans, et de son talent pour improviser les vers. Ne sera-t-il pas glorieux pour vous, qu'il célèbre vos louanges dans tous les lieux où il ira? Ainsi, montrez-lui votre visage à découvert, afin qu'il puisse

célébrer dans des vers votre beauté avec encore plus de vérité. — Qui suis-je et qu'est-il, reprit la reine d'un ton enjoué, pour que je lui fasse l'honneur de me montrer à lui sans voile ? » et, en disant ces mots, elle leva son voile. A son aspect, Hassan jeta un si grand cri, que le palais en fut ébranlé, et il tomba évanoui. La vieille fit tous ses efforts pour le rappeler à lui. « Qu'avez-vous donc, mon fils ? lui demanda-t-elle. — Ah ! répondit-il, la reine elle-même est mon épouse, ou du moins elle lui ressemble d'une manière étonnante. — Cet homme est fou, dit la reine. — Pardonnez-lui, reprit la vieille, sa passion lui a troublé l'esprit. » La reine se tourna ensuite vers Hassan : « Rassurez-vous, mon ami, lui dit-elle, reprenez vos sens et bannissez votre chagrin. — Souveraine des reines, dit Hassan, votre aspect ma ravi la raison : ou vous êtes mon épouse, ou votre ressemblance avec elle tient du prodige. — Et en quoi lui ressemblé-je ? demanda la reine. — Par la légèreté et l'élégance de la taille, répondit Hassan, la fraîcheur de votre teint, la grâce de vos manières, la douceur de votre voix. — Conduisez-le chez vous, dit la reine à Mère-de-la-Difformité, jusqu'à ce qu'il ait repris ses sens. Je verrai pendant ce tems ce que je dois faire, et vous me le ramènerez ensuite. »

Mère-de-la-Difformité emmena donc le jeune Hassan chez elle ; et, l'ayant recommandé à ses esclaves, elle revint auprès de la reine. « Prenez mille chevaux, dit alors la princesse, et rendez-vous au palais de mon père ; saluez ma sœur Splendeur-des-Dames, et priez-la de m'envoyer ses deux enfans, car j'ai le plus grand désir de les voir ; mais prenez bien garde de prononcer un seul mot touchant l'histoire de Hassan. Dites à ma sœur qu'elle me causerait un bien vif plaisir si elle pouvait venir elle-même ; mais, en tout cas, qu'elle envoie toujours ses enfans. Si les enfans ressemblent vraiment à Hassan, et qu'il soit leur père, je ne me refuserai pas à lui rendre ma sœur. Au reste, je vois bien maintenant, ainsi qu'on me l'a toujours dit, que j'ai une ressemblance extrême avec ma jeune sœur. »

Lorsque la vieille eut fait part à Hassan de son entretien avec la princesse, il fut transporté de joie, et lui couvrit les mains de baisers. « Allons, allons, dit-elle, laissez-moi m'acquitter de mon message, et alors vous me baiserez le visage si vous voulez : en attendant, réjouissez-vous de votre bonheur. »

La vieille ayant pris mille chevaux, se rendit à la ville où demeurait la princesse Splendeur-des-Dames, et qui était éloignée de trois jours de chemin de

celle où la princesse Lumière-du-Jour faisait sa résidence. La vieille s'acquitta de son message, et fit connaître à la princesse le désir qu'avait sa sœur de la voir avec ses enfans. « Ma sœur a raison, dit Splendeur-des-Dames ; je lui dois une visite depuis bien long-tems. » Et, à l'instant même, elle ordonna de faire les préparatifs pour son départ.

Le grand roi des génies se promenait précisément sur la terrasse de son palais, lorsqu'il vit dresser une tente hors des murs de la ville. On lui dit que c'était la princesse Splendeur-des-Dames qui se préparait à faire une visite à sa sœur Lumière-du-Jour. Le roi ordonna qu'on tirât du trésor les plus riches présens, et tout ce qui pouvait être nécessaire pendant le voyage. Le grand roi des génies, ainsi qu'on a déjà eu plus d'une occasion de le remarquer, avait sept princesses : l'aînée s'appelait Lumière-du-Jour, la seconde Étoile-du-Matin, la troisième Éclat-de-la-Beauté, la quatrième Collier-de-Perles, la cinquième Force-des-Cœurs, la sixième Noblesse-de-la-Famille, et la septième Splendeur-des-Dames. Cette dernière était l'épouse de Hassan. La vieille lui demanda la permission d'emmener avec elle ses deux enfans, pour annoncer d'avance son arrivée à sa sœur. A cette proposition, Splendeur-des-

Dames rougit de colère. « Je n'ai jamais confié mes enfans à personne, dit-elle ; le souffle même des zéphyrs me rend craintive pour eux. — Vous avez raison, princesse, reprit la vieille, vous avez raison du soin que vous prenez de vos enfans ; mais à qui les confierez-vous donc ? sans doute à votre sœur, et je veillerai sur eux pendant le voyage ; j'en aurai soin comme de mes propres yeux, il ne leur manquera rien ; je les mettrai au lit et je les habillerai : soyez tranquille sur ce point, et n'ayez aucune inquiétude. Votre sœur désire les voir dans deux petites cuirasses qu'elle leur a fait faire. » Enfin, la vieille employa si bien son éloquence, que la princesse Splendeur-des-Dames lui confia ses deux enfans, après les avoir baignés et revêtus des petites cuirasses que Lumière-du-Jour lui avait envoyées pour eux. Cette princesse éprouva une grande joie en voyant les enfans, et elle les prit tous deux sur ses genoux. « Maintenant, dit-elle, faites venir Hassan, son sort va être éclairci dans un instant. — Oui, reprit Mère-de-la-Difformité ; mais si par hasard ce n'étaient point ses enfans, promettez-moi de le prendre sous votre protection. — Maudite vieille, s'écria la reine, ne cesseras-tu jamais de prendre le parti de cet audacieux

étranger ? Veux-tu qu'il ait impunément mis le pied dans cette île, s'il s'est rendu coupable d'une imposture, et qu'il puisse se vanter d'avoir pénétré jusque dans les îles de Wakwak, le pays des Magiciens, celui des Oiseaux, des Animaux féroces et des Génies ? Non ! je le jure par le Dieu créateur du ciel ! je le traiterai sans miséricorde, si ce ne sont point ses enfans. » Elle ordonna ensuite à vingt mamelouks de suivre la vieille et d'amener Hassan en sa présence.

« Ne vous l'avais-je pas bien prédit ? dit la vieille à Hassan, après lui avoir fait connaître l'ordre de la princesse ; ne vous avais-je pas aussi conseillé de vous en retourner, plutôt que de vous exposer à la mort certaine que cette cruelle souveraine a juré de vous faire souffrir ? Maintenant, suivez-moi. »

Hassan, croyant que c'en était fait de sa vie, se recommanda à Dieu, et suivit la vieille et les vingt mamelouks qui le conduisirent devant la reine. Lorsqu'il aperçut ses enfans, il poussa un grand cri et tomba par terre, privé de sentiment. Les deux petits enfans, qui l'avaient aussi reconnu, s'élancèrent des genoux de la reine, et coururent vers lui, en s'écriant : « Mon père ! mon père ! » La vieille, ainsi que tous les témoins de cette scène attendrissante, ne purent

retenir leurs larmes. Hassan pressa ses enfans dans ses bras, et improvisa ces vers :

« Hélas ! depuis que vous m'avez quitté, mon cœur n'a pas connu » un instant de repos. Votre image qui s'offrait à moi chaque nuit, » me promettait pour le lendemain le bonheur de vous voir. Ainsi » j'ai vécu d'un jour à l'autre bercé d'espérance. Hélas ! depuis que » vous m'avez abandonné, le sommeil n'est pas venu fermer un » seul instant mes paupières ! »

Quoique la reine eût solennellement promis de rendre la liberté à Hassan, si ces enfans étaient réellement les siens, elle entra dans une fureur extrême lorsqu'elle eut acquis la certitude de ce fait. Soit jalousie, soit mécontentement que sa sœur se fût abaissée en s'unissant à un mortel, la présence de Hassan lui devint odieuse, et elle ordonna qu'on l'entraînât loin de ses regards. Cette conduite de la reine plongea dans le désespoir Mère-de-la-Difformité, et le pauvre Hassan sortit sans savoir où il allait. Le ciel et la terre lui semblaient trop étroits pour contenir les sentimens qui s'agitaient dans son sein : il avait vu ses enfans, mais seulement pour se les voir arracher de nouveau : c'était la première fois qu'il regrettait d'être venu dans ces îles. L'infortuné exhalait sa douleur par ses sanglots et des vers qu'il improvisa en mar-

chant sur les bords du fleuve qui coulait hors de la ville. Mais laissons-le pour quelque tems, et retournons auprès de la princesse Splendeur-des-Dames.

A l'instant même où elle allait partir, il vint un officier du roi qui baisa la terre à ses pieds, et la pria, au nom de son père, de se rendre auprès de ce prince. Elle se rendit au palais, et le roi la fit asseoir auprès de lui. « Ma fille, lui dit-il alors, j'ai fait cette nuit un songe qui me cause de l'inquiétude pour ton voyage. — Et quel est ce songe, mon père ? demanda la princesse. — Je me promenais, dit le roi, dans un trésor dont toutes les richesses étaient étalées à mes yeux. J'admirais tout ; mais cependant mes regards ne s'arrêtaient que sur sept pierres précieuses. Je pris la plus petite, parce qu'elle était la plus belle et brillait avec le plus d'éclat. Je sortais du trésor avec cette pierre précieuse dans ma main, lorsque tout-à-coup un oiseau d'une espèce extraordinaire, et comme on n'en a jamais vu dans le pays, fondit sur moi, m'arracha la pierre précieuse et s'envola vers sa patrie, en me laissant plongé dans la plus vive douleur. A mon réveil, j'ai fait venir les interprètes des songes, et ils m'ont dit que les sept pierres précieuses étaient mes sept filles, dont la plus jeune devait m'être ravie par la force. Ainsi, ma fille, ton voyage me tourmente

et m'inquiète ; tu ferais mieux de remettre à un autre tems la visite que tu désires faire à ta sœur. »

Splendeur-des-Dames pensa aussitôt à ses enfans, et sa tendresse pour eux ne lui permit pas de consentir à les laisser plus long-tems dans des mains étrangères. Elle résolut donc de partir, et répondit à son père : « Grand roi et puissant souverain, ma sœur Lumière-du-Jour a préparé une fête pour moi, et m'attend à chaque instant. Déjà depuis quatre ans je dois aller la voir ; elle a vraiment lieu d'être peu satisfaite de ma conduite. Je serai absente un mois au plus, et au bout de ce tems je reviendrai, s'il plaît à Dieu ; car, après tout, quel ennemi aurait pu pénétrer dans les îles de Wakwak ? qui pourrait traverser les terres blanches et les montagnes noires de l'île de Camphre ? qui pourrait sortir du pays des Magiciens, des Oiseaux, des Animaux féroces et des Génies, sans perdre mille fois la vie ? Rassurez-vous, mon père, et que la visite que je vais faire à ma sœur ne vous cause aucune inquiétude. » Le roi consentit, quoique à regret, au départ de sa fille ; il lui donna une escorte de mille chevaux, et lui fit promettre de ne rester que quelques jours auprès de sa sœur : la princesse lui en donna l'assurance, et prit congé de lui. Cependant le songe de son père la tour-

mentait à cause de ses enfans. Mais lorsqu'elle entra dans le palais de sa sœur, ils furent les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux ; ces petits enfans pleuraient et appelaient leur père. Splendeur-des-Dames fut touchée de leurs larmes, et elle éprouva elle-même le désir de revoir son époux, après une si longue séparation : elle s'efforça d'arrêter les larmes de ses enfans, quoique le sujet de leur douleur lui fût inconnu.

Lumière-du-Jour devint furieuse lorsqu'elle remarqua cette faiblesse de sa sœur. Jusqu'à l'arrivée des enfans, elle n'avait pas voulu ajouter foi au bruit qui s'était répandu que sa sœur avait deux enfans : pour mieux éclaircir cette affaire, elle avait envoyé Mère-de-la-Difformité avec les deux petites cuirasses, afin de mieux tromper sa sœur sur ses véritables intentions, et Splendeur-des-Dames était tombée sans défiance dans le piége que lui avait tendu sa sœur. Alors Lumière-du-Jour, levant le masque, ne dissimula pas plus long-tems combien elle était irritée de la conduite de sa sœur ; elle l'accabla des plus cruels reproches. « Misérable ! lui dit-elle, qui t'a rendue mère de ces enfans ? as-tu mené une conduite criminelle, ou bien t'es-tu mariée sans le consentement de ton père et de ta famille ? Dans le premier cas, tu mé-

rites la mort ; dans le second, pourquoi as-tu abandonné ton époux, et lui as-tu enlevé ses enfans ? Ne t'imagine pas que ce qui s'est passé restera un secret, et que ton honneur ne sera pas à jamais terni. Non, cette ignominie ne peut se laver que dans ton sang ! »

Elle ordonna ensuite à des génies de charger de liens la princesse, et de la frapper de verges jusqu'au sang. Exécutant sans pitié cet ordre barbare, ils entraînèrent par les cheveux l'infortunée princesse. Lumière-du-Jour écrivit en même tems au roi, pour lui apprendre la honte de sa sœur qui rejaillissait sur toute la famille. Elle lui annonçait aussi dans sa lettre l'arrivée de Hassan, et lui racontait toute son aventure ; la ruse qu'elle avait employée pour découvrir la vérité ; le châtiment qu'elle avait infligé à son indigne sœur ; et elle finissait en priant le roi de lui prescrire ce qu'elle devait faire à l'avenir.

Le roi entra dans une fureur terrible après avoir lu la lettre de Lumière-du-Jour. Il répondit qu'il abandonnait à la sagesse de sa fille aînée le supplice de la plus jeune, et que, sans autres consultations, il fallait la faire mettre à mort. Lumière-du-Jour fit aussitôt amener sa sœur devant elle. L'infortunée parut couverte de sang et les cheveux épars : abattue, la tête penchée vers la terre, remplie de confusion,

déchirée de blessures, elle comparait sa situation présente avec son bonheur passé, et ce souvenir lui arrachait des larmes amères. L'impitoyable princesse Lumière-du-Jour fit apporter une échelle sur laquelle elle ordonna d'étendre sa sœur, et de lui lier le corps et les mains avec ses longs cheveux. « Ma sœur, s'écriait pendant ce supplice Splendeur-des-Dames, si vous êtes sans pitié pour moi, épargnez au moins mes enfans ! » Ces paroles ne firent qu'augmenter encore la fureur de la cruelle Lumière-du-Jour. Elle l'accabla de nouveaux outrages, et dit : « Dieu lui-même ne pardonne pas à ceux qui ont oublié ce qu'ils doivent à l'honneur. — Ma sœur, reprit Splendeur-des-Dames, je suis innocente devant Dieu et devant les hommes ; je n'ai point transgressé les lois de l'honneur ; notre union est formée par des nœuds légitimes. Informez-vous-en, et, si je ne dis point la vérité, faites-moi expirer dans les plus affreux tourmens. »

Lumière-du-Jour ne répondit à ces paroles qu'en frappant de nouveau sa sœur et lui meurtrissant le visage. « Ah ! s'écria Splendeur-des-Dames, en improvisant quelques vers, ah ! si j'ai commis une faute, je l'ai bien expiée par un long repentir ; j'efface ma honte par mon sang et mes larmes : ainsi, pardonnez-

moi ce que j'ai fait. » Ces paroles irritèrent encore la princesse Lumière-du-Jour. « Malheureuse ! dit-elle à sa sœur, tu as l'impudence de faire des vers au milieu de ton supplice ! tu serais en état de te glorifier, en présence de ton amant, de ton ignominie et de ton infâme conduite ! Qu'on m'apporte des verges d'acier ! » La barbare Lumière-du-Jour les saisit, et frappa de ses propres mains si cruellement sa sœur, que tout son corps n'offrait plus qu'une seule plaie. Elle rugissait comme un tigre en frappant l'infortunée princesse, qui fut sur le point d'expirer sous la violence des tourmens.

La vieille s'efforça vainement d'apaiser le courroux de Lumière-du-Jour, en se jetant à ses pieds : la princesse ordonna à ses esclaves de se saisir d'elle, de la dépouiller de ses habits, et de la traiter comme elle venait elle-même de traiter sa sœur.

Pendant que Splendeur-des-Dames se trouvait ainsi entre les mains de sa sœur, et près d'expirer, Hassan, en proie au désespoir, errait hors de la ville comme un insensé, sans savoir où porter ses pas. Il arriva auprès d'un arbre où il trouva l'inscription suivante :

« Laisse les événemens suivre leur cours ordinaire : tu ne peux

» t'y opposer ; et si l'adversité fond sur ta tête, laisse au destin le » soin de l'en détourner. »

Ce précepte de sagesse ranima le courage de Hassan, qui continua d'errer à l'aventure, et caressé par le souffle du zéphyr, il lui adressa ces vers :

« Si tu passes par les lieux qu'embellit ma bien-aimée, porte-» lui mes vœux et mes désirs. Peut-être te respirera-t-elle, et alors » tu rafraîchiras son sein embrasé. »

Comme il se promenait sur le bord du fleuve, il rencontra deux petits enfans, fils d'un magicien, et qui se battaient à coups de poings. On voyait devant eux une baguette qui était un talisman couvert de caractères magiques, et un bonnet de cuir sur lequel on avait tracé des mots mystérieux et des figures cabalistiques ; les enfans se disputaient la possession de ces talismans. Hassan les partagea, en leur demandant la cause de leur querelle, et se proposa pour arbitre, s'ils voulaient s'en rapporter à lui pour prononcer sur leur différend. Alors les enfans lui racontèrent que leur père était un grand magicien qui était mort depuis peu, et leur avait laissé pour tout héritage cette baguette et ce bonnet : chacun d'eux voulait la baguette pour soi et donner le bonnet à l'autre. « Mais, dit Hassan, je ne vois là aucune cause de

dispute ; la baguette vaut assurément le bonnet, et le bonnet la baguette. — Songez donc, reprirent les enfans, que vous ne connaissez point la vertu de cette baguette. — Eh bien, dit Hassan, apprenez-moi en quoi elle consiste. — Notre père, répondirent les enfans, qui est mort âgé de cent cinquante ans, était un grand magicien, et opérait des choses incroyables à l'aide de ce bonnet et de cette baguette. Le bonnet a la vertu de rendre invisible celui qui le porte sur sa tête, et la baguette donne à celui qui la possède la puissance sur tous les génies : il n'a qu'à en frapper la terre, et tous les rois de la terre lui obéissent en tremblant.

—Oh ! en vérité, dit Hassan, voici une trouvaille qui peut me servir à délivrer ma femme et mes enfans ; le ciel me destine assurément ces objets. Mes enfans, dit-il aux deux fils du magicien, devant prononcer entre vous, il faut que je connaisse votre force ; car il est juste que la baguette appartienne au plus fort. Je vais jeter une pierre en l'air, et celui qui va me la rapporter aura la baguette. » Les enfans ayant accepté cette proposition, Hassan jeta une pierre en l'air ; les enfans se mirent à courir pour la ramasser, et Hassan plaça le bonnet sur sa tête pour s'assurer de la vérité du fait. Les enfans revinrent un

instant après, et, ne trouvant plus leur juge, ils commencèrent à s'accabler d'injures, en s'accusant réciproquement de la perte de l'héritage de leur père.

Le bonnet magique sur la tête, et armé de la baguette, Hassan retourna à la ville. Il se rendit d'abord chez la vieille, et la trouva elle-même chargée de liens. Pour s'assurer s'il était invisible, il fit tomber un vase de verre placé dans une armoire au-dessus de la tête de la vieille. Celle-ci crut que c'était un démon envoyé par la princesse Lumière-du-Jour, qui faisait ce vacarme. « Dieu sait, dit-elle, quel sort m'est réservé; car si elle a ainsi traité sa propre sœur, à quoi dois-je m'attendre, moi qui suis étrangère? » Alors elle se mit en devoir de chasser le lutin. « Satan! s'écria-t-elle, je te conjure par le nom tout puissant de Dieu, et par les caractères gravés sur le sceau de Salomon, fils de David, parle et réponds-moi. — Je ne suis point un mauvais esprit, répondit une voix, je suis le pauvre et malheureux fugitif Hassan.» Otant alors son bonnet magique, il se fit voir et reconnaître à la vieille. « Malheur à vous! s'écria-t-elle; comment êtes-vous revenu, et que prétendez-vous faire? cette barbare princesse fait expirer votre épouse dans les plus cruels supplices. Regrettant de vous avoir laissé en liberté, elle a envoyé de toutes parts

ses génies à votre poursuite, et a juré de vous faire mourir, ainsi que vos enfans. Un quintal d'or est la récompense qu'elle a promise pour votre tête. Ainsi, ne perdez pas un instant, et sauvez-vous. » La vieille lui raconta ensuite, en pleurant, les mauvais traitemens qu'elle avait éprouvés elle-même. « Quoi ! s'écria Hassan, vous doutez que je puisse délivrer ma femme et mes enfans des mains de cette implacable meurtrière ? Eh bien, nous verrons. Voici un bonnet et une baguette que le ciel m'a destinés tout exprès : aidez-moi maintenant de vos conseils. — Loué soit Dieu ! s'écria la vieille, loué soit Dieu qui ranime les ossemens des morts ! louanges à Dieu ! je désespérais du salut de votre femme et de vos enfans, ainsi que du mien propre, et je commence à croire que nous serons tous sauvés. Je connais cette baguette et ce bonnet ; ils appartiennent au scheïkh qui m'a instruite dans la magie. Il a travaillé pendant cent cinquante ans à ces deux objets, et à peine les avait-il achevés, que la mort est venu l'enlever. Il les laissa pour héritage à ses enfans ; mais il les prévint que ce trésor leur serait enlevé par un étranger. Je suis transportée de joie que vous possédiez ces deux talismans ; car avec leur secours vous pourrez parvenir à délivrer votre épouse. Quant à moi, soyez

sans inquiétude sur mon sort : je vais abandonner à l'instant cette île, et me rendre dans le pays des Magiciens, où j'espère finir le reste de mes jours. Vous, mon fils, mettez le chapeau sur votre tête, et prenez la baguette à votre main ; rendez-vous ensuite à l'endroit où est enfermée votre épouse, et, frappant la terre, prononcez ces paroles : « Paraissez, génies, au nom de cette baguette ! » Les génies, esclaves de la baguette, feront tout ce que vous leur ordonnerez. »

Hassan se rendit donc dans la prison, où il trouva son épouse attachée par les cheveux à une échelle et tout ensanglantée ; ses enfans jouaient auprès d'elle, et elle les contemplait en sanglotant. Hassan ne put soutenir ce spectacle. Il ôta son bonnet magique, et se laissa voir. Alors les enfans s'écrièrent : « Mon père ! mon père ! » et, courant à lui, ils embrassèrent ses genoux. La mère, à ces cris qui ranimèrent son cœur près de se briser, et lui donnèrent la force de tourner la tête, s'écria : « Où êtes-vous ? où est votre père ? » Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et les sentimens qui déchiraient son cœur lui firent oublier un instant les douleurs de la torture. « Où est votre père ? » demanda-t-elle à ses enfans ; et elle improvisa ces vers :

« La lune a disparu, la nuit est obscure ; donnez, ô mes yeux !

» un libre cours à vos larmes! Mon bien-aimé est loin de moi; d'où » pourrait me venir l'espérance? L'espérance et mon cœur sont » partis avec lui. O fugitif amant! ton image est ensevelie dans mon » cœur. Quand l'heure de ton retour sonnera-t-elle pour moi? » Coulez, ô mes larmes! coulez de mes yeux; mais, hélas! vous » n'éteindrez point le feu qui dévore mes entrailles. — Oh! il est » de retour, mon bien-aimé; mes larmes ont cessé de couler. »

Hassan, ne pouvant résister plus long-tems aux tourmens qui l'agitaient, se précipita vers son épouse. « Ah! s'écria-t-elle en le voyant, comment as-tu pénétré jusqu'ici? es-tu descendu du ciel, ou sorti du sein de la terre? Hélas! quoi qu'il en soit, nous n'avons maintenant ni le tems de verser des larmes, ni celui de déplorer notre infortune. Le destin a prononcé, la plume éternelle a tracé l'arrêt irrévocable; il faut se soumettre sans murmurer. Retourne-t'en par où tu es venu, avant d'être découvert et que je ne te voie, comme moi, victime de la barbarie de ma sœur. — Je suis venu pour te délivrer, ma bien-aimée, répondit Hassan, et pour t'emmener avec moi, ainsi que mes enfans, malgré les efforts de ta sœur. — Ah! reprit-elle après quelques instans de silence, il ne reste ici aucun espoir de salut. Retire-toi, je t'en supplie, et n'ajoute pas encore à mes souffrances par les tiennes. — Lumière de mes yeux! répondit Hassan, je ne sortirai point de ces

lieux, qu'accompagné de toi et de mes enfans. — Et par quel moyen ? dit-elle. — Avec le secours de ce bonnet et de cette baguette, répondit Hassan. »

Tandis que Hassan s'entretenait ainsi avec son épouse, la reine entra, et aussitôt Hassan se rendit invisible. « Avec qui parlais-tu, malheureuse ? demanda la reine à Splendeur-des-Dames. — Avec mes enfans, répondit-elle. » La reine saisit alors des verges pour en frapper sa malheureuse sœur, et Hassan fut obligé d'être témoin de ce douloureux spectacle. Enfin, Lumière-du-Jour ordonna de conduire sa sœur dans un autre endroit. Hassan la suivit, et lorsque les esclaves se furent retirées, il ôta sa coiffure enchantée. « As-tu été témoin de ce traitement inhumain ? lui dit son épouse. Et tous ces maux, je les souffre pour t'avoir abandonné, pour avoir quitté ta demeure sans ta permission. O mon époux ! épargne-moi les reproches que je mérite ; je vois bien maintenant qu'une femme doit apprendre à connaître le prix de son époux ! J'implore mon pardon auprès de toi, comme je prie Dieu de me pardonner ma faute. » Ces paroles brisèrent le cœur de Hassan. « Mon épouse bien-aimée, s'écria-t-il, ce n'est point toi qui es coupable, mais moi qui ai pu te laisser seule à la maison. Délices de mon cœur, lumière de

mes yeux, veux-tu revenir avec moi et nos enfans dans ma patrie ? — Si je le veux ! s'écria-t-elle en versant un déluge de larmes ; mais le Dieu souverain des cieux pourrait seul opérer ce miracle. Allons, allons, retourne seul chez toi. »

Les esclaves qui gardaient Splendeur-des-Dames entrèrent alors pour voir avec qui elle s'entretenait. Elles la trouvèrent seule pleurant avec ses enfans ; mais elles ne virent personne. Les esclaves mêlèrent leurs larmes avec celles de la princesse, et la quittèrent à l'entrée de la nuit pour retourner à leur poste. Alors Hassan délia son épouse, la serra dans ses bras, la pressa tendrement sur son sein. Qui pourrait peindre leurs transports, après une si longue et si cruelle séparation !

Ensuite Hassan prit par la main l'aîné de ses enfans, et Splendeur-des-Dames le plus jeune ; ils passèrent heureusement à travers les gardes sans être aperçus, et arrivèrent à la porte du palais qu'ils trouvèrent fermée. « Que faire ? dit Hassan ; voici un nouvel obstacle. — Tous nos efforts seraient inutiles, répondit Splendeur-des-Dames ; nous sommes condamnés à ne jamais sortir de cette prison. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ils entendirent une voix qui demanda : « Qui est-là ? Je n'ouvrirai point

la porte, si vous ne me promettez point de m'accorder ce que je vais vous demander. » Hassan et son épouse tremblèrent de frayeur ; car ils se crurent découverts. « Pourquoi gardez-vous le silence ? reprit la voix qu'ils reconnurent alors pour celle de la vieille. — Que voulez-vous, ma bonne mère ? dit Hassan ; dépêchez-vous de nous ouvrir. — J'en prends Dieu à témoin, répondit-elle, je ne vous ouvrirai point si vous ne me promettez pas de m'emmener avec vous, afin que je ne devienne point victime de la colère de cette barbare reine. — Nous ferons tout ce que vous voudrez, ma mère, répondirent Hassan et son épouse. » La vieille leur ouvrit alors, et ils furent très-étonnés de la voir assise sur un bâton, qui, à l'instant où elle en frappa la terre, se changea en un torrent rapide qui disparut avec la plus grande vitesse. « Ne craignez rien, leur dit-elle ; je connais quarante parties de la magie la plus élevée ; et, avec la moindre de ces connaissances, je pourrais changer cette terre en mer, et en poissons les femmes qui l'habitent. J'aurais pu me donner ce plaisir depuis long-tems, sans la crainte que m'inspirait le puissant roi des génies ; mais maintenant rien ne m'arrête plus, et vous verrez de belles choses. »

Lorsqu'ils furent hors de la ville, Hassan, frappant

la terre de sa baguette, appela les génies qui lui étaient soumis. Tout-à-coup la terre s'entr'ouvrit, et l'on vit paraître sept génies. Ils restèrent enfoncés dans la terre jusqu'aux genoux ; mais ils étaient d'une taille si démesurée, que leur tête touchait aux nuages. Trois fois ces génies se prosternèrent ; et, baisant la terre, ils s'écrièrent tout d'une voix : « Que veux-tu, maître ? commande, et nous allons obéir ; parle, et nous allons remplir tes ordres : si tu le souhaites, nous allons dessécher la mer et aplanir les montagnes ! »

Hassan fut transporté de joie en voyant les génies si féconds en questions, et si bien disposés à obéir. « Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il ; quel est votre nom ? de quelle race êtes-vous ? car je vois que vous êtes tous de nations, de races et de familles différentes. » Ils baisèrent trois fois la terre, et répondirent tous à la fois : « Nous sommes sept rois, dont chacun commande à sept tribus de génies, de Scheitans, de Mareds, d'Aounes, de Ghouls, d'Afrits, et à toutes les espèces d'esprits qui habitent les airs, les eaux, les déserts et l'enfer. Au reste, nous sommes vos serviteurs, et les esclaves du maître de la baguette à laquelle nous sommes soumis. »

Hassan, son épouse et la vieille ressentirent une

joie extrême en entendant ces explications. « Je voudrais bien, dit Hassan, voir les sept fois sept tribus de génies qui vous sont soumises. — Nous craignons, maître, répondirent-ils, que vous ne soyez effrayé par la multitude innombrable de nos sujets et leurs formes extraordinaires. Vous verriez des corps sans tête et des têtes sans corps ; quelques-uns ressemblent à des animaux, et les autres à des monstres. Vous les verrez à votre loisir, si vous le désirez, maître ; mais qu'avez-vous à nous commander maintenant ? — Je vous ordonne, répondit Hassan, de me transporter sur-le-champ, avec ma femme, mes enfans et cette vieille, dans la ville de Bagdad. » Les génies baissèrent la tête sans répondre. « Pourquoi baissez-vous la tête ? » leur demanda Hassan. Ils la relevèrent, et répondirent tout d'une voix : « Maître, depuis le tems de Salomon, ce puissant roi, nous n'avons porté aucun mortel sur notre dos ni dans nos bras ; mais nous allons vous donner des chevaux des génies qui vont vous conduire sur-le-champ dans votre pays. — Combien y a-t-il d'ici à Bagdad ? demanda Hassan. — Un cavalier qui cheminerait rapidement aurait besoin de sept années pour faire ce voyage. — Et comment se fait-il que je sois venu ici en moins d'une année ? — C'est que Dieu a disposé

en votre faveur les cœurs des saints hommes, et par leurs secours vous avez fait en peu de tems une longue route. Ainsi, vous avez fait dans la société du saint personnage, le scheïkh Abdol-Kodous, un voyage de trois années en trois jours, et avec le vénérable scheïkh Ali un chemin pareil dans l'espace de vingt-quatre heures; mais c'était l'effet d'une grâce toute particulière de Dieu en faveur de ce saint personnage; car le scheïkh Ali descend en droite ligne d'Assaf, fils de Barakhia, vizir de Salomon, et connaît tous les noms de Dieu (1). Il y a sept années de chemin de Bagdad au palais des sept princesses sur la Montagne des Nuages, et il faut sept années pour venir de ce palais jusqu'ici.—Louanges à Dieu! s'écria Hassan; il rend léger ce qui est pesant, et rapproche ce qui est éloigné. Il m'a rendu mon épouse et mes enfans après une si longue séparation! Et en combien de tems, poursuivit Hassan, les chevaux des génies nous conduiront-ils à Bagdad? — En moins d'une année, répondirent les génies, malgré les obstacles qui se présenteront, et les déserts sauvages qu'il faut traverser durant ce voyage. Tout ce que vous avez à

(1) Voyez, sur les quatre-vingt-dix-neuf épithètes ou attributs de Dieu, la dissertation de M. de Hammer, intitulée *Ueber die Talismæne der Moslimen*. (*Mines de l'Orient*, tome IV, page 155.)

craindre, c'est la vengeance du grand roi de ces îles, et de ses magiciens qui peuvent vous attaquer en chemin ; mais celui qui vous a conduit sain et sauf ici, peut également vous préserver des dangers, en vous ramenant dans votre patrie. Mettez votre confiance en Dieu seul, et soyez sans crainte : quant à nous, nous serons toujours prêts à vous obéir. — Recevez-en nos remercîmens, répondit Hassan, et amenez-nous nos chevaux. »

Les sept génies frappèrent du pied la terre, et on en vit sortir tout-à-coup trois chevaux sellés et brides, et qui portaient chacun un sac de provisions et une outre remplie d'eau. Hassan monta sur le premier cheval, et prit un de ses enfans devant lui ; son épouse imita son exemple, et la vieille s'empara du troisième cheval. Ils marchèrent toute la nuit et le jour suivant le long d'une chaîne de montagnes, s'entretenant de sujets agréables, pour faire passer l'ennui du voyage. Tout-à-coup Hassan aperçut de loin quelque chose qui ressemblait à une colonne de fumée s'élevant jusqu'au ciel. Il se mit aussitôt à réciter quelques prières du Koran, pour conjurer ce démon ; et, lorsqu'il fut arrivé auprès, il vit que c'était un monstrueux génie dont la tête était un dôme, la bouche un abîme, les dents des piliers de roc, et les jambes des

colonnes immenses. Il se prosterna devant Hassan, et lui dit : « Ne craignez rien ; je suis le gardien de cette péninsule, la première des îles de Wakwak. Je fais partie des vrais croyans ; je crains Dieu, et depuis long-tems j'éprouve le désir de m'éloigner de ces magiciens et de ces génies, et d'aller dans une terre étrangère pour y passer mes jours dans une sainte retraite. Je désire vous accompagner et vous servir de guide jusqu'à ce que vous soyez sortis des îles de Wakwak. N'ayez aucune inquiétude ; je suis pour le moins aussi bon musulman que vous. »

Hassan, ravi de rencontrer un guide dans ce génie, consentit avec joie à le recevoir pour compagnon de voyage. Il s'entretint avec lui et son épouse de ses aventures passées, et leurs chevaux coururent toute la nuit avec la rapidité de l'éclair. Le lendemain matin, ils déjeunèrent avec leurs provisions, et poursuivirent leur route, en suivant le génie qui les conduisait le long de la mer, tantôt par un chemin, tantôt par un autre, et leur faisait traverser des déserts sauvages et des vallées incultes. Le trente et unième jour de leur voyage, un tourbillon de poussière s'éleva derrière eux ; Hassan devint pâle en entendant les cris confus qui sortaient de ce nuage de poussière. « Qu'attendez-vous donc ? lui dit la vieille ;

ce sont les troupes de Wakwak qui nous poursuivent. Frappez la terre avec votre baguette.» Hassan suivit ce conseil, et les sept génies parurent et baisèrent la terre. « Soyez sans crainte, dirent-ils; restez sur cette montagne, tandis que nous allons agir pour vous; car nous savons que la justice est de votre côté. »

Hassan s'arrêta donc sur la montagne, et l'armée de la princesse Lumière-du-Jour s'étant approchée, couvrit toute la plaine. Alors les génies se mirent à vomir des tourbillons de flammes et de fumée qui enveloppèrent les ennemis de toutes parts. Les sabres se croisèrent, le sang coula par torrens, et la nuit seule vint partager les combattans. Les génies se rendirent auprès de Hassan, et, baisant la terre à ses pieds, lui rendirent compte de la bataille; ils lui dirent qu'ils avaient tué une multitude innombrable d'ennemis et fait plus de deux mille prisonniers.

Le lendemain matin, le combat recommença avec une nouvelle fureur. L'armée des sept îles fut taillée en pièces, et la reine Lumière-du-Jour fut faite prisonnière avec tous ses généraux et les grands de sa cour. Les génies dressèrent deux trônes soutenus par des colonnes d'ivoire enrichies d'or; ces deux trônes étaient destinés pour Hassan et son épouse : les génies avaient préparé aussi un siége pour Mère-de-la-

Difformité. On amena ensuite les prisonniers, parmi lesquels se trouvait la reine qui avait les pieds et les mains liés. La vieille guerrière lui adressa ces paroles : « Abominable princesse, tu vas être attachée à la queue d'un cheval, et traînée sur le rivage de la mer, où ton corps en lambeaux servira de pâture aux chiens. Barbare ! pourquoi as-tu traité ainsi ta sœur qui avait formé une union conforme aux institutions divines et aux lois du prophète ? pourquoi les femmes sont-elles créées, si ce n'est pour s'unir aux hommes par les nœuds du mariage ? »

Hassan donna ordre de mettre à mort tous les prisonniers, sans aucune exception. Lumière-du-Jour remplit l'air de ses cris, et implora la pitié de sa sœur. Celle-ci lui pardonna facilement, et intercéda auprès de son mari pour obtenir la vie de sa sœur et du reste des prisonniers. A la prière de son épouse, Hassan leur rendit à tous la liberté. Splendeur-des-Dames rétablit la paix entre sa sœur et la vieille guerrière. Hassan, de son côté, congédia l'armée des génies, après les avoir remerciés, et les deux sœurs s'entretinrent ensemble comme les deux meilleures amies du monde.

Le lendemain matin, Hassan fit amener par les génies un autre cheval pour la princesse Lumière-du-

Jour, et l'on prit congé les uns des autres. La reine et la vieille s'en retournèrent aux îles de Wakwak ; Hassan, avec son épouse et ses enfans, continua son voyage. Au bout d'un mois environ, ils arrivèrent auprès d'une grande ville entourée d'un bois, où ils firent halte. Bientôt après, on vit paraître quelques cavaliers, et Hassan reconnut parmi eux le roi des îles de Camphre et du pays des Oiseaux. Ce prince descendit de cheval aussitôt qu'il aperçut Hassan, et lui témoigna la joie que lui causait son heureux retour. Il l'emmena avec lui dans la ville, où Hassan passa trois jours au milieu des fêtes et des réjouissances. Ensuite, il prit congé du roi, et ce prince l'accompagna pendant dix jours jusqu'aux frontières de son royaume.

Après un mois de chemin, nos voyageurs arrivèrent auprès d'une grotte dont l'entrée était fermée par une porte d'or. « Vois-tu cette grotte, ma bien-aimée ? dit Hassan à son épouse. C'est la demeure du vénérable scheïkh Ali, auquel je dois une reconnaissance sans bornes ; c'est lui qui m'a procuré l'amitié du roi des îles de Camphre. » Au même instant s'ouvrit la porte de la grotte, et le scheïkh en sortit. Hassan mit pied à terre et vint lui baiser les pieds. Le scheïkh, après avoir témoigné à Hassan tout le plaisir que lui causait

son retour, le conduisit dans la grotte, où Hassan lui raconta de point en point toute son aventure. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, on frappa à la porte; c'était le scheïkh Abdol-Kodous, monté sur un éléphant noir comme la nuit. Ali vint à sa rencontre pour l'aider à descendre de son éléphant, et les deux scheïkhs s'embrassèrent. Abdol-Kodous fut enchanté de revoir Hassan, qui fut obligé de recommencer son histoire. « Mon fils, lui dit Abdol-Kodous, ce vénérable scheïkh et moi, nous t'avons fourni les moyens d'aller aux îles de Wakwak et de délivrer ton épouse; maintenant que tous tes vœux sont remplis, la baguette et le bonnet te sont inutiles : si tu veux nous faire plaisir, fais-nous-en présent. » Quoique Hassan éprouvât intérieurement quelque regret de se priver de ces trésors, il aurait rougi de les refuser à ses bienfaiteurs. « Je vous les donne bien volontiers, dit-il, après un moment de silence; mais je redoute toujours la vengeance du roi des génies, mon beau-père. — Soyez sans crainte, répondirent les génies, nous veillerons continuellement à votre sûreté. » Hassan, rassuré par ces promesses, donna le bonnet au scheïkh Ali. « Et vous, dit-il à Abdol-Kodous, je vais vous donner la baguette, si vous voulez m'accompagner jusque chez moi. » Les deux scheïkhs y consentirent avec joie, et

l'on fit les préparatifs nécessaires pour continuer le voyage. Le scheïkh Abdol-Kodous, monté sur un éléphant, marcha en avant jusqu'à leur arrivée dans un pays habité où Hassan était bien connu. Il vit de loin la Montagne des Nuages, et briller le dôme vert du palais des sept sœurs. « Réjouissez-vous, dit le scheïkh Abdol-Kodous, nous coucherons cette nuit dans le palais de mes nièces. »

Lorsqu'ils approchèrent du palais, les sept princesses vinrent à leur rencontre. « Voyez, mes filles, leur dit le scheïkh, voyez si mon entreprise a eu un heureux succès ; je vous ramène votre frère et son épouse. » Les princesses furent transportées de joie ; elles ne savaient si elles devaient embrasser d'abord leur frère ou son épouse. Ce jour fut un jour de fête pour toutes les sœurs, et surtout pour la plus jeune, qui chérissait Hassan d'une manière particulière ; les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'elle parlait des tourmens que lui avait causés l'absence de son frère. « Depuis que tu m'as quittée, lui disait-elle, je n'ai vu personne dans qui je ne crusse voir ton image ; il semblait que tu avais établi ton séjour entre mes paupières et la prunelle de mes yeux. — Ma sœur, répondit Hassan, quelque vive que soit ma reconnaissance, elle n'égalera jamais la tendresse que tu m'as

témoignée, et les bienfaits dont tu m'as comblé; c'est à toi que je dois mon salut. » Il lui raconta ensuite tout ce qui lui était arrivé depuis son départ du palais; comment il avait été sur le point de voir son épouse victime de la cruauté de sa sœur, et comment enfin il l'avait délivrée, à l'aide du bonnet et de la baguette magiques. Lorsque Hassan eut terminé son récit, la plus jeune des sœurs pressa sur son sein la princesse Splendeur-des-Dames et ses enfans. « Noble princesse, lui dit-elle, n'éprouvez-vous au fond du cœur aucun repentir d'avoir pu abandonner ainsi votre époux et vos enfans? — C'était la volonté du destin, répondit en souriant Splendeur-des-Dames; il n'y a point de bonheur sans amertume. »

Dix jours entiers se passèrent en fêtes, en festins et en réjouissances de toute espèce; mais l'instant du départ arriva enfin. Cette séparation, aussi douloureuse pour Hassan que pour les princesses, leur coûta bien des larmes à tous, et surtout à la plus jeune des sœurs. Abdol-Kodous prit congé de Hassan, et le remercia vivement du don qu'il lui avait fait de la baguette magique. Les sept princesses accompagnèrent Hassan et son épouse une partie de la route. Nos voyageurs continuèrent leur chemin durant quarante jours avant que d'arriver à Bagdad. Hassan, ne vou-

lant pas entrer chez lui par la porte principale, fit un détour, et vint frapper à une porte secrète qui donnait sur la campagne. Les chagrins et les inquiétudes que son absence avait causés à sa mère, l'avaient rendue malade depuis long-tems : privée de sommeil, ne prenant aucune nourriture, elle était désolée, et passait les jours et les nuits à verser des larmes, persuadée qu'elle était de ne jamais revoir son fils. Hassan écouta à la porte, et entendit sa mère gémir et se désespérer. « O ma mère ! s'écria-t-il, le destin veut réparer ses rigueurs ! » A ces mots, la bonne vieille s'élança, ne sachant si elle en devait croire ses oreilles, ou si c'était une illusion. Elle ouvrit la porte, et, voyant son fils avec son épouse et ses enfans, elle tomba évanouie par terre. Hassan la fit revenir en la baignant de ses larmes, et la pressa tendrement dans ses bras. Splendeur-des-Dames s'avança aussi vers elle, et la combla de mille caresses. « Fille de roi, dit la mère de Hassan à la princesse, pardonnez-moi si mon jugement a été injuste envers vous. Mais, mon fils, ajouta-t-elle, pourquoi ton absence a-t-elle duré si long-tems ? » Alors Hassan lui raconta toutes les aventures merveilleuses et incroyables qui lui étaient arrivées depuis qu'il avait quitté sa mère. « Tu as eu tort, mon fils, dit-elle, de n'avoir point

conservé le bonnet et la baguette magiques; avec ces précieux talismans, tu aurais pu te soumettre toute la terre. Mais, au reste, louanges à Dieu qui t'a ramené sain et sauf avec ta femme et tes enfans! »

Le lendemain, Hassan acheta tout ce qui était nécessaire pour orner son palais, avec la plus grande magnificence, de riches vêtemens, de précieux tapis, des vases rares, et des esclaves sans nombre. Hassan vécut au sein de sa famille comblé de toutes les félicités de ce monde, jusqu'à l'instant où le maître des empires et des rois, le Dieu toujours vivant, l'appela à jouir de la béatitude éternelle.

## DCCCXXVIII^e^—DCCCXL^e^ NUIT.

## HISTOIRE

### DU PÊCHEUR KHALIFE ET DU KHALIFE PÊCHEUR.

Il y avait une fois à Bagdad un pêcheur appelé Khalife, qui était très-pauvre et menait une vie malheureuse. Un jour, il vint, selon sa coutume, au bord du fleuve pour jeter ses filets avant les autres pê-

cheurs ; mais il les jeta plus de vingt fois sans rien prendre du tout. D'abord le dépit du pêcheur en fut extrême ; cependant il se calma bientôt, et dit : « Puisse Dieu me pardonner ! lui seul vit et ne meurt pas ! Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! ce qui lui plaît arrive, ce qui lui déplaît n'arrive point. Il pourvoit à la subsistance de ses créatures : ce qu'il donne, personne ne peut nous l'ôter ; ce qu'il refuse, personne ne peut nous le donner. Prenons donc les jours bons et mauvais comme ils viennent, et mettons notre confiance dans le Seigneur. »

Rempli de patience et de résignation, le pêcheur jeta ses filets encore une fois, et attendit long-tems avant que de les retirer. S'apercevant qu'ils étaient très-lourds, il les amena enfin avec beaucoup de précaution ; mais lorsqu'ils furent sur le rivage, le malheureux pêcheur ne trouva dedans qu'un singe aveugle et estropié. « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! s'écria-t-il. Une fatalité extraordinaire me poursuit aujourd'hui ; mais tout arrive par l'ordre de Dieu, et je me soumets à sa volonté. » Ensuite il prit une corde, et attacha le singe à un arbre, en lui donnant quelques coups, exhalant ainsi la mauvaise humeur que lui causait ce nouveau contre-tems. « Khalife, lui dit le singe, je t'en prie, ne me frappe point ; laisse-moi

attaché ici comme je suis : jette tes filets encore une fois, mets ta confiance en Dieu, et il viendra à ton secours. » Le pêcheur, jetant donc encore ses filets, tira de l'eau un autre singe dont les yeux étaient pleins de kohol ; il avait les sourcils et les ongles peints, et il était revêtu d'un habit magnifique. « Louanges à Dieu qui a peuplé le fleuve de singes ! » s'écria le pêcheur. S'approchant ensuite du premier singe : « Voilà donc, lui dit-il, le bonheur que tu me promettais ; mais attends, je vais t'en remercier. » En disant cela, il leva un gros bâton pour l'assommer. « Grâce ! grâce ! s'écria le singe ; je t'en conjure par mon compagnon, qui peut t'accorder tout ce que tu désires. » Le pêcheur mit bas son bâton, et s'approcha du second singe : « Tes paroles, lui dit celui-ci, ne conduisent à rien ; veux-tu devenir riche ? obéis-moi ; jette encore tes filets, et fais alors ce que je vais te dire. » Khalife jeta ses filets, et, au bout de quelques instans, amena un singe habillé de rouge et de bleu, dont les sourcils et les yeux étaient peints, et qui avait des anneaux aux mains et aux pieds. « Oh ! s'écria le pêcheur, pour cette fois tu es le dernier que je tire de l'eau. Cependant, Dieu soit loué que je trouve des singes au lieu de poissons ! Mais, qui es-tu, misérable ? — Comment ! reprit le singe, tu ne me connais

pas? Je suis le singe du banquier juif Ebisaadet, auquel je fournis cinq ducats tous les matins et tous les soirs.—Malheureux ! s'écria le pêcheur en s'approchant du premier singe, et le frappant avec son bâton, tout ce mal vient du mauvais conseil que tu m'as donné, et qui me fait mourir de faim.—Calme-toi, dit le troisième singe, et fais ce que je vais te dire; il ne peut manquer de t'arriver du bonheur, si tu jettes encore tes filets une fois. » Khalife se laissa persuader, et, jetant ses filets, amena un magnifique poisson, qui surpassait en beauté tous les poissons qu'il avait jamais pris. « O singe ! dit le pêcheur transporté de joie, en s'adressant au dernier, je vais tuer tes compagnons; mais toi, si tu y consens, tu resteras désormais toujours auprès de moi.—Eh bien, reprit le singe, si tu veux suivre encore une fois mes conseils, attache-moi au bout de la corde qui tient à tes filets, et jette-les encore une fois; tu verras si je te porte bonheur. » Khalife obéit, et prit un poisson encore plus beau que le premier. « Maintenant, dit le troisième singe, mets ce poisson dans la corbeille, et laisse-nous attachés ici; rends-toi ensuite à la ville, sans dire un mot à personne, jusqu'à ce que tu arrives à la rue des Banquiers, où tu trouveras mon maître, le juif Ebisaadet, dans sa boutique, entouré de

courtiers et d'esclaves. Devant lui sont deux caisses, dont l'une est remplie d'or et l'autre d'argent ; salue-le, et dis-lui que tu as pris ce poisson en jetant trois fois tes filets en son nom. Il t'offrira d'abord un ducat, et viendra jusqu'à quatre : cependant refuse toujours, et dis que tu ne demandes point d'argent ; mais que, s'il veut changer son singe contre le tien, tu lui donneras le poisson par-dessus le marché. Il y consentira, et ton bonheur est assuré. Je te donnerai tous les jours dix ducats, tandis que le Juif aura le désagrément de rester du matin au soir avec le singe aveugle et estropié que tu lui auras donné à ma place. — C'est bon, dit Khalife ; mais que faut-il faire du troisième singe ? — Mets-le en liberté, et jette-le dans le fleuve. — Soit, reprit Khalife » ; et, ayant jeté le troisième singe dans le fleuve, il prit sur son dos la corbeille avec le poisson.

Le pêcheur entra dans la boutique du Juif qui déployait la magnificence d'un monarque, et il lui présenta son poisson. « Par les cinq livres de Moïse et les dix commandemens ! s'écria le Juif ; voilà le présent que j'ai rêvé cette nuit ! Quelqu'un l'a-t-il déjà vu ? — Personne, répondit le pêcheur ; je le jure par Aboubekr le Prédestiné (1). — En ce cas, reprit le

(1) Aboubekr, nommé le Sincère et le Prédestiné, fut le pre-

Juif, porte ce poisson chez moi; fais-en griller une moitié et bouillir l'autre. » Ensuite il lui offrit un ducat; mais le pêcheur le refusa. Le Juif, s'imaginant qu'il trouvait que c'était trop peu, voulut lui donner jusqu'à six ducats. Khalife, qui de sa vie n'avait vu tant d'argent, fut sur le point de céder à cette offre et d'oublier le conseil du singe. Cependant il se le rappela encore à tems, et rejeta l'or sur la table, en disant : « Vous pouvez avoir ce poisson en prononçant deux paroles; mais je ne vous le donnerai pour aucun prix. ». A ce discours, le Juif entra en fureur; car il croyait que ces deux mots dont parlait le pêcheur étaient la profession de foi de l'islamisme, et qu'il voulait lui faire abjurer sa religion. Il prit un bâton, et frappa sur le pêcheur jusqu'à ce que les forces lui manquassent, en s'écriant : « Misérable ! tu demandes que, pour un chétif poisson, je renonce à ma religion ! — Oh ! oh ! dit le pêcheur, vous auriez pu vous épargner la peine de me donner tous ces

mier qui se fit musulman après la prédication de Mahomet. On ne sera peut-être pas fâché de savoir qu'il disait n'avoir jamais pris une seule dragme d'aucun musulman; et n'avoir tiré du trésor de l'état que ce qui était nécessaire pour l'entretien d'un chameau qui lui portait de l'eau, et d'un esclave abyssin qui le servait. (*Expos. de la foi musulm.*)

coups : pour moi, j'y suis accoutumé comme un âne, et ils ne me font aucune impression. Mais pourquoi vous emporter de la sorte? Les deux mots que j'exige de vous ne consistent qu'à dire que vous consentez à échanger votre singe contre le mien. — Si ce n'est que cela, reprit le Juif, pourquoi ne le disiez-vous pas? l'affaire est conclue. »

Khalife retourna ensuite au bord du fleuve, et, jetant ses filets, prit une grande quantité de poissons qu'il vendit le même jour pour dix ducats. Il en fut de même le lendemain et pendant dix jours de suite; de sorte que Khalife se trouva possesseur de cent ducats. Comme il n'avait jamais eu autant d'argent chez lui, l'inquiétude lui ôta le sommeil. « Si le commandeur des croyans, dit-il en lui-même, vient à savoir que j'ai cent ducats, il me les fera demander à emprunter : j'aurai beau alléguer ma pauvreté, le lieutenant de police me fera donner la bastonnade, pour me forcer à avouer que je possède un trésor. Les richesses peuvent-elles donc causer un semblable embarras? Je ferais bien d'accoutumer ma peau aux coups, quoique, grâce à Dieu, elle soit passablement endurcie. » Il se leva dans ce dessein; et, prenant un bâton, il se mit à se frapper lui-même de la bonne sorte, et à crier en même tems, comme s'il eût été entre les mains

de l'exécuteur : « Hélas ! je n'ai rien, monseigneur; ce sont d'infâmes calomnies ; je ne possède pas un denier : c'est un mensonge que mes ennemis ont inventé pour me perdre. » Les voisins, réveillés par ces cris et le bruit des coups, s'imaginèrent qu'il y avait des voleurs dans sa maison ; ils accoururent, et trouvèrent le pêcheur qui se battait lui-même. « Que fais-tu donc, Khalife ? » lui demandèrent-ils. Il leur fit part de ses craintes et de ses inquiétudes, et de la nécessité où il se trouvait de s'habituer aux coups. Les voisins se mirent à rire, et s'en retournèrent chez eux.

Le matin, nouveaux soucis et nouvel embarras. Khalife ne savait où serrer son argent. « Si je le laisse à la maison, disait-il, on pourra me l'enlever ; le plus sûr, c'est de le coudre dans un sac, et de l'emporter avec moi. » Le pêcheur se rendit sur les bords du Tigre avec ses filets ; mais n'ayant rien pris, il chercha une place plus favorable, et s'avança toujours de la sorte, sans être plus heureux. « Maintenant, voilà la dernière fois, » dit-il, en réunissant toutes ses forces pour jeter ses filets ; mais le mouvement qu'il se donna fit ouvrir le sac où était renfermé son or qui s'échappa de son sein et tomba dans le fleuve. Dans son désespoir, il déchire ses vêtemens, et se précipite dans le

fleuve pour retrouver son or; il plongea plus de cent fois, mais ce fut en vain. Accablé de désespoir, Khalife regagna le rivage, et ne retrouva plus à terre que son bâton, son panier et ses filets; ses habits avaient disparu. Que pouvait-il faire? Il prit son bâton à la main, sa corbeille et ses filets sur ses épaules, et se mit à marcher de côté et d'autre; enfin, il ressemblait à un démon du désert.

Il y avait alors à Bagdad un joaillier appelé Ben-Karnas, qui était joaillier du khalife Haroun-al-Raschid, et faisait beaucoup d'affaires à la cour de ce prince. Ce joaillier était assis un jour dans sa boutique, lorsque le scheïkh des crieurs du bazar vint lui offrir une esclave d'une beauté extraordinaire, et qui réunissait aux charmes les plus séduisans les talens les plus rares et les connaissances les plus variées. Le joaillier l'acheta mille ducats, et la conduisit au khalife. Ce prince passa la nuit avec elle; et, comme il en fut enchanté, il envoya le lendemain dix mille ducats à Ben-Karnas. Force-des-Cœurs (ainsi s'appelait la belle esclave) avait inspiré un amour si violent au khalife, qu'il négligea pour elle son épouse et sa cousine Zobéïde, fille de Kassem, ainsi que toutes les autres femmes de son harem. Ne pouvant s'éloigner de cette esclave, il resta plus d'un mois entier

dans sa chambre ; il n'en sortait que le vendredi, car il fallait absolument qu'il se rendît ce jour-là à la mosquée. Les officiers de la cour commencèrent à murmurer de ce que le khalife négligeait, pour une esclave, les affaires de l'état ; le grand vizir Djafar-le-Barmékide, en fidèle serviteur, ne put s'empêcher de l'avertir de ce mécontentement le vendredi suivant. « Tu as raison, lui dit Haroun ; mais comment me soustraire à la tyrannie d'une passion qui est plus puissante que moi ? — Commandeur des croyans, répondit Djafar, Force-des-Cœurs ne vous sera point ravie, quoique vous vous éloigniez d'elle quelques instans. Je ne vous conseille point cependant de vous occuper encore des affaires de l'état ; dans la situation où vous êtes, ce travail vous causerait trop d'ennui : livrez-vous à des distractions dignes d'un grand roi. Ne pourriez-vous point consacrer quelques momens à la chasse ou à la pêche ? peut-être que les filets du pêcheur pourraient vous délivrer de ceux où l'amour vous tient enlacé. — Eh bien, dit Haroun, allons à la chasse ou à la pêche ; mais notre escorte ne nous suivra que de loin. »

Ils montèrent chacun sur une mule, et se mirent à parcourir les champs. Après avoir erré long-tems de côté et d'autre pendant la chaleur du jour, le khalife

eut soif. « J'aperçois quelqu'un là-bas, dit-il à Djafar ; c'est probablement un jardinier qui pourra me procurer de l'eau. Demeure ici avec les gens de notre suite ; je vais revenir bientôt. » En disant cela, il s'éloigne avec la rapidité d'un torrent qui se précipite du haut d'un rocher.

L'homme que Haroun avait aperçu était le pêcheur Khalife, qui, nu, couvert de sueur et de poussière, les yeux égarés, ressemblait tout-à-fait à ces esprits malfaisans qui errent dans les lieux déserts. Haroun le salua, et lui demanda s'il n'y avait point d'eau dans le voisinage. « Etes-vous donc aveugle ou fou ? lui répondit le pêcheur ; à trois pas d'ici coule le fleuve. » Le khalife courut au bord du Tigre ; et, après avoir bu, vint rejoindre le pêcheur. « Quelle est ta profession ? lui demanda Haroun. — Est-ce que vous n'en voyez pas les attributs sur mes épaules ? répondit-il. — Oui, reprit Haroun ; mais où est ton sac, tes habits, ta ceinture et ton pantalon ? » Le pêcheur, qui avait précisément perdu tout ce que venait de nommer le khalife, ne douta pas un instant que ce dernier ne lui eût joué ce tour, et n'eût pris son sac. Il saisit la mule par la bride, en s'écriant : « Rends-moi mon sac, et ne pousse pas plus loin cette mauvaise plaisanterie. — Je n'ai point vu ton sac, je te jure,

répondit Haroun, qui avait, comme on sait, les joues gonflées et la bouche très-petite. — Assurément, reprit le pêcheur, tu es trompette de profession ; mais je suis bon cheval de bataille, et je ne me laisse pas effrayer. Rends-moi donc mes habits, ou je vais te faire sentir le poids de ce bâton. » Le khalife Haroun-al-Raschid, voyant qu'il n'y avait pas à plaisanter avec un compagnon tel que le pêcheur Khalife, tira son habit de satin et le lui donna, en disant : « Voici pour tes habits. — Mes habits, répondit le pêcheur, valaient dix fois mieux que cela.—Eh bien, reprit Haroun-al-Raschid, garde toujours mon habit, en attendant que je te rende les tiens. » Le pêcheur se revêtit donc de l'habit de satin ; mais, comme cet habit lui était trop long, il en coupa un bout avec un couteau qu'il avait dans sa corbeille. « Vois comme il me fait bien à présent, dit-il, en se tournant vers Haroun. Combien, ajouta-t-il, te vaut par mois ta charge de trompette ? — Environ dix ducats, répondit Haroun. — Pauvre diable ! reprit le pêcheur, c'est ce que je gagne en un jour. Qu'en dis-tu ? veux-tu entrer à mon service ? je te donnerai cinq ducats par jour ; je t'apprendrai l'état de pêcheur, et je te défendrai avec ce bâton, si ton maître vient te réclamer. — Très-volontiers, répondit Raschid. —

Eh bien, poursuivit le pêcheur, descends de ta mule, assieds-toi ici avec moi, et je vais te montrer à jeter les filets. » Le khalife, ayant mis pied à terre, attacha sa mule, et, retroussant son habit, fit ce que le pêcheur lui ordonna. Lorsqu'ils voulurent retirer les filets, ils les trouvèrent si pesans, que leurs forces réunies étaient à peine suffisantes pour en venir à bout. Enfin, après de grands efforts, ils les amenèrent sur le rivage, et trouvèrent une quantité extraordinaire de poissons de la plus grande beauté. « Pour un premier essai, c'est très-bien, dit le pêcheur Khalife : allons, trompette, monte sur ta mule, et va promptement à la ville chercher deux paniers pour mettre ce poisson, et nous les chargerons ensuite sur ta mule. J'ai une balance et des poids ; tu pèseras les poissons qui doivent nous rapporter au moins vingt ducats. Pars à l'instant, et reviens le plus tôt que tu pourras ; je vais t'attendre ici.—Très-bien, répondit le khalife ; » il délia sa mule et monta dessus. Il partit au grand trot, ne pouvant s'empêcher de rire en chemin, et se rendit à l'endroit où il avait laissé Djafar. « Votre majesté, dit le vizir, a sans doute trouvé un beau jardin où elle a pris plaisir à rester long-tems. » Le khalife ne put répondre que par un grand éclat de rire. « Que Dieu prolonge la joie du commandeur

des croyans! » dirent, en baisant la terre, les courtisans de la famille des Barmekides, qui étaient présens. Le khalife leur raconta son aventure avec le pêcheur Khalife, et comment il lui avait donné son vêtement de satin. « Je demanderai à votre majesté, dit Djafar, la permission de voir si je peux le racheter. — Tu aurais dû t'y prendre plus tôt, répondit Haroun; car il en a déjà coupé un tiers pour l'ajuster à sa taille. Mais maintenant mon nouveau maître attend que je lui porte deux paniers pour emporter tout le poisson qu'il a pris. — Quant à cela, dit Djafar, je vais en prendre soin. — Par mes ancêtres! s'écria le khalife, je veux payer chaque poisson un ducat : que les mamelouks aillent chercher tous les poissons qu'a le pêcheur. » Les mamelouks se mirent en marche à l'instant, et se rendirent à l'endroit qu'on leur avait indiqué, pour y acheter les poissons. Ils les prirent, et les placèrent dans un beau linge orné de broderies. « Ces poissons sont excellens, dit le pêcheur; mais, mon Dieu, envoyez mon compagnon le trompette; il est bien long-tems à revenir. » Au même instant arriva un eunuque, qui prit deux poissons que le pêcheur tenait à sa main; mais, lorsqu'il voulut les payer, il ne trouva point d'argent dans sa poche. « Je n'ai point d'argent sur moi, dit-il, mais viens-en

chercher demain au palais du khalife : tu n'auras qu'à demander l'eunuque Sandal. »

Comme le trompette ne revenait point, Khalife se décida à s'en retourner seul chez lui, et prit ses filets sur ses épaules. En traversant le bazar, il passa devant la boutique du tailleur du khalife, qui fut très-étonné de voir sur le dos du pêcheur l'habit de satin qu'il avait fait pour Haroun. « D'où te vient cet habit? lui demanda-t-il. — Qu'est-ce que cela te fait ? répondit Khalife ; au reste, je le tiens de mon nouveau compagnon qui m'a dérobé mon habit, et qui m'a donné celui-ci pour que je ne le livrasse point à la justice. » A ces mots, le tailleur s'aperçut de suite que c'était un tour que le khalife lui-même avait voulu jouer au pêcheur.

Cependant tout était en agitation dans le palais pendant l'absence du khalife. Lorsque Zobéïde, épouse et cousine de ce prince, eut appris qu'il s'était enfin éloigné de cette belle esclave qui le retenait depuis un mois dans ses chaînes, elle résolut de profiter de cette circonstance pour voir sa rivale, et s'en venger. Elle ordonna un grand festin, et fit prier l'esclave de s'y rendre pour faire de la musique. Force-des-Cœurs ne put se dispenser d'obéir aux ordres de la princesse. Elle prit ses instrumens, et se rendit dans la chambre

de l'épouse du khalife, sans se défier de ce qu'on méditait contre elle. La belle esclave entra, et baisa la terre, en disant : « Salut au rideau élevé et au voile sublime de ce harem ! salut au sang du Prophète et à l'héritière de la vertu des Abassides ! puisse Dieu prolonger votre bonheur aussi long-tems que le jour et la nuit se succéderont l'un à l'autre ! » Zobéïde fut frappée d'étonnement lorsqu'elle vit paraître une jeune fille d'une beauté accomplie, avec des cheveux noirs, un teint de rose, des yeux brillans, un visage radieux comme le soleil, un front éclatant comme la lune, des lèvres de corail, et des sourcils qui formaient un arc parfait ; enfin, une beauté décrite par le poète, en ces termes :

« Lorsqu'elle est irritée, ses amans tombent par terre privés de » vie. Lorsque le calme renaît chez elle, tous les cœurs jouissent » de la félicité du repos. L'éclat de ses yeux donne la vie et la mort : » les deux mondes sont soumis à son empire. »

« Sois la bien-venue, Force-des-Cœurs, lui dit Zobéïde ; on m'a dit que tu chantes d'une manière ravissante : donne-nous une preuve de ton talent. » Force-des-Cœurs obéit ; elle s'assit, et, prenant un tambour de basque, elle chanta, en s'accompagnant, ces paroles :

« Les oiseaux disent au cœur blessé : Fuis, fuis les hommes ! —

» Mon cœur, obéis aux hommes, réveille-toi, réjouis-toi pour leur » faire plaisir. »

Après avoir ainsi, pendant quelque tems, ravi tous les cœurs par sa voix, elle changea le tambour de basque (1) contre la flûte, et quitta bientôt celle-ci pour le luth. Les cordes, frémissant sous ses doigts légers et délicats, rendaient les sons les plus harmonieux et les plus enchanteurs. On pouvait lui appliquer les vers suivans d'un poète sur une joueuse de luth :

« Le luth parle par les cordes persanes ; il parle à ceux dont il ne » possède pas le langage.

» Les doigts de la joueuse de luth font une impression, que les » paroles de sa bouche ne sauraient produire.

» Elle excite et calme la violence de la passion comme un habile » médecin qui, selon qu'il en est besoin, fait jaillir le sang des vei- » nes ou l'y laisse circuler. »

Enfin, l'esclave tira de son luth des accords si touchans, que Zobéïde sentit affaiblir sa haine et ses

(1) Cet instrument, appelé en arabe par onomatopée *duff* ou *deff* دف remonte à la plus haute antiquité, puisqu'il en est fait mention dans la Bible, au sujet de la fuite de Jacob de chez Laban, et du cantique que la sœur d'Aaron et les femmes israélites chantèrent après le passage de la mer Rouge. Le tambour de basque était nommé *toph* תף par les Hébreux ; les Espagnols l'appellent *adufe*, mot qui paraît emprunté de l'arabe.

projets de vengeance ; elle ne pouvait, au fond du cœur, condamner le khalife d'avoir conçu un si violent amour pour une créature aussi parfaite. Mais la jalousie triompha bientôt de ces sentimens ; et Zobéïde désirait d'autant plus vivement se défaire de sa rivale, qu'elle connaissait toute sa supériorité. Cependant un mouvement de compassion se glissa dans le cœur de la princesse ; elle n'accomplit pas le projet qu'elle avait formé d'abord d'empoisonner sa rivale ; elle lui fit prendre seulement une très-forte dose d'opium, et la fit porter dans un appartement secret : elle ordonna ensuite de répandre le bruit de sa mort, et de faire ses funérailles.

Toute cette pièce était déjà jouée lorsque le khalife revint de la pêche. Sa première demande fut de s'informer de sa chère Force-des-Cœurs. « Votre absence, répondit l'esclave à laquelle il s'était adressé, lui a causé une si vive douleur, qu'elle n'a pu la supporter, et une mort soudaine l'a frappée. » A ces mots, le khalife se mit à courir dans le palais comme un insensé, et faisant partout la même question. Il demanda ensuite à voir le tombeau, et on lui en montra un qu'on venait d'élever dans les jardins du palais (1).

(1) Cet enterrement soudain n'est nullement invraisemblable, puisque les Mahométans enterrent leurs morts lorsqu'ils viennent à

« O tombeau! s'écria-t-il, en l'arrosant d'un déluge de larmes, comment tes ombres froides et ténébreuses peuvent-elles envelopper la pleine lune de la beauté et le rameau brillant de la jeunesse! »

Haroun ne pouvait s'éloigner de ce tombeau, ni modérer son désespoir. Aussitôt que Zobéïde vit le succès de sa ruse, elle fit mettre dans un coffre Force-des-Cœurs, encore endormie, et ordonna de porter ce coffre hors du palais, et de le vendre au premier venu.

Pendant ce tems-là, le pêcheur Khalife, auquel l'eunuque Sandal avait dit de venir au palais chercher son argent, n'avait pas manqué de s'y rendre. Il vit son homme à la porte du palais, assis au milieu d'une foule d'esclaves et d'eunuques; il s'avança vers lui pour lui demander son argent. L'eunuque mettait la main dans sa poche pour le lui donner, lorsqu'un cri annonça la présence du grand vizir Djafar, qui sortait de chez le khalife. Aussitôt les mamelouks et les eunuques se levèrent pour former la haie; et Sandal, auquel le vizir fit signe de la main qu'il voulait lui parler, laissa le pêcheur, et se rendit aux ordres de

peine d'expirer. Cette coutume barbare est autorisée par une tradition orale du Prophète.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

Djafar. Khalife crut que l'eunuque ne voulait pas le payer ; il se mit donc à crier : « Que Dieu punisse les gens sans foi, et tous ceux qui s'emparent du bien des pauvres sans le payer ! » Djafar demanda ce que voulait cet homme. L'eunuque lui raconta toute l'affaire en deux mots, et lui dit que c'était le même pêcheur dont le khalife s'était amusé le jour précédent. « Il ne pouvait venir plus à propos, répondit Djafar ; le khalife est plongé dans un affreux désespoir par la mort de Force-des-Cœurs : j'ai inutilement cherché à le consoler ; peut-être réussirons-nous à le distraire un peu à l'aide de ce pêcheur. Retenez-le pendant que je retourne auprès du khalife. »

Djafar le trouva toujours en proie au plus violent désespoir ; il baisa la terre, et lui adressa ces paroles, suivant la coutume : « Salut au commandeur des croyans, le soutien de la religion, le descendant du Prophète, le grand Haroun-al-Raschid ! » Le khalife leva la tête, et lui rendit son salut en ces termes : « Salut aussi à toi ! que Dieu répande sur toi la paix et la miséricorde ! — Le commandeur des croyans, demanda Djafar, permet-il à son esclave de parler ? —Parle, répondit le khalife, n'es-tu pas mon grand vizir ? — Sire, poursuivit Djafar, votre maître et compagnon, le pêcheur Khalife, est à la porte du

palais, et se plaint amèrement de son apprenti le trompette qui l'a abandonné, et il veut en chercher un autre. » Malgré les sanglots qui l'étouffaient, le khalife ne put s'empêcher de rire. « Vraiment! dit-il, le pêcheur est aux portes du palais? — Comme je vous le dis, commandeur des croyans, répondit Djafar.— Eh bien, reprit Haroun, en ce cas il faut qu'il paie le travail que je lui ai fait hier, ou que je le récompense du divertissement qu'il m'a causé. Voyons si le destin lui est favorable; c'est le sort qui en décidera. Prends vingt feuilles de papier; écris sur dix de ces feuilles : *Provisions de bouche, charge de conseiller d'état, diplôme d'émir, direction des impôts*, et autres emplois avantageux; écris ensuite sur les dix autres : *Arrêt de mort, emprisonnement, bastonnade*, et fais venir le pêcheur pour tirer son sort. Je le jure par mes ancêtres, je lui accorderai exactement le lot qu'il tirera; si c'est une place de vizir, il l'aura; si c'est la potence, je le ferai pendre. »

Djafar, exécutant les ordres du khalife, alla chercher le pêcheur; celui-ci s'était déjà repenti mille fois d'être venu à la cour. « Pourquoi, dit-il alors, me suis-je engagé avec ce maudit esclave qui ne me causera que du malheur? » Il suivit Djafar et le mamelouk, qui lui firent traverser sept cours, et l'in-

troduisirent dans la salle où se trouvait le trône du khalife, sur lequel il vit Haroun assis et environné de toute sa cour. Le pêcheur reconnut aussitôt le khalife. « Trompette, lui dit-il sans se déconcerter, pourquoi m'as-tu laissé hier avec mon poisson? pourquoi m'as-tu abandonné à la merci des eunuques qui sont venus me voler ? Toi seul es coupable : si tu étais revenu avec des paniers, j'aurais pour cent ducats de poisson au moins.» Haroun se mit à rire. « Choisis, lui dit-il, une de ces feuilles de papier. —Comment! s'écria le pêcheur, est-ce que tu es aussi astrologue? Crois-moi, trompette, cela ne te mènera pas loin : plus on fait de métiers, moins on profite ; tu ferais mieux de rester pêcheur.—Prends, dit Djafar, prends, sans répliquer une seule parole, et fais ce qu'ordonne le commandeur des croyans. » Le pêcheur prit un billet, qu'il donna au khalife. « Apprends-moi maintenant, trompette, dit le pêcheur à Haroun, quel bien il en va résulter. — Lis! » dit Haroun à Djafar, en lui remettant le morceau de papier. Djafar lut : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu! Cent coups de bâton au porteur de ce billet. » Ce châtiment fut exécuté sur-le-champ. On administra les cent coups de bâton au pêcheur, qui, bien que sa peau fût endurcie aux coups, s'écriait à chacun de ceux qu'il

recevait : « Malédiction sur ce jeu ! » Djafar s'adressa ensuite au khalife, en lui disant : « Sire, permettez que le pêcheur tire encore un billet : peut-être le sort lui sera-t-il plus favorable cette fois ; et, d'ailleurs, ne permettez pas qu'il s'éloigne du fleuve de votre libéralité, sans avoir apaisé sa soif. — Qu'il en prenne donc un autre, répondit Haroun ; mais s'il amène une sentence de mort, elle sera exécutée sans aucune miséricorde. — Dieu vous récompense de votre libéralité, dit le pêcheur ; ne pourriez-vous trouver dans tout Bagdad personne autre que moi pour faire cette belle épreuve ? » En disant cela, il étendit la main, et tira un autre billet, qu'il présenta au grand vizir Djafar. Celui-ci y jeta les yeux, et le remit au khalife, sans rien dire. « Qu'y a-t-il ? demanda Haroun. — Rien, répondit Djafar, car il n'y avait rien d'écrit sur le billet ; mais permettez qu'il en prenne un troisième. » Le pêcheur tira encore une fois, et Djafar lut : « Un ducat au porteur. — En vérité, dit le pêcheur, un ducat pour cent coups de bâton, ce n'est point trop. » Le khalife sourit, et congédia le pêcheur. Comme celui-ci sortait du palais, il rencontra l'eunuque Sandal, qui l'appela, et lui demanda la moitié de ce que lui avait donné le khalife. Le pêcheur lui aurait volontiers rendu la moitié des coups qu'il avait reçus ; mais

comme il craignait pour sa peau, il lui jeta le ducat qu'il avait si bien gagné, et s'en alla les larmes aux yeux. Voyant ce trait de générosité et de désintéressement, l'eunuque Sandal rappela le pêcheur, et lui donna une bourse de cent ducats, pour payer le poisson dont l'argent lui était encore dû. A la vue de l'or, le pêcheur oublia les mauvais traitemens qu'il avait éprouvés, et s'en retourna chez lui, transporté de joie.

Comme il voulait traverser le marché où se vendaient les esclaves, il se trouva arrêté par une foule considérable. Cette foule environnait un vieillard, qui avait devant lui un coffre sur lequel était assis un esclave. Le vieillard s'écriait : « Gens riches ! gens de cette ville ! qui veut acheter pour cent ducats ce qui est renfermé dans ce coffre, qui vient du harem de la princesse Zobéïde, fille de Kassem ? » D'abord il régna un silence général, car les marchands craignaient qu'il n'y eût là-dedans quelque fourberie ; mais enfin l'un d'eux offrit dix ducats · un autre en offrit cinquante, un troisième soixante, et il fut poussé jusqu'à cent. « A cent ducats ! dit le crieur ; qui offrira davantage ? — Cent-un ducats ! s'écria le pêcheur Khalife. » Tous les assistans se mirent à rire, en entendant cette offre, et à se moquer de Khalife,

qui paraissait ne pas avoir un seul ducat dans sa poche. Pendant qu'ils s'égayaient à ses dépens, le crieur mit fin aux enchères, et livra le coffre au pêcheur. Les cent-un ducats furent payés comptant ; l'esclave, après les avoir reçus, alla rendre compte de sa mission à la princesse Zobéïde, qui en fut enchantée.

Khalife prit le coffre sur ses épaules ; et, comme il était très-pesant, le pêcheur suait à grosses gouttes lorsqu'il arriva chez lui. Il mit bas le coffre pour l'ouvrir ; mais n'ayant point de clef, et ne voulant pas briser la serrure, il résolut d'attendre au lendemain. Il s'étendit de son long sur le coffre, et s'y endormit. Mais Khalife se réveilla bientôt avec effroi ; car il entendit remuer quelque chose dans le coffre. « Dieu soit loué, s'écria-t-il, de ce que je n'ai point ouvert ce coffre ! il y a dedans des génies qui m'auraient joué quelque beau tour dans l'obscurité. » Au même instant, le coffre remua encore une fois, et la frayeur de Khalife redoubla : la nuit était très-obscure, et il n'avait point de lumière, ni d'argent pour en acheter. Il sortit donc de sa maison, et se mit à courir dans le quartier, en criant : « Voisins ! prêtez-moi une lumière, car il y a des génies qui sont venus me visiter. » L'un de ses voisins, riant de sa folie, lui donna de la lumière, et Khalife rentra chez lui. Il brisa la

serrure du coffre ; et Force-des-Cœurs, qui s'était déjà remuée deux fois, se réveilla tout-à-fait, car l'effet de l'opium cessa à l'instant même. « Yesounir! Narcisse ! s'écria-t-elle en ouvrant les yeux, et appelant ses eunuques.—Se moque-t-on de moi? dit le pêcheur. » Force-des-Cœurs se frotta les yeux. « Qui es-tu, et où suis-je ? demanda-t-elle. — Tu es dans ma maison, répondit Khalife. — Comment ! reprit Force-des-Cœurs, je ne suis pas dans le palais du khalife Haroun-al-Raschid ? — Le khalife n'a rien de commun avec toi, ma mignonne, reprit le pêcheur. Tu es mon esclave ; je t'ai achetée, sans te voir, pour cent-un ducats, comme tu étais endormie dans ce coffre.—Comment te nommes-tu? demanda-t-elle.— Pourquoi cela? reprit le pêcheur ; vous voulez peut-être me remercier du service que je vous ai rendu ! » Force-des-Cœurs se mit à rire. « N'as-tu rien à manger? lui dit-elle, car il y a deux jours que je n'ai pris aucune nourriture. — Je n'ai rien du tout, répondit le pêcheur, grâce à mon destin et à ma curiosité ; j'ai mis ma dernière pièce de monnaie à acheter ce coffre, et il ne me reste plus rien. — Eh bien, dit-elle en riant, va toujours me chercher quelque chose. »

Le pêcheur sortit; et, comme il était déjà jour, il trouva plusieurs de ses voisins levés. Il leur demanda

quelque chose à manger. L'un lui donna un morceau de pain, un autre du fromage, un troisième des débris de pâté qui étaient restés du souper de la veille. « Est-ce là tout ? dit Force-des-Cœurs, en voyant ce déjeuner ; crois-tu aussi que je vais manger sans boire ? il faut donc que j'étouffe ! — Eh bien, reprit Khalife, je vais remplir d'eau cette jarre (1). » Il sortit ; et, en s'adressant à ses voisins, comme la première fois, il remplit sa jarre. « Maintenant, dit-il, lorsqu'il fut de retour, raconte-moi ton histoire. — Je suis Force-des-Cœurs, répondit-elle, favorite du khalife Haroun. La jalousie d'une rivale m'a jetée dans cette situation, heureusement pour toi ; car désormais ton bonheur est assuré. — Quel est ce Haroun ? demanda le pêcheur ; c'est peut-être cet épouvantail que j'ai vu dans le palais, assis sur un trône ? — Précisément, répondit-elle. — Par Dieu ! de ma vie je n'ai vu un si mauvais trompette, et un plus grand coquin ! Il m'a donné un ducat pour cent coups de bâton, ce misérable à la face bouffie ! — Silence, reprit Force-des-Cœurs, n'oublie pas le respect que tu dois au commandeur des croyans. » Ces paroles

(1) Le mot *jarre*, ainsi que le mot *damdjan*, dont les Français ont fait *damejane*, sont d'origine arabe.

( *Note de* M. DE HAMMER. )

rappelèrent le pêcheur à lui, et il comprit de suite tout l'avantage qu'il pouvait retirer de cette circonstance. Force-des-Cœurs prit de l'encre et du papier, et elle écrivit une lettre à un marchand qui fournissait au palais, dans laquelle elle le priait d'instruire le khalife de son aventure. « Va, dit-elle au pêcheur, et porte ce billet au joaillier Karnas, qui demeure dans le quartier des joailliers. » Khalife obéit. Le joaillier le prit d'abord pour un pauvre qui lui demandait l'aumône ; mais, après avoir lu la lettre, il la baisa, la porta sur sa tête, et demanda au pêcheur où était sa maison. « Pourquoi ? demanda celui-ci ; voulez-vous m'enlever mon esclave ? — Non, répondit le joaillier, je vais y envoyer tout ce qui est nécessaire pour traiter convenablement la favorite du khalife. » Le pêcheur lui indiqua donc sa maison, et le joaillier lui donna une traite de mille ducats sur son banquier, qui lui compta cette somme sur-le-champ. Lorsqu'il fut de retour à la boutique du joaillier, il y trouva un cheval magnifiquement enharnaché pour Karnas, cent esclaves, et une mule pour lui-même. « Je ne sais point aller à cheval, dit-il. — Eh bien, tu vas apprendre, lui répondit-on. — Au nom de Dieu ! dit-il, puisqu'il le faut, que cela soit donc ! » Il monta à rebours, et prit la queue de la mule au

lieu de la bride ; mais la mule, qui était chatouilleuse, se mit à ruer, et le jeta à terre. « Ne vous avais-je pas bien dit, s'écria alors Khalife, que je ne pourrais aller sur ce gros âne ? »

Le joaillier se rendit donc seul au palais du khalife pour lui porter cette heureuse nouvelle, et le pêcheur s'en retourna chez lui. Arrivé dans le quartier où était située la maison du joaillier, il la trouva remplie de monde. « Malheureux ! lui dirent ces gens, tu vas payer cher l'enlèvement de cette belle esclave. Des mamelouks sont venus pour t'emmener, et ils sont à ta poursuite ; heureusement pour toi, tu n'étais pas ici ; mais ils disent que tu ne leur échapperas point. » Lorsque Khalife entendit ces paroles, il se mit à courir de toutes ses forces, et rencontra le joaillier qui était arrêté devant une maison magnifique. « Vous avez donc laissé enlever l'esclave ? lui dit le pêcheur. — Silence, imbécille, lui cria le joaillier, et entre ici avec moi. » C'était la maison où le joaillier avait fait conduire provisoirement Force-des-Cœurs. Ils la trouvèrent environnée d'esclaves, et assise sur un lit de repos. Aussitôt après l'arrivée du joaillier, elle se rendit avec une suite nombreuse au palais du khalife, qui connaissait tout ce qui lui était arrivé. L'esclave baisa la terre devant le trône ; le khalife, transporté

de joie, s'élançant vers elle, la fit relever, et lui demanda qui l'avait achetée. « Un pêcheur appelé Khalife, répondit-elle, et qui prétend vous avoir eu pour compagnon. — Qu'on le fasse entrer, dit Haroun. » Le pêcheur parut, et baisa la terre. « Eh bien, Khalife, lui dit Haroun, n'as-tu pas été mon compagnon la nuit dernière ? » Le pêcheur comprit ce que le khalife voulait dire, et répondit : « Oui, sans doute, pour ce qui concerne les yeux et les oreilles, mais pas plus loin. » Il raconta ensuite toute son aventure depuis sa sortie du palais, jusqu'au moment où il venait d'y rentrer, et son récit fit beaucoup rire le khalife.

« Que demandes-tu pour récompense de ta conduite ? » dit le khalife. Le pêcheur garda le silence, et Haroun lui fit donner cinq mille ducats, des étoffes magnifiques pour s'habiller, et des esclaves pour le servir. Le retour de son esclave bien-aimée causait une joie inexprimable au khalife. Il ne s'était pas rendu auprès de son épouse Zobéïde depuis qu'il avait découvert tout ce qui était arrivé par sa jalousie. La princesse était désespérée, non-seulement d'avoir perdu l'amitié de son époux, mais encore d'être l'objet de sa colère ; cependant il n'y avait pas d'autre moyen de réconciliation que d'avouer sa faute, et

d'implorer le pardon du khalife. Elle lui écrivit une lettre ; le khalife lui pardonna facilement, et se réconcilia avec elle. Le pêcheur fut gratifié par Haroun d'une pension de cinquante ducats par mois durant toute sa vie ; et, comblé de marques d'honneur, il baisa la terre, et s'en retourna chez lui. Il rencontra à la porte du palais l'eunuque Sandal, qui lui avait donné cent ducats, et qui était ainsi la première cause de son bonheur. Khalife voulut lui faire présent d'une bourse de mille ducats ; mais Sandal, touché de sa générosité et de sa reconnaissance, le remercia, et l'assura qu'il ne voulait prendre part qu'à la joie que lui causait sa nouvelle fortune.

Khalife acheta alors une belle maison qu'il orna avec beaucoup de magnificence, et qui lui paraissait un véritable paradis. Il épousa la fille d'un des personnages les plus distingués de la ville, et vécut dans l'abondance et la félicité, sans oublier cependant qu'il devait son bonheur à la Providence qu'il remerciait chaque jour. Il conserva la faveur du khalife, et jouit de tous les agrémens d'une vie heureuse, jusqu'au jour où la mort l'appela à l'éternité, et à une vie encore plus heureuse. Puisse le Dieu tout-puissant, qui vit toujours et ne meurt pas, vous l'accorder à tous !

DCCCXL^e — DCCCLX^e NUIT.

## HISTOIRE

### DE MESROUR ET DE SA BIEN-AIMÉE ZEIN-AL-MEWASSIF.

Un marchand, appelé Mesrour, vivait il y a bien des années. C'était un homme aimant la bonne chère, la promenade et le plaisir. Il rêva une nuit qu'il se trouvait dans un jardin avec quatre oiseaux et une colombe d'une blancheur éblouissante. Il prenait un très-grand plaisir avec cette colombe, lorsqu'un gros oiseau fondit sur elle et la lui enleva.

Le lendemain matin, Mesrour sortit pour aller chercher quelqu'un qui pût lui expliquer ce songe. N'ayant trouvé personne, il s'en retournait chez lui, lorsqu'il passa devant une maison de belle apparence, où il entendit une voix mélancolique qui chantait ces paroles :

« Le doux parfum du matin rafraîchit les cœurs souffrans. Je » lui dis : Je t'en conjure au nom de Dieu, vis-tu jamais un amour

» semblable au mien? Une gazelle m'a ravi la raison par ses char-
» mes : sa taille élégante efface les rameaux flexibles de l'arbre de
» *ban* (1). »

Poussé par la curiosité, Mesrour s'approcha de la porte qui se trouvait à moitié ouverte. Il aperçut un jardin magnifique où une jeune dame d'environ dix-neuf ans était assise sur des carreaux de velours rouge, et entourée de quatre belles esclaves. L'éclat de ses yeux embrasait les cœurs; ses sourcils déliés ressemblaient à un arc délicat formé de musc précieux, et sa bouche fraîche et parfumée offrait l'image du sceau de Salomon. Embrasé d'amour pour tant de charmes, Mesrour s'avança vers la jeune dame, et la salua; elle lui rendit son salut avec une grâce enchanteresse. Mesrour, portant ses regards autour de lui, n'aperçut que des parterres de fleurs, des bosquets de roses et de jasmins, de frais berceaux et d'élégans pavillons. Il fallait passer sous trois galeries de colonnes pour arriver à la maison qui donnait sur

(1) Le *ban* بان est le saule d'Égypte, *salix ægyptiaca*. On trouve une dissertation fort curieuse sur cet arbre, auquel les poètes arabes comparent sans cesse la taille légère et les mouvemens pleins de grâces de leurs maîtresses, dans les savantes notes que M. Garcin de Tassy a jointes à sa belle traduction d'Azz-Eddin-Elmocaddessi.

le jardin. Sur la première galerie on avait gravé cette inscription :

« Puisse la tristesse ne jamais régner dans cette maison, ni en » affliger le maître ! Puisse cette maison durer éternellement pour » ouvrir à l'amitié ses portes hospitalières ! »

Sur la seconde on lisait :

« Puisse le bonheur, ô palais, habiter dans tes murs aussi long- » tems que tes bosquets retentiront du chant harmonieux des oi- » seaux ! Puissent tes possesseurs être heureux aussi long-tems que » les étoiles brilleront à la voûte des cieux ! »

Sur la troisième :

« Puisse la gloire, ô palais, t'environner tant que tes murs ré- » fléchiront les rayons du soleil ; tant qu'ils seront enveloppés par » les ténèbres de la nuit ! »

Lorsque Mesrour eut tout examiné, la dame lui dit : « Qui vous a porté à entrer dans une maison qui ne vous appartient pas ? — La beauté de ce jardin, répondit Mesrour, que j'ai aperçu par la porte qui était à moitié ouverte. Permettez que je m'approche pour contempler de plus près toutes les merveilles qu'il renferme. — Très-volontiers, » répondit la dame

avec une grâce infinie. Ravi par l'éclat de sa beauté, Mesrour improvisa ces vers :

« J'ai vu une lune brillante cachée derrière les jasmins et les » fleurs embaumées de ce jardin.

» J'ai vu le rameau de myrte caché sous les violettes, qui répan- » dent au loin leur parfum.

» O jardin ! sa beauté efface la tienne ; toutes les fleurs s'incli- » nent devant elle ! »

Lorsque Zeïn-al-Mewassif (c'était le nom de cette ravissante beauté) eut entendu cette déclaration d'amour, émue jusqu'au fond de l'ame, elle répondit en vers qui donnaient de l'espérance à Mesrour, quoique les paroles semblassent dire le contraire. Mesrour se mit à table avec elle, et ils s'entretinrent ensemble assez avant dans la nuit. « Mesrour, lui dit alors la jeune dame, j'ai besoin de me distraire un peu ; voulez-vous jouer une partie d'échecs avec moi ? » On apporta un échiquier d'ébène et d'ivoire, dont les pions étaient d'or et d'argent. « Voulez-vous les rouges ou les blancs ? demanda Zeïn-al-Mewassif. — Prenez les rouges, madame, répondit Mesrour : le rouge est la couleur des gazelles ; et, sous ce rapport, il vous convient parfaitement. — Cela peut être, » répondit-elle ; et elle se mit à ranger les pions.

Mesrour devint hors de lui, lorsqu'en jouant il aperçut les doigts de la jeune dame : de sa vie il n'avait vu des doigts si élégans, et arrondis avec tant de grâce. « Ah ! s'écria-t-il, qu'il est dangereux de jouer aux échecs contre de pareils doigts ! — Prenez garde à vous, répondit-elle, si vous ne voulez pas perdre. Echec au roi ! échec au roi ! vous êtes mat. »

La dame, voyant que son hôte n'était plus à lui : « Pour vous rendre plus attentif, dit-elle, il faut jouer une somme dont nous allons convenir pour chaque partie : si vous perdez, vous me donnerez dix ducats ; si vous gagnez, vous n'aurez rien de moi. — Je le veux bien, » répondit Mesrour, en rangeant ses pions. Alors Zeïn-al-Mewassif ôta un riche voile qui lui couvrait le visage ; elle parut aux yeux de Mesrour comme une éclatante colonne de lumière. Ne pouvant en arracher ses regards, il ne savait ce qu'il faisait, prenant les pions d'or au lieu de ceux d'argent, qui étaient les siens : il perdit partie sur partie. « Oh ! dit Zeïn-al-Mewassif, il faut absolument vous apprendre à être attentif ; jouons maintenant cent ducats la partie. » Mais Mesrour n'en joua pas mieux ; il ne cessa de perdre jusqu'au matin, qu'il sortit pour aller chercher de l'argent. A son retour, il pria la belle de lui donner sa revanche ; et,

comme il ne lui restait plus d'argent, il joua sa boutique, sa maison, son jardin, ses esclaves ; enfin tout ce qu'il possédait.

« Mesrour, lui dit alors Zeïn-al-Mewassif, je ne veux pas que vous ayez à vous repentir d'avoir fait connaissance avec moi ; je vous rends tout ce que vous avez perdu. — Je n'en ai aucun regret, répondit Mesrour. O souveraine de mon ame ! vous me demanderiez ma vie, que je me trouverais heureux de la sacrifier pour vous.—Allez, reprit Zeïn-al-Mewassif, et amenez un kadi pour dresser une donation en règle de ces biens que je vous rends. » Mesrour alla chercher un kadi. A peine celui-ci eut-il vu les jolis doigts de Zeïn-al-Mewassif, que la plume manqua de lui tomber des mains. Enfin, il acheva l'acte de donation, et les deux témoins y apposèrent leur sceau.

« Maintenant, vous pouvez vous en retourner, dit Zeïn-al-Mewassif à Mesrour. » Alors celui-ci improvisa un long morceau en vers, qui n'était au fond qu'un récit rimé de son aventure. « Laissez-là la rime, lui dit Zeïn-al-Mewassif, et ayez un peu de l'intelligence prosaïque et habituelle des hommes. Vous vous êtes ruiné aux échecs ; retournez-vous-en maintenant chez vous. — Seulement encore une partie ! s'écria Mesrour. — Avec quoi paierez-vous, si vous perdez ?

demanda Zeïn-al-Mewassif. — J'ai des amis, répondit Mesrour, qui me prêteront de l'argent — Sachez, reprit la dame, que je ne consens à jouer cette partie que pour un prix considérable : je ne veux point jouer avec vous à moins de quatre boîtes de musc, quatre livres d'ambre, quatre cents ducats, et quatre cents pièces de riches étoffes. Apportez-moi tout cela, et alors nous ferons une nouvelle partie d'échecs. »

Mesrour sortit pour aller chercher tout ce qu'on lui demandait. Zeïn-al-Mewassif, doutant qu'il pût trouver à l'emprunter, ordonna à une de ses esclaves, nommée Houboub, d'épier sa démarche. Mesrour, l'ayant aperçue, lui demanda pourquoi elle le suivait. L'esclave lui avoua la vérité ; et Mesrour, de son côté, lui confia qu'il était au désespoir, ne sachant de quelle manière se procurer ce qu'il cherchait. L'esclave fut touchée de ses larmes, et lui promit de faire tout son possible pour faire réussir ses projets auprès de Zeïn-al-Mewassif.

Lorsqu'elle fut de retour auprès de sa maîtresse, elle lui parla de Mesrour, et lui dit, ce qui était vrai, qu'il ne lui restait plus rien au monde. Zeïn-al-Mewassif, après avoir réfléchi un instant, écrivit à Mesrour de ne point se donner la peine d'apporter le prix de la partie d'échecs ; elle ajouta qu'il vînt également

le soir ; que tout lui serait rendu ; et, de plus, qu'elle jouerait encore une partie avec lui.

Houboub, que Zeïn-al-Mewassif chargea de porter ce billet, trouva Mesrour tout en pleurs, et gémissant sur son malheureux sort. Mais cette agréable nouvelle le fit passer tout-à-coup du désespoir à la joie la plus vive.

Ensuite Zeïn-al-Mewassif se mit à sa toilette. Elle prit une robe brodée d'or, et plaça sur sa tête une lame d'argent pour soutenir un riche diadème de perles, qui formait par derrière un nœud, dont les deux bouts, ornés chacun d'un rubis d'une grosseur extraordinaire, retombaient sur ses épaules éblouissantes de blancheur ; ses beaux cheveux noirs étaient parfumés de musc et d'ambre. « Que Dieu vous maintienne ainsi lui, et vous préserve du regard de l'Envie (1) ! » lui dit Houboub, son esclave chérie, en la

(1) La croyance à l'œil de la Méchanceté ou de l'Envie, le *cattiv' occhio* des Italiens, est répandue dans tout l'Orient, mais particulièrement en Turquie. Cependant l'antiquité de cette croyance porterait à croire que les Orientaux l'ont plutôt reçue qu'ils ne l'ont transmise. Pline ( *Nat. Hist.*, lib. VII, c. 2 ) dit, en parlant de certains enchanteurs, qui existaient parmi les Triballiens et les Illyriens : « *Visu quoque effascinant interimuntque quos diutius in-* » *tueantur iratis præsertim oculis.* » On connaît le vers de Virgile :

*Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.*

voyant si belle. Ensuite elle adressa une foule de compliméns, en vers, à sa maîtresse, qui la remercia, et sortit pour aller recevoir Mesrour, qui était déjà arrivé.

« Est-ce vous ? s'écria-t-il en l'apercevant, ou bien une des célestes beautés du paradis ? » Zein-al-Mewassif ordonna de servir le repas. On apporta une table faite d'un seul morceau d'argent (1), et sur laquelle étaient gravées beaucoup d'inscriptions en vers. Ils se placèrent à table, et, après avoir mangé, se mirent à chanter et à boire. « Mesrour, dit Zeïn-al-Mewassif, vous avez mangé mon pain et mon sel, ainsi vous êtes mon hôte ; ne craignez donc point que je vous prenne la plus petite chose : je vais vous rendre tout ce que je vous ai gagné. — Ah ! s'écria l'esclave Hou-

Un autre berger avait déjà dit aussi dans Théocrite, Idyl. VI, v 39 :

Ως μὴ βασκανθῶ δὲ τρὶς εἰς ἐμὸν ἔπτυσα κόλπον.

Cette superstition existe pareillement chez les montagnards écossais et les habitans de Cornouailles. On la retrouve aussi dans l'Illyrie et la Dalmatie, comme on peut le voir dans un charmant recueil de poésies illyriques, intitulé *la Guzla*, et qui vient de paraître il y a peu de tems.

(1) Les tables, chez les Orientaux, sont formées d'une grande plaque ronde de métal, sur laquelle on ne sert jamais qu'un seul plat à la fois.

boub, je suis ravie que vous commenciez à faire un retour sur vous-même ; et, je vous le jure, si votre conduite précédente eût encore duré, je n'aurais plus passé une seule nuit dans votre maison. — C'est bien ! c'est bien ! dit Zeïn-al-Mewassif, je vais faire ce que tu désires : va, en attendant, nous chercher quelques nouveaux flacons. »

Ils se mirent de nouveau à boire, et Mesrour improvisa une longue pièce de vers, où il exprimait des sentimens analogues à sa situation. Zeïn-al-Mewassif fut si enchantée de ces vers, qu'elle conduisit Mesrour dans un cabinet voisin, et... y joua avec lui la partie d'échecs qu'elle lui avait promise. « Mon cher Mesrour, lui dit-elle ensuite, ma personne et mes richesses sont à toi ; désormais tout sera commun entre nous : voici ta donation, reprends tout. Je désire seulement voir ton jardin, si tu en as un. — Assurément, répondit Mesrour, j'en possède un, et un très-beau ! » Il la conduisit avec son esclave à sa maison, où il lui donna un superbe festin et une fête charmante. Zeïn-al-Mewassif prit un luth, et chanta ces paroles :

« La voix mêlée aux accords d'un luth embellit un tête à tête » comme le zéphyr embellit le matin d'un beau jour.

» L'harmonie pénètre les cœurs et soulève tous les voiles. Le sens

» des paroles brille dans les sons de la musique, comme le soleil » se réfléchit dans la lune.

» Une beauté ravissante pince un luth harmonieux avec ses doigts » délicats, et l'ame est presque enlevée par ses accords. Elle chante, » et ses accens magiques rendent l'ouïe aux sourds, et le muet même » retrouve la voix pour applaudir. »

« Maintenant, dit Zeïn-al-Mewassif à Mesrour, improvisez-nous quelque chose à votre tour. » Il improvisa ce qui suit :

« Au milieu de jardins délicieux, nous goûtons les charmes du » vin et de la musique. Le tendre roucoulement des colombes se » mêle à notre voix ; les rameaux flexibles des arbres s'inclinent vers » nous, et nous prêtent une oreille attentive. »

Alors Mesrour se livra entièrement à son transport poétique, et des torrens de vers coulèrent de ses lèvres jusqu'au matin.

« Mesrour, lui dit alors la jeune dame, je vois paraître l'aurore ; il est tems que je me retire, pour ne pas éveiller de soupçons. » A ces mots elle se leva, et Mesrour la reconduisit chez elle.

Ils menèrent pendant quelque tems cette vie délicieuse, jusqu'à ce que Zeïn-al-Mewassif reçut une lettre de son époux (car elle était mariée), où il lui annonçait son prochain retour. « Que faire, Mes-

rour ? dit-elle ; mon mari revient, et sa présence va mettre un terme à notre bonheur. Quel parti prendre ? — Je m'en rapporte entièrement à vous, répondit Mesrour ; car, en fait de ruse, les femmes ont toujours surpassé les hommes. — C'est un homme violent et jaloux, reprit-elle, et je ne vois pas d'autre moyen de vous introduire dans notre maison, que de vous faire passer pour un marchand de couleurs et de parfums que vous voudrez vendre à mon mari ; mais surtout gardez-vous bien de le contrarier en rien. »

Le mari arriva, et fut très-surpris de voir sa femme toute jaune depuis les pieds jusqu'à la tête. Elle s'était mise elle-même dans cet état, en se frottant avec du safran et d'autres couleurs. « Depuis votre départ, dit-elle à son mari, l'inquiétude m'a donné une maladie qui menace mes jours. O mon cher époux ! ajouta-t-elle, en feignant de verser des larmes, ne voyagez pas une autre fois sans prendre un compagnon, afin que je n'éprouve plus de craintes continuelles sur votre sort. — Tu as raison, ma tendre épouse, répondit le mari ; tranquillise-toi, et sois certaine qu'à l'avenir je ferai ce que tu désires. » Il l'embrassa, et se rendit à sa boutique. Mesrour l'y attendait déjà pour se lier avec lui, en lui offrant des

couleurs à très-bon marché. Le mari de Zeïn-al-Mewassif fut tellement satisfait des procédés de Mesrour, qu'il lui proposa, quelques jours après, de s'associer ensemble, s'il avait un capital suffisant. Mesrour répondit qu'il avait le même désir, et ils dressèrent leur acte d'association. Le soir, l'époux de Zeïn-al-Mewassif conduisit chez lui son nouvel associé, et le présenta comme tel à sa femme. Celle-ci fut transportée de joie, car elle savait que ce ne pouvait être que son amant, et elle fit apporter le souper à l'instant. « Viens avec moi, lui dit son mari, et complimente mon associé. —Comment! s'écria-t-elle, moi, me montrer devant un étranger! Dieu m'en préserve! je me laisserais plutôt couper par morceaux! — Quelle honte déplacée! reprit le mari; c'est un Chrétien, et nous sommes Juifs : tu as une délicatesse excessive. — Qu'exiges-tu de moi? reprit-elle, que je me découvre le visage devant un étranger, moi qui aurais honte de paraître ainsi devant toi-même! » Le mari était transporté de joie d'avoir une femme si chaste et si retenue. Zeïn-al-Mewassif se fit entraîner de force pour venir saluer l'associé de son mari. Mesrour joua parfaitement son rôle, baissant les yeux, et n'osant regarder son amante. Ils se mirent à table; et, après le repas, Mesrour se retira, éprouvant un secret dépit de laisser

sa belle seule avec son mari. Celui-ci conçut bientôt quelques soupçons. Il y avait dans sa maison un oiseau qui chérissait Mesrour comme une ancienne connaissance, tandis qu'il ne reconnaissait plus son maître, qu'une longue absence lui avait rendu tout-à-fait étranger. Le Juif devint attentif, et sa douleur fut extrême, lorsqu'il entendit sa femme, qui couchait dans le même lit que lui, ne parler dans ses rêves que de Mesrour. Il ne fit paraître rien, et invita son associé à souper le lendemain. Il l'amena chez lui, et dit à sa femme de venir saluer leur hôte. « Dispensez-m'en, je vous en prie, dit-elle ; qu'ai-je à faire avec cet étranger ? » Enfin, il fallut encore la conduire de force au souper.

L'oiseau fit mille caresses à Mesrour, et ne reconnut pas son maître. Cette conduite fortifia les soupçons du Juif, qui furent confirmés par les tendres regards qu'il surprit entre les deux amans. « Je vais sortir un instant, dit-il, pour aller chercher mes parens, et vous présenter à eux comme mon associé dans mes affaires. » Ayant dit cela, il s'éloigna ; mais, au lieu de sortir, il monta par un escalier secret, dans un cabinet où il y avait une fenêtre grillée qui donnait sur la salle où étaient les deux amans, et par laquelle il pouvait apercevoir, sans être vu, tout ce qui

s'y passait. Zeïn-al-Mewassif, ayant appelé son esclave, lui ordonna de fermer la porte, et de l'avertir si son mari revenait. Ensuite elle prit une coupe, et, y faisant dissoudre du musc dans de l'eau de rose, elle se leva, et porta une santé à Mesrour. « La salive de ta bouche, lui dit-elle, est plus douce que cette liqueur. » Alors elle répandit sur lui l'essence de rose. Le mari, qui avait tout vu, manqua de crever de jalousie et de dépit; il descendit sur-le-champ, et trouva la porte de la salle fermée. L'esclave vint lui ouvrir : le pauvre mari entra avec un visage riant; il cacha sa colère le mieux qu'il put, et invita Mesrour, avec beaucoup de politesse, à revenir le voir. Il ne savait quel parti prendre dans cette circonstance. Devait-il agir comme s'il n'eût rien découvert ? devait-il faire connaître à sa femme qu'il était instruit de sa conduite ? Cette alternative le jetait dans une grande perplexité. Enfin, il résolut de l'éloigner de son amant, en la faisant voyager. Il lui montra une lettre supposée, où un de ses parens le priait de se rendre en personne auprès de lui pour terminer une affaire pressante. « Combien de tems seras-tu absent, mon époux bien-aimé ? lui demanda-t-elle. — Au moins douze jours, répondit-il.—Ah ! quelle longue absence ! reprit-elle; ton voyage me plonge dans le

désespoir. — Ne t'afflige pas ainsi, tendre objet de mon amour, dit le mari ; tu viendras avec moi, si tu le désires, et j'ai déjà donné les ordres nécessaires pour ton départ. »

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Zeïn-al-Mewassif ; elle en fit instruire sur-le-champ Mesrour, et partagea avec lui la crainte que son mari n'eût formé le projet de les séparer pour toujours. Elle fit tous ses efforts pour empêcher ce voyage ; mais n'ayant pu y parvenir, elle fit faire des ballots de tous ses objets ; et comme l'infortunée n'avait pu parler à Mesrour, elle prit une plume et écrivit sur les murs et sur les portes des vers qui étaient autant d'adieux douloureux adressés à son amant.

Lorsqu'elle fut montée sur son chameau, elle s'adressa à la maison comme pour lui dire adieu. « Ne dis point adieu à notre maison, lui dit son mari, car s'il plaît à Dieu tu y seras bientôt de retour. » Zeïn-al-Mewassif savait combien peu elle devait ajouter foi à ces paroles ; et elle ne vit que trop clairement qu'elle devait être pour toujours séparée de son cher Mesrour.

Celui-ci fut accablé de désespoir en apprenant le départ subit de son amante. Il espérait cependant encore la voir chez elle ; mais, hélas ! lorsqu'il ar-

riva elle était déjà partie. Il parcourut tous les appartemens, et, arrivé à la porte où il lut plusieurs inscriptions, il tomba évanoui.

Lorsqu'il eut repris ses sens, il se mit à suivre les traces du chameau qui portait sa bien-aimée; il rejoignit la caravane à la tête de laquelle marchait le mari de Zeïn-al-Mewassif, tandis que celle-ci fermait la marche. Mesrour embrassa la litière, il s'y attacha, et exprima son amour dans les discours les plus passionnés. « Pour l'amour du ciel, éloignez-vous, lui dit Zeïn-al-Mewassif, avant que mon maudit mari ne vous aperçoive. » Ces paroles ne firent aucune impression sur Mesrour. Il ne cessa pas de suivre la litière, et il exhalait l'excès de son amour dans ces vers passionnés :

« Le conducteur de la caravane a donné le signal du départ pendant les ténèbres de la nuit, avant que le souffle du zéphyr matinal soit venu vivifier les vallons.

» Les chameaux s'agenouillent; on forme les ballots; les voyageurs se placent sur leurs montures.

» Hélas! ils sont partis, et m'ont laissé égaré sur leurs traces; je les suis de loin, en arrosant la poussière de mes larmes. »

Zeïn-al-Mewassif obtint enfin, par ses prières et ses larmes, que Mesrour s'éloignât et ne s'exposât pas inutilement à la vengeance de son mari. Il coû-

vrit ses mains de baisers et les mouilla de pleurs ; et lorsqu'il fallut abandonner sa litière, il tomba privé de sentiment.

Lorsqu'il revint à lui, ne voyant plus la caravane, et remarquant que le vent venait du côté où elle dirigeait sa marche, il improvisa ce qui suit :

« Viens, ô nuit ! viens rafraîchir mes joues brûlantes ! viens calmer les feux qui consument mon cœur.

» Elle est partie, mais mon cœur est avec elle ; il est attaché à l'aiguillon qui presse la marche des chameaux.

» O zéphyr ! toi dont le souffle est parfumé de son haleine, ne t'a-t-elle rien ordonné pour sécher mes larmes, et pour ranimer mon corps glacé par son absence ? »

Arrivée au terme du voyage, Zeïn-al-Mewassif écrivit à Mesrour pour lui donner des consolations, et l'assurer d'un amour éternel. Elle confia cette lettre à une de ses esclaves, qui lui en rapporta la réponse. Le mari ayant découvert ce commerce de lettres, pensa qu'il fallait encore éloigner davantage sa femme de son amant. Le lieu où il avait résolu de se fixer d'abord n'était éloigné que de dix journées de celui où se trouvait Mesrour ; il alla donc encore à vingt journées plus loin, de sorte que les deux amans se trouvaient séparés par une distance d'un mois de chemin.

Pendant tout ce tems, Mesrour n'avait de repos ni jour ni nuit. Sa bien-aimée lui apparaissait en songe, et il était heureux avec elle; mais à son réveil l'illusion se dissipait, et il répétait ces vers :

« Salut, image chérie, qui m'apparais au milieu des ténèbres de » la nuit, et viens calmer la violence de mon amour!

» Je me réveille en pleurant, et cette douce illusion s'évanouit.

» Ah! les songes sont un véritable bonheur pour les amans infor- » tunés; ils calment les tourmens de l'amour.

» Elle me parle, elle me sourit, elle me fait mille tendres ca- » resses, je dérobe un baiser sur sa bouche.

» Elle m'élève par ses faveurs au comble de la félicité, et je me » réveille dans les larmes! »

Il passait la plus grande partie des jours dans la maison de sa bien-aimée. Comme elle était abandonnée, la solitude où il se trouvait ne faisait qu'accroître encore sa douleur; car il se rappelait tous les plaisirs qu'il avait goûtés dans ces murs. Mesrour était plongé dans ces mélancoliques réflexions, lorsqu'il entendit un corbeau qui avait fait son nid sur le toit de la maison; aussitôt il improvisa ces vers :

« O corbeau! que viens-tu faire dans la maison de ma bien-aimée? » Viens-tu gémir, avec ta voix lugubre, sur les tourmens de mon » amour?

» Hélas! hélas! le feu me consume: L'écho et tes cris répètent » sans cesse : Hélas! hélas! »

Un jour Mesrour rencontra dans la maison la sœur de Zeïn-al-Mewassif, qui n'ignorait pas son amour. Elle voulut le consoler; mais ses discours, loin de tarir ses larmes, ne firent que les redoubler. « Comment pouvez-vous espérer, lui dit-il, que le calme renaisse pour moi? Ah! que ne suis-je un oiseau! je volerais vers les lieux qu'elle habite. — Cependant, dit la sœur, il ne vous reste d'autre remède que la patience. » Mesrour la pria de se charger d'une lettre pour Zeïn-al-Mewassif; elle y consentit, et il écrivit une lettre très-pathétique. La sœur cacheta cette lettre avec un sceau formé d'ambre et de musc, et la confia à un marchand, en le priant de la remettre à sa sœur Zeïn-al-Mewassif elle-même, ou à sa fidèle esclave.

Zeïn-al-Mewassif, ayant reçu cette lettre, la porta sur ses yeux, l'arrosa de ses pleurs, et fit une réponse qui n'était pas moins tendre. Mais le mari, ayant découvert que leur correspondance continuait toujours, malgré la distance d'un mois de chemin qu'il avait mise entre eux, résolut d'aller encore plus loin, et ordonna de disposer tout pour le départ. « Mais, jusqu'où irons-nous donc? lui demanda Zeïn-al-Mewassif. — Jusqu'au bout du monde, s'il le faut, répondit son mari, afin de mettre un terme à votre belle

correspondance. Nous verrons si Mesrour viendra à ton aide, perfide que tu es ! Mais, avant tout, je veux m'assurer de toi et de tes esclaves qui en sont si dignes. Holà ! qu'on fasse venir un maréchal ! » Il fit ensuite dépouiller sa femme de ses riches habits ; et, après l'avoir fait revêtir de l'habillement ordinaire des esclaves, il fit approcher le maréchal. « Attache-moi, lui dit-il, des chaînes aux pieds de ces trois femmes. — Qu'ont-elles fait pour mériter ce châtiment ? demanda le maréchal. — Ce sont, répondit le Juif, trois esclaves qui m'ont volé et ont pris la fuite. »

Le maréchal, ébloui de la beauté de Zeïn-al-Mewassif, se frappa sur les doigts, en lui attachant un anneau aux pieds. Cependant il lui mit des chaînes, ainsi qu'à ses deux esclaves. Les charmes de Zeïn-al-Mewassif firent une si forte impression sur le maréchal, qu'il improvisa ces vers :

« Puissent ces chaînes peser sur vous, qui en avez fait charger » ses pieds délicats ! Si vous étiez juste, ce serait des anneaux d'or » qui orneraient ces pieds charmans, au lieu des anneaux de fer » qui les meurtrissent.

» Quelque grande que soit sa faute, je suis convaincu qu'elle sera » déclarée innocente lorsqu'elle paraîtra devant le juge des juges. »

La maison du kadi de cette ville se trouvait auprès de celle du maréchal. Le kadi, ayant entendu les

vers chantés par le maréchal, le fit venir pour lui demander ce que signifiaient ces vers. Le maréchal fit au kadi un récit très-animé de la beauté de Zeïn-al-Mewassif, et du traitement brutal que venait de lui faire éprouver son mari. Le kadi ordonna au maréchal d'amener devant lui cette belle esclave, pour lui faire rendre justice. Le maréchal se chargea très-volontiers de cette mission, et se rendit à la maison du Juif; mais il la trouva fermée, car le Juif venait de sortir. Entendant Zeïn-al-Mewassif chanter dans l'intérieur : « Ouvrez ! lui cria-t-il en frappant à la porte. — Comment puis-je ouvrir ? lui répondit-elle ; le Juif a emporté les clefs. — Eh bien, reprit le maréchal, je vais briser la porte, et vous conduire devant le kadi. — Comment, dit Zeïn-al-Mewassif, oserai-je paraître en sa présence avec cet habit de crin qui sent le soufre ? — Folie ! reprit le maréchal ; le juge n'y fera pas attention : venez toujours. »

Ayant ouvert la porte, le maréchal ôta les fers qu'il avait mis à Zeïn-al-Mewassif, et la conduisit chez le kadi. Là, elle se débarrassa de ses habits de crin, et se mit au bain, pour faire disparaître les traces que ces grossiers vêtemens avaient laissées sur son corps délicat, et elle prit alors un magnifique habit de soie. Heureusement pour elle, son mari se trouvait invité

ce jour-là même par un marchand de ses amis ; de sorte qu'elle eut tout le tems de faire sa toilette et de paraître devant le kadi, qui l'accueillit très-bien. Elle lui raconta les mauvais traitemens du Juif, et la belle conduite du maréchal. Le kadi lui demanda ensuite si le Juif était son mari, et quelle religion elle suivait. Elle répondit qu'elle n'était point mariée avec lui, et qu'elle professait l'islamisme ; elle fit sa profession de foi devant le juge, qui lui demanda pourquoi elle s'était ainsi attachée à un Juif. « Vous saurez, juge des croyans, répondit-elle, que mon père avait confié quinze mille pièces d'or à ce Juif, pour un commerce qu'ils faisaient ensemble. Lorsque mon père fut mort, le Juif voulut me forcer à l'épouser, et à embrasser sa religion. Irrité de mes refus opiniâtres, il disparut tout-à-coup avec l'argent qu'il avait entre les mains : je suivis ses traces, et je le découvris enfin dans la ville d'Aden. Je lui demandai de me rendre compte de mon argent ; il me répondit qu'il l'avait employé dans son commerce : en même tems il s'empara de moi, me chargea de chaînes, et, depuis ce tems, il n'a cessé de m'accabler de mauvais traitemens. » Le juge demanda ensuite à l'esclave Houboub si Zeïn-al-Mewassif était sa maîtresse, et si elle avait dit la vérité. L'esclave confirma tout ce qu'avait avancé

sa maîtresse, et le kadi jura de la délivrer du Juif, et de lui faire restituer ce qu'il lui devait. Épris de ses charmes, il proposa sa main à Zeïn-al-Mewassif; elle se garda bien de la refuser, et lui dit que tout s'arrangerait pour le mieux le lendemain.

Au sortir de la maison du kadi, Zeïn-al-Mewassif se rendit chez le kadi d'un autre quartier de la ville. Elle lui raconta la même histoire; et, comme il ne se montra pas moins amoureux de ses charmes que le premier, elle lui promit aussi sa main. Elle en fit de même envers deux autres kadis, et leur donna à tous rendez-vous chez elle pour le lendemain. Les quatre kadis, accompagnés de leurs greffiers, se rendirent a l'heure indiquée à la demeure de Zeïn-al-Mewassif, qui les reçut avec une grâce inexprimable. Chacun d'eux la somma de tenir la promesse qu'elle lui avait faite de l'épouser; mais, comme la chose était impossible, ils s'en retournèrent tous comme ils étaient venus. Alors Zeïn-al-Mewassif écrivit à Mesrour une lettre en vers, où elle lui racontait tout ce qui s'était passé. « Prends cette lettre, dit-elle à Houboub, et garde-la jusqu'à ce qu'il s'offre une occasion pour l'envoyer. »

Sur ces entrefaites, revint le Juif qui avait passé la nuit hors de chez lui. « Oh ! oh ! dit-il, vous voilà

gaies et de bonne humeur ! Il vous est sans doute parvenu quelques nouvelles de Mesrour, qui vous ont déridé le front ? Mais nous verrons à quoi cela vous servira. — Nous n'attendons de secours que de Dieu, répondit Zeïn-al-Mewassif ; c'est lui qui m'a délivrée de mes fers, et il me délivrera de tous ceux dont vous pourrez me charger. Demain, nous paraîtrons tous deux devant le juge. »

Le Juif sortit pour aller chercher de nouvelles chaînes, et Zeïn-al-Mewassif, de son côté, courut chez le juge, pour se mettre sous sa protection. Le kadi envoya quatre archers pour s'emparer du Juif ; ils le traînèrent devant le juge, après l'avoir accablé de coups en chemin. « Malheur à toi, ennemi de Dieu ! lui cria le kadi. Pourquoi as-tu arraché cette femme à sa patrie, après l'avoir précipitée dans les erreurs d'une fausse croyance, et l'avoir dépouillée de sa fortune ? — O juge ! dit le Juif, je vous jure qu'elle est ma femme. — Qu'on lui donne la bastonnade, reprit le kadi. » Les archers, le jetant par terre, déchirèrent ses habits, et le maltraitèrent cruellement.

Le Juif appela de cette sentence devant un autre kadi ; de celui-ci devant un troisième, et de ce dernier devant un quatrième. Mais ils le déclarèrent tous

coupable, et le condamnèrent à être pendu, après avoir eu les mains et les pieds coupés. « Que demandez-vous donc de moi, ô juges ? s'écria le Juif. — Avoue, lui répondirent-ils, que cette jeune dame n'est point ta femme ; que les richesses dont tu t'es emparé lui appartiennent, et que tu as voulu la séduire en l'éloignant de sa patrie. — Oh ! dit le Juif, ne faut-il que cela pour sauver ma vie ? Eh bien, j'avoue que cette femme n'est pas la mienne, que mes richesses lui appartiennent, et que j'ai voulu la séduire en l'éloignant de sa patrie. »

Les quatre kadis prirent acte de cette déclaration, et chacun espérait que Zeïn-al-Mewassif se prononcerait enfin en sa faveur. Elle les remercia de leurs soins, et déploya sa coquetterie envers chacun d'eux, pour les entretenir dans l'espérance ; elle revint ensuite à sa maison, où elle fit faire des ballots de tous ses objets ; et, lorsque la nuit fut arrivée, elle partit, emportant toutes les richesses du Juif, et accompagnée de sa fidèle esclave.

Le lendemain, les quatre kadis s'informèrent de leur bien-aimée Zeïn-al-Mewassif, et apprenant qu'elle n'était plus chez elle, ils montèrent sur leurs mules, et suivirent ses traces. Le hasard voulut que les quatre kadis se rencontrassent, et ils virent bientôt, par leurs

questions réciproques, qu'ils étaient trompés tous quatre. Ils revinrent donc chez eux ; et, malades de désespoir, ils se mirent au lit. Le premier kadi fit venir le maréchal, et le menaça de la bastonnade, s'il ne lui donnait pas des nouvelles de la dame. Le maréchal lui jura qu'il ignorait absolument ce qu'elle était devenue, ce qui redoubla encore le désespoir du kadi et de ses collègues. Les plus habiles médecins de la ville furent appelés pour traiter la maladie du kadi ; mais tous leurs remèdes échouèrent contre son mal. Les quatre kadis improvisaient continuellement des vers dans leur délire, et, au bout de quelques jours, ils succombèrent tous quatre à la violence de leur amour.

Pendant ce tems-là, Zeïn-al-Mewassif et son esclave arrivèrent à un monastère qui était habité par quarante moines, et un grand patriarche, appelé Damis. Le grand patriarche était assis devant le monastère, pour respirer le frais, lorsque les deux beautés vinrent à passer. Il les engagea à s'arrêter dans le monastère, et leur dit qu'elles pouvaient y rester pendant dix jours, pour se reposer des fatigues du voyage. Au premier aspect, il fut embrasé d'amour par la beauté de Zeïn-al-Mewassif ; mais, comme il était honteux de lui faire lui-même le premier une dé-

claration d'amour, il en chargea tous les moines l'un après l'autre : les quarante moines, qui n'avaient pu résister eux-mêmes aux charmes de l'étrangère, se gardèrent bien de parler au nom du patriarche. Chacun parla pour soi, mais ce fut sans succès. Le patriarche se ressouvint d'un proverbe qui dit : « Il » n'est que de se gratter avec ses propres ongles, et » de marcher sur ses propres pieds. » Il résolut donc d'agir lui-même. C'était le neuvième jour, car huit avaient déjà été employés en tentatives inutiles : le grand patriarche fit préparer un magnifique festin ; il s'approcha de l'étrangère, et la salua au nom de Dieu. « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! » lui répondit Zeïn-al-Mewassif. Le patriarche lui fit une déclaration d'amour en vers ; elle lui fit une réponse également en vers, dont le sens était qu'il ne devait concevoir aucune espérance. Le patriarche, l'oreille basse, se retira dans sa cellule. Lorsque la nuit fut arrivée, Zeïn-al-Mewassif dit à son esclave : « Abandonnons ce monastère, où quarante moines et leur patriarche me poursuivent de leur amour. » Elles partirent en secret, et marchèrent toute la nuit. Vers le matin, elles rencontrèrent une caravane qui venait précisément de la ville d'Aden, d'où elles sortaient. Les gens de la caravane s'entretenaient entre

eux des nouvelles de leur pays ; ils racontaient comment les quatre kadis de la ville étaient morts d'amour, et comment le Juif avait été mis en liberté. « Entends-tu ? dit Zeïn-al-Mewassif à son esclave. — Je ne m'étonne point, répondit-elle, que les juges soient morts d'amour pour vous ; et quand le patriarche éprouverait le même sort, je n'en serais point surprise. »

Mais voyons ce qui se passait dans le monastère. Lorsque les matines sonnèrent, on s'aperçut de la fuite de Zeïn-al-Mewassif. Les moines se rassemblèrent au chœur ; mais, au lieu de chanter des psaumes, ils répétèrent de singulières antiennes, où se trouvait mêlé l'objet de leurs pensées.

« *Congregamini!* chanta le premier. Rassemblez-vous, mes frères, » avant que je vous abandonne, car mon heure dernière a sonné. » Le feu de l'amour consume mes os, et la passion dévore mon » cœur.

» Je brûle pour une beauté qui est venue dans cette région, pour » nous frapper tous des flèches mortelles des cils de ses paupières. »

« *Vias tuas demonstra mihi*, dit le second. O vous qui voyagez » loin de moi, pourquoi ne m'avez-vous pas emmené avec vous?

» Vous êtes partie, et vous avez emporté mon repos avec vous. » Oh ! puissiez-vous bientôt revenir vers moi ! »

Le troisième continua :

« *Dominus illuminatio*, etc. Ton image brille à mes yeux ; elle » remplit mon ame, elle habite dans mon cœur.

» Ton souvenir m'est doux comme le sucre ; tes dents sont bril-
» lantes comme le glaive d'Israël.

» Tu as passé devant nous comme une ombre ; tu as versé dans
» mes entrailles une flamme dévorante !

» Si tu t'approchais en songe de mon lit, tu le trouverais baigné
» de pleurs. »

Le quatrième reprit :

« *Custodi linguam.* Retenez votre langue, et ne laissez point
» échapper de paroles superflues, car elles affligent les cœurs souf-
» frans. O lune ! qui as répandu sur mon obscurité tes rayons bril-
» lans, mon amour pour toi est sans bornes. »

Le cinquième dit :

« *Unam petii a domino.* Mon seul désir c'est ma bien-aimée, dont
» la beauté efface l'éclat de la lune. La salive de sa bouche est plus
» douce que le vin, et l'ampleur de ses hanches loue leur créa-
» teur.

» Mon cœur est consumé par la flamme de l'amour qu'elle m'a
» inspiré, et mes larmes coulent de mes yeux comme des gouttes
» d'onyx. »

Le sixième poursuivit :

« *Nec adspiciat me visus.* O étoile de beauté, qui es apparue sur
» notre horizon ! ton influence est mortelle ; tu fais périr les hom-
» mes, sans armes et par ton seul regard. »

Le septième chanta :

« *Turbatus est a furore oculus meus.* Mes yeux se remplissent de
» larmes ; l'amour s'accroît et la patience diminue.

» Ta douceur enchanteresse nous ravit ; mais l'amour augmente » et la patience s'affaiblit. »

Le patriarche Damis l'interrompit par l'antienne suivante :

« *Anima mea turbata est valde.* Mon ame est pleine de trouble ; » la patience m'a abandonné. Depuis que j'aime, je ne connais plus » le repos.

» Le sommeil fuit mes paupières, et la tristesse les consume. Je » me plains au Seigneur de mes souffrances, et mon corps s'éva- » nouit comme l'ombre. »

Ces chants bizarres étant terminés, et personne ne pouvant donner de nouvelles de Zeïn-al-Mewassif, les moines résolurent de faire faire son portrait, et de le placer dans l'église sur l'autel. Mais ils ne purent accomplir leur projet, car la mort les surprit et mit un terme à leurs tourmens, après qu'ils eurent creusé eux-mêmes leurs tombeaux dans le monastère.

Tandis que sa beauté causait de tels ravages parmi ces saints réclus, Zeïn-al-Mewassif était heureusement arrivée chez elle. Sa sœur éprouva la joie la plus vive en la revoyant ; elle lui prépara à l'instant même un lit de repos, entouré de rideaux parfumés d'ambre et de musc. Zeïn-al-Mewassif s'y plaça tout habillée, et reposa tranquillement. Elle raconta ensuite à ses

esclaves toutes les aventures qui lui étaient arrivées dans son voyage. Lorsqu'elle eut achevé son récit, elle fit apporter à souper, et envoya alors sa fidèle esclave Houboub s'informer de Mesrour ; car les femmes préfèrent la conversation et les festins à tout, même à leurs amans. Le pauvre Mesrour, qui passait ses jours dans les larmes, et à faire des vers, avait rêvé que sa bien-aimée était de retour ; et, comme il croyait aux songes, il se rendit à la maison de Zeïn-al-Mewassif, pour s'assurer si le sien était véritable. Il était encore éloigné de cette demeure, lorsqu'il respira le parfum de l'ambre et du musc que lui apportait le zéphyr. Mais quelle fut sa joie lorsqu'il aperçut à la porte Houboub, qui lui apprit le retour de sa bien-aimée ! Il vola dans les bras de Zeïn-al-Mewassif, et ils passèrent le reste du jour à se prodiguer les plus tendres caresses.

Pour se ranimer, Zeïn-al-Mewassif fit préparer par Houboub du sucre, des limons et du vin, dont elle composa une boisson tout à la fois rafraîchissante et fortifiante. La nuit les surprit au milieu du récit de leurs souffrances mutuelles. Zeïn-al-Mewassif dit à Mesrour qu'elle s'était faite musulmane, et Mesrour, à l'instant même, embrassa l'islamisme.

Le lendemain, ils firent venir un kadi et des té-

moins, et leur contrat de mariage fut dressé en forme.

Cependant Zeïn-al-Mewassif apprit que le Juif, son premier mari, n'était plus qu'à trois journées de chemin de la ville où il arriverait bientôt. Pour se tirer de cet embarras, elle résolut d'abandonner la maison du Juif, et de se rendre dans la demeure de Mesrour : elle ordonna en même tems à sa fidèle Houboub de la faire passer pour morte auprès de son mari, lorsqu'il serait de retour. Pour cet effet, elle fit élever un tombeau entouré d'arbustes odoriférans ; sur ce tombeau était gravée une inscription qui disait que Zeïn-al-Mewassif était morte, victime des mauvais traitemens de son mari.

Le Juif arriva, et Houboub le conduisit auprès du tombeau : s'étant jeté à terre, il expira au milieu de convulsions, et en improvisant des vers où il exprimait sa douleur. Zeïn-al-Mewassif passa avec son amant la vie la plus fortunée, jusqu'au moment où elle descendit réellement dans le tombeau.

## DCCCLX^e—DCCCXCII^e NUIT.

# HISTOIRE

### DE NOUREDDIN ET DE L'ESCLAVE MIRIAM,

#### LA FAISEUSE DE CEINTURES.

Il y avait autrefois en Égypte un marchand très-riche, appelé Tadj-Eddin, c'est-à-dire la Couronne-de-la-Religion : c'était un homme qui avait beaucoup voyagé ; il possédait des richesses immenses, un nombre infini de serviteurs, d'esclaves et de mamelouks ; enfin, c'était le premier marchand de son tems. Ses appartemens, sa garde-robe, son harem, pouvaient rivaliser avec l'éclat d'une magnificence royale. Il possédait des chevaux, des chameaux, des mules sans nombre, des habits de Maredin, des manteaux de Barbarie, des mamelouks turcs, des esclaves abyssiniennes, des jeunes garçons d'Égypte et des jeunes filles de la Grèce, tous revêtus d'étoffes de soie et d'or ; enfin, c'était le marchand des marchands de son siècle.

Il avait un fils âgé de quatorze ans, et beau comme la lune au quatorzième jour; ce fils s'appelait Noureddin, c'est-à-dire, la Lumière-de-la-Religion; on admirait l'éclat de son front, ses joues brillantes des couleurs de la rose, et sa belle chevelure, semblable aux flexibles rameaux dont s'embellit le printems. On pouvait lui appliquer ces paroles d'un poète :

« La petite tache noire qui brille sur sa joue ressemble à un » morceau d'ambre sur une table de marbre blanc. Les flèches de » ses paupières déclarent la guerre de l'amour. »

Un jour qu'il s'entretenait au bazar avec les fils d'autres marchands de son âge, ils lui proposèrent d'aller se promener à un jardin qui appartenait à l'un d'eux. « Je vais en demander la permission à mon père, dit Noureddin. » Mais celui-ci arriva précisément à l'instant même. Tadj-Eddin accorda sa demande sans aucune difficulté, et lui donna même en outre de l'argent.

Les jeunes marchands montèrent sur des mules et des ânes, et se rendirent à l'endroit dont on vient de parler, appelé l'*Ile de l'Éléphant,* et qui était éloigné d'environ une lieue du Caire. Ils y trouvèrent un jardin renfermant tout ce qui peut flatter les yeux et la bouche; on y entrait par une porte voûtée. L'en-

trée était formée de pierres de différentes couleurs, rouges et bleues, noires et blanches. Le jardin abondait en fruits de toute espèce, surtout en raisins noirs et rouges, qui sont fort rares en Égypte. On pouvait dire avec le poète, en parlant de ce jardin :

« La main de Dieu arrose ce jardin, et les rameaux des arbres » élèvent leur cime, pour recevoir l'or liquide qui dégoutte des » nuages. »

Et avec un autre poète :

« Entrez ici, ô vous qui désirez jouir de la beauté d'un jardin! » Voyez les merveilles dont l'a orné la nature. Le zéphyr caresse le » bord de son vêtement sur lequel brillent les fleurs. »

Une multitude de canaux serpentaient à travers les fleurs, et leurs ondes limpides portaient partout la fertilité et l'abondance.

On pouvait dire encore :

« Le zéphyr abandonne les rameaux des arbres pour se jouer » avec l'onde des ruisseaux qui viennent à sa rencontre, et il les » abandonnera bientôt à leur tour, pour caresser de ses baisers les » flots de la mer. »

On voyait des grenades délicieuses dont l'écorce polie montrait, en s'entr'ouvrant, pour parler comme le poète, des rubis enchâssés dans l'argent.

Il y avait aussi des pommes d'une douceur exquise, et parfumées de musc, semblables à celles que décrit le poète Hassan dans ces vers :

« La pomme sourit lorsqu'elle nous montre, dans sa couleur » rouge et jaune, le teint d'un amant heureux et celui d'un amant » malheureux. Elle unit les couleurs de la pudeur à celles d'un » amour sans espoir. »

Les amandes, arrondies comme de petits soleils, et parfumées de musc, ressemblaient, s'il faut en croire un poète, au cœur des belles qui veulent jouer la rigueur envers leurs amans; ils sont aigres à l'extérieur, et doux intérieurement.

Les figuiers étaient chargés de fruits rouges et verts. Quelqu'un d'esprit comparait les figues vertes aux visages des Grecs, et les rouges aux visages des Éthiopiens, et il ajouta ces paroles :

« Gardez-vous bien, fils de la Grèce, de ces visages noirs qui » sont près de vous : ne vous livrez au sommeil qu'en tremblant. »

Il y avait des poires jaunes et vertes, d'une grosseur extraordinaire et d'un goût exquis, qu'un amant comparait à de jeunes filles qui attendent avec impatience celui qui a le bonheur de posséder leurs charmes.

Il y avait des pêches dont la couleur jaune et rouge faisait dire à un poète que c'étaient des boules d'or qu'on avait roulées dans le sang.

Des amandes d'une douceur exquise étaient renfermées dans leur enveloppe, comme des perles dans leurs coquilles. Les poètes les comparaient à de jeunes vierges timides entourées de voiles épais.

Les fruits du sidrah (1) étaient, pour se servir de l'expression d'un poète, suspendus avec des chaînes de fleurs, comme ces clochettes d'or qui, disposées en formes de cercle, entourent les jambes des femmes.

On admirait les oranges, qui rappelaient les louanges que Hassan donne à ces fruits, lorsqu'il dit :

« Des globes de feu renferment la fraîcheur de la neige. Neige » merveilleuse qui ne se fond pas au milieu du feu ! Feu merveil- » leux qui n'a point de flamme ! »

Il y avait aussi des citrons, dont le même poète a dit :

« Ne vois-tu pas comme les citrons chargent les arbres et mena-

(1) Le *sidrah* سدر est le lotos. — C'est aussi le nom d'un arbre merveilleux du paradis de Mahomet : il s'élève à la droite du trône de Dieu. Les houris reposent sous l'ombrage de cet arbre, du bois duquel étaient formées les tables que Dieu donna à Moïse sur le

» cent de les rompre ? Ce sont des poids d'or qui abaissent leurs ra-
» meaux vers la terre (1). »

On voyait des limons, moitié jaunes et moitié blancs, dont parle le poète, en disant :

« Vois ces limons qui commencent à mûrir ; c'est la neige qui se
» teint des couleurs du safran ; c'est l'argent qui se change en or. »

On ne finirait jamais, si l'on voulait décrire de la sorte toutes les fleurs et les plantes qui embaumaient ce jardin par leurs délicieux parfums ; il y avait des jasmins, des jacinthes, des myrtes et des roses de mille espèces. Enfin, ce jardin était un véritable paradis, et méritait d'autant plus ce nom, que le gardien s'appelait, comme celui du paradis, Rizwan (2).

mont Sinaï. Du pied de cet arbre, placé aux confins des jardins célestes, jaillissent quatre sources merveilleuses.

(1) J'ai cru pouvoir citer ici le passage suivant, tiré de la description d'un jardin, qui se trouve dans une fable de l'*Anvari Soheïli*, ou traduction persane des fables de Bidpaï.

« Les boules d'or de ses oranges brillaient au sein des feuilles,
» comme le globe lumineux du soleil au milieu de la voûte verte
» des cieux ; et les cassolettes de ses citrons étaient un des princi-
» paux agrémens de ce parterre, par leur parfum qui enlève le
» cœur, et par leur exhalaison qui fait naître le plaisir. »

(2) *Rizwan* رضوان signifie en arabe *contentement, satisfaction,*

Les jeunes gens entrèrent dans un pavillon, et s'assirent autour d'un bassin d'eau. Noureddin se plaça sur un tapis fait d'une sorte de cuir, appelé *taïf*, et s'appuya sur des coussins d'une riche étoffe. Il prit à la main un éventail de plumes d'autruche, sur lequel on lisait cette inscription :

« L'éventail recueille le souffle parfumé du zéphyr, et le porte au » visage de l'homme courageux qui en est possesseur. »

Les jeunes gens, ayant ôté leurs turbans, se mirent à causer et à s'entretenir ensemble, en tenant les yeux toujours fixés sur Noureddin. On servit ensuite le dîner, qui était très-splendide ; car chacun des convives avait apporté quelques plats avec lui : il y avait des poulets, des oies, des cailles, et des perdrix sans nombre.

Après le repas, les jeunes marchands se lavèrent les mains avec du savon mêlé de musc, et s'essuyèrent avec des serviettes de soie brodées d'or. On ap-

et, par une belle allégorie, est le nom du gardien ou portier du paradis des Musulmans. Armé d'un glaive flamboyant, Rizwan est en même tems le premier des *khazeneh* خزنة ou anges, à la garde desquels sont confiés les trésors du paradis. Il est aussi l'idéal de la beauté céleste qui, depuis Adam, ne s'est montrée ici-bas que dans Joseph.

porta le café, et le maître du jardin vint avec une corbeille remplie de roses. « Que pensez-vous, demanda-t-il, de la beauté et du parfum de ces roses ?— Elles sont admirables, répondirent les jeunes gens ; donnez-nous-en quelques-unes. — Volontiers, reprit-il ; mais la coutume est ici de ne donner des roses qu'à ceux qui les méritent par quelques saillies piquantes, quelques pensées heureuses, qui rendent la conversation plus agréable.

— Donnez toujours, dit un des jeunes gens ; nous allons chanter les louanges de la rose. » Les jeunes gens étaient dix, et le premier commença ainsi :

« J'aime et j'admire la rose comme la première des plantes. Elle » est la reine des fleurs ; sa présence annonce le triomphe de la » belle saison. »

Le second dit :

« Elle répand le parfum du musc. Semblable à une vierge timide, » elle cache sa tête, en rougissant, dans une enveloppe de ver- » dure. »

Le troisième reprit :

« Son aspect réjouit les cœurs ; elle renferme la quintessence des » plus suaves odeurs. Son bouton qui s'entr'ouvre ressemble aux

» lèvres d'une jeune beauté qui s'apprête à donner un baiser à son » ami (1). »

Le quatrième continua :

« Voyez le rosier couvert de ses fleurs : n'est-ce pas une multi- » tude de rubis qui brillent au milieu de l'or et des émeraudes? »

Le cinquième poursuivit de la sorte :

« La rose, par la couleur de ses pétales et de ses étamines, res- » semble aux joues d'un amant ornées de sequins (2). »

(1) Cette pensée m'a rappelé ces jolis vers de l'*Anvari Soheïli*, si élégamment traduits par M. Garcin de Tassy :

چمن از نسیم صبا مشکبار
سمن از لطافت چورخسار یار
زباد سحر گل دهن کرده باز
چو معشوق خندان عاشق نواز

« La brise embaumée du matin répandait sur ce parterre une » odeur suave ; le jasmin qui l'ornait avait les charmes des joues de » ma maîtresse ; le bouton de la rose, entr'ouvert par le zéphyr ma- » tinal, était semblable à la jeune beauté qui entr'ouvre à demi la » bouche pour sourire à son ami. »

(2) La coutume orientale est de placer des sequins sur le front ou les joues des *geliebten knaben*.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

Le sixième reprit :

« On dit à la rose : Tes épines blessent ceux qui te touchent.— » Les plantes odoriférantes, répond-elle, sont mes soldats ; je suis » leur reine, et les épines sont mes armes. »

Le septième parla ainsi :

« Dieu a donné à la rose l'éclat du métal le plus brillant, et l'odeur » des parfums les plus suaves. »

Le huitième s'écria :

« O merveille de la nature ! l'argent de la rosée dont se nourrit la » rose se change en or sur sa surface. »

Le neuvième dit :

« Je compare le feuillage vert et les fleurs rouges de la rose et ses » vertes épines, à un carquois d'or et des flèches d'émeraude. »

Enfin, le dixième se présenta, et dit :

« La rose offre les brillantes couleurs de l'aurore, et jette les plus » doctes dans l'embarras ; car ils ne peuvent dire si une coupe rem- » plie d'un vin couleur de pourpre et couronnée de roses leur donne » son éclat ou le reçoit d'elles. »

Le jeune homme auquel appartenait le jardin vida sa corbeille, et couvrit de roses ses hôtes ; ensuite il remplit une coupe de vin, et la fit circuler à la ronde. Lorsque vint le tour de Noureddin, il refusa de

boire, en disant que c'était une action défendue. « Ah ! s'écria le maître du jardin, si ce n'est que la crainte de commettre un péché qui vous empêche de boire, sachez que Dieu est grand et miséricordieux, et qu'il pardonne facilement ces légères fautes. Rappelez-vous qu'un poète a dit :

« Fais sans scrupule ce qui te plaît. Garde-toi seulement de deux » choses : ne donne point d'égal à Dieu, et ne fais point de mal aux » hommes. »

Noureddin fit encore quelques difficultés ; mais tous les jeunes gens se levèrent pour le conjurer de boire. Il se rendit enfin à leurs instances, et vida la coupe jusqu'à la dernière goutte.

« Vous auriez eu bien tort, Noureddin, lui dit le maître du jardin, de vous priver plus long-tems de cette liqueur, dont la vertu et les qualités précieuses vous étaient inconnues. C'est un spécifique contre tous les chagrins, une panacée pour les maux du corps et de l'ame : aux pauvres il donne la richesse, aux lâches le courage, aux faibles la force et la puissance. Je ne finirais point si je voulais en épuiser les louanges. » Ouvrant alors une des armoires du pavillon, il y prit un gros morceau de sucre candi, et le donna à Noureddin. « Prenez cela, lui dit-il, et

mettez-le dans votre vin pour l'adoucir, si vous le trouvez trop rude. » Noureddin se mit à boire, à l'exemple de ses compagnons, qui ne cessaient de lui répéter : « Noureddin, nous sommes vos serviteurs, vos esclaves, vos frères. Noureddin, disposez de nous selon votre plaisir. »

Noureddin qui, de sa vie, n'avait jamais goûté de vin, perdit bientôt tout-à-fait la raison ; à peine pouvait-il se tenir debout et parler. Cependant il dit : « C'est bien ; mais quel plaisir à boire sans chanter et sans musique ? Ne connaissez-vous pas le conseil que donne le poète ?

« Allons, qu'on offre du vin à la ronde dans la petite coupe et » dans la grande. Et toi, mon ami, prends la liqueur des mains » d'une beauté semblable à la lune ; mais, pour vider ton verre, » attends la musique : j'ai toujours vu le cheval boire avec plaisir, » quand on siffle à ses côtés (1). »

Le jeune homme à qui appartenait le jardin prit à l'instant une mule, monta dessus, et revint bientôt avec une jeune Égyptienne d'une grande beauté ; elle était blanche comme de l'argent dans la mine, ou une

(1) M. J. Humbert, de Genève, a traduit ces vers dans son excellente *Anthologie arabe*, et je me suis fait un devoir d'emprunter sa traduction.

amande renfermée dans son écorce; ses yeux effaçaient l'éclat du soleil; ses sourcils ressemblaient à des arcs (1), ses dents à des perles, son sein à des globes d'ivoire, ses épaules à des tables de marbre blanc. « La nuit, comme dit un poète, avait donné à ses cheveux la couleur de ses ténèbres; le feu qui brillait sur ses joues embrasait les cœurs. A son aspect, les beautés de son siècle se prosternaient devant elle, et ses pieds foulaient leur tête. »

Elle était vêtue de bleu, et portait un voile vert; avec son vêtement bleu, elle ressemblait, pour parler comme un poète, à une lune d'été au milieu d'une nuit d'hiver.

« Belle des belles, étoile du matin, lui dit le maître du jardin, nous ne t'avons fait venir que pour plaire à notre hôte et notre ami Noureddin, qui nous fait

(1) Les Orientaux comparent souvent les sourcils des beautés à un arc, et leurs œillades à des flèches. Rien n'est plus commun chez les poètes persans; en voici un exemple tiré de l'*Anvari Soheïli*:

زابرو کمان کرده وزغمزه تیر
به تیرو کمان کرده صد دل اسیر

« Elle avait fait de ses sourcils un arc, et de ses œillades des flè-» ches; au moyen de cet arc et de ces flèches, elle avait rendu cent » cœurs esclaves. » — Voyez *les Oiseaux et les Fleurs*, page 142.

l'honneur de nous visiter aujourd'hui pour la première fois, et qui aime beaucoup la musique.

— Si vous m'eussiez dit cela plus tôt, répondit-elle, j'aurais apporté mes instrumens avec moi. — Je vais courir les chercher, reprit le maître du jardin ; donnez-moi seulement un signe pour faire connaître que je viens de votre part. » Elle lui donna son mouchoir, et le jeune marchand revint bientôt avec un sac de satin vert. La belle esclave en tira trente-deux petits morceaux de bois qu'elle joignit deux à deux, et en forma à la fin un beau luth indien : elle le pressa sur son sein, comme une mère presse son enfant, et se mit à préluder. A peine le luth avait résonné sous ses doigts délicats, qu'elle songea tout-à-coup à l'origine et à la destinée de cet instrument ; elle se rappela la terre où il avait été planté en arbre, les ondes qui l'avaient arrosé, les bûcherons qui l'avaient abattu, l'ouvrier qui l'avait façonné, le vaisseau qui l'avait apporté, toutes les mains entre lesquelles il avait passé. Frémissant sous les doigts de la belle esclave, le luth rendit les sons les plus harmonieux, et semblait exprimer ces pensées :

« Autrefois j'étais un arbre habité par des rossignols qui, dès-» lors, me donnèrent le sentiment de l'harmonie. J'inclinais mes » rameaux vers la terre, et je n'osais agiter mon feuillage pour

» écouter plus attentivement et apprendre leurs chants. Sans que je » fusse coupable d'aucune faute, une main barbare me renversa » par terre, et me changea, comme tu vois, en luth. Les doigts me » touchent, et je souffre avec plaisir les coups d'une jolie main. » En récompense de mon asservissement, je charme par mes ac- » cords ceux qui aiment les réunions agréables. Je repose sur le » sein des belles ; les bras des houris s'enlacent autour de mon cou.»

Après ce prélude, où le luth avait semblé parler de lui-même, la belle esclave chanta ces paroles, en s'accompagnant :

« Le rossignol, sur les rameaux des arbres, soupire ses transports » comme un amant passionné. Sors du sommeil, lève-toi ! cette nuit » brillante des clartés de la lune nous invite au plaisir. Ne craignons » point les jaloux, et plongeons-nous sans contrainte au sein des » voluptés. Ne possèdes-tu pas les quatre choses nécessaires pour » goûter une entière jouissance ? Des myrtes, des roses, du vin et » une jeune beauté ; que faut-il de plus pour passer la vie dans le » bonheur ?

A ces mots, Noureddin perdit tout-à-fait la raison. Il lança ses regards enflammés sur la belle esclave, qui n'y fut pas insensible ; car elle avait remarqué Noureddin qui brillait au milieu de ses compagnons, comme la lune au milieu des astres de la nuit. Elle prit son luth, et traça dans ces vers le portrait de son bien-aimé.

« Par les arcs voûtés qui gardent ses yeux, et par ses yeux qui dar-
» dent les traits enchanteurs de ses œillades :

» Par sa forme délicate et par le tranchant cimeterre de ses re-
» gards ; par l'éclatante majesté de son maintien, et par la couleur
» de sa noire chevelure ;

» Par ses yeux languissans qui ravissent le sommeil, et donnent
» des lois dans l'empire de l'amour ;

» Par les boucles de ses cheveux noirs comme des scorpions, qui
» lancent dans les cœurs les traits du désespoir ;

» Par les roses et les lis qui fleurissent sur ses joues ; par les rubis
» de ses lèvres où brille le sourire, et ses dents de perles éblouis-
» santes ;

» Par la suave odeur de ses cheveux parfumés de musc, et par les
» fleuves de vin et de miel qui coulent de sa bouche lorsqu'il parle ;

» Par les grâces qui accompagnent ses pas, et par l'élégance de sa
» taille ;

» Par l'affabilité de ses manières, la vérité de ses paroles, la no-
» blesse de sa naissance et la grandeur de sa fortune ;

» Par tous ces rares dons, je jure que l'odeur du musc est moins
» douce que celle des boucles de sa chevelure, et que le zéphyr dé-
» robe son parfum à ses cheveux !

» Je jure que le soleil, dans son midi, est moins resplendissant que
» ses joues ; que la nouvelle lune est moins belle que son front (1) ! »

Enivré de vin et d'amour, Noureddin ne savait que dire ; il succombait sous l'excès des nouveaux transports qui l'agitaient. La belle esclave partageait ce

(1) Le célèbre sir William Jones, dans son *Traité sur la poésie orientale*, a traduit en français cette pièce de vers, « remplie, selon

délire ; et, craignant que son silence ne pût être regardé comme un signe défavorable, elle prit son luth, et chanta ces paroles :

« Il me fait un crime d'avoir osé élever mes regards jusqu'à lui.
» Il me bannit de sa présence, et ma vie est entre ses mains !
» Il connaît ce qui se passe dans mon cœur ; le Dieu dont j'ai reçu
» l'existence le lui a révélé. O mon cœur ! pourquoi trembles-tu !
» Ah ! sans doute, tu crains les jaloux ! »

Noureddin était ravi par le talent de la belle chanteuse pour la poésie, et par la douceur enchanteresse de sa voix. Tout hors de lui, et entraîné par une puissance irrésistible, il la serra dans ses bras, en la pressant avec violence contre son sein brûlant ; elle lui donna sur le front un baiser qui acheva de porter le trouble dans tous ses sens. Noureddin allait céder à l'ardeur qui l'embrasait ; mais quelques-uns des jeunes gens, en se levant pour se retirer, le rappelèrent à lui. Il retira sa main ; la belle esclave prit son luth, et chanta :

« Un torrent de larmes brûlantes s'échappe de mes yeux ; soit

» ses propres termes, de ces comparaisons et de ces images qui or-
» nent de tant de beautés les cantiques de Salomon. » J'ai reproduit la traduction de l'illustre orientaliste anglais, si l'on en excepte toutefois deux vers, qui ne pouvaient convenir ici ; car, dans le manuscrit de Jones, cette description est appliquée à une jeune fille.

» que mon bien-aimé partage mon amour, soit qu'il s'éloigne de ma » présence. O vous qui condamnez mon amour pour lui, songez que » sa beauté est éternelle, et qu'elle cause ma mort! »

Transporté d'amour, Noureddin improvisa à son tour ce qui suit :

« O soleil ! pourquoi ne quittes-tu pas l'horizon devant cet autre » soleil?

» O lune! pourquoi ne te caches-tu pas devant cette lune bril- » lante (1)?

» Mes larmes coulent semblables au Nil, par le désir de la con- » templer qui me dévore. Tout ce que je possède lui appartient. Si » tu me demandes : Sacrifierais-tu pour elle ton sommeil? Je ré- » pondrai : Oui ! et même encore mes yeux, eux-mêmes ! »

Ils se prodiguèrent ainsi mutuellement les plus tendres marques d'amour. « Bien-aimé de mon cœur, lumière de mes yeux, dit la belle chanteuse, en embrassant Noureddin, ne connais-tu pas le proverbe qui dit, que *l'homme vaut selon ce qu'il tient dans ses mains*. Ainsi, donnez-moi donc les vôtres, afin que je possède le plus précieux trésor qui soit au monde. »

(1) « Ma bien-aimée paraît-elle? alors la pleine lune qui brillait » sur l'horizon, honteuse de se voir effacée par la beauté de ma » douce amie, abaisse sur son front le voile de ses nuages. » — *Poème de Selah-Eddin Assafadi*, traduit par M. Grangeret de la Grange, *Mines de l'Orient*, tome III, pag. 210.

Noureddin lui abandonna ses deux mains qu'elle couvrit de baisers.

Pendant ces doux entretiens, les étoiles commencèrent à briller au ciel, et le souffle de Dieu s'éleva dans le vent de la nuit. Noureddin voulut partir; mais la belle esclave le conjura de rester, et les jeunes marchands joignirent leurs instances aux siennes; il les remercia, et, montant sur sa mule, s'en revint chez lui. Son absence avait causé beaucoup d'inquiétude à sa mère. « Où as-tu été, mon fils? » dit-elle, en le serrant dans ses bras. S'apercevant alors qu'il était pris de vin : « Qu'as-tu fait, mon fils? continua-t-elle; comment as-tu pu violer ainsi les préceptes de Dieu? — J'ai un violent mal de tête, répondit Noureddin, il faut que je me mette au lit. » Lorsque son père le vit dans cet état d'ivresse, il l'accabla de reproches. Noureddin, sans savoir ce qu'il faisait, leva la main sur son père, et, le frappant sur l'œil droit, le renversa par terre. Le vieillard s'étant relevé, fit serment de se séparer dès le lendemain d'un si indigne fils, ou de lui couper la main droite.

Sa femme, ayant été témoin de ce serment redoutable, attendit que son époux se fût éloigné pour aller se mettre au lit. Dès le matin, elle vint auprès du lit de son fils, chez lequel les fumées du vin s'étaient dissi-

pées, et elle lui adressa les plus vifs reproches sur sa coupable conduite. Noureddin, qui ne se ressouvenait plus de ce qui s'était passé durant son ivresse, éprouva un violent repentir en apprenant l'action qu'il avait commise, et le serment de son père. « Maintenant, lui dit sa mère, tes regrets sont inutiles; le seul parti qui te reste à prendre, c'est de t'éloigner de la maison paternelle, jusqu'à ce que les choses aient changé de face. Voici une bourse de cent ducats; lorsque tu seras au bout de cet argent, tu peux m'en faire demander d'autre, et j'aurai soin de te donner de mes nouvelles. »

Noureddin, après avoir versé beaucoup de larmes, prit congé de sa mère, et partit. Il s'aperçut en chemin que sa mère avait joint à la petite bourse de cent ducats une autre de mille; il les attacha à sa ceinture, et prit le chemin de Boulak (1), qui est le port du Caire. Il y trouva un vaisseau à l'ancre, qui était sur le point de faire voile pour Alexandrie; il s'y embarqua, après avoir eu soin d'acheter les provisions nécessaires.

Deux jours après, ils abordèrent à Rosette, où

(1) Ville de la basse Égypte, sur la droite du Nil, et à peu de distance du Caire auquel elle sert de port.

Noureddin prit un bateau dans lequel il passa les bancs de sable du Nil, et arriva heureusement au pont Kantarat-al-Djamii, et à la porte d'Alexandrie, appelée Sidret.

Noureddin trouva qu'Alexandrie était une ville très-agréable sous le rapport du climat et des habitans. Il vit de belles rues, des jardins remplis de fleurs et de fruits, et des bazars magnifiques; il parcourut aussi les divers quartiers des menuisiers, des changeurs, des marchands de fruits et des marchands de couleurs. Dans ce quartier, il aperçut un homme d'un certain âge, qui venait de fermer sa boutique. Cet homme salua Noureddin, et l'invita à venir chez lui. Il le conduisit dans une très-belle rue, où régnait un vent rafraîchi par l'eau dont elle était soigneusement arrosée. L'entrée de la rue était de terre battue, mais le reste était pavé en marbre; au milieu s'élevait une vaste maison. Le vieillard y entra avec Noureddin; et, après avoir soupé ensemble, il lui dit: « Noureddin, je vous conjure, tant que vous resterez dans cette ville, de ne point prendre d'autre maison que la mienne. — D'où me connaissez-vous donc? » demanda Noureddin, tout surpris de s'entendre appeler par son nom. Le vieillard lui raconta qu'il l'avait vu au Caire, étant encore enfant, chez

son père, qui lui avait donné, de la manière la plus obligeante, un crédit de cent mille pièces d'or. Enchanté de cette connaissance, Noureddin tira de sa ceinture la bourse de mille ducats, et pria le vieillard de la prendre pour fournir à sa dépense.

Ayant gardé pour ses menus plaisirs la bourse de cent ducats, il resta à Alexandrie, où il passait agréablement le tems. Étant venu un jour à la boutique du vieillard pour lui demander de l'argent, et ne l'ayant pas trouvé, il s'assit pour l'attendre. Alors vint à passer un Persan monté sur une mule, et accompagné d'une esclave qui était blanche comme le gland dans son écorce, comme l'argent dans la mine, comme le zerboa dans le désert; ses sourcils étaient courbés comme des arcs, ses joues polies comme le plus beau satin; son sein était d'ivoire, ses dents des perles, sa peau d'une blancheur éblouissante. Le Persan remit cette esclave au crieur du marché; celui-ci la fit asseoir sur un siége d'ivoire enrichi d'or, et leva le voile qui couvrait son visage brillant comme un astre. « A vous, dit à haute voix le crieur, à vous, marchands de cette ville, cette perle qui mérite qu'on plonge pour elle; à vous cette habile enchanteresse! » Les marchands s'étant approchés, commencèrent leurs offres par cent ducats, et cette somme fut bientôt

portée à neuf cent cinquante. « Neuf cent cinquante ducats, maître de l'esclave, demanda le crieur, ce prix vous convient-il ? — Oui, répondit le Persan ; mais il faut vous dire que j'ai promis à cette esclave de ne la vendre qu'à quelqu'un qui lui plairait. Adressez-vous donc à elle. » Le crieur montra à l'esclave celui qui avait mis la dernière enchère ; c'était un vieillard tout décrépit. « Crieur, dit l'esclave, êtes-vous fou de vouloir me livrer à ce vieillard, auquel sa femme a dû adresser plus d'une fois des reproches sur sa froideur ? » Le vieillard devint furieux à ces mots. « Misérable crieur, dit-il, n'as-tu amené ici cette effrontée que pour me faire entrer en fureur ? » Le crieur prit l'esclave par la main, et lui dit : « Gardez quelque réserve ; cet homme est le syndic des marchands. — Tant mieux, répondit-elle en souriant ; il faut donner des leçons aux chefs pour qu'ils en profitent. »

Le crieur offrit ensuite l'esclave à un autre marchand pour neuf cent cinquante ducats. C'était aussi un homme d'un certain âge, et qui s'était teint la barbe. « Vous êtes un fou, dit l'esclave au crieur, de vouloir me livrer à ce sépulcre blanchi ! Bon Dieu ! il doit passer une journée entière à sa toilette, avant d'avoir appliqué les couleurs nécessaires pour teindre

sa barbe. On n'ose le regarder lorsqu'il sort du bain, et s'est tout barbouillé de la sorte. — Maudit crieur, dit le marchand, il paraît que vous n'êtes venu aujourd'hui au marché que pour faire dire aux honnêtes gens des injures par cette friponne ! » et il accompagna ces paroles d'un violent soufflet. Le crieur, au désespoir, dit à l'esclave : « Je n'ai jamais vu une créature comme vous ; vous devez me faire gagner ma vie, et vous m'attirez des coups ! »

Il se présenta un autre marchand, nommé Schehab-Eddin, qui offrit neuf cent cinquante ducats. « Monsieur, lui dit le crieur, vous avez vu comment cette folle a traité ceux qui vous ont précédé : je vous en fais l'observation d'avance, afin que vous n'ayez point de reproches à me faire. » Le crieur ayant conduit le marchand auprès de l'esclave, elle lui dit : « Monsieur Schehab-Eddin, avez-vous un couperet chez vous ? — Oui, ma belle, répondit-il ; pourquoi faire ? — Pour donner une juste proportion à votre nez, qui est plus long qu'il ne devrait être. » Se tournant ensuite vers le crieur : « Êtes-vous fou, lui dit-elle, de m'offrir, après deux vieillards, un coquin comme celui-ci, dont le nez et le menton ne finissent pas ? »

Schehab-Eddin saisit le crieur au collet : « Misérable ! lui dit-il, ne nous as-tu amené cette impu-

dente que pour nous accabler d'injures, et nous rendre l'objet de la risée publique?— En vérité, dit le crieur à l'esclave, je n'ai vu de ma vie une aussi méchante créature que toi : tu me mets au désespoir.» Il la présenta à un autre marchand qui l'avait demandée; mais il ne fut pas mieux accueilli. L'esclave se mit à réciter les vers suivans d'un poète :

« Ne vous étonnez pas si la mule qu'il monte refuse d'avancer.
» Ne voyez-vous pas le lourd fardeau qu'elle porte sur son dos? »

Un autre, qui se trouvait parmi les marchands, avait mal aux yeux; elle lui appliqua aussitôt ce passage d'un poète :

« Voyez ces yeux enflammés! Accourez, curieux, pour voir ces
» yeux barbouillés de rouge! »

Un sixième avait la barbe très-longue. « Regardez, dit-elle, l'ordre de la nature est interverti; c'est un animal qui a la queue au menton. Ne sais-tu pas, misérable crieur, que le bon sens et la raison sont toujours en sens inverse de la longueur de la barbe? Cette barbe ressemble à une nuit d'hiver : elle est longue, noire et froide. »

Le crieur perdit enfin patience. Il ramena l'esclave à son ancien maître le Persan, et chemin faisant elle

aperçut Noureddin orné de tous les charmes de la jeunesse et de la beauté. Elle en devint éprise tout-à-coup. « Quel est, demanda-t-elle, ce jeune homme dont l'habit est de couleur d'ambre? N'a-t-il fait aucune offre? — C'est le fils d'un riche marchand du Caire, répondit le crieur; il est depuis peu de tems dans cette ville, et il ne s'est point présenté parmi ceux qui vous ont mise à prix. » L'esclave tirant alors de son doigt un anneau où il y avait un rubis d'une grande valeur : « Voici pour toi, dit-elle au crieur, si tu peux engager ce jeune homme à m'acheter. » Le crieur se rendit auprès de Noureddin, et il resta frappé de surprise en voyant sa beauté, qu'on ne peut mieux décrire qu'en se servant de ces paroles d'un poète :

« L'eau de la beauté a lavé son visage, et son front surpasse toutes » les louanges du crieur.

» Trois fois loués soient sa beauté, sa grâce et mon amour!

» Ses vêtemens légers dessinent ses grâcieux contours, comme un » nuage transparent laisse apercevoir la douce image de la lune.

» Trois fois noires sont les prunelles de ses yeux, la petite tache qui » orne sa joue, et mes larmes.

» Mes yeux sont embrasés par l'amour, comme s'ils étaient teints » avec le sang de la gazelle.

» Son front, ses joues et mon corps sont trois choses qui ressem- » blent à la nouvelle lune : son front et ses joues, par leur éclat; et

» mon corps consumé par l'amour, sous le rapport de sa forme. Ses » paupières et ses yeux s'abreuvent de mon sang, sans en être rougis.

» J'en jure par sa vie et par tout son être ! c'est à cause de lui, » à cause de la perfection de ses attraits, que l'on fait cas de la » beauté : la beauté réside tout entière en lui. »

L'esclave s'approcha de Noureddin : « Mon jeune seigneur, lui dit-elle, est-ce que je ne suis pas assez belle pour vous ? — Souveraine de la beauté, répondit Noureddin, il n'y a rien de plus aimable que vous dans tout l'univers. — Cependant, reprit-elle, vous n'avez fait aucune offre ; vous n'avez pas même donné un seul ducat. — Si j'étais chez moi, répartit Noureddin, je donnerais pour vous acheter tout ce que je possède au monde.—Je ne vous dirai point, poursuivit l'esclave, que vous auriez pu m'acheter, je dirai seulement que vous auriez pu faire au moins une offre quelconque, pour montrer que j'avais le bonheur de vous plaire, et j'en aurais eu la certitude. Vous autres habitans du Caire, vous avez la réputation de vous connaître en esclaves. »

Noureddin rougit de confusion. « Combien a-t-on offert pour cette esclave ? demanda-t-il au crieur. — Neuf cent cinquante ducats, répondit celui-ci, non compris une cruche de vin pour le crieur, et les droits du fisc. — Eh bien, reprit Noureddin, je

donne pour tout mille ducats. — Ce prix me convient, dit l'esclave. » Le crieur ayant appelé un kadi et des témoins, fit dresser le contrat de vente, et remit l'esclave entre les mains de Noureddin, en le comblant de souhaits pour son bonheur et sa prospérité. Noureddin lui paya les mille ducats avec la bourse qu'il avait donnée à l'ami de son père ; ensuite il amena l'esclave dans sa chambre. Comme elle ne voyait que de vieux meubles et des tapisseries usées, elle dit à Noureddin : « Je croyais que tu m'aurais conduite dans ta chambre, et non dans celle de ton esclave. — Je n'ai point de maison dans cette ville, répondit Noureddin ; tu sais que la mienne est au Caire, et que je suis étranger ici. — C'est possible, répondit-elle ; je tâcherai d'habiter cet appartement jusqu'à ton retour au Caire. Mais, fais-moi apporter quelque chose pour faire un bon dîner. — Ma souveraine, reprit Noureddin, je n'ai pas un denier dans ma poche ; les mille ducats que j'ai payés étaient tout ce qui me restait d'argent. — Eh bien, reprit-elle, va, tu trouveras sans doute quelqu'un qui te prêtera de l'argent. » Noureddin fut trouver un vieux marchand de couleurs, qui était un ancien ami de son père. « Eh ! quelle est donc, demanda le vieillard, l'esclave pour laquelle vous avez fait la folie de sacri-

fier ainsi mille ducats ? — C'est une Franke (1), répondit Noureddin. — Quelle folie ! reprit le vieux marchand ; on peut trouver dans notre ville les plus belles esclaves frankes pour deux cents ducats. Mais, mon fils, si vous êtes épris de celle-ci, passez la nuit avec elle, et revendez-la demain matin ; estimez-vous encore très-heureux si vous en pouvez retirer deux cents ducats. — Vous avez raison, mon père, dit Noureddin ; mais vous savez que je ne possédais que ces mille ducats, et je n'ai rien à manger ; prêtez-moi cinquante dragmes d'argent jusqu'à demain, que je revendrai l'esclave. — Eh bien, soit, dit le vieillard, au nom de Dieu ! mais, mon fils, défaites-vous de cette esclave qui causerait votre ruine, en vous engageant dans des dépenses inutiles auxquelles vous ne pourriez subvenir. »

Noureddin promit au vieillard de suivre ses conseils, et revint auprès de l'esclave. « Va au marché, lui dit-elle, achète pour trente dragmes de provisions, et, avec les vingt autres, de la soie de différentes couleurs. » Noureddin acheta ce qu'elle désirait, et se mit à faire la cuisine. Ils soupèrent ensemble, et s'entretinrent assez avant dans la nuit. Noureddin

(1) On sait que les Européens sont généralement connus dans l'Orient sous le nom de *Franks*.

s'endormit, et la belle esclave, qui était restée éveillée, atteignit un sac à ouvrage. Ensuite ayant enfoncé deux clous dans le mur, elle travailla à faire une ceinture avec la soie que Noureddin avait apportée. Lorsque ce travail fut achevé, elle plaça le sac sous le chevet du lit, et se coucha auprès de Noureddin, qu'elle réveilla. Il se reprocha vivement lui-même de s'être laissé aller au sommeil dans la société d'une beauté douce et blanche comme un tissu de lin, avec un front éblouissant comme la lune au mois de schaban, des sourcils dont les arcs menaçaient les cœurs, des yeux de gazelle, des joues d'anémone, des hanches admirables par leurs formes voluptueuses. Selon l'expression d'un poète, ses cheveux étaient noirs comme la nuit, son front brillant comme l'aurore, ses joues étaient des roses, sa taille un cyprès élégant, sa salive un vin exquis, ses dents des perles, son visage une lune brillante : lorsqu'elle marchait, ses mouvemens gracieux ressemblaient à l'ondulation des rameaux de l'arbre de ban, et elle répandait de toutes parts la suave odeur de l'ambre.

Noureddin la pressa dans ses bras, et trouva en elle une perle encore intacte (1). Il épuisa avec elle

(1) Le texte ajoute : Eine Stute, die noch keinen Reuter getragen hat.

toutes les jouissances et toutes les caresses. Tantôt il promenait sa main sur son cou délicat; tantôt il l'égarait parmi les boucles de sa longue chevelure; tantôt il couvrait de baisers sa bouche et ses joues. De son côté, elle unissait l'amour d'une Égyptienne aux voluptueux mouvemens d'une fille du Yemen; les profonds soupirs d'une Éthiopienne, à la douce et pure haleine d'une Indienne; les désirs passionnés d'une fille de la Nubie, aux grâces séduisantes d'une Grecque; elle était pleine de vigueur comme une fille de Bamiat, ardente comme une fille de la Haute-Égypte, et coquette comme une fille d'Alexandrie.

Ils passèrent ainsi la nuit dans des transports inexprimables, et s'endormirent enfin dans les bras l'un de l'autre, épuisés de jouissances. On pouvait dire avec un poète :

« Dieu n'a point créé de spectacle plus enchanteur que celui de » deux amans heureux qui, après s'être enivrés de délices, repo- » sent sur leur couche voluptueuse. Leurs bras sont entrelacés, leurs » mains sont unies, leurs cœurs battent en harmonie.

» O vous! qui condamnez les transports passionnés des amans, » soyez témoin de ce spectacle, et vous envierez la plus grande des » félicités. »

Le lendemain matin, lorsqu'ils eurent fait leurs ablutions et les prières prescrites, l'esclave prit sous

le chevet la ceinture qu'elle avait faite pendant la nuit. « Voyez, dit-elle à Noureddin, quel usage j'ai fait de la soie que vous m'avez apportée ; nous retirerons vingt ducats de l'argent qu'elle coûte. — Comment, s'écria-t-il, un capital de vingt dragmes peut-il rapporter vingt ducats ? — C'est ce que vous ne saurez pas, répondit l'esclave ; mais faites toujours ce que je vous dis. » Noureddin, s'étant rendu au marché, fit crier la ceinture, et la vendit en effet vingt ducats. Il ne savait s'il devait en croire ses yeux, lorsqu'il eut reçu cette somme. Il acheta des provisions et de la soie, et revint trouver l'esclave. « Par mon ame, lui dit-il, je n'ai jamais vu de meilleur métier que celui de faire de semblables ceintures ; il est plus avantageux que celui de gros marchand. »

Miriam (1) la faiseuse de ceintures (c'est le nom de l'esclave) sourit, et soupa avec une grande gaîté. Une partie de la nuit fut employée à faire une ceinture, et l'autre s'écoula au sein des plus délicieuses jouissances. Le lendemain Noureddin s'acquitta de sa dette envers le vieux marchand. Celui-ci ayant appris quelle source de richesses Noureddin avait trouvée dans son esclave, le félicita sur son bon-

(1) C'est le nom de Marie.

heur. Le jour suivant se passa comme les précédens, et les deux amans vécurent de la sorte une année entière dans une grande abondance. Miriam faisait une ceinture toutes les nuits, et Noureddin la vendait vingt ducats le lendemain. Au bout d'une année elle demanda un jour à Noureddin de la soie de six couleurs différentes. « Je veux, lui dit-elle, vous faire une ceinture qui surpassera en beauté celles de tous les autres marchands. » Miriam y travailla pendant une semaine tout entière; lorsque cette ceinture fut achevée, elle la donna à Noureddin, et ils sortirent ensemble pour se promener dans les rues. Tous les marchands qui voyaient Noureddin étaient frappés de surprise, et se rassemblaient en foule autour de lui pour admirer la beauté de sa ceinture.

Noureddin s'étant réveillé une nuit, trouva Miriam tout en larmes. « Qu'avez-vous, souveraine de la beauté? lui demanda-t-il. — Je pleure, répondit-elle, sur la séparation dont nous sommes menacés. — Qui nous en menace? reprit Noureddin; nous nous aimons de tout notre cœur, et il n'y a rien au monde qui soit capable de nous séparer. — Ah! dit-elle, vous ne connaissez pas encore le monde; vous jouissez des jours heureux sans songer aux jours d'adversité que vous prépare le destin. Défiez-vous, mon

cher Noureddin, d'un vieux Frank, louche de l'œil droit et boiteux de la jambe gauche, qui a le visage noir et une longue barbe : c'est lui que nous devons redouter. Je l'ai vu hier au soir qui rôdait dans la ville, et je suis certaine qu'il n'est venu ici que pour me chercher. — Si je le rencontre, dit Noureddin, je l'étranglerai ou lui jouerai un tour qui pourra mettre sa vie en danger. — Oh ! reprit Miriam, ne songez pas à le tuer ; tenez-vous seulement sur vos gardes, et n'ayez avec lui aucun rapport quelconque. Puisse Dieu nous protéger contre sa méchanceté ! »

Le lendemain Noureddin étant sorti, selon sa coutume, pour vendre la ceinture, s'assit devant une boutique où il s'endormit. Le vieux Frank, accompagné de sept autres personnes de sa nation, vint précisément à passer, et à peine eut-il aperçu le schawl que Noureddin avait roulé autour de sa tête, qu'il s'approcha pour l'examiner plus à son aise. Lorsque Noureddin, en se réveillant, aperçut le vieux Frank, il poussa un grand cri. « Pourquoi criez-vous ? lui demanda le Frank ; vous avons-nous offensé en quelque chose ? — Si tu m'avais offensé, misérable ! lui répondit Noureddin, je te conduirais devant le kadi. — Musulman, dit le Frank, je t'en supplie par ta croyance, dis-moi d'où te vient ce schawl ?

— C'est l'ouvrage de ma mère, répondit Noureddin. — Vends-le moi, reprit le Frank. — Je ne le vendrai point, repartit Noureddin. —Vends-le moi, répliqua le Frank encore une fois; je vais te le payer cinq cents ducats : ta mère t'en fera bien un pareil. — Je ne te le vendrai jamais, misérable boîteux. » Et ce fut là toute la réponse de Noureddin. Le Frank ne se laissa point rebuter, et, augmentant toujours son offre, de cent ducats en cent ducats, il vint à mille. Noureddin s'obstinait toujours à dire qu'il ne voulait pas le vendre. Les marchands qui étaient présens s'approchèrent de Noureddin, et dirent : « Quelle folie de ne point vouloir donner pour mille ducats un schawl qui en vaut à peine cent! Pourquoi vous refusez-vous à une œuvre aussi méritoire, que de duper de neuf cents ducats ce Frank maudit? » Cédant enfin par honte ou par faiblesse, Noureddin donna le schawl. Lorsqu'il eut reçu les mille ducats, il voulut s'éloigner; mais le Frank se tournant vers tous les marchands qui étaient présens : « Ne laissez point aller Noureddin, leur dit-il; j'invite toute la société à venir souper chez moi. J'ai d'excellent vin de Crète, un agneau gras et des fruits délicieux. Nous passerons la nuit à boire et à nous entretenir ensemble. »

Noureddin fit tous ses efforts pour se soustraire à cette invitation ; mais les marchands ne voulurent pas écouter ses raisons, et l'entraînèrent avec eux à la demeure du Frank. Celui-ci fit placer devant ses convives une table mi-démembrée, et un buffet couvert de bouteilles et de verres cassés. Il servit ensuite un agneau gras et une pièce de vin de Crète. Noureddin, qui avait beaucoup bu, ne tarda pas à se trouver ivre. Le Frank, qui ne le perdait point de vue, s'empressa de profiter de cette circonstance. « Vendez-moi, lui dit-il, l'esclave que vous avez achetée, en présence de ces marchands, pour mille ducats ; je vous en donne cinq mille. » Noureddin refusa, bien que sa tête fût un peu troublée. Enfin, le Frank, de cent ducats en cent ducats, étant venu jusqu'à dix mille, Noureddin dit : « Je vous l'accorde pour cette somme. » Le Frank prit à témoin tous les assistans, et l'on continua de boire. Le matin, le Frank ayant appelé son esclave : « Apporte-moi, lui dit-il, dix mille ducats, que je paie à Noureddin ce que je lui dois pour son esclave. — Infâme menteur! je ne t'ai rien vendu, et je n'ai point d'esclave. — Ces Musulmans sont témoins de ce j'avance, répondit le Frank. » Tous les convives déclarèrent la vérité, et ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer la folie de

Noureddin, qui ne voulait pas se défaire pour dix mille ducats d'une esclave qui ne lui en avait coûté que mille; c'était à leurs yeux la plus grande sottise qu'ils eussent jamais vue. Enfin, Noureddin se trouva forcé, par leurs cris et leurs instances, à recevoir les dix mille ducats : le contrat de vente fut dressé par le kadi et signé par les témoins.

Pendant ce tems, Miriam, n'ayant point vu revenir Noureddin à l'heure accoutumée, passa toute la nuit à verser des larmes. La maîtresse de la maison, femme du vieux marchand de couleurs, entendit ses soupirs et ses gémissemens, et vint s'informer de la cause de sa douleur; elle s'efforça de la consoler, et l'engagea à venir passer la nuit auprès d'elle. Le lendemain matin, Miriam vit arriver Noureddin, accompagné du Frank et d'un grand nombre d'autres personnes. A cette vue, elle pâlit tout à coup, et frémit d'effroi. « Qu'avez-vous donc? lui demanda la femme du marchand de couleurs. — Ah! répondit la belle esclave, l'heure de la séparation s'approche.

« Le soleil brille à son lever d'une vive et pure lumière, par la » joie qu'il éprouve de revoir la terre.

» A son coucher il est pâle de douleur, parce qu'il lui faut dire » adieu à la terre. »

» Mes pressentimens n'étaient-ils pas fondés? ne

vous avais-je pas prédit que Noureddin me sacrifierait au Frank ? Mais il est inutile de vouloir fuir sa destinée. » Au même instant entra Noureddin pâle et inanimé. « Vous m'avez donc vendue? » lui dit Miriam, avant même qu'il eût ouvert la bouche. Il répondit qu'il fallait se soumettre aux arrêts irrévocables du destin, et que toute la sagesse humaine ne pouvait rien contre ce que le ciel avait résolu. Il embrassa Miriam en lui disant de conserver l'espérance de le revoir un jour. « Ah ! c'est une illusion ! » reprit-elle, en le baisant sur le front. Alors elle improvisa ce qui suit :

« Je n'aimerai jamais que toi seul, quel que soit mon destin.
» Nuit et jour je soupirerai comme soupire la plaintive colombe.
» Je cesserai de vivre et d'exister tant que je serai éloignée de toi ! »

Le Frank parut alors, et s'avança pour baiser les mains de Miriam ; mais elle lui appliqua un vigoureux soufflet, et dit : « Chien maudit ! depuis combien de tems es-tu à ma poursuite, pour me faire retomber en ta puissance ? — Madame, répondit le Frank, je ne suis point coupable dans cette affaire ; il faut vous en prendre à Noureddin, votre époux, qui vous a volontairement vendue, ce qu'il n'aurait assurément point fait s'il avait eu pour vous un véritable amour. »

Il est tems d'apprendre au lecteur que Miriam, la faiseuse de ceintures, était princesse et fille d'un puissant roi des Franks, qui régnait dans la ville de Constantinople, et nous allons faire connaître son histoire.

La princesse Miriam avait reçu dans son enfance la plus belle éducation; elle avait eu des maîtres dans tous les genres : on lui avait appris aussi à manier l'aiguille, à broder, à faire des ceintures, à travailler en or sur un fond d'argent, et en argent sur un fond d'or. La nature l'avait douée d'un esprit admirable et d'une beauté extraordinaire; enfin, c'était la merveille de son tems. Un grand nombre de princes et de rois qui régnaient sur des îles l'avaient demandée en mariage; mais son père avait rejeté toutes ces propositions; car il ne pouvait se résoudre à se séparer d'une fille unique qu'il chérissait plus que sa vie, quoiqu'une foule de princes lui offrissent les plus amples dédommagemens pour ce sacrifice. Une fois, dans une maladie, la princesse fit vœu, si elle recouvrait la santé, d'aller en pélerinage à un monastère très-fameux parmi les Franks. Lorsqu'elle fut guérie, elle s'embarqua avec une de ses dames d'honneur, fille d'un des grands de la cour de son père, pour accomplir son vœu. Leur vaisseau fut pris en mer par un

corsaire musulman, qui conduisit la princesse, avec toute sa suite, dans la ville du Caire, où il la vendit à un marchand persan, mais qui était eunuque. Celui-ci éprouva une longue et dangereuse maladie, pendant laquelle Miriam lui prodigua tous les soins. Lorsqu'il eut recouvré la santé, il demanda à Miriam ce qu'il pourrait faire pour elle, afin de lui témoigner sa reconnaissance des marques d'attachement qu'il en avait reçues pendant sa maladie. Elle réclama de lui, pour toute faveur, de ne la vendre qu'à un maître qu'elle choisirait elle-même. Le Persan le lui promit; il l'instruisit dans les vérités de l'islamisme et les devoirs de cette religion, et la vendit, à Alexandrie, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Lorsque le roi apprit l'enlèvement de sa fille, il fut accablé de désespoir. Il envoya de tous côtés des chevaliers et des patriarches pour avoir des nouvelles de la princesse Miriam; mais ils revinrent tous sans avoir rien appris. Alors le roi fit partir le Frank, louche et boiteux, qui était son ministre de la police, et un véritable démon parmi les espions. Il parcourut tous les pays musulmans, et rencontra, comme on l'a vu, la princesse dans la ville d'Alexandrie. « O princesse Miriam! lui dit le ministre de la police, essuyez vos larmes; je vais vous ramener dans votre

patrie, et vous rendre à votre père. C'est assez d'avoir ainsi parcouru le monde pendant une année entière, et d'avoir tant coûté au trésor royal. J'avais ordre de vous racheter à quelque prix que ce fût. » A ces mots, le ministre se prosternant devant la princesse, baisa la terre à ses pieds; mais elle entra dans une violente colère. Les esclaves, qui étaient au service du ministre frank, amenèrent une mule richement enharnachée; on y fit monter la princesse dans un pavillon de soie soutenu par de petites colonnes d'or, on l'embarqua ensuite dans un navire qui était prêt à mettre à la voile; aussitôt que le ministre frank en eut donné le signal, on leva l'ancre et on déploya les voiles. Miriam versa un torrent de larmes; et, tenant ses regards tournés vers Alexandrie, elle improvisa ce qui suit :

« O séjour qu'habite mon amant! te reverrai-je encore? Le souffle » des vents m'éloigne de toi, et un torrent de larmes coule de mes » yeux.

» Dieu clément et miséricordieux! c'est à toi que je confie mon » bien-aimé : un gage remis entre tes mains n'est jamais perdu. »

Les patriarches, qui étaient venus avec le ministre de la police, s'efforcèrent vainement de la consoler; elle ne cessa de pleurer pendant tout le voyage.

Noureddin, de son côté, n'était pas moins affligé.

Il retourna dans sa chambre, où il avait passé tant de nuits et de jours heureux avec sa chère Miriam; tout lui paraissait sombre et triste. Il vit le métier où elle faisait ses ceintures; il vit l'habit qu'elle avait coutume de prendre la nuit : tous ces objets réveillèrent dans Noureddin les plus vifs souvenirs. Les larmes coulèrent de ses yeux ; il exhala les transports de sa passion en vers brûlans; et, ne pouvant supporter plus long-tems le séjour de cette maison, il courut sur le port, et aperçut encore de loin le vaisseau qui s'éloignait à pleines voiles, emportant le bonheur de sa vie. « O Miriam ! Miriam ! s'écria-t-il, t'ai-je réellement possédée, ou n'est-ce qu'un songe? Mes yeux te voient encore, les doux sons de ta voix retentissent encore à mon oreille; je parcours la maison où nous avons habité ensemble, et je crois te voir encore auprès de moi ! je me mets où tu te mettais, et je veux que mes os y reposent éternellement ! »

Ces plaintes furent interrompues par des sanglots et les cris de Miriam ! Miriam ! Alors un vieillard, qui venait de descendre à terre de l'un des vaisseaux du port, s'approcha de Noureddin, et lui dit : « Vous pleurez cette esclave franke qui vient de partir; ne vous désespérez pas : peut-être la reverrez-vous. »

Noureddin ne répondit que par de nouvelles plaintes et les cris : « O Miriam ! Miriam ! »

Le vieillard, qui était un capitaine de vaisseau, fut touché de la beauté et du désespoir de Noureddin, et lui dit : « Ne vous abandonnez pas à votre douleur, mon fils ; mon vaisseau va faire voile pour la ville où l'on a conduit votre esclave ; j'ai cent Musulmans à bord. Embarquez-vous avec moi, et vous retrouverez l'objet de vos désirs. » Noureddin le combla de remercîmens, et alla au marché pour acheter quelques provisions. Lorsque le capitaine le vit revenir avec une si petite quantité de vivres, il se mit à rire. « Croyez-vous, dit-il à Noureddin, que nous allons faire une partie de plaisir à la Colonne du Mât (1) ? Mon fils, il nous faudra au moins deux mois entiers, si le vent est favorable ; ainsi, approvisionnez-vous mieux pour un voyage de cette durée. » Noureddin retourna au marché, où il acheta des provisions pour trois mois, et s'embarqua après s'être procuré tout ce qui lui était nécessaire.

Trois jours après, on leva l'ancre et l'on mit à la voile. Au bout d'une navigation de cinquante et un jours, ils furent pris par des corsaires qui se rendaient à la capitale du roi des Franks, où ils arri-

(1) La colonne de Pompée.

vèrent en même tems que le vaisseau qui portait la princesse Miriam. Aussitôt que la nouvelle de son retour fut répandue dans la ville, on décora toutes les rues; le roi et la reine montèrent à cheval avec toute leur cour, pour aller au-devant de la princesse. Après avoir tendrement embrassé leur fille, la reine lui demanda, avant toute chose, si elle était encore vierge, ou si elle était mariée d'une manière avantageuse. « Ma mère, répondit Miriam, peut-on rester vierge dans le pays des Musulmans, lorsqu'on passe de main en main? Le premier marchand, entre les mains duquel le destin m'a fait tomber, m'a ravi ma virginité, et tous ceux à qui j'ai appartenu ensuite ont suivi son exemple. » La reine, qui avait fait publiquement cette question à sa fille, pour répandre, dès son arrivée, que sa virginité était restée intacte, la reine, disons-nous, s'évanouit lorsqu'elle entendit cet aveu en présence de toute la cour. Le roi devint furieux de toute cette aventure, et surtout de la franchise avec laquelle sa fille convenait de ce qui lui était arrivé. Il convoqua à l'instant son conseil d'état; les vizirs, et surtout les patriarches, furent d'avis que, pour effacer entièrement la faute de la princesse, il fallait couper la tête au moins à cent Musulmans. En conséquence, le roi ordonna d'amener les cent Mu-

sulmans qui avaient été pris par le corsaire, et parmi lesquels se trouvait Noureddin. On commença par couper la tête au capitaine du vaisseau, et les marchands subirent ensuite le même sort : ils périrent tous de la sorte l'un après l'autre, et il ne restait plus que Noureddin. On le conduisit à l'échafaud, on lui banda les yeux, on le plaça sur le tapis ensanglanté, et il allait recevoir le coup mortel, lorsqu'une vieille femme s'approcha du roi, et lui dit : « Sire, vous avez promis à l'église cinq prisonniers musulmans, si le ciel vous rendait la princesse ; voici l'instant de remplir votre vœu. — Par le Messie ! s'écria le roi, je l'avais oublié, ma mère ; il ne reste plus que ce seul prisonnier que vous voyez : prenez-le pour le service de l'église ; je vous en devrai encore quatre autres. Si vous étiez venue plus tôt, je vous les aurais donnés tous sans exception. » La vieille remercia le roi, et fut enchantée en voyant quel beau jeune homme lui était tombé en partage.

La vieille l'emmena dans sa maison, où elle lui donna une robe noire, un bonnet de prêtre, une étole et une ceinture ; elle le revêtit elle-même de tous ces objets, et lui ordonna de servir dans l'église. Noureddin avait déjà passé une année de la sorte, lorsqu'un jour la vieille femme lui donna dix dragmes

d'argent, en lui disant de reprendre son ancien habit, et de se divertir toute la journée, sans paraître dans l'enceinte de l'église, s'il voulait être en sûreté de sa vie. Noureddin voulut connaître la cause de cette conduite. « Sachez donc, lui dit la vieille, que la princesse Miriam doit venir ici aujourd'hui, pour accomplir un vœu qu'elle a fait lorsqu'elle était captive entre les mains des Musulmans : elle sera accompagnée de quatre cents jeunes filles des familles les plus distinguées; et si quelqu'une d'elles vous apercevait, vous seriez mis en pièces sans aucune miséricorde. »

Noureddin prit les dix dragmes d'argent; et, s'étant revêtu de son ancien costume, il voulut sortir de l'église; mais, à l'instant même, arriva la princesse Miriam, accompagnée de quatre cents jeunes filles des premières familles, parmi lesquelles se trouvait la fille du vizir louche et boiteux. Miriam apparaissait au milieu d'elles, comme la lune au milieu des étoiles (1). Lorsque Noureddin l'aperçut, il ne put retenir les transports qu'il éprouva ; il s'écria, avec l'accent de la plus vive passion : « O Miriam ! Miriam ! » A

(1) *Ut luna inter ignes minores.* Cette comparaison revient jusqu'à satiété dans les poètes orientaux. Voyez *Schirin, ein persiches romantisches Gedicht* (von Jos. v. Hammer), 1re partie, pag. 37.

peine les quatre cents demoiselles eurent-elles vu Noureddin et entendu ses cris, qu'elles fondirent sur lui, pour le percer de leurs poignards. La princesse, qui n'avait que trop bien reconnu la voix de son bien-aimé, cria à ses dames d'honneur : « Arrêtez ! arrêtez ! c'est un pauvre insensé qui a perdu la raison : faites un peu attention, et vous verrez en lui tous les signes de la folie. » A ces mots, Noureddin roula les yeux, se tordit les mains, écuma de la bouche, et donna toutes les marques d'un véritable insensé. « C'est un Arabe, dit alors la princesse ; laissez-moi seule avec lui dans la chapelle : je veux lui parler, et peut-être découvrirai-je la cause de sa démence. » Les demoiselles s'éloignèrent, et laissèrent seule la princesse. « Vous jouez donc ici, dit-elle à Noureddin, le rôle d'un insensé ? — Oui, répondit-il, ne savez-vous pas ce que dit un poète ?

« Ils me reprochent ma folie, et je leur réponds que les insensés » seuls jouissent des charmes de la vie. Ne m'ôtez pas ma folie, » mais amenez-moi celle qui la cause, afin de voir si je mérite ces » reproches. »

— Oui, répondit la princesse, vous méritez d'être blâmé, car vous êtes bien coupable. Ne vous avais-je pas prédit tout ce qui est arrivé avec le vizir louche

et estropié ? » Noureddin témoigna un profond repentir. Les reproches de la princesse s'adoucirent bientôt ; les deux amans se racontèrent mutuellement leurs aventures, et leur récit fut souvent interrompu par leurs larmes. Ce jour-là, Miriam était plus belle que jamais ; elle était habillée en vert, et l'on aurait pu, à juste titre, dire avec un poète :

« Elle marchait parée de ses vêtemens verts, comme le printems » sur la terre. Je lui dis : Qui es-tu ? Elle me répondit : Je suis celle » qui brûle le cœur des amans sur des charbons embrasés ; je suis » l'argent, je suis l'or, je suis le prisonnier délivré de l'esclavage. » Aie pitié de moi, lui dis-je.—Tu parles inutilement, répondit-elle, » car mon cœur est un rocher.—Puisse-t-il en être ainsi, répondis-» je, et je ne désespère pas encore ; car Dieu fit jaillir d'un rocher » une source vive (1). »

(1) Ces vers se retrouvent, avec quelques légères variantes, dans l'*Anthologie arabe* de M. J. Humbert.

« Elle m'est apparue sur la terrasse du jardin, les cheveux flot-» tans, sa tunique verte dénouée sur la poitrine. Je lui ai dit alors : » Quel est ton nom ? et elle m'a répondu : Je suis celle qui, sur des » charbons ardens, brûle le cœur de ceux qui l'aiment.

» Enflammé aussitôt, je me plains à elle des souffrances que me » causait l'amour. Mais elle me répond avec douceur : Tu te plains » sans cause (j'arrive à peine et tu ne m'as pas encore vue).—Ah ! » lui répliquai-je alors, s'il est vrai que ton cœur soit un rocher, » souviens-toi que Dieu fit jaillir autrefois d'un rocher une source » d'eau vive. » *Nuit* 806e, selon le manuscrit de Michel Sabbagh.

La nuit était survenue pendant cet entretien ; la princesse Miriam s'empressa de rejoindre ses dames d'honneur, pour se rendre au lieu consacré à la Vierge Marie, mère de la lumière ; elles y restèrent jusqu'au moment où les étoiles brillèrent à l'horizon. Alors la princesse dit à ses dames d'honneur que, vu l'éloignement de toute église, elle éprouvait le désir de passer la nuit en prières dans celle où elles se trouvaient. Les dames d'honneur sortirent de l'église et couchèrent dans le cloître. La princesse vint trouver Noureddin, et ils s'abandonnèrent sans réserve aux jouissances d'une heureuse réunion.

Ils reposaient encore dans les bras l'un de l'autre, lorsque la cloche de l'église sonna les matines. La princesse se leva ; et, après avoir repris ses habits, elle embrassa encore une fois son amant. « Noureddin, lui dit-elle, depuis quand es-tu dans cette église ? — Depuis un an et sept jours, répondit-il. — Connais-tu les rues, les quartiers et les portes de cette ville ? » reprit la princesse. Noureddin lui dit que oui. « Eh bien, poursuivit Miriam, à la première veille de la nuit prochaine, empare-toi de tout ce qui est dans le tronc des aumônes ; ouvre la porte de l'église qui donne du côté de la mer, et rends-toi sur le rivage : là, tu trouveras un bateau

avec dix hommes d'équipage, dont le capitaine te tendra la main. Mais attends qu'il t'appelle par ton nom; surtout ne précipite rien. »

Pendant ce tems, toutes les dames d'honneur s'étaient levées. La princesse ouvrit la porte de l'église, où vint la recevoir le patriarche. Il la fit monter sur une mule, lui présenta un parasol, et conduisit lui-même la mule par la bride.

Bientôt l'église se remplit de monde, et Noureddin servit à l'autel, selon sa coutume. Il dit ensuite à la vieille femme qu'il désirait passer la nuit en ville. La vieille lui souhaita beaucoup de plaisir, en ajoutant qu'il fallait profiter de la jeunesse.

A la première veille de la nuit, Noureddin vida le tronc des aumônes, et se rendit, par la porte qui lui avait été indiquée, sur le rivage de la mer. Il y trouva le bâtiment, dont le reïs, ou capitaine, ordonna à l'instant de lever l'ancre. Les matelots se mirent à murmurer, et dirent : « Nous avons reçu du palais des ordres tout différens; le roi veut s'embarquer demain sur ce navire, pour reconnaître des corsaires musulmans qui menacent d'enlever la princesse Miriam. — Qui ose résister à mes ordres ? » s'écria le reïs; et, d'un seul coup de sabre, il abattit la tête à celui qui avait parlé. Ce trait de fermeté n'empêcha

pas les autres matelots de murmurer ; ils partagèrent tous le sort de leur camarade, et de cette manière ils perdirent la tête tous les dix l'un après l'autre. « Embarquez-vous maintenant, » dit le reïs à Noureddin. Celui-ci monta sur le vaisseau, en tremblant. « Déployez les voiles, s'écria le reïs ; manœuvrez les cordages, je vais me charger du gouvernail. » Noureddin fit ce que lui ordonnait le reïs ; mais il était si troublé par l'inquiétude et la frayeur, qu'il manqua toute la manœuvre. Alors le reïs, ayant jeté son masque et sa fausse barbe, se découvrit à Noureddin, qui reconnut avec une grande surprise la princesse Miriam. Il improvisa à l'instant un long morceau de vers, et il avoua qu'il avait eu une grande frayeur de ce reïs, qui faisait sauter si facilement les têtes.

La princesse Miriam, qui s'entendait un peu à la navigation, rit beaucoup de sa crainte. Elle atteignit ensuite des provisions pour déjeuner, et fit voir les pierreries et les perles qu'elle avait prises dans le trésor de son père. Cette vue réjouit beaucoup Noureddin. Le vent était favorable, et ils aperçurent bientôt la Colonne du Mât. Après que le navire fut amarré au quai du port, Noureddin dit à Miriam : « Attendez un instant ici, tandis que je vais aller chercher tout ce qui est nécessaire pour que vous

entriez décemment dans la ville. Je vais demander à la femme du marchand de couleurs des babouches et un voile. — Allez, répondit Miriam; mais ne tardez point trop de peur d'avoir encore quelque nouveau sujet de repentir. »

Nous allons laisser aller Noureddin et voir ce que faisait alors le roi des Franks. Dès le matin il apprit la fuite de Miriam, et on ne put lui donner d'autre détail, sinon qu'elle était allée la veille faire ses dévotions dans la grande église. Au même instant on vint lui annoncer aussi la mort des dix matelots du vaisseau royal, et la disparition de ce vaisseau. « Si mon vaisseau a disparu, dit le roi, il n'y a pas de doute qu'il a emporté ma fille. » Ensuite il fit venir le capitaine du port, le menaça de le faire mourir s'il ne ramenait pas la princesse. Le capitaine du port s'informa à la vieille de l'église, de quel pays était son prisonnier; et lorsqu'il sut qu'il était d'Alexandrie, il s'embarqua aussitôt, et fit voile vers cette ville.

Le vieux ministre de la police, louche et boiteux, l'accompagnait dans ce voyage. Ils arrivèrent dans le port presque au même instant que les deux fugitifs, et ils reconnurent de suite le navire. Le vizir fit descendre dans une petite barque une troupe d'hommes armés, pour s'emparer du vaisseau de la princesse.

Cet appareil était tout à fait inutile, puisque la princesse se trouvait seule dans le vaisseau ; et l'affaire se passa sans coûter une seule goutte de sang. Ils s'emparèrent de Miriam sans perdre de tems, et la rendirent bientôt à son père. « Malheur à toi ! lui dit-il, fille dénaturée, qui as abjuré la croyance de tes ancêtres ! qui as abandonné ton père pour suivre un aventurier musulman ! — Je ne suis point coupable, répondit-elle, vous connaissez ma franchise, et une aventure de plus ou de moins à présent ne peut porter une grande atteinte à ma réputation. Vous pouvez donc me croire lorsque je vous assure que je suis tout à fait innocente de ce qui vient de se passer. Au moment où j'offrais mes prières à la vierge Marie, je fus enlevée par un corsaire qui me mit un baillon dans la bouche, et m'entraîna sur son vaisseau. Je vous le jure par le Messie et sa religion, par la croix et celui qui y a été attaché, il ne pouvait m'arriver au monde un plus grand bonheur que d'être délivrée des mains des Musulmans.—Voilà des mensonges dignes de toi, s'écria le roi des Franks ; mais je jure par l'Évangile de te faire périr de la mort la plus cruelle. N'était-ce pas assez de tes premières fautes, sans entasser encore ignominie sur ignominie ? » Le roi donna l'ordre à l'instant de pendre la princesse sa fille devant

la porte du palais. Alors entra le vieux vizir louche et boiteux, qui depuis long-tems était épris des charmes de la princesse. Il venait prier le roi de ne point faire mourir sa fille, et de la lui accorder pour épouse. Il s'engagea en même tems à la garder dans un palais qui était à l'abri de toutes les entreprises des Musulmans. A cette condition le roi consentit à donner sa fille en mariage au vizir. Les prêtres, les moines et les patriarches furent informés de ce mariage, et le vizir louche et boiteux fit travailler au palais dont il avait parlé.

Pendant ce tems le pauvre Noureddin, étant revenu avec les pantoufles et un voile, vit une grande foule qui allait et venait sur le port. Il s'informa de la cause de cette agitation ; on lui dit que l'équipage d'un vaisseau frank venait de s'emparer d'un vaisseau amarré au quai du port, et avait enlevé une jeune fille qui se trouvait dans ce navire. Noureddin s'évanouit à cette nouvelle, et lorsqu'il revint à lui il raconta toute sa triste aventure.

Le peuple adressa mille reproches à Noureddin, et chacun blâmait sa conduite. « Il a ce qu'il mérite, disait l'un ; pourquoi la laissait-il seule ?— Qu'avait-il besoin de voile ? » reprenait un autre. Sur ces entrefaites survint le vieux marchand de couleurs.

Voyant le pauvre Noureddin dans un si pitoyable état, il lui en demanda la cause. « Le voile était tout à fait superflu, dit-il, mais il serait encore plus superflu d'en parler davantage. Venez avec moi, mon fils, nous trouverons facilement une autre esclave qui vous consolera de la perte de la première. — Rien au monde ne peut me faire oublier ma douleur, répondit Noureddin. — Que voulez-vous donc faire? reprit le marchand. — Je veux retourner à la capitale du roi des Franks, répondit Noureddin, et en arracher ma bien-aimée. — Mon fils, dit le marchand, vous avez réussi à l'emmener la première fois, mais donnez-vous de garde à la seconde. — Rien ne m'effraie, répondit Noureddin; je serais heureux de sacrifier ma vie pour elle. »

Il se trouvait par hasard dans le port un navire qui était prêt à faire voile. Noureddin s'y embarqua, et on leva l'ancre aussitôt. Le vaisseau fut rencontré dans sa route par des corsaires qui étaient envoyés par le roi des Franks, pour faire la guerre à tous les Musulmans qu'ils rencontreraient; car, depuis la dernière aventure de sa fille, il avait juré de les exterminer tous. Ils furent conduits dans le port du roi des Franks, qui ordonna de faire mourir tous les prisonniers, parmi lesquels se trouvait Noureddin.

On avait déjà tranché la tête à cent de ces infortunés, et il ne restait plus que Noureddin, que le roi reconnut au moment où l'on allait lui bander les yeux. « Tu es Noureddin, lui dit le roi, ce Noureddin qui a déjà été conduit une fois ici.—Non, répondit Noureddin; je m'appelle Ibrahim.—C'est un mensonge, reprit le roi; tu es Noureddin qui servait la vieille de l'église. » Noureddin persistait à soutenir qu'il s'appelait Ibrahim. Le roi ordonna qu'on fît venir la vieille et le patriarche pour les confronter avec lui. Dans le même moment arriva le vizir louche et boiteux. « Le palais est achevé, dit-il, et votre majesté connaît le vœu que j'ai fait d'immoler à la porte trois Musulmans, avant de l'habiter. Je vous prie de me donner les moyens d'accomplir mon vœu, car je viens d'apprendre qu'il vous est arrivé aujourd'hui une cargaison de prisonniers musulmans.

— Par le Messie! dit le roi, je ne songeais plus à votre vœu : il ne reste plus que ce prisonnier; prenez-le en attendant qu'il en revienne d'autres. » Le vizir emmena Noureddin avec lui, dans l'intention d'arroser avec son sang le seuil de son palais; mais, après avoir réfléchi que son vœu ne serait point entièrement rempli, s'il ne sacrifiait pas les trois Musulmans à la fois, il fit jeter Noureddin en prison. On le

conduisit dans une écurie, où on le laissait mourir de faim et de soif.

Le roi avait, entre autres, deux chevaux jumeaux d'une grande beauté; l'un s'appelait Sabik, c'est-à-dire, qui devance à la course, et l'autre Sahik, ou qui atteint le but : ces deux chevaux excitaient l'envie des rois et des empereurs ; l'un était d'un gris cendré, et l'autre noir comme la nuit. Le roi des îles, jaloux que le roi des Franks possédât des coursiers aussi rares, avait offert des sommes immenses à celui qui pourrait s'emparer de l'un de ces chevaux ; ce qui était impossible, d'après le soin avec lequel ils étaient gardés.

Cependant, un de ces chevaux avait une tache blanche sur l'œil; la science des plus habiles maréchaux n'avait pu parvenir à la faire disparaître. Le vizir, qui se mêlait aussi de médecine, entreprit de le guérir ; mais, comme le cheval n'aurait pu supporter l'absence de son frère, on les avait amenés tous deux chez le vizir. Noureddin se trouvait présent lorsque ce dernier vint dans l'écurie, au désespoir de ce que sa science n'avait produit aucun effet. « Que me donnerez-vous, lui demanda Noureddin, qui était très-versé dans l'art de traiter les chevaux, si je guéris ce cheval ?—La vie et la liberté, répondit le vizir. »

Noureddin prit alors du suif, de la cire, de la chaux et de l'ail, dont il fit un emplâtre qu'il appliqua sur l'œil malade du cheval. Il se mit au lit, en laissant à Dieu le soin de la cure. Le lendemain matin, le vizir vint lui-même pour lever l'appareil, et sa joie égala son étonnement, lorsqu'il vit l'œil du cheval aussi net que la lumière du matin; ses transports furent tels, qu'il nomma sur-le-champ Noureddin son grand-écuyer. Cette charge le mettait à portée de mener une vie très-agréable, et lui donnait une grande autorité sur tous ceux qui étaient employés dans les écuries du vizir. Le vizir avait une fille, dont la beauté ressemblait à une gazelle languissante de soif, ou à un rameau de l'arbre de ban. Les fenêtres de ses appartemens donnaient sur la cour des écuries, où elle avait eu occasion d'entendre plus d'une fois Noureddin déplorer dans ses vers les tourmens d'un amour malheureux. « Le pauvre jeune homme! dit en elle-même la fille du vizir, il est éloigné de celle qu'il aime! son sort me fait pitié. » Elle fit part de sa découverte à sa belle-mère, qui, depuis la veille, était venue prendre possession du palais. Celle-ci versa des larmes, et récita quelques vers analogues à ses propres douleurs. La description que lui fit sa belle-fille de la jeunesse et de l'affliction du grand-écuyer

produisit sur elle une impression extraordinaire ; et, s'étant approchée de la fenêtre qui donnait sur la cour, elle reconnut son cher Noureddin ; mais elle se garda bien de faire éclater sa joie en présence de sa belle-fille. « Je ne croyais pas, lui dit-elle, que vous en sussiez déjà si long sur les jeunes gens et l'amour. Allez à votre ouvrage. »

Lorsque la fille du vizir se fut éloignée, Miriam ouvrit la fenêtre, et entendit avec un plaisir inexprimable les chants mélancoliques, où le bien-aimé de son cœur exprimait les sentimens de son fidèle amour. Elle répondit à ses vers, en chantant un morceau très-tendre et très-passionné. « O Miriam ! Miriam ! s'écria Noureddin, c'est ta voix qui a retenti jusqu'au fond de mon cœur ! » A ces mots, il répandit un torrent de larmes, et improvisa quelques vers inspirés par la violence de sa passion. La princesse, prenant de l'encre et un calam, lui écrivit le billet suivant :

« Ton esclave Miriam te salue, et brûle du désir de se trouver » réunie à toi. Écoute ce qu'elle te dit, et fais ce qu'elle t'ordonne. » A la première veille de la nuit, c'est l'heure propice aux amans, » prends les deux chevaux confiés à tes soins, et conduis-les hors » de la ville où tu m'attendras. Si l'on te demande où tu conduis » les chevaux, réponds que tu les mènes faire un tour de pro- » menade. »

Elle jeta ce billet par la fenêtre. Noureddin le ramassa; et, reconnaissant l'écriture de sa bien-aimée, il porta le billet à ses yeux, l'arrosa de ses larmes, et improvisa ce qui suit :

« Ta lettre m'enflamme d'une nouvelle ardeur; elle me rappelle » les instans d'une félicité qui n'est plus. Elle me fait éprouver, cette » lettre chérie! l'illusion de ta présence (1). »

Noureddin attendit avec la plus vive impatience la première veille de la nuit. Il sella les deux chevaux, et se rendit hors de la ville, où la princesse lui avait donné rendez-vous. La princesse Miriam s'était rendue dans l'appartement de son nouvel époux, le vizir louche et boiteux. C'était la première fois qu'elle le voyait de près; à l'aspect de son horrible figure, elle frissonna d'horreur : « Oh! mon Dieu! dit-elle en elle-même, faut-il que je me souille ainsi, après des jouissances aussi pures! » Elle fit un effort

(1) Je ne puis résister au désir de citer ici les vers admirables d'*Omar ben Fared*, traduits dans les *Mines de l'Orient*, par M. Grangeret de la Grange.

« Souvent, lorsqu'elle est loin de moi, mes sens abusés la retrou- » vent dans tout ce qui a quelque grâce ou quelque charme at- » trayant :

» Dans les sons mélodieux de la flûte et de la lyre, lorsque ces » deux instrumens marient leurs accords;

sur elle-même pour lui témoigner de l'amour. « Mon cher seigneur et époux, lui dit-elle, il est contre l'usage du monde que je sois obligée d'aller vers vous, au lieu que ce soit vous qui me préveniez. — La générosité et la complaisance sont des vertus qui vous sont propres. Souveraine de la terre, je suis le plus humble de vos esclaves, et je suis rempli de confusion en voyant votre conduite envers moi. Vous êtes une perle d'un prix inestimable, et je prosterne mon visage dans la poussière de vos pieds. — Assez, dit la princesse, faisons trève de complimens. Où est le souper? » Le vizir appela ses esclaves, et, en un instant, la table se trouva couverte des mets les plus rares et les plus exquis. La princesse servait le vizir de ses propres mains, et lui donnait quelques baisers sur sa bouche dégoûtante. Ils se lavèrent ensuite les mains, et

» Dans ces riantes vallées où viennent, à la fraîcheur délicieuse » du soir et au lever de l'aurore, paître de tendres gazelles;

» Dans les prairies où tombe la rosée sur des tapis de verdure » émaillés de fleurs;

» Dans les lieux où le Zéphyr traîne les plis de sa robe embau- » mée, quand, au léger crépuscule du matin, il m'envoie les plus » suaves odeurs;

» Enfin je la vois lorsque mes lèvres pressent avidement le bord » parfumé de la coupe, et savourent une liqueur vermeille sous des » bosquets où règne une gaîté folâtre. »

continuèrent de boire et de se réjouir. La princesse atteignit alors une poudre soporifique, dont la force était telle que, si un éléphant en eût avalé seulement une dose, il serait resté privé de toute espèce de sentiment pendant plus d'une année. Elle en mit dans un verre qu'elle présenta au vizir, qui le but sans le moindre soupçon ; mais, à peine l'avait-il porté à ses lèvres, qu'il tomba sans connaissance.

La princesse se leva aussitôt, et prit deux sacs qu'elle remplit de pierreries et de provisions. Emportant ces deux sacs avec elle, Miriam sortit du palais, pour se rendre à l'endroit où Noureddin l'attendait depuis long-tems : mais, accablé de fatigue, il se laissa tomber à terre, et s'y endormit. Louanges à Dieu qui envoie le sommeil aux malheureux, tandis qu'il veille lui-même !

Précisément dans le même tems, les rois des îles avaient promis de grandes récompenses aux voleurs de chevaux, s'ils pouvaient parvenir à s'emparer des deux que Noureddin avait emmenés avec lui. Parmi les voleurs de chevaux se trouvait un esclave noir, originaire des îles, auquel on avait promis des sommes immenses, s'il pouvait enlever au moins l'un de ces chevaux. Depuis long-tems cet esclave errait dans la ville des Franks, sans avoir encore trouvé occasion

d'exécuter son projet, ni lorsque les chevaux étaient encore dans les écuries du roi, ni depuis qu'ils se trouvaient dans les écuries du vizir. Cette nuit-là même, croyant venir à bout de son entreprise, il se rendit à la ville, et, à son grand étonnement, rencontra en chemin les deux chevaux que Noureddin, endormi, tenait par la bride : ayant coupé la bride, il se saisit des chevaux, et venait de monter sur l'un des deux, lorsque la princesse Miriam arriva avec les deux sacs. Prenant le voleur pour Noureddin, elle lui donna les sacs, sans parler, afin de ne point faire de bruit, et monta sur l'autre cheval. Lorsqu'ils eurent marché quelque tems de la sorte, la princesse dit : « Qu'avez-vous donc, mon cher Noureddin, que vous ne parlez pas ? » Le noir se tourna vers elle avec un visage enflammé de colère, et lui dit d'une voix menaçante : « Que demandes-tu, esclave ? » Miriam fut saisie d'effroi lorsqu'elle entendit cette voix étrangère, et manqua de s'évanouir en apercevant le visage du nègre, dont les mains étaient grosses comme des pattes d'ours ; mais elle s'arma de courage à l'instant même. « Qui es-tu, descendant des enfans de Ham ? lui demanda-t-elle. — Fille maudite ! répondit-il, je m'appelle Mesoud, et je suis voleur de chevaux de profession. » Miriam ne répondit rien ; et, tirant son

sabre, elle frappa le nègre, qui tomba baigné dans son sang, et rendit l'ame. Retournant ensuite où elle avait rencontré les deux chevaux, Miriam y trouva Noureddin encore endormi, et tenant à la main le bout des rènes que le voleur avait coupées pendant son sommeil. Elle le secoua pour le réveiller; il se réveilla en sursaut, et s'écria : « Voici ma bien-aimée ! Louanges à Dieu qui t'a conduite ici en sûreté. — Vous y êtes pour peu de chose, répondit-elle; mais ne perdons pas de tems, et montez à cheval sans bruit. » Il obéit, et ils s'éloignèrent de la ville au grand galop. « Ne vous avais-je pas averti, dit la princesse, ne ne point vous endormir? Voyez ce qui en est résulté. » Alors elle lui raconta son aventure; et, en s'entretenant de la sorte, ils arrivèrent à l'endroit où le noir nageait dans son sang. « Descendez, dit la princesse à Noureddin, et prenez ses armes et ses habits. » Noureddin fit quelques difficultés. Alors Miriam, s'élançant à terre, laissa Noureddin dans l'admiration de son courage. Ils marchèrent toute la nuit jusqu'au lever du soleil, et arrivèrent dans une prairie couverte de fleurs, et habitée par une multitude d'oiseaux et de gazelles. Miriam et Noureddin, s'étant arrêtés dans ce lieu agréable, y firent un repas avec les provisions que la princesse avait apportées,

Ils se racontèrent mutuellement ce qu'ils avaient souffert pendant leur séparation. Mais tout à coup on vit paraître un tourbillon de poussière qui obscurcissait l'horizon ; en même tems ils entendirent le bruit des chevaux et le cliquetis des armes : c'était une armée envoyée à la poursuite de Miriam, ainsi que nous allons le voir.

Le roi s'était levé de très-bonne heure pour venir souhaiter le bonjour à la princesse, sa fille, selon l'étiquette de la cour ; il apportait une étoffe de soie, d'or et d'argent, pour lui en faire présent. Sa surprise fut extrême en ne trouvant pas sa fille, et en voyant le vizir étendu par terre, privé de sentiment. Il fit apporter aussitôt de l'eau et du vinaigre, pour détruire l'effet de l'opium, et le vizir reprit l'usage de ses sens. Le roi lui demanda des nouvelles de sa fille : « Grand prince, je n'en sais rien, sinon qu'à l'instant où j'ai perdu connaissance, elle m'a présenté à boire. » Le roi entra en fureur, et, tirant son sabre, fendit la tête en deux au vizir. Ensuite il chercha ses chevaux ; mais tous les palefreniers lui assurèrent que le grand-écuyer avait été les promener la nuit précédente, et qu'ils ne savaient pas ce qu'ils étaient devenus. « Par ma croyance et le Messie ! s'écria le roi ; j'ai perdu mon vizir et ma fille ; mais peut-on comparer cette perte

à celle de mes chevaux ? Tout prouve que c'est l'esclave auquel le vizir avait accordé la vie, qui est coupable de cette fuite. » Aussitôt le roi fit appeler trois de ses premiers généraux, et leur ordonna de se mettre chacun à la tête de trois mille hommes, et d'aller à la recherche de ses chevaux et de sa fille. Les patriarches et les grands de sa cour se joignirent à cette armée, qui atteignit Miriam et Noureddin dans la prairie dont nous avons parlé.

A peine Miriam les vit-elle approcher, qu'elle s'empara des armes du noir qui avait été tué, et monta à cheval. Noureddin, qui ne brillait point par sa valeur, ainsi qu'on l'a déjà vu, tremblait de frayeur, et improvisait quelques vers où il exprimait son effroi. « Restez en arrière, lui dit Miriam, je vais vous défendre seule contre nos ennemis, quoique leur nombre surpasse les grains de sable de la mer. » Ensuite elle se mit en attitude de montrer son courage naturel et les talens guerriers qu'elle possédait. Dès sa plus tendre jeunesse, son père l'avait fait instruire dans l'art de monter à cheval et le maniement des armes. « Montez à cheval, dit-elle à Noureddin, et suivez-moi; avec cette ressource, il vous restera toujours le parti de la fuite ; car aucun cheval ne peut atteindre le vôtre. »

Lorsqu'ils furent réunis, le roi dit à l'aîné de ses fils : « Barbout, voici ta sœur ; elle est assez insensée pour nous attaquer ; mais, je le jure par le Messie, je ne veux pas que tu l'épargnes plus que ce maudit esclave qui est auprès d'elle. — Je vous obéirai, mon père, répondit Barbout. O Miriam ! dit-il en s'avançant vers elle, tu as abjuré la foi de ton père, pour embrasser la croyance d'un Musulman ! Si tu ne reviens pas à la véritable religion, une mort certaine t'attend. — Ce qui est passé l'est irrévocablement, répondit-elle. Je ne renoncerai jamais à la religion de Mohammed, fils d'Abdallah, dussé-je avaler jusqu'à la lie la coupe de ma ruine ! » A ces mots, Barbout changea de couleur, et un combat à outrance s'engagea entre eux. Tous les coups que Barbout portait à sa sœur, elle les parait avec une adresse et une rapidité merveilleuses. Ils combattirent long-tems avec un égal courage ; mais Barbout ayant paru à découvert, sa sœur lui déchargea un si grand coup de sabre, qu'elle lui abattit la tête. Le corps tomba de cheval, et l'ame prit le chemin de l'enfer.

Alors Miriam poussa son cheval vers le camp, et porta le défi à tous les braves du roi de se mesurer avec elle. Lorsque le roi vit que son fils aîné avait mordu la poussière, dans sa douleur il se frappa le visage,

déchira ses habits, et appela son second fils, nommé Berdos. « Va, mon fils, lui dit-il, va venger sur ta sœur la mort de ton frère. — J'entends et j'obéirai, mon père, » répondit Berdos. Il attaqua la princesse; mais, s'apercevant qu'il ne pourrait long-tems lui résister, il voulut prendre la fuite. Miriam ne lui en donna point le tems, et elle l'envoya rejoindre son autre frère.

Elle fit ensuite caracoler de nouveau son cheval autour du camp. « Où sont les esclaves ? s'écria-t-elle ; où sont les chevaliers ? où sont les héros ? où est le vizir louche, ce chien boiteux? qu'il paraisse, s'il a du courage ! » Le roi était au désespoir de la perte de ses deux fils. Il fit venir le troisième, et lui dit : « Va, Boutoun, va combattre ta sœur, et venge par sa mort celle de tes frères. » Boutoun résista pendant quelque tems à sa sœur ; mais à la fin elle fondit sur lui, en s'écriant : « Combien de tems encore me résisteras-tu, ennemi de Dieu et des Musulmans ? » A ces mots, elle le perça d'outre en outre d'un seul coup, et l'envoya rejoindre ses frères dans les flammes éternelles.

Lorsque les patriarches et les autres cavaliers virent que les trois princes, qui étaient les héros de leur tems, avaient reçu la mort des mains de la prin-

cesse, ils commencèrent à craindre pour eux-mêmes, et se disposèrent à fuir. Le roi, s'apercevant que le désordre et la consternation étaient répandus dans son armée, dit en lui-même : « C'est un véritable démon que ma fille Miriam. Si je l'attaque, elle est dans le cas de m'envoyer, comme mes fils, dans l'autre monde ; le meilleur parti, c'est de sauver au moins ma vie, si je ne puis sauver mon honneur. Ce qui me reste de mieux à faire, c'est de m'en retourner dans ma capitale. » Il se mit en route, vivement affligé de la mort de ses trois fils et de la défaite de son armée.

Lorsque le roi fut de retour dans son palais, il convoqua le conseil d'état ; et, après avoir exposé sa disgrâce, il demanda quel parti il devait prendre. Les conseillers furent d'avis que le roi écrivît de sa propre main une lettre au représentant de Dieu sur la terre, le commandeur des croyans, le grand et puissant Haroun-al-Raschid. Le roi, après les formules accoutumées, écrivit au khalife ce qui suit :

« J'ai une fille appelée Miriam la faiseuse de ceintures. Elle s'est » laissée séduire par Noureddin, fils de Tadj-Eddin, marchand du » Caire, qui me l'a enlevée. Je vous supplie donc, commandeur » des croyans, de vouloir bien me renvoyer au plus tôt ma fille sous » une sûre escorte. En pareil cas je ferais pour vous tout ce qui pour- » rait vous être agréable ; et je vous promets de vous laisser bâtir » une mosquée dans ma capitale.

Après avoir fait sceller cette lettre, le roi la remit au nouveau vizir, qu'il avait nommé à la place du vizir louche et boiteux, et lui adressa ces paroles : « Si tu obtiens audience de Haroun, tu lui diras : « Puissant khalife ! nous venons réclamer auprès de » vous notre princesse ; c'est l'objet de l'importante » mission qui m'est confiée. Si vous accueillez favo- » rablement ma demande, vous pouvez compter sur » la reconnaissance du roi mon maître, qui vous en- » verra les plus riches présens. »

Pour exciter encore le zèle de l'ambassadeur, le roi des Franks lui promit, si son ambassade avait un heureux succès, un habit brodé d'or et des richesses immenses. Il lui donna ensuite une audience de congé, et lui recommanda expressément de remettre la lettre au khalife lui-même. Le vizir se mit en chemin ; et, après un long voyage, arriva enfin à Bagdad, où il se reposa pendant trois jours ; ensuite il s'informa où était le palais du khalife. Lorsqu'on le lui eut indiqué, il s'y rendit pour demander audience au commandeur des croyans.

Introduit dans l'appartement du khalife, le vizir, se jetant à ses pieds, lui offrit les présens, et lui remit la lettre du roi son maître. Haroun la lut, et fit écrire sur-le-champ aux gouverneurs de ses pro-

vinces, pour leur donner le signalement de Miriam et de Noureddin, avec l'ordre exprès de les envoyer à la cour du khalife, aussitôt qu'on les aurait découverts.

Après la défaite du roi des Franks, les deux amans se rendirent en Syrie, et arrivèrent heureusement à Damas, où les courriers du khalife les avaient précédés : on leur demanda donc leur nom à la porte de la ville. Comme ils se firent tous deux un plaisir de raconter leur histoire, les espions de police les reconnurent facilement, et les firent conduire à Bagdad. Introduits dans la salle où le khalife donnait habituellement audience, les deux époux se prosternèrent devant lui, et baisèrent la terre à ses pieds. « Voici, dit le chambellan qui était alors de service, voici la princesse Miriam, fille unique du roi des Franks, et Noureddin, fils de Tadj-Eddin, marchand du Caire : après avoir enlevé cette princesse au roi son père, il l'a conduite à Damas, où on les a arrêtés. » Haroun jeta les yeux sur Miriam, et fut ravi de l'élégance de sa taille et du charme de sa voix. « Êtes-vous, demanda-t-il à Miriam, la fille du roi des Franks ? — Oui, je la suis, répondit-elle, commandeur des croyans, protecteur de la foi, descendant du prince des envoyés de Dieu ! » Le khalife se tourna

ensuite vers Noureddin, et fut également charmé des grâces de sa jeunesse et de sa bonne mine. « Et toi, lui dit-il, es-tu Noureddin, fils de Tadj-Eddin, marchand du Caire ? — Oui, commandeur des croyans, soutien de l'empire! répondit Noureddin. — Comment as-tu osé enlever cette princesse ? » lui demanda le khalife. Alors Noureddin raconta toute son aventure au khalife, qui écouta son récit avec beaucoup d'intérêt. « Sachez, dit Haroun, en se tournant vers la princesse, que votre père, le roi des Franks, m'a envoyé un ambassadeur avec une lettre écrite de sa propre main : il me prie de vous renvoyer dans ses états. Que répondez-vous ? —Vous êtes le commandeur des croyans, le représentant de Dieu sur la terre, reprit la princesse, celui qui maintient la loi de son prophète ; votre religion est la seule véritable. Je suis Musulmane, et je crois à l'unité de Dieu ; je le professe en votre présence : il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète ; il l'a envoyé pour instruire les peuples, et prêcher la vraie foi aux idolâtres. Pourriez-vous, ô commandeur des croyans ! pourriez-vous me renvoyer dans le pays des infidèles, qui donnent à Dieu des égaux, qui adorent les idoles, révèrent la croix, et rendent un culte superstitieux au feu et à la lumière ? Si vous agissiez ainsi, au jour

du jugement, où toutes les grandeurs ne seront comptées pour rien, et où les cœurs purs seront seuls regardés, je vous accuserais de votre conduite, devant Dieu, au prophète votre allié.

—O Miriam! répondit le khalife, puisse le ciel ne jamais permettre que je livre aux infidèles une Musulmane qui croit à l'unité de Dieu et à son prophète! Que Dieu répande sur vous sa miséricorde, et augmente la conviction de votre foi! Puisque vous êtes Musulmane, vous pouvez réclamer tout de moi, et je ne vous refuserai rien, fût-ce même la moitié de mes trésors et de mon empire. Réjouissez vos yeux, dilatez votre cœur, et bannissez toute inquiétude. Maintenant, dites-moi si vous ne seriez point satisfaite que ce jeune homme devînt votre époux?—Et comment ne le désirerais-je pas? répondit-elle; c'est lui qui m'a achetée, et qui a si souvent exposé sa vie pour moi.»

Le khalife fit appeler à l'instant un kadi et des témoins, pour dresser le contrat de mariage. Il ordonna ensuite de faire venir devant lui l'ambassadeur. « Je ne puis, lui dit-il, remplir la demande de votre maître, puisque Miriam est Musulmane.—Par le Messie! s'écria l'orgueilleux ambassadeur, fût-elle Musulmane encore vingt fois davantage, je la ramènerai à son père, ou bien il viendra vous anéantir avec sa flotte

et son armée, qui couvrira votre pays depuis l'Euphrate jusqu'au Yemen. » Le khalife, enflammé de colère, s'écria : « Comment ! ce chien de chrétien ose proférer des menaces contre moi ? Qu'on lui tranche la tête à l'instant, et qu'on la place à l'entrée du palais, pour servir d'exemple aux ambassadeurs qui auraient l'audace de me parler de la sorte. — Ne souillez pas votre sabre du sang de cet infidèle, dit la princesse ; je veux le traiter moi-même comme il le mérite. » A ces mots, elle lui abattit la tête, et la jeta par la fenêtre. Le khalife fut émerveillé de la promptitude avec laquelle la princesse s'était acquittée de cette exécution. Il éleva Noureddin au nombre de ses favoris les plus intimes, et le fit revêtir d'une robe d'honneur, ainsi que Miriam ; non-seulement il leur offrit un appartement dans son palais, mais il ordonna de fournir à tous leurs besoins. Ils vécurent ainsi quelque tems très-heureux à Bagdad ; mais enfin Noureddin demanda un jour au khalife la permission de retourner auprès de son père et de sa mère. Le khalife le combla de riches présens, et le recommanda au gouverneur et aux oulémas (1) du Caire.

(1) Sous le nom général d'*oulémas* on comprend les ministres de la religion ou *imans*, les docteurs de la loi ou *mouftis*, et les ministres de la justice ou *kadis*. — *Expos. de la foi musulm.*

Noureddin revint chez ses parens ; on ne saurait exprimer la joie qu'ils éprouvèrent, en revoyant leur fils qui leur amenait une princesse pour belle-fille. Il fut fêté et comblé de présens par tous les grands du Caire, qui se surpassèrent à l'envi l'un de l'autre. Noureddin et Miriam vécurent long-tems au Caire dans une parfaite félicité, jusqu'à ce que le cours de leur bonheur fut interrompu par la mort qui met un terme à tout, même aux histoires qui causent de l'ennui.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

# TABLE.


| | Pages. |
|---|---|
| Histoire des Ruses de Delileh et de sa fille Zeïneb..... | 1 |
| Histoire d'Erdeschir et de Haiat-on-Nofous..... | 64 |
| Histoire de Seïfol-Molouk et de Bediol-Djemal..... | 120 |
| Histoire de Hassan de Bassra..... | 182 |
| Histoire du pêcheur Khalife, et du khalife pêcheur..... | 285 |
| Histoire de Mesrour et de sa bien-aimée Zéin-al-Mewassif... | 316 |
| Histoire de Noureddin et de l'esclave Miriam, la faiseuse de ceintures..... | 349 |


FIN DE LA TABLE.

00101609

Digitized with financial assistance from

Hermès India

a project facilitated by the Rotary Club of Bombay

on 10 August, 2018